BSB Bayerische StaatsBibliothek

Münchener DigitalisierungsZentrum
Digitale Bibliothek

Perrault, Charles

Lettres choisies

Paris 1709

Epist. 680 a
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10403613-5

Copyright

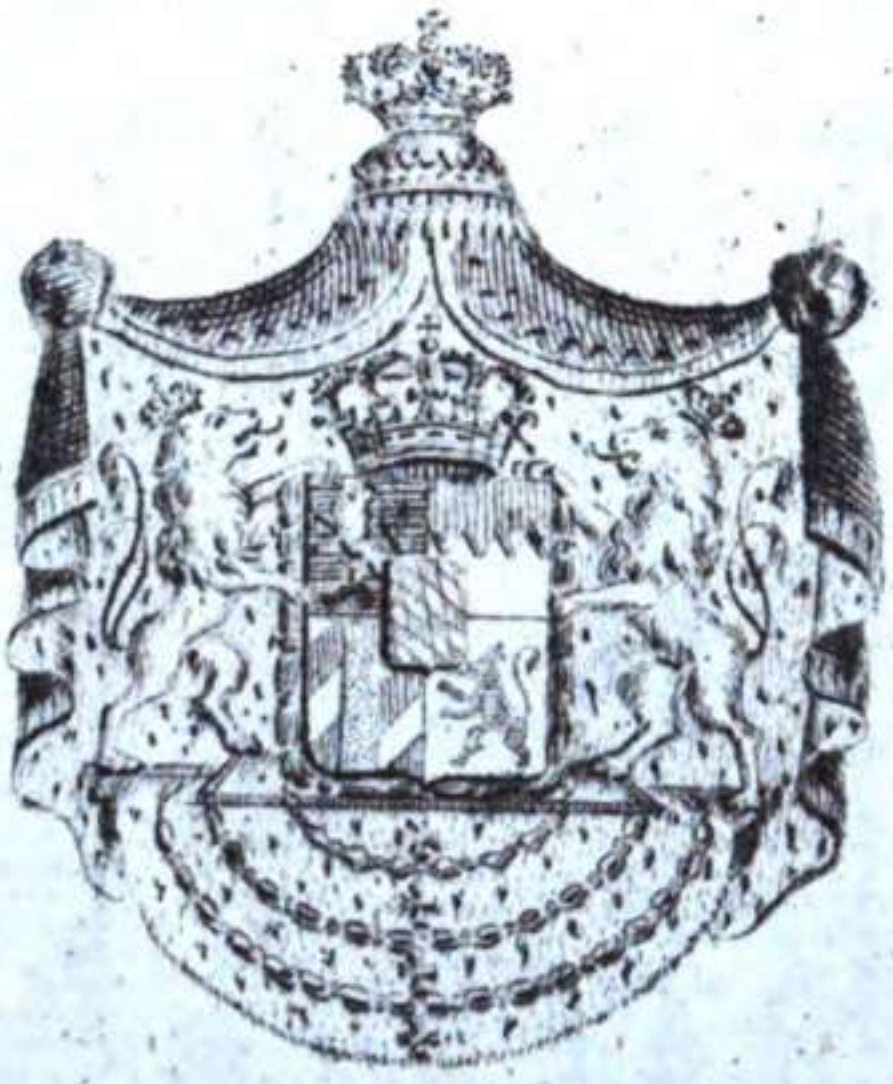
Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Datensystemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.

10403813



BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS.

10403613

Epist. 680 a

Perrault.

LETTRES CHOISIES DE MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANCOISE,

SUR TOUTES SORTES DE SUJETS.

Avec la Traduction des FABLES DE FAERNE.
Par Mr. PERRAULT, de l'Académie Françoiſe.

SECONDE EDITION AUGMENTE'E DE CE QU'IL Y A DE PLUS AGREABLE DANS LA BELLE LITTERATURE.

A PARIS,
Chez J. B. COIGNARD Imprimeur ordinaire du Roy, & de l'Académie Françoiſe. 1709.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.

Se vend à BRUXELLES, chez JEAN LEONARD Libraire & Imprimeur, ruë de la Cour.

10403613

Bayerische
Staatsbibliothek
München

PREFACE.

De la neceſſité à bien écrire des Lettres.

ON doit demeurer d'accord, que pour le commerce de la vie, on ne peut travailler à un ouvrage plus neceſſaire, ſans excepter ce qui regarde la converſation, encore que nous aïons plus d'occaſions de parler que d'écrire. En effet, les entretiens que nous avons continuellement les uns avec les autres, nous ſervent d'étude, & nous accoûtument inſenſiblement à nous exprimer avec facilité; Au lieu que n'écrivant que rarement & qu'avec quelque repugnance; la plûpart des hommes ſont embaraſſez quand ils ſont obligez de prendre la plume: Auſſi ce n'eſt qu'avec bien de la peine, que nous attrappons le ſtile qui convient aux Lettres. L'experience le fait voir tous les jours: De cent perſonnes qui parlent bien, on n'en

trouve pas dix, qui écrivent de même, quoi qu'il ſemble que l'on n'ait qu'à mettre ſur le papier ce que l'on veut exprimer.

Je doute que les Lettres fiſſent honneur, ſi on y apportoit ſi peu de ſoin; que l'on ne ſe flatte pas, il faut écrire plus exactement qu'on ne parle. Nous devons conſiderer que les yeux ſont plus fidéles que les oreilles. Ce que nous voyons ſur le papier, demeure expoſé à nôtre critique, & la plûpart des choſes que l'on dit, ſe dérobent à nos réfléxions : ajoûtons qu'un diſcours que nous écoutons, eſt ſoutenu par des ſecours qui manquent à ce qu'on nous donne à lire. Un ton de voix paſſionné fait impreſſion, & l'air dont on accompagne les paroles, s'inſinuë ſouvent juſques au cœur.

Auſſi voyons-nous que les Orateurs celebres par leur éloquence ne s'empreſſent guéres à donner les Harangues qu'ils ont prononcées : Ils ſont perſuadez que l'on ne trouve ſur le papier que la moitié de l'Orateur : ils ont remarqué même que Demoſthene appellé par excellence L'ELOQUENT n'a jamais voulu rien faire paroître ſur l'heure.

Un entretien de vive voix peut donner une partie de ſon agrément aux avantages qui accompagnent la prononciation, tels

que ſont l'agrément de la voix, ou la bonne mine de celui qui parle; mais un diſcours écrit ne peut plaire que par des graces eſſentielles: de ſorte que nous ne pouvons être trop exacts à retoucher nos Lettres, & à nous mettre en état de les envoïer ſans craindre de nous en repentir: car les maîtres de l'art aſſurent qu'elles ſont toûjours ou peu juſtes, ou mal polies, quand elles partent des mains auſſi-tôt; parce que les défauts y ſont moins excuſez, & y paroiſſent plus grands que dans les ouvrages de longue haleine; ainſi le ſeul moyen d'éviter cet inconvenient, eſt de ne point écrire avec precipitation.

Conſidérons que l'on ne peut ſe diſpenſer d'écrire des Lettres dans une infinité d'occaſions. Le commerce de la vie en demande à tout moment; & ſi la bienſéance ne nous oblige pas toûjours d'en faire, il arrive ſouvent que la neceſſité nous y force. Lors donc que nous ſerons obligez d'écrire, écrivons en termes ſi clairs, que nos penſées n'ayent point beſoin d'interprête.

AVERTISSEMENT

Au Lecteur.

J'Eſpere que vous ne vous repentirez pas de donner quelques heures de vôtre tems à la lecture de cet Ouvrage. Pour vous en faire demeurer d'accord, je n'ai qu'à vous dire que la plûpart des Lettres, que vous allez voir, ſont de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, ou de nos plus célebres Ecrivains.

Les Dames & les Cavaliers ont naturellement tant d'averſion pour ce qui ſent la métode du College, que j'ai reſolu d'inſerer ici, comme hors d'œuvre, pluſieurs ſortes de Lettres. Parmi une ſi grande diverſité il eſt à croire que de quelque âge ou temperament que l'on ſoit, on en trouvera quelques-unes qui pouront ſatisfaire le goût des uns & des autres. Ceux & celles qui ne cherchent, que ce qui peut contribuer à regler les mœurs, pourront s'attacher aux Lettres de morale. Les Savans me ſauront peut-étre quelque gré d'avoir recueilli des Lettres où la ſcience n'eſt point heriſſée

10403613

d'épines ; les Curieux auront le plaiſir innocent de lire des Lettres où tout plaît par l'agreable mêlange de ces curioſitez, qu'il eſt toûjours avantageux de ſavoir. Quand à ceux qui cherchent uniquement à ſe réjoüir en liſant, ils trouveront ce qu'ils deſirent, dans les Lettres qui rapportent differentes avantures, des plaiſanteries recréatives & des relations. Pour ce qui eſt de Lettres familieres ſur differens ſujets, je n'en dirai rien ; cela ſe fait aſſez entendre.

10403613

TABLE
DES LETTRES
ET DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

REmerciment à Madame. *** pag. 1
Remerciment pour des Vers. 2
A Monſeigneur Godeau. Boiſleau lui témoigne qu'il eſt mari de ne lui avoir pas fait reponſe. 3
A Monſieur Mitton. Le Chevalier de Meré lui mande qu'il a tort de le plaindre d'être quelque tems hors de Paris. 4
Billet de Remerciment 5
Autre ſur le même ſujet. 6
Remerciment pour un Cachet ; BILLET. ibid.
Autre Billet de remerciment. 7
Billet d'Aſſurance d'amitié. 8
Lettre ſans ſujet. ibid.
REPONSE. 9
A une Dame, ſur ce qu'elle écrit de jolis billets. 10
Billet de Mr. de Furetiere.
Remerciment à Mr. Renaudot Medecin de la Faculté de Paris. 11
Reponſe de Mr. Renaudot. 12
Billet de conſolation à un Ami malade. 14
Lettre pour entretenir un commerce d'Amitié : du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade. ibid.
Réponſe de Mr. de Benſerade au Comte de Buſſy. 15
Lettre Galante de Mr. de Vignier. 16
Lettre Galante ; de l'Abbé Furetiere. 18
A une Demoiſelle, ſur ce qu'il n'y a point d'homme qui merite ſon cœur. 19
Reproche Galant, du Chevalier de Meré à Monſieur le Comte de Morlot. 20
Lettre de remerciment, ou

10403613

TABLE.

plûtôt de reproche amoureux. ibid.
Reproche galant de Mr. le Chevalier de Meré à Mr. Mitton. 21
Billet pour entretenir un commerce de Lettre. 23
Lettre de confidence réciproque. 24
Lettre d'assurance d'amitié ; de Mr. de Vaumourier. 25
Autre sur le même sujet. 27
Excuse de ce qu'on ne peut écrire aussi souvent qu'on le voudroit bien. 28
Lettre d'amitié & de reconnoissance ; du R. P. Rapin au Comte de Bussy. 29
Réponse du Comte de Bussy, au R. P. Rapin. 31
Lettre de Mr. Boursault à Madame la Comtesse de la Suze, en lui envoyant un remede pour la Migraine. 32
Lettre de Mr. Boursault à Mr. Riel, Elû des Etats de Bourgogne, qui avoit fait present à l'Auteur de quatre Demi-Muids d'excellent Vin. 33
Lettre de Mr. de Furetiere ; de Confidence. 35
Letire d'invitation ; de Mr. de Furetiere. 36
Billet d'invitation ; de Furetiere. 37
Lettre de reproche. 38
Lettre sur un Bouquet que l'on envoye. 39
Lettre d'invitation ; de Furetiere, 40
Lettre pour accompagner un present. Madame de Saintonge à Madame la Presidente. 40
Ce qu'on devroit envoyer à ses amis le jour de leur Fête. 41
*Autre sur le même sujet, à Mademoiselle **** 42
Lettre de compliment & de loüange de Mr. le Chevalier de Meré à Madame la Duchesse de Lesdiguieres. 44
Réponse de Madame la Duchesse de Lesdiguieres. 47
Lettre de remerciment à Mademoiselle de Scudery ; pour une Devise qu'elle avoit envoyée à l'Abbé de Furetiere. 48
Monsieur de Pertuis, Gouverneur de Courtray, à Mademoiselle de Scudery sa bonne amie. 50
*Compliment sur la nouvelle d'un mariage : à Monsieur *** Président*

à Mortier au Parlement de Dijon. 51
Lettre de compliment à Monſeigneur le Prince de Soubize. 52
Lettre de remerciment & de compliment, au Reverend Pere du Buc, Predicateur du Roy, Superieur des Theatins. 54
Lettre de remerciment : à Monſeigneur l'Evêque d'Autun. 56
Lettre d'excuſe : à Madame Vieſſe, à qui l'Auteur avoit promis quelque choſe ; que de frequentes priſes de vin d'Eſpagne luy firent oublier. 58
Boileau à Monſieur ⋆⋆⋆ *Sur un Poëme de la Guerre des Fleurs.* 60
A Monſieur de S.
Un Auteur reproche à un de ſes Amis de s'être déclaré contre les belles Lettres, parce qu'elles ne contribuënt que rarement à la fortune de ceux qui s'y appliquent. 63
A Monſieur ⋆⋆⋆
Le Chevalier de Meré ne conſeille l'éclat qu'aux Grands. 65
Lettre de loüange du Chevalier de Meré à Mademoiſelle de Scudery. 67
Lettre de loüange : de Mr. de Vaumourier. 68
Lettre de loüange ; au Duc de S. Aignan. 69
Lettre en réponce aux loüanges. 71
Lettre ſur le même ſujet. ibid.
Lettre de réproche & de plainte, de Monſieur le Comte de Buſſy à Madame ⋆⋆⋆ 72
Lettre de plainte ſur l'état de ſes affaires, de Mr. le Comte de Buſſy au Duc de ſaint Aignan. 73
Lettre de reproche. ibid.
Sur un Bouquet que les Enfans preſentent à leur Pere : de l'Abbé de Furetiere. 74
Lettre de recommandation. 75
Recommandation pour une Dame de grand merite, 76.
Lettre de recommandation de l'Abbé de la Trappe, à un grand Magiſtrat pour un de ſes amis. 77
Lettre de recommandation de Mr. Bourſault a Mr. de la Berchére, premier Préſident au Parlement de Grenoble, ſurnom-

mé l'Incorruptible. 79
Lettre de recommandation de Mr. Bourſault à Mr. de Quantéal, Docteur en Medecine, à qui l'Auteur recommande un Apoticaire. 80
Lettre de Priere : du Comte de Buſſy au Duc de N.... 82
Lettre de felicitation ; du Comte de Buſſy au Maréchal de.... 83
Lettre de felicitation pour ſouhaiter une heureuſe année. 84
Félicitation à un Ami ſur ſa guériſon. 85
Autre felicitation à un Ami ſur le recouvrement de ſa ſanté. 86
Felicitation ſur ce qu'il a quitté ſes amours. 87
Félicitation ſur le gain d'un procés. 88
Félicitation à un Ami qui venoit d'être pourveu d'une grande Charge, & de marier ſa fille à un homme de qualité & de merite. 89
Lettre de felicitation ſur un mariage. 90
Autre ſur le même ſujet. 91
Lettre de felicitation ſur une dignité Eccleſiaſtique. 92
*Lettre de felicitation : à Monſieur*** Maréchal de France.* 63
Felicitation ſur des Charges Militaires. 95
RE'PONSE. ibid.
Autre Lettre de Felicitation 96
Autre Lettre de Felicitation. 97
RE'PONSE. 98
On doit éviter la ſingularité. ibid.
Contre les Compagnies & les Spectacles. 99
Le Chevalier de Meré.
On doit avoir de la civilité en honnête homme. 100

SECONDE PARTIE.

Lettre de l'Abbé Bordelon. Sur les Anciens & les Modernes. 101
Lettre de conſolation du Chevalier de Méré à Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres. 116

10403613

TABLE

Lettre à une Dame de qualité ſur la mort de ſa fille. 107

Lettre de conſolation à un priſonnier de guerre. 108

Sur le même ſujet à un priſonnier de guerre 109

Lettre à un Gentilhomme qui avoit perdu ſon frere à la guerre. 110

Lettre d'un Pere à un de ſes amis ſur la mort de ſon propre Fils qui lui avoit donné beaucoup de chagrin durant ſa vie. 112

RE'PONSE. ibid.

Lettre de conſolation; de l'Academie Royale d'Arles au Duc de S. Aignan.

Réponſe du Duc de S. Aignan à l'Academie Royale d'Arles. 114

A une Dame ſur la mort d'une de ſes Amies. 115

A une Dame qui avoit perdu ſa Meré. 116

Lettre d'un fils qui avoit perdu ſon pere d'un âge très-avancé. 117

Lettre familiére de conſolation. 118

Lettre pour détourner une Amie d'un mariage où elle étoit ſur le point de s'engager. 119

*Lettre contraire à la precedente. C'eſt pour porter Mademoiſelle de *** à conſentir à un mariage qu'on lui propoſoit.* 121

Lettre à Monſieur le Marquis de Mart.... On le prie de donner moins de tems aux affaires de ſes Amis, pour en avoir plus à donner aux ſiennes: de Mr Vaumoriere. 124

*A Monſieur le Marquis de *** pour le porter à pardonner une offence.* 126

*Lettre à Monſieur le Marquis de *** pour le porter à s'appliquer à lire l'Hiſtoire.* 129

*Lettre pour perſuader à Mademoiſelle de ** d'épouſer un homme de qualité qui la recherchoit.* 132

Lettre d'un Pere à ſa Fille, qui avoit deſſein de ſe faire Religieuſe. 134

Lettre pour porter un Ami à ſe marier. 135

Lettre pour perſuader un Ami d'épouſer une perſonne qui n'eſt point belle. 157

Lettre de l'Abbé Bordelon. Remarques curieuſes, morales & Sçavantes. 138

Lettre pour perſuader à un

10403613

TABLE.

jeune Gentil-homme d'aller à l'Armée. 147

Lettre pour porter un Ami à s'adonner au Commerce. 148

Lettre à un Gentil-homme pour le faire venir à la Campagne. Du même Auteur. 151

Lettre de Conſeil à une Demoiſelle ſur un mariage. du même. 153

*Lettre à Madame de R** de Mr. de Vaumoriere. Pour lui perſuader de garder plus fidellement les ſecrets qu'on lui confie.* 155

*A Monſieur de *** du même Auteur. On veut le porter à tenir exactement les paroles qu'il donne.* 157

*Lettre à Monſieur le Comte de N. *** pour le détourner de ſe trop expoſer aux dangers.* 160

Lettre ſolide d'un Beaupere à ſa Bru. 162

L'Ecreviſſe & ſa fille FABLE. 164

Lettre d'un Pere à ſon fils pour l'encourager aux études. 165

Lettre de Conſeil d'un Pere à ſon Fls. 167

Lettre de juſtification. 170

Lettre de juſtification de Mr. le Chevalier de Meré à Monſieur de la Sequiniere. 171

Lettre de juſtification. 174

Lettre d'Avis, de Madame de S*** au Comte de *Buſſy.* ibid.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de S***.* 176.

Lettre de Recit de Mr. Bourſault à Mr. le Préſident Perrault. 177

Lettre d'avis de Monſieur Raſin à M. Bourſault 179

Réponce de Mr. Bourſault à Monſieur Raiſin. 180

Pour demander un emploi. 182

Billets ou Lettres familieres écrites à Mr. de Santueil par differens Auteurs.

La Donna Salpetria au Marquis de la petite Maiſonniere. 183

Lettre du Pere de la Ruë, à Mr. de Santueil. 184

Lettre du Pere Bourdaloüe, au même. 185

Lettre de Monſieur l'Abbé Fenelon Archevêque de Cambray, à Mr. de Santueil. 186

10403613

TABLE

Lettre de Monſieur l'Abbé de Cordemon, au même. 187
Lettre de Mr. de Meaux à Monſieur de Santüeil. ibid.
Lettre de Monſieur Nicole à Mr. de Santueil. 189
Lettre de Monſieur de la Bruyere à Mr. de Santueil. 190
REMARQUES. 191
ELOGE DE POMPE'E. 192
ELOGE DE M. DE TURENE. 193
*A Madame de *** en lui envoiant le Portrait de Monſieur l'Abbé de....* 194
*A Monſieur de *** en lui envoiant le Portrait de Mad. la Marquiſe de...* 195

REPONSES A DES LETTRES DE LOÜANGE.
Réponſe à un Homme d'un grand eſprit, 198
*A Madame de **** 199
*A Madame de **** ibid.
*A Monſieur de **** 200
*A Monſieur de **** 201
*A Monſieur le **** ibid.
*A Monſieur de **** 203
*Lettre de Critique : A Monſieur de **** 204
*Lettre de Conſolation ; A Madame de **** ibid.

REPONSES A DES LETTRES DE CONSOLATION
*A Monſieur de **** 206
*A Monſieur de **** 207
REMARQUES. ibid.
Eloge que fit Pericles, de la Ville d'Athenes & de ceux des Atheniens qui furent tuez au commencement de la guerre du Peloponneſe, aujourhui la Morée. 208
A Monſieur de ***
En lui envoyant la deſcription de la Chine. 209

TROISIE'ME PARTIE.

LEttres de Morale ſur differens ſujets, de Mr. de Vaumoriere.
Avis ſur la maniere de les écrire. 213
A Monſieur de ***

10403613

TABLE.

Sur les Opinions Vulgaires. 216

Au Reverend Pere de la M. *Touchant le Bal.* 219

A Monsieur de *** *Sur l'injustice de la plûpart des Plaintes* 221

A Monsieur de *** *Touchant la Fortune.* 222

A Monsieur de *** *Sur les Bienfaits.* 224

A Madame de *** *Touchant la Raillerie.* 227

A Monsieur de *** *Touchant le mensonge.* 229

A Monsieur de *** *De bonne Conduite.* 233

A Monsieur le Marquis de *** *Touchant la Probité.* 238

LETTRES DE SCIENCE.

A Madame de....

Sur l'Arthitecture. 241

A Monsieur de *** *Sur la Tour de Babel.* 251

Sur les Eclipses. 255

Lettre sur la Peinture. 260

Lettres curieuses de Literature sur differens sujets.

A Monsieur de *** 268

A Monsieur de *** *Cette Lettre défend un Magistrat, à qui on reprochoit le tems qu'il emploïoit quelque-fois à considerer ses Pierreries.* 271

A Monsieur de ***

MAXIMES Importantes pour un Homme public. 276

Lettre d'une Dame de la Cour, à Mr. l'Abbé de Bellegarde. 280

Lettre de M. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, sur la difference des mœurs des Anciens & des Modernes : sur les Sibilles, les Geans, les Fées, &c. 283

Sur les mœurs des Anciens & des Modernes. 293

Sur la beauté des Grecques & des Romaines. 296

Sur les Fées. 298

Sur les Sibylles. 302

Sur l'Origine des Géans. 305

Sur l'âge des premiers hommes. 307

A Monsieur l'Abbé de Bellegarde. Remerciment. 311

Lettre d'une Dame de la

10403613

TABLE

Cour à Mr. l'Abbé de Bellegarde. 312
Lettre de Mr. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, qui lui avoit demandé quelques Reflexions sur le bon Goût. 315
Sur le bon goût. 316
Sur le méme ſujet. 318
Sur le méme ſujet. 321
Sur le même ſujet. 327
Sur les moïens de regler le Goût. 329
Sur le même Sujet. 332
Sur le mauvais Goût. 340
Sur les differences des Goûts. 345
*Avanture ſur le placet des Amans & des Filoux. A Monſieur de*** 349
Lettre d'une Dame de la Cour, à Monſieur l'Abbé de Bellegarde. 352
Lettre de l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour qui lui avoit demandé quelques Reflexions ſur l'Hiſtoire. 354
Remarques ſur l'Hiſtoire des premiers ſiecles. 355
Sur l'Hiſtoire Romaine 361
Suite de l'Hiſtoire Romaine. 365
Sur les Hiſtoriens. 368
Sur les Remarques Hiſtoriques. 373
Sur les Actions Heroïques des Dames. 381

LETTRES DE PLAISANTERIE.

*A Monſieur de **** 385
A Monſieur l'Abbé de.... 386
*A Madame de **** ibid.
Lettre d'une Femme à ſon Mari, en forme de réponſe à celle qu'il lui avoit écrite. 387
Deſcription de la belle Caſcade de Tivoli : Lettre de Mr. Géneſt à Madame de Tiange. 388
Deſcription d'une Entrée de Trajan dans Rome. Pline ſecond adreſſe la parole à Trajan. 394
Harangue. Mr. le Duc de S. Aignan, à Madame la Dauphine, en qualité de Chancelier de l'Academie Françoiſe. 398

Traduction de FABLES de Faerne 401

LET-

10403613

LETTRES CHOISIES DE MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

PREMIERE PARTIE.

Remercîment à Madame. * * *

VOus m'envoyez une phiole pour mes yeux, & vous êtes cauſe que je m'en vais les perdre : car elle eſt ſi jolie & ſi galante, que je ne ſçaurois m'empêcher de vous écrire pour vous en remercier. Mais c'eſt la coûtume de celles qui vous reſſemblent, on les re-

mercie même du mal qu'elles font. Si vôtre eau avance autant ma guériſon qu'elle vient de la reculer, il faudra qu'elle ſoit bien Souveraine. Sans mentir, Madame, je ne l'oſerois eſpérer. Pour l'ordinaire ce qui guérit n'eſt pas ſi agréable, & le rémede eſt trop beau pour être bon. Il y va pourtant ce me ſemble de votre intérêt, qu'elle réüſſiſſe; & je ne ſçai ſi vous pouvez ſans honte ſouffrir, qu'autre choſe que vous, ait le pouvoir de me faire mal aux yeux.

Remerciment pour des Vers.

JE vous remercie de vos Vers, & je vous avouë que je les regarde comme ces eſprits ſéducteurs qui tentent les Solitaires dans leur déſert. Ils m'ont donné envie de retourner dans un monde qui produit de ſi belles choſes; mais il faut que je réſiſte à cette tentation, & que la conſideration de mon honneur me retienne encore à la campagne. Je vous irois donner un moyen de vous deſabuſer; car, à vous parler franchement, je ne me regarde que comme une perſpective qui doit toute ſa beauté à la diſtance des lieux. Il vaut mieux, mon cher Monſieur, que je conſerve par mon

éloignement la bonne opinion que vous avez de moi, que de l'aller détruire par ma préſence. Je croi que vous ne me reconnoîtriez plus, & qu'aprés m'avoir trouvé, vous me chercheriez encore. Le Tems eſt un étrange faiſeur de métamorphoſes, on a mis autrefois juſques ſur les Autels certaines Belles qui n'ont plus de place qu'au coin d'une cheminée. Je ne veux pas être traité de la ſorte, & j'aime bien mieux vous proteſter de mon Hermitage, que de vous aller dire à Paris, qu'il n'y a perſonne au monde qui ſoit plus abſolument à vous que je ſuis.

A Monſeigneur Godeau. Boiſleau lui témoigne qu'il eſt marri de ne lui avoir pas fait réponſe.

VOus êtes, Monſeigneur, trés-civil, & votre Aumônier, trés-éxact. C'eſt moi qui ſuis l'incivil, & le négligeant. Il y a prés de trois mois, qu'on m'a rendu une Lettre de vôtre part; & j'ai reſſenti, comme j'y ſuis obligé, l'honneur que j'en ai réçû. J'ai eu la meilleure intention du monde d'y faire réponſe; & je ne ſçai pas encore trop bien ce qui m'en a pû empé-

cher. J'en ai, Monſeigneur, la derniere honte, & je vous en demande pardon de ſi bon cœur, que vous ne ſçauriez avoir celui de me le refuſer. Je ſuis né pareſſeux, & confirmé tel par plus de cent Lettres des plus honnêtes gens de France; mais je ne me ſervirai jamais de mon Privilege envers vous, & je m'en vais, à vôtre conſideration, renoncer à tous les droits de la fénéantiſe. Je ſuis avec reſpect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre trés-humble & trés-obéïſſant Serviteur, B*.

A Monſieur Mitton. Le Chevalier de Meré lui mande qu'il a tort de le plaindre d'être quelque tems hors de Paris.

JE ne pouvois, Monſieur, ſouhaiter un tems plus agréable, que celui qu'il a fait depuis que je vous ai dit adieu, & je ne crois pas qu'on puiſſe goûter plus ſenſiblement que moi, les plaiſirs de l'Automne. J'aime durant cette belle ſaiſon à conſidérer ce qui ſe paſſe dans le Ciel. Un beau jour, une douce nuit me charme; & principalement lorſque je le puis dire à des perſonnes qui me ſont chéres. Cependant vous

me plaignez ſi-tôt que je m'éloigne de Paris : & vous penſez que par tout ailleurs les honnêtes gens ſont à faire pitié. Mais, Monſieur, je vous plains à mon tour d'être confirmé dans le jeu, & de ne ſoûpirer qu'aprés la fortune. Je ſuis, pour moi, touché de tout ce qui plaît aux perſonnes de bon ſens ; mais j'aime à changer de vie & d'objets. Il me ſuffit d'avoir été trois mois à Paris pour déſirer la Campagne. Auſſi, lorſque j'ai quelque tems rêvé dans les bois, je ſuis bien aiſe de revoir la Cour, & ceux que j'eſtime. Je ne ſçai, ſi vous êtes de mon ſentiment ; mais la diverſité des choſes délaſſe ; & un peu d'abſence r'anime l'amour, & renouvelle l'amitié. Je ſuis, Monſieur, vôtre trés-humble & trés-obéïſſant Serviteur.

Billets de remerciment.

MOnſieur N... me paya hier au ſoir, l'argent que vous m'aviez emprunté, & il me rendit en même tems une Lettre, qui eſt mon Panegyrique. C'eſt me rendre plus que je ne vous avois prêté. Un ſi petit ſervice ne meritoit pas un ſi grand remerciment. Vous êtiez mon debiteur : Je confeſſe que je ſuis maintenant le vôtre.

Autre ſur le même ſujet.

VOus n'étes gueres politique dans vos preſens, vous ne faites pas comme M.... qui ne donne jamais rien, qu'à ceux qui lui en peuvent rendre davantage. Une paire de gands de Rome, un pot de ſavon de Naples, lui ont valu ſouvent des choſes d'un prix infini: Mais vous aurez toûjours cet avantage ſur lui, d'avoir donné à plus pauvre que vous; c'eſt à dire à un homme qui vous eſt tout à fait obligé de vôtre magnifique preſent, & puis c'eſt tout.

FURETIERE.

Remercimcnt pour un Cachet; BILLET.

LE Cachet que vous m'avez donné eſt bien la plus jolie choſe que je vis jamais, & j'ay le chagrin de n'en pouvoir faire l'éloge comme je voudrois. Je me contenterai de vous dire que le Poëte qui vouloit cacheter la bouche de ſa Maîtreſſe, parce qu'elle n'étoit pas ſecrete, devoit avoir un auſſi agreable cachet pour être digne d'une application ſi delicate. Les plus excellens

Graveurs ſont des Ravaudeurs en comparaiſon du vôtre, & les lignes que tiroit Appelle n'êtoient ni ſi pures, ni ſi déliées que vos chiffres. Ainſi mon cher Monſieur, je ne regarde pas moins vôtre preſent comme un chef-d'œuvre de l'art, que comme un gage de vôtre amitié; je ne vous en ſaurois aſſez remercier, ni vous dire combien je ſuis à vous.

Autre Billet de remerciment.

JE vous remercie des remedes que vous m'envoyez pour mon chagrin. C'eſt ainſi, mon cher Monſieur, que j'appelle les Lettres que vous m'écrivez, celle que je viens de recevoir a fait le meilleur effet du monde, & il me ſemble que vôtre cœur y parle dans toutes les lignes. Quel plaiſir d'avoir un Ami comme vous! le mal eſt que j'en ſuis toûjours éloigné, & que je ne joüis de ce bien que par la force de mon imagination. Faites que de tems en tems vos billets ſi obligeans & ſi agreables viennent à mon ſecours, ſi vous voulez que je reſiſte à une indiſpoſition que je ſens depuis un mois; autrement je ne vous répons pas que vous ne perdiez bien-tôt l'homme du monde qui eſt le plus abſolument à vous.

Billet d'Aſſurance d'amitié.

QUand je n'aurois pas reçû vôtre Lettre, mon cher Monſieur, je ne ſerois pas moins perſuadé de vôtre amitié. On peut ſe taire ſans oublier. On ſçavoit aimer avant que l'écriture fut en uſage, & depuis qu'on a ſçû écrire on a menti plus ſouvent qu'on n'a dit la verité. Aprés cela s'amuſera-t'on à des ſignes ſi douteux? N'eſt-ce pas nôtre cœur qui nous doit rendre témoignage de nôtre affection, & nous aſſurer l'un de l'autre. Je veux croire que lorſque vous ne me parliez point, vous penſiez à moi; c'eſt ainſi que j'interpréte vôtre ſilence, & que je rends juſtice à vôtre amitié. Traitez la mienne de même façon, & croïez que perſonne n'eſt à vous plus abſolument que moi.

Lettre ſans ſujet.

NOus avons conſulté un Oracle d'Apollon, qui eſt, comme vous ſçavez, en cette Ville, & comme Apollon répondit autrefois, *Que Socrate étoit le plus ſage homme*

de la Grece, il nous a répondu que Monſieur B... étoit le plus bel eſprit du Dauphiné. Enſuite nous avons conſulté entre nous quel avantage on pourroit tirer d'un bel eſprit, quand on eſt à vingt lieües de lui, & la ſerieuſe Dorimene a dit, que les beaux eſprits abſens de leurs amis leur écrivoient quelquefois de belles Lettres; ainſi Dorimene, Carithée, Celimente, & moi vous écrivons toutes quatre enſemble, & vous prions de nous envoyer une belle réponſe.

REPONSE.

JE ne ſçai pas quel eſt ce ſçavant Oracle dont vous me parlez, & je n'ajoûte pas beaucoup de foi à ſes réponſes, puis qu'il me fait un honneur qui ne m'appartient pas. Je ne me pique point de bel eſprit, & n'écris jamais de Lettres à perſonne, à moins que mes affaires ne m'y obligent. Ainſi Monſieur, l'Auteur & Meſdames les Epiſtolieres n'attendez de moi d'autre réponſe ſinon que je ſuis fort ſurpris que vous me demandiez une choſe ſur laquelle mon pretendu bel eſprit ne ſçauroit vous ſatisfaire.

FURETIERE.

A une Dame, ſur ce qu'elle écrit de jolis billets.

L'Eſperance que j'avois de vous rendre viſite, Madame, m'a fait perdre le plaiſir de vous faire une lettre; & ce que je regrette davantage, j'y ai perdu une de vos réponſes. Si vous vous ſouvenez de la derniere, vous verrez que je dis beaucoup. Elle étoit ſi jolie que quand elle eut été déſobligeante, elle n'auroit pas laiſſé de me plaire, & elle étoit ſi obligeante que je l'euſſe aimée quand elle n'auroit pas été jolie. Il m'eſt arrivé auſſi ce que je ne m'imaginois pas poſſible. J'ai ſenti que je vous aimois plus qu'auparavant : & j'ai éprouvé ce que je n'euſſe point compris ſans cela, qu'il ſe pouvoit ajoûter quelque choſe à l'eſtime que je fais de vôtre eſprit. J'oſe même vous avoüer, Madame, que j'ai été plus d'un jour bienaiſe de vôtre abſence; & que toutes les fois que je relis ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je doute s'il eſt vrai ce que j'avois penſé, qu'il n'y avoit pas pour moi, de plus grand contentement que celui de vous voir, & de vous oüir.

Billet de Mr. de Furetiere. Remerciment à Mr. Renaudot Medecin de la Faculté de Paris.

IL me tardoit de pouvoir écrire, pour vous remercier. Je croyois que c'étoit fait de moi, & que mon horoſcope qui me promet cent ans de vie, & quarante ans d'exercice en ma Charge d'A... G... avoit menti de plus de la moitié. Je vous aſſure, Monſieur, qu'une des choſes que je regrettois le plus en quittant le monde, étoit la converſation d'un ami auſſi aimable que vous êtes. Les ſoins que vous m'avez rendus avec tant d'aſſiduité pendant ma maladie, ne s'effaceront jamais de ma memoire. Il faut que vous ayez quitté vos autres malades, pour ne voir que moi; vous m'avez tiré du tombeau, & je crois vous devoir la vie, celui qui vous rendra ce billet vous donnera cinq cens écus de ma part, qui eſt peu de choſe pour vous, mais beaucoup pour un M... que ſa mere a desherité. Cependant ne penſez pas, Monſieur, que je pretende par là m'acquitter de l'obligation que je vous ai; & ſoyez perſuadé que j'en aurai durant toute ma vie une veritable reconnoiſſance.

Réponſe de Mr. Renaudot.

VOus dites, Monſieur, que vous croyez me devoir la vie ; vous la devez à Dame Nature, ou pour parler plus chrétiennement, vous la devez à Dieu, qui vous a donné un temperament ſi fort & ſi merveilleux, qu'il eſt venu à bout de la fiévre la plus terrible que j'aye jamais veüe. De vous dire qu'il ne l'eût pas ſurmontée ſans le ſecours de nos remedes, en bonne foi je n'en ſçai rien : mais quand je ſuis malade, je me mets entre les mains de V.... que je ne crois pas plus habile homme que moi, & qui eſt mon ami, comme je ſuis vôtre ſerviteur. Il y a pourtant une choſe certaine dans la Medecine ; ce que quand on releve de maladie il ne faut pas trop manger. J'ai pris la liberté de vous le recommander plus d'une fois, & vous ay laiſſé un regime, que je vous prie d'obſerver juſqu'au parfait rétabliſſement de vôtre ſanté. Je ne vous en donne que pour trois ſemaines encore, aprés quoi vogue la galere, vous pourrez faire comme je fais, & ma femme & moi voulons vous regaler dans nôtre petite maiſon des champs. Elle ne manquera pas de vous donner une de ces tourtes, qu'elle ſçait faire de ſa main, & que vous trouvâtes ſi admirable la veille de

l'ouverture des Audiences, que vous y ſongiez à ce que vous me dites, durant vôtre Harangue; & qu'au lieu de faire l'Eloge de la Juſtice, vous penſâtes faire le Panegyrique de la Tourte. Mon beau-frere le Campagnard, qui m'envoye de tems en tems des Marcaſſins, m'en a promis un pour cette fête, & j'ai une bouteille d'un excellent Vin d'Eſpagne; que nous boirons aprés nôtre Selleri. Vous voyez, Monſieur, que nous pretendons vous bien traiter: mais quelque choſe que nous vous faſſions, vous payeriez trop cher vôtre écot, ſi j'acceptois ce que Monſieur N..., m'a offert de vôtre part. On trouve quelquefois de belles choſes dans les Manuſcrits auſſi-bien que dans les Livres imprimez. J'ai lû dans un ancien Manuſcrit Grec de la Bibliotheque du Roi: „ Que „ Mercure étoit malade, & qu'il prit Eſcu„ lape pour ſon Medecin: qu'aprés qu'Eſ„ culape eut gueri Mercure, Mercure voulut „ donner de l'argent à Eſculape, & qu'Eſcu„ lape ne voulut point prendre d'argent de „ Mercure. „ Permettez-moi, Monſieur, que ſi je n'ai le ſçavoir d'Eſculape, comme vous avez l'éloquence de Mercure, j'en aye au moins l'honnêteté, puis que je ſuis à mon ordinaire ſans interêt,

MONSIEUR, Vôtre très-humble, &c.

RENAUDOT.

Billet de conſolation à un Ami malade.

VOulez-vous que je vous parle franchement, en l'état où je me trouve je mets les petits maux au nombre des biens. Je n'ai garde de vous plaindre d'une langueur qui vous laiſſe aſſez de force pour vaquer à vos affaires, & pour continuer vos occupations. C'eſt bien la plus complaiſante maladie dont ont ait oüi parler. Les miennes ne ſont pas de cette nature. La plûpart du tems je ne ſuis capable d'agir, ny de me repoſer, de plaire aux autres, ni de me ſatisfaire moi-même. Voïez quelle eſt la difference de nos maux, vous ne pouvez conſiderer les miens, ſans me plaindre, & peu s'en faut que je ne rie, quand vous vous plaignez des vôtres.

Lettre pour entretenir un commerce d'amitié : du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

IL me ſemble qu'il y a aſſez long-tems que nous ſommes amis pour que nous ayons enſemble plus de commerce que nous n'en avons. Outre la vieille amitié, nôtre

Confrerie nous y doit obliger. J'ai ſçû par la Gazette les applaudiſſemens que vous avez eu à vôtre reception dans l'Academie. Cette nouvelle ne me ſurprit pas, je m'en doutois : mais je voudrois bien voir vôtre harangue. Je vous ſupplie de me l'envoyer. J'attens avec grande impatience de voir vos rondeaux.

Réponſe de Mr. de Benſerade au Comte de Buſſy.

VOus m'avez ſurpris le plus agréablement du monde, & je ne m'attendois pas que l'Academie me dût produire une choſe auſſi avantageuſe que me le doit être l'honneur de vôtre ſouvenir. Il y a mille ans que nous nous connoiſſons, & il ne s'eſt rien paſſé depuis, qui nous ait pû dégouter l'un de l'autre par tout ce que nous avons fait. Madame de *** nôtre amie, eſt témoin que j'ai toûjours fait mon devoir à vôtre égard, juſques à être ſcandaliſé du ſoin que vous preniez à vous cacher de moi. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis ravi que vous ſoyez enfin revenu à vous & à moi. Je vous envoye ce que vous m'avez demandé, & vous vous apercevrez bien-tôt que ce qui eſt fait pour être dit, ne doit point être lû.

Ce qu'il y a de moins mauvais, ce me ſemble, dans ce diſcours, c'eſt qu'il ne convient qu'à moi, vous en jugerez. Vous n'avez pas tant d'envie de voir les rondeaux ſur la Metamorphoſe, que j'en ai de vous les montrer; & je ſuis bien-aiſe que vous en ayez fait auſſi pour m'aider à mettre ce ſtyle en honneur. Mais quand reviendrez-vous? & quelle bizarrerie de s'empreſſer d'obtenir une permiſſion pour n'en pas uſer. Au moindre ſigne que vous ferez, vous connoîtrez que perſonne au monde ne vous eſtime, & n'a plus d'inclination pour vous que, &c.

Lettre Galante de Mr. de Vignier.

A MADAME DE M....

J'Ai, Madame, une extreme paſſion de vous aller voir dans vôtre belle Maiſon de campagne, mais les pluyes continuelles qu'il fait s'y oppoſent, & me retiennent ici,

Où beaucoup de monde m'aſſure
Qu'il fait plus beau cent fois,
Quand le mauvais tems dure,
Que dans vos Prez & dans vos Bois.

Ce dernier mois a été ſi déreglé, que des gens auſſi ſuperſtitieux que vous en connoiſſez, ſe laiſſeroient facilement perſuader, que

que quelques Conſtellations favorables à Noſſeigneurs du Parlement en ſont la cauſe, & diront

Peut-être que l'Eté pretend,
De ne faire ſes diligences,
Pour donner à chacun le plaiſir qu'il attend,
Que quand on aura les Vacances.

Mais, Madame, cela ne m'accommoderoit pas; je ne pourrois joüir de ce beau tems ſans chagrin. Tous ces Meſſieurs partiront en foule de Paris pour n'en perdre aucun moment. Vous en aurez pluſieurs dans vôtre voiſinage qui voudront en profiter; & ſi je ſortois d'ici dans le même tems, je vous trouverois aſſiegée d'une partie de ces graves Magiſtrats, qui ſçavent ſi bien ſe défaire de leurs habits longs, & paroître avec des Cravates auſſi Cavaliers que nous.

Ainſi ſoit aux Champs, ſoit en Ville,
Le ſoin que je prendrois ſeroit fort inutile.

C'eſt pourquoi, Madame,

Je croi qu'il vaut mieux que j'attende,
Que l'âpre ſaiſon des frimas
Les ramene où je les demande.
Le mauvais tems que tout le monde craint,
Ne peut faire la guerre
Aux fleurs de vôtre teint,
Comme aux fleurs de vôtre Parterre.

Vous vous connoiſſez trop bien en Mu-

ſique, pour n'être pas contente de l'air nouveau que je vous envoye. Il eſt d'un fort ſçavant Homme, eſtimé de tout le monde.

Lettre Galante; de l'Abbé Furetiere.

QUe me ſert de pourſuivre un procés qu'il ne m'importe de gagner ? La genereuſe N.... m'aſſure que quand je le perdrois, elle ne laiſſeroit pas de m'accepter pour ſon Epoux. Fuyons ces cruelles longueurs de la chichane, & renonçons à la fortune pour exaucer les vœux de l'amour. C'eſt une penſée, ma chere, qui ſe preſente ſouvent à mon eſprit & qui me preſſe quelquefois avec tant d'ardeur, que je ſuis ſur le point de partir & de tout quitter; mais je ſuis retenu par cette autre reflexion. Eſt-il juſte que la generoſité l'empêche d'être heureuſe ? qu'aprés lui avoir offert un amant ſans merite, je veüille luy offrir un amant ſans fortune ? & qu'au lieu de ſonger à la mettre dans un état qui ne ſoit pas tout à fait indigne de ſa naiſſance & de ſa vertu, je veüille abandonner la ſeule eſperance que ma deſtinée me donne de pouvoir faire ſon bonheur ? Cette ſeconde penſée m'arrête, ma chere..... & me fait

opiniâtre à la pourſuite de mon procés: mais quoy que j'aye ſujet d'en bien eſperer, je ſoûpire ſans ceſſe, & je ſuis malheureux puiſque je ſuis éloigné de vous.

A une Demoiſelle, ſur ce qu'il n'y a point d'homme qui merite ſon cœur.

C'Eſt, Mademoiſelle, une ſage reſolution que celle que vous prenez de bien garder vôtre cœur, & de ne le changer jamais contre un autre. Quoi qu'on vous pût donner de retour, vous y perdriez trop; & il n'y a point d'homme qui merite ce bonheur, ou qui ait la hardieſſe de ſe le promettre ſans témerité. Si quelqu'un vous poſſedoit un jour toute entiere, quand il vous feroit Reine d'un beau Royaume, il recevroit plus qu'il ne donneroit; & vous le rendriez maître d'un tréſor qui vaudroit mieux que la couronne. Avec tout cela j'oſe dire que la poſſeſſion d'une des plus belles & des plus ſpirituelles perſonnes qui vivent, ne ſeroit pas capable de le rendre tout à fait heureux: puiſqu'au milieu de ſa felicité, il auroit le déplaiſir d'en être eſtimé indigne par tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître.

Reproche Galant, du Chevalier de Meré à Monſieur le Comte de Morlot.

IL me ſemble, Monſieur, que pour un homme qui a tant vû le Monde, vous ne ſçavez guere ce que c'eſt que de bien vivre : Et de quoy vous allez-vous aviſer de m'envoyer demander un reſte d'argent que je vous dois du jeu ? Ce ſont de vos manieres de Hollande & de fort mauvais air. Si vous ne m'en croyez je m'en rapporte à Monſieur de Saint Martin qui vous tient compagnie à la Campagne, & qui ſe connoît à la bienſeance. Je le prie de vous dire en ami ſi vous pouviez rien faire de plus groſſier ny de plus incivil. Corrigez-vous en donc pour toûjours, & ſouffrez plûtôt une extrême diſette, & même de vous laiſſer mettre en priſon que de commettre une pareille faute.

Lettre de remerciment, ou plûtôt de reproche amoureux.

VOus me cajollez fort dans vos Vers, je n'en ſuis pourtant pas contente. Aprés m'avoir appellée Lucrece, quel be-

ſoin y avoit-il de m'appeller Venus ? Lucrece n'eſt-elle pas aſſez belle ? Je crois avoir autant de vertu qu'elle en avoit ; mais je ne crois pas avoir tant de beauté. Une autre fois ſoyez plus reglé dans vos figures. Barry vient me montrer tous les matins la Rethorique ; & ſi vous n'écrivez mieux à l'avenir, vous qui vous piquez d'éloquence, je vous jure que je vous remettrai, la premiere fois que vous me viendrez voir, au Rudiment. Adieu.

FURETIERE.

Reproche galant de Mr. le Chevalier de Meré à Mr. Mitton.

SI vous êtiez loin du Monde, & que je fuſſe au milieu de la Cour, & même dans une extreme faveur, je vous jure que je vous écrirois ſouvent, & que rien ne m'en pourroit empêcher. J'ay donc ce me ſemble quelque ſujet de m'étonner qu'étant d'ordinaire en un deſert, je vous écrive toûjours ſans recevoir de réponce. Vous en êtes d'autant plus à blâmer, que vous dites quelquefois dans un jour plus d'excellentes choſes qu'il n'en faudroit, pour faire cent billets qu'on liroit avec beaucoup de plaiſir ;

& pouvez-vous avoir la dureté de me refuſer une choſe qui vous donneroit ſi peu de peine, & qui m'apporteroit tant de joye? Mon Dieu ! que les amitiez politiques m'ont toûjours deplû, & qu'elles convienent mal aux honnêtes gens. De la ſorte que je vous eſtime, je ne veux pas vous en ſoupçonner ; mais il me ſemble qu'encore qu'on n'épargne rien pour ſervir un parfait ami, on n'eſt pourtant pas digne de ſon amitié, à moins qu'on n'y ſoit ſenſible, & qu'on ne s'en montre vivement touché. Depuis ſi long-tems que nous nous connoiſſons, j'ay remarqué dans pluſieurs rencontres que vous ne penſez pas tant à vôtre fortune, qu'à vous rendre honnête-homme, & parce que vous êtes né pour une qualité ſi noble, & de ſi grand prix, vous y avez fait un merveilleux progrez. Vous ſavez parfaitement la Cour & le monde. Vous jugez de la bienſeance en Maître ſur tout ce qui ſe preſente, & comme les vrais & les meilleurs modeles vous en ſont dûs, on vous trouve de ſi bonne compagnie qu'on eſt charmé de vous entendre & de vous obſerver. Ne vous imaginez pas neanmoins d'avoir atteint à la perfection de cette honnêteté qui vous eſt ſi chere, & qui vous donne une ſi haute reputation ; car

tant que vous manquerez de tendreſſe pour moy qui vous aime ſans reſerve, vous n'aurez pas ce comble d'agrémens, qui font qu'on s'abandonne de bon cœur à ce qui plaît, & qu'on acheve de ſe perdre auprés d'une perſonne agreable; ceux qui ſe font valoir dans le monde, ſans cette aimable qualité me paroiſſent plûtôt de bons acteurs, que d'honnêtes gens. Auſſi pour ne vous rien déguiſer ſi vous ne changez de procedé à mon égard, quelque obligation que je vous puiſſe avoir d'ailleurs, il me reſtera toûjours dans l'ame, je ne ſçay quoy qui vous accuſera d'ingratitude. Songez donc bien ſerieuſement à m'appaiſer. Car enfin aprés avoir ſi long-tems ſouffert, il arriveroit que je me plaindrois d'une maniere, que dans deux mille ans on vous en feroit encore de reproches.

Billet pour entretenir un commerce de Lettre.

MONSIEUR,

SI la voye de vous faire tenir des Lettres eſt libre, vous devez bien-tôt en recevoir une de moi, où vous trouverez l'excuſe des reproches que vous me faites le plus obligeanment du monde dans celle que je

viens de recevoir de vous. Il eſt vray, Monſieur que vôtre façon d'écrire eſt tout à fait ſpirituelle, que vous exprimez finement & ſans affectation tout ce que vous ſentez : & ce que j'en aime le mieux, quelque fins & quelque delicats que ſoient vos ſentimens, il eſt aiſé de connoître qu'ils partent autant du cœur que de l'eſprit. Cependant je vous avoüerai ſans façon que juſques ici je n'ai rien vû de plus agreable dans toutes les lettres que vous m'avez écrites, que l'aſſurance que vous me donnez dans vôtre derniere lettre de vôtre amitié & de vôtre retour. En effet vous ne pouviez rien mander qui cauſaſt plus de joye & plus d'avantage à....

Lettre de confidence reciproque.

IL y a long-tems que je ſouhaite de vous écrire la Lettre que je vous écris, c'eſt à dire que je ſouhaite vôtre mariage, qui en eſt le ſujet. Je connoiſſois la paſſion que vous aviez pour Mademoiſelle.... & comme ce n'étoit pas là un amour aveugle, mais judicieux en toute maniere ; je deſirois preſque autant que vous-même qu'elle y voulût enfin répondre. Vous ne douterez pas, je m'aſſure, de la verité de ce que je vous dis :

vous ſçavez quelle eſt nôtre amitié de pluſieurs années; & comme il n'y a perſonne au monde en qui j'aye plus de confiance qu'en vous, vous me rendrez la pareille. Je ſuis ſur le point de prendre un ſemblable engagément, & M.... m'a donné ſa parole. Conſervons donc dans ce nouvel état de vie les ſentimens que nous avons l'un pour l'autre, & ne ſoyons pas moins amis que nous l'avons été. Pour ce qui eſt de moi vous me trouverez le même qu'auparavant; faites état que vos interêts ſeront toûjours les miens, & que mon bien ſera toûjours le vôtre.

Lettre d'aſſurance d'amitié; de Mr. de Vaumourier.

VOus offenſez mon amitié, mon cher Monſieur, de me dire que vous ne la cultivez pas comme vous devriez. Elle a de trop bonnes racines pour avoir beſoin d'être entretenuë avec tant de ſoin. Penſez vous qu'elle ſoit de ces plantes delicates qui ſe fletriſſent ſi on manque un jour à les arroſer? Les choſes fortes ſubſiſtent d'elles-mêmes, & leur propre fermeté les aſſure. Je ne veux point vous donner de peine à me garder. Laiſſez-moi ſur ma foi, vous ne me

perdrez jamais. Il ſuffit que je ſache que vous m'aimez, j'ai des preuves ſi ſolides de cette verité qu'il ne m'eſt pas permis d'en douter. Le reſte n'eſt point eſſentiel, & les paroles n'y ſont plus neceſſaires. Les Lettres font quelquefois un commerce de fumée & de forfanterie auſſi-bien que la converſation, & je vous avoüe qu'ordinairement je m'empreſſe peu à décacheter la plûpart des Lettres de compliment que je reçois. C'eſt connoître le prix des bagatelles, & les eſtimer ce qu'elles valent. C'eſt rendre juſtice à ces proteſtations inutiles que de ne les pas lire quand on les reçoit, puis qu'on n'y ſonge point quand on les écrit. Je fais ſi peu d'état de ces affections en peinture, que s'il étoit poſſible de rien ajoûter à la bonne opinion que j'ai de vôtre generoſité, j'y aurois pris plus de confiance depuis qu'elle me traite avec moins de ceremonie. Il eſt honteux d'avoir vieilli dans une parfaite union, & d'être encore aux premiers élemens de l'amitié. Laiſſons-les à ceux qui prennent plaiſir à rendre les mêmes choſes, ou qui ont affaire à des Amis difficiles à perſuader. Il y a longtems que cela eſt fait entre nous, croyez-moi, & nous nous en trouverons bien. Poſons deux principes une fois pour toutes. Le premier, que vos affaires auroient beſoin

de plus de vingt-quatre heures par jour, & que mon oiſiveté en voudroit encore davantage. L'autre que vous êtes & ſerez mon ami dans vôtre cœur ſans en prendre acte par civilitez incommodes, comme je ſuis & ſerai toute ma vie à vous de la même ſorte.

Autre ſur le même ſujet.

A Quoi bon, mon cher Monſieur, une ſi grande profuſion de belles paroles pour une perſonne comme moi. Il n'en faudroit pas davantage pour tromper une Maîtreſſe défiante. Il paroît bien que vous avez reſpiré l'air d'Italie, & que vous venez du païs des complimens. Ces civilitez qui obligeroient un autre que moi, me ſont en quelque façon injurieuſes, & vous faites tort à ma paſſion, ſi vous croyez que vôtre éloquence ſoit neceſſaire pour l'entretenir dans ſon ardeur. Je ſuis un fort bon homme, & vous êtes extrêmement genereux. Ainſi nôtre amitié n'eſt point en danger par nôtre ſilence, & ne dépend point d'une douzaine de lignes par mois. Bien que je puiſſe accuſer ma pareſſe & vos affaires de la diſcontinuation de nôtre commerce, j'aime mieux la rapporter à la confiance d'une parfaite affe-

ction qui nous assure l'un de l'autre, & qui nous dispense de petites loix que se fait le monde. Soyez donc persuadé que je suis à vous autant que je le puis, & que je le dois.

Excuse de ce qu'on ne peut écrire aussi souvent qu'on le voudroit bien.

MONSIEUR,

JE suis accablé, je fuis le monde, & le monde me vient chercher. Il faut pour mes pechez que je reçoive continuellement des Lettres ou des visites. Je n'ai point d'affaires, & je suis obligé d'écrire à tout moment, ou de parler. Je voudrois bien me reserver pour vous entretenir aussi bien que les deux ou trois Amis choisis que nous avons, mais je ne puis me defendre d'une infinité d'importuns qui ne me donnent pas le tems de respirer. Tantôt, il faut que je réponde à des questions qui me viennent de Roüergue ou de Givaudan, & que je fasse l'éloge d'un Livre qui m'a été envoyé de Castelnaudarry. Quelquefois je suis obligé d'aprouver du Latin de Barbarie, & du François de basse-Bretagne, je me vois reduit assez souvent à tromper les uns par ma complaisance, & à offenser les autres par ma

franchiſe. Pardonnez, je vous prie, à la mauvaiſe humeur où je ſuis, je ne croïois pas qu'elle dût aller ſi loin. Trois gros paquets que je viens de recevoir m'ont mis dans une étrange colere. Il me faudroit une de vos Lettres pour m'appaiſer, je ne m'en rendrai plus indigne par la pretenduë negligence que vous me reprochez. Je ſerai exact à vous répondre comme à vous témoigner par mes ſervices que je ſuis avec toute la paſſion imaginable.

Lettre d'amitié & de reconnoiſſance ; du R. P. *Rapin au Comte de Buſſy.*

VOus auriez grande raiſon, Monſieur, de vous plaindre de ma negligence à vous rendre réponce, aprés la déclaration que vous m'avez faite dans vôtre derniere Lettre, que vous m'aimiez. Il eſt vrai que je n'ai pas été en état de cela ; car je ne me ſuis pas bien porté depuis mon retour à Paris ; & il ſe faut bien porter pour vous écrire : Il ne faut pas broncher devant vous, quoi que je vous croïe bon & indulgent ; mais quand on a un peu l'honneur de vous connoître comme je fais, on n'eſt pas bien-aiſe de paroître foible. Il eſt vrai que vous m'avez donné de

la vanité, en m'assurant de vôtre amitié, & je ne devois pas être negligent à vous le dire. Vous me faites un peu de justice d'en n'aimer, Monsieur, car personne ne vous estime tant, ni avec une plus grande connoissance de cause que moi. Je connois tout ce qu'il y a de merite moderne dans le Royaume. J'ai commerce avec tous ceux qui se mêlent d'écrire; il n'y en a point à qui je ne vous préfere, & c'est avec la plus grande sincerité du monde que je vous en assure. Mon indisposition m'empêche de vous envoyer mes reflexions, car je ne suis pas assez bien pour m'apliquer à les arranger: Ce sera pour une autre fois, s'il vous plaît. J'ai eu de grandes conferences avec Madame de Sc... sur le dessein que vous avez de revenir à Paris pour vos affaires: Elle doit vous avoir mandé nos pensées; s'il vous venoit dans l'esprit quelque expedient où nous puissions quelque chose, mandez-le nous. Je croi que vous pouriez réüssir à écrire de tems en tems à Madame de... du besoin que vous avez de revenir à Paris pour vos affaires. Je suis avec mon respect ordinaire, à vous.

Réponſe du Comte de Buſſy, au R. P. Rapin.

J'Ai bien du chagrin d'être longtems ſans recevoir de vos lettres M. R. P. Mais c'eſt encore plus pour la raiſon qui vous empêche de m'écrire, que pour le plaiſir que je n'ai pas, quand vous ne m'écrivez point. Je voudrois bien que vous fuſſiez toûjours en bonne ſanté, car je n'aime pas que mes amis ſouffrent. Au reſte vous n'avez pas ſujet de me craindre, quand vous m'écrivez, ce n'eſt pas parce que je ſuis indulgent, c'eſt parce qu'il vous eſt aiſé de bien écrire. Je vous avouë que je ſuis un peu juſte & delicat, mais vous l'êtes auſſi, & pour écrire de lettres familieres il ne faut qu'être naturel. Madame de S ... m'a mandé vos converſations ſur mes affaires. J'ai écrit au Roi & je lui ai envoyé la copie de ma lettre. Il faut voir ce que cela produira. Cependant je continuë de demander à Dieu qu'il faſſe de moi ce qu'il lui plaira, qu'il donne un heureux ſuccés aux pas que je fais pour mon retour, s'il y va de ſa gloire & de mon ſalut, ſi non qu'il m'empêche de retourner à la Cour. Si je ſçavois quelque choſe de plus ſoumis & de plus reſigné, je vous aſſure,

M. R. P. que je le dirois. A Dieu de tout mon cœur.

Lettre de Mr. Bourſault à Madame la Comteſſe de la Suze, en lui envoyant un remede pour la Migraine.

JE vous envoye Madame, un Remede qui juſqu'icy a été infaillible pour la Migraine; mais j'ay peur que vous ne luy faſſiez perdre ſa reputation. On dit que la Migraine eſt le mal ordinaire des beaux Eſprits; & s'il eſt vray, vous ne devez pas douter que la vôtre ne ſoit incurable. Si vous aviez aſſez de pouvoir ſur vous pour tromper le Remede, & pour luy dérober une partie de vos clartez, vous en verriez un effet auſſi prompt que vous le pouvez ſouhaiter: mais l'effort que je vous demande eſt trop difficile; & quelque ſoin que vous priſſiez pour cacher tant de lumieres, il vous en échaperoit toûjours aſſez pour mettre un obſtacle invincible à vôtre guériſon. Vous voyez par là Madame, que le Ciel ne donne rien pour rien, & qu'il vous fait payer les avantages que vous en avez receus, par les maux qu'il a voulu y attacher. Je voudrois avoir quelque Remede dont la force

force égalât celle de vôtre Eſprit: il n'eſt rien que je ne miſſe en uſage pour rendre une ſanté durable à la perſonne du monde qui merite le mieux d'être immortelle. Vous me rendez aſſez de juſtice pour en être perſuadée; & vous avez trop de pénétration pour ignorer que je ſuis avec autant de zele que de reſpect, Madame, Vôtre trés-humble & trés-obeïſſant ſerviteur.

Lettre de Mr. Bourſault à Mr. Ricl, Elû des Etats de Bourgogne, qui avoit fait preſent à l'Auteur de quatre Demi-Muids d'excellent Vin.

IL y a longtems, Monſieur, que j'aurois fait Réponſe à la derniere Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ſi je n'avois égaré vôtre adreſſe de Dijon. Quoi que vôtre Nom doive être aſſez connu par le Poſte où vous y êtes, j'ay eu peur de faire quelque faux pas pour peu que je m'éloignaſſe de la Route que vous m'avez marquée. Maintenant que je vous croy de retour ſur vôtre Paillier, ſouffrez, s'il vous plaît, que je me gendarme contre vous, pour vous remercier de la derniere grace que vous m'avez faite. Si vous ne

pouvez vous corriger de la méchante habitude que vous avez contractée, de m'accabler de Presens, que ce soient au moins des Preſens qui ne vous ſoient point étrangers, & ne faites rien acheter à Paris pour me l'envoyer à Paris même. L'envie que vous avez euë de me faire boire du vin d'Arbois ſi la gelée n'y eût mis obſtacle, m'aſſuroit aſſez que je ne ſuis pas hors de vôtre ſouvenir ; & il n'étoit pas neceſſaire de le convertir en vin de Beaune pour donner des marques de vôtre amitié à un homme qui n'a jamais douté de la foy de vos paroles. Les ordres que vous aviez donnez étoient ſi précis que le lendemain de la reception de vôtre Lettre je trouvay quatre Demi-muids de vin devant ma porte, ſans que le Chartier qui l'amena voulu prendre quoy que ce ſoit pour ſa voiture. Dans le deſſein que j'avois de vous quereller, (choſe qui ne m'arrivera jamais tant que j'auray l'uſage de la raiſon libre) je l'ay fait percer ce matin reſolu de m'enyvrer avant que de vous écrire, pour être en droit de vous dire tout ce qui me viendroit dans l'eſprit : & ſi vous voulez que je vous parle *in Vino veritas*, je doute que ceux qui ont l'honneur d'en fournir au Roy puiſſent luy en choiſir de meilleur. Plût au Ciel, que le voyage que vous devez faire à Paris fût à

mon choix ! Vous ſeriez bientôt témoin de ce que je viens de dire ; & je croirois ne vous pouvoir mieux témoigner ma reconnoiſſance qu'en vous en faiſant boire le plus qu'il me ſeroit poſſible. Je vous ſuplie, Monſieur, puiſque vous ne vous laſſez point de m'obliger, de faire en ſorte au moins que je vous ſois bon à quelque choſe : c'eſt vous acquerir trop d'avantage ſur moy que de me faire de continuelles graces ſans m'offrir aucune occaſion de les mériter ; & je renonce au plaiſir de toûjours recevoir, s'il faut que j'aye la confuſion de ne jamais rendre. Donnez y ordre, je vous en conjure, & ne laiſſez pas plus long-tems inutile l'homme du monde qui eſt avec le plus de paſſion, Monſieur, Vôtre trés-humble, & trés-obeïſſant ſerviteur.

Lettre de Mr. de Furetiere ; de Confidence.

L'Abbaye eſt venuë bien à propos, j'étois épuiſé, & le Roy m'a tiré de l'Hopital. C'eſt ce que vous n'ignorez pas, Monſieur, vous à qui j'aurois été quelquefois à charge, ſi les perſonnes genereuſes ne prenoient plaiſir à obliger leurs amis. On vous a dit vray, quand on vous a dit que

l'Abbaye eſt de dix mille livres de rente, elle va même à quelque choſe davantage; elle eſt belle & bonne, bien bâtie; & à deux petites journées de Paris. J'eſpere que vous y viendrez paſſer toutes les années du moins quinze jours ou trois ſemaines, pour moy je me promets d'y faire autant de ſejour qu'à Paris, & c'eſt là que je feray porter ma petite Bibliotheque. Au reſte, Monſieur, je n'y veux pas faire trop bonne chere à mes amis, & je ne leur donneray plus ſujet de ſe plaindre que je leur faiſois des feſtins; quand je les traitois ainſi, c'étoit par politique, preſentement je n'ay plus beſoin de cela, j'en uſeray librement avec eux.

Lettre d'invitation; de Mr. de Furetiere.

MONSIEUR,

S'Il m'étoit ſurvenu quelque affaire où j'euſſe beſoin de vôtre aſſiſtance, je ſuis aſſuré que vous viendriez chez moy, comme je l'ay déja éprouvé, mais je ne ſçay ſi je dois eſperer le même honneur pour le mariage de mon ainée avec ..... Et vous m'avez témoigné quelque fois que vous aimez mieux rendre à vos Amis des ſervices effectifs que de leur faire des complimens &

des ceremonies. Cependant je ne ſçaurois vous exprimer avec quelle paſſion la Marquiſe..... ſouhaite que vous ayez la bonté de vous trouver à la nôce de ſa fille ; & quoi qu'elle ait ſujet d'être contente d'un mariage ſi avantageux, ſa joye ſera imparfaite ſi elle ne voit dans l'Aſſemblée ſon Couſin le Lieutenant de Roi. Vous connoiſſez la vanité des femmes, quoi qu'à parler franchement, ſi elle n'en avoit jamais de moins raiſonnable, elle ne participeroit point à la foibleſſe du ſexe, & ce qu'elle ſouhaite en cette rencontre je ne le ſouhaite pas moins qu'elle. Je n'oſerois pourtant vous en preſſer ; mais ſi vous nous honorez de vôtre preſence, nous vous en aurons tous deux une extréme obligation.

Billet d'Invitation ; de Furetiere.

NOus avons fait une partie de promenade, & je me ſuis chargé d'écrire à la belle mélancolique pour la prier d'en être. Si elle y veut parler, tant mieux pour nous ; mais elle ne parlera pas ſi elle ne veut, & c'eſt toûjours un grand plaiſir que de la voir. Pendant que je vous écris ce billet, M... ne me ceſſe de dire, que vous ſert de lui en-

voyer, elle ne viendra pas? Je crois tout de bon que ſi vous venez, elle en ſera mortifiée, & c'eſt à vous de choiſir ce que vous aimez le mieux, ou de lui épargner cette mortification, ou de donner une joie extrême à tous les autres.

Lettre de reproche.

O Amitié! amitié! que tu me cauſes de peines, que tu m'as fait ſouffrir l'année derniere, que tu me feras ſouffrir celle-cy, & que l'abſence d'Alcidon, quand il va faire ſes campagnes, eſt une cruelle épreuve pour moi. J'apprehende à tout moment de perdre un Ami ſi aimable : lors qu'il s'éloigne pour quelqu'autre ſujet, j'ai de la douleur, il eſt vrai, mais je n'ai pas cette crainte, qui eſt le plus cruel de tous les ſupplices. Pourquoi s'expoſer à tant de perils & de hazards? Que manque-t'il à la fortune d'Alcidon? Sa gloire eſt plus grande que ſa fortune : eſt-il juſte aprés tout de riſquer ſi ſouvent une vie d'où tant d'autres dépendent? Et la raiſon ne veut-elle pas que l'on prenne ſoin de conſerver les choſes dont la perte eſt irreparable, & qu'on ne les hazarde jamais, bien loin de les hazarder toûjours?

Ha mon cher Alcidon, vous ne faites pas ces reflexions, & quand je vous les propoſe, elles ne font nulle impreſſion ſur vôtre eſprit. C'eſt une marque que vous n'aimez pas ceux qui vous aiment: vous n'aimez point Daphnée, dont vous êtes le plus aimé, & la tendreſſe que j'ai pour vous ne trouve dans vôtre cœur que de l'indifference. Si vous m'aimiez voudriez-vous m'abandonner à d'étranges ennuis, & me jetter toutes les années dans ces mortelles inquietudes? Le mepris que vous faites de vôtre vie me fait haïr la mienne, & les peines que je ſouffre en vous aimant ſont ſi grandes que pour en être delivré je ſouhaite ma mort.

Lettre ſur un Bouquet que l'on envoye.

VOus écrire une Lettre en beaux caracteres, ſur du papier fin, ſe lever de bonne heure, courir par tout vous chercher un bouquet pour vôtre Fête, l'acheter cherement à cauſe de l'Hyver, où l'on a tant de peines à trouver des fleurs & faire tout cela pour une perſonne qui s'eſt declarée ne vouloir point payer ſa Fête! croyez, Madame, que c'eſt avoir beaucoup de generoſité. Mais auſſi eſt-on obligé d'avoüer qu'il

faut que vous ayez bien de merite, puis que l'on paſſe par-deſſus toutes ces conſiderations.

FURETIERE.

Lettre d'invitation; de Furetiere.

SUzanne prend l'habit demain aux Filles de *** & ſon pere a de la peine à s'en conſoler. Quand on a quatre Gendres c'eſt bien aſſez; cependant il en eût voulu avoir un cinquiéme, & pour moy je n'y aurois point mis d'obſtacle ſi ç'eut été l'inclination de nôtre Fille, mais elle eſt apellée à un autre état, elle s'engage avec une joye incroyable, & ſes ſœurs ſeroient bienheureuſes ſi elles le ſont autant qu'elle. Monſieur l'Abbé Boſſuet y doit prêcher: vous ſçavez que c'eſt un fameux Predicateur, & vous m'en avez ſouvent parlé avec eſtime. Je n'oſe prier M ..... dans l'accablement d'affaires où il eſt à preſent; ſi vous luy en parliez il ne manqueroit pas cette occaſion de l'entendre en cas qu'il eut du loiſir. Tous nos parens ſe trouveront à la veſture, & j'eſpere que vous me ferez l'honneur d'y venir.

Lettre pour accompagner un preſent. Madame de Saintonge à Madame la Preſidente. Ce qu'on devroit envoyer à ſes amis le jour de leur Fête.

C'Eſt en vérité, un grand abus d'envoyer des fleurs à ſes amis le jour de leur Fête. Je m'imagine qu'on mettroit peut-être en uſage, une galanterie plus utile, & qui conviendroit mieux au goût du ſiécle.

En effet ne pourroit-on pas,
Au lieu de fleurs & de corbeilles,
Envoyer de bons Cervelas,
Des Sauciſſons & des Bouteilles?

Vous ſerez, je croi, de mon ſentiment; & vous demeurerez d'accord avec moi, que le Cervelas fait trouver le vin admirable; & que le vin produit des choſes fort plaiſantes. Il ôte le ſouvenir de tous les chagrins, il donne du bien à ceux qui n'en ont pas; de la franchiſe aux plus diſſimulez: il éveille les plus endormis, & endort les plus éveillez.

Je n'entreprendrai point de dire
Tout ce que le vin a d'appas.

Je croi que vous n'ignorez pas,
Que c'eſt lui ſeul qui nous inſpire
Tous les bons mots dans un repas.

C'en eſt aſſez, ce me ſemble, afin d'autoriſer la mode que je veux introduire:

Pour commencer, aimable Catin
Puiſque c'eſt aujourd'hui ta Fête,
Je te fais porter du bon vin,
Qui ne donne point dans la tête.
Je t'embraſſe, & je ſuis mille fois plus à toi,
Que je ne ſuis à moi.

Autre ſur le même ſujet, à Mademoiſelle ***

JAi couru un grand péril, Mademoiſelle; mais enfin mon Ennemi eſt défait, & je vous l'envoye en pâte. Je l'ai fait bien ſaler & épicer, pour conſerver la mémoire de mon triomphe, en montrant ce cadavre. Si j'avois eu le ſecret des anciens Egiptiens, je l'euſſe enbaumé, & j'euſſe fait de mon Sanglier une Momie; cela eût duré une infinité de Siécles; mais par malheur nous autres Modernes, nous n'avons point d'autre ſecret que la Pâtiſſerie. Figurez vous, Mademoiſelle, que comme j'étois

à la Chaſſe avec Monſieur le Baron de..... l'Animal que vous voyez, ne trouva point bon que je le tuaſſe. Il fuyoit, & tout d'un coup il retourna vers moi avec fureur. Là-deſſus je m'arrêtai pour délibérer. Je ne ſçavois s'il n'étoit point envoyé de vôtre part contre moi; car tout ce qui me paroit bien redoutable, je croi auſſi-tôt qu'il vient de vous. Je ſçavois bien qu'en ce cas là, mon devoir de parfait Amant étoit de me laiſſer manger; mais quand j'eus bien éxaminé le Sanglier, je ne trouvai pas qu'il eût l'air ſi aimable, que l'ont vos rigueurs & vos cruautez. Il reſtoit encore une grande difficulté; ſçavoir, ſi je ne devois pas mourir, pour finir les triſtes deſtinées que vous me faites; mais ce ſentiment me parut trop intéreſſé pour le ſuivre; & je crus qu'il y alloit de vôtre honneur, qu'un Amant, qui vous eſt auſſi fidéle que moi, vécût, quoi qu'il n'y trouvât pas ſon compte. Le zéle que j'ai pour vôtre gloire, coûta donc la vie au pauvre Sanglier, qui ne croyoit pas avoir affaire à un homme animé par un motif ſi puiſſant. Je le perçai d'un coup de mouſqueton, & je ne croi pas qu'une autrefois, des Sangliers oſent ſe jouër à ceux qui conſervent leur vie pour vous. Je ſerai trop heureux, Mademoiſelle, ſi vous mangez de

celui-ci avec quelque ſentiment de vengeance, ſur ce qu'il m'a oſé mettre en peril, & ſi cela vous en réléve le goût.

Lettre de compliment & de loüange de Mr. le Chevalier de Meré à Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres.

TOutes vos Lettres m'enchantent Madame ; & jamais vous ne me faites l'honneur de m'en écrire de ſi negligées qu'elles ne paſſent de mon eſprit dans mon cœur. J'en lûs dernierement deux ou trois à quelques Dames qui ſe croiroient deshonorées d'avoir écrit une Lettre commune, & je vous jure pourtant qu'elles ſe tiendroient bien glorieuſes de les avoir faites. Je vous aſſure auſſi, Madame, avec cette ſincerité que vous m'ordonnez ; que j'ai des amis fort épurez qui dans vôtre maniere d'écrire, quoi qu'irreguliere comme vous dites, remarquent de grandes beautez, & principalement de certaines graces que les plus habiles de ceux qui s'en mêlent n'ont point. Et ce ne ſont pas ſeulement mes amis qui vous admirent, les plus honnêtes gens de ma connoiſſance, tous ceux qui ont le plus de goût & d'eſprit, trouvent je

ne ſçai quoi qui les charme dans les moindres choſes que vous écrivez. Je vous avouë que la pluſpart des perſonnes de la Cour, & ſur tout les Dames croyoient ou feignoient de croire que le plaiſir qu'on prend à vous entendre parler, vient plûtôt de vôtre bouche & de vos tons que de vos ſentimens & de vos penſées. Car il eſt vrai que jamais perſonne n'a parlé comme vous, mais vos Lettres deſabuſent le monde, & malgré l'envie on demeure d'accord qu'elles ne plaiſent pas moins que vôtre converſation; cela paroît bien étrange qu'on puiſſe ſçavoir une choſe ſi rare & ſi difficile ſans l'avoir appriſe. Je voudrois bien vous en dire des raiſons, car je me ſouviens que je ne ſuis gueres auprés de vous à diſcourir que vous ne m'en faſſiez chercher: Ne ſeroit-ce point que la beauté la plus naturelle eſt celle qu'on aime le mieux, & que les graces ſont ſi libertines qu'elles renvoient bien loin l'Art & l'Etude? Ne ſeroit-ce point auſſi que par un inſtinct de juſteſſe & de proportion que la nature a mis en nous, un eſprit qui ſe ſent dans un beau corps, & qui ſe communique par une bouche comme la vôtre, s'accoûtume inſenſiblement à ne rien dire qui n'ait du rapport à tant de grace & de beauté. De là vient que tout ce que vous

penſez, & tout ce que vous écrivez enchante, & que même vôtre ſilence eſt agréable. Si vous écoutez vous inſpirez de l'eſprit, & ſi vous parlez il en brille en tout vos diſcours. Je connois bien peu de Dames qui ne s'en vouluſſent tenir là. Mais vous jugez qu'en tout ce qui regarde l'eſprit & l'intelligence, il ne faut pas ſe borner, & que la plus ſeure voye pour aller bien loin de ce côté-là, c'eſt quand on eſt enſemble de parler ce langage que vous aimez, & quand on ne ſe peut voir de s'écrire ſur les mêmes choſes. Vous voulez donc que pour me conſoler de vôtre abſence, je rappelle les charmes de vôtre entretien, & que je vous écrive de tout & dans une extreme liberté, comme vous trouviez bon que j'euſſe l'honneur de vous parler dans les Tuilleries: Mon Dieu que je vous obeïrois de bon cœur, ſi je le pouvois de la ſorte que je le ſouhaite. Mais Madame, vous ne ſongez pas que depuis que vous êtes partie il n'y a plus ici de cet eſprit qui m'animoit, & je ne voi point de remede ſi ce n'eſt que vous m'écriviez ſouvent de cet air que vous avez accoutumé. Vôtre enjoüment qui plait toûjours, & vos manieres delicates me donneront des idées que je n'aurois pas de moi-même, & qui vous pourront divertir. Pour

ce qui eſt d'en uſer ſans façon, je pourrois bien oublier que vous êtes Reine des Alpes; Mais je ne voi pas que je puiſſe penſer à vous, Madame, ſans avoir toûjours devant mes yeux cette noble grandeur qui vient du merite, & qui me donne plus de reſpect que la plus riche Couronne du Monde. Il eſt vrai qu'il n'y a que le faux reſpect d'embarraſſant, ce reſpect qu'on doit à la fortune, & ſi vous l'avez remarqué celui que les belles qualitez font naître n'eſt pas incommode. Il me ſemble au contraire qu'on a du plaiſir à le rendre comme à le recevoir. Adieu, Madame, je ne vous oublierai pas, & vous verrez par le premier ordinaire ſi j'obſerve bien vos ordres.

Réponſe de Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres.

ON eſt toûjours bien aiſe d'avoir l'eſtime de certaines gens, & la maniere dont vous m'aſſurez que j'ay part à la vôtre me le feroit aſſez ſouhaiter quand je n'aurois point d'égard à vôtre merite. Croyez donc que tout ce que vous m'écrivez eſt bien reçeu; quoy qu'à dire le vray vous ne me faites valoir que du côté de l'agrément, parce qu'on ne ſçait pas bien ce que c'eſt & que

je ne vous ſçaurois convaincre de flaterie ; ſi la franchiſe vous manque, au moins vous avez bien de l'eſprit.

Lettre de remercîment à Mademoiſelle de Scudery ; pour une Deviſe qu'elle avoit envoyée à l'Abbé de Furetiere.

DEVISE.

Une flamme qui ſort d'un cœur poſé ſur un bucher allumé : avec ce mot,

PULCRIUS ARDET : *ou* : VIS MAJOR INTUS.

Elle entend parler du feu de la charité qui eſt renfermée dans ce cœur, qui ne brûle en apparence que du feu qui l'environne ; mais qui eſt conſumé au dedans d'une flamme plus pure & plus vive.

JE ſuis trop honoré de la Deviſe que vous avez faite pour moi, & je n'ai garde de manquer de vous en remercier : je ne vous remercie pourtant pas de l'avoir faite ſi belle ; vous n'en faites point d'autres, & rien ne part de vôtre eſprit qui ne lui reſſemble. Certainement, Mademoiſelle, les DEVISES qui ſont difficiles, ne le ſont pas pour vous. Ce petit Ouvrage que Monſieur de Gombaud appelloit un grand travail, ne vous eſt

veri-

veritablement qu'un jeu ; & vous trouvez ſans peine ce que les autres cherchent bien ſouvent ſans le pouvoir trouver. Je voudrois bien vous rendre la pareille, & faire une belle DEVISE pour Mademoiſelle de Scudery. J'y ay ſongé, j'y ſongerai encore; mais je crains bien d'avoir la deſtinée de ce bon homme,... dont je vous ay parlé quelquefois. Vous devriez, Mademoiſelle, oublier un moment d'être vous même, & faire vôtre DEVISE ; j'entends une Deviſe de loüange, & non pas de modeſtie ; une Déviſe qui marque l'admiration où nous ſommes d'un merite auſſi extraordinaire que le vôtre : Mais je le voy bien, vous voulez vous tenir à cette DEVISE cruelle, * qui eſt une preſcription de l'amour, & qui nous fait entendre qu'il faut ſe borner, quand on vous voit, aux ſentimens qu'on a pour Mademoiſelle N.... Quel moyen, Mademoiſelle, que vous ſoyez preciſement obeïe, & qu'on ne vous aime pas plus que vous ne vous aimez vous-même ? Le P. B*** & moi ne vous parlons jamais de ce que vous ne voulez jamais entendre. Nous diſons même dans le monde que nous avons en vous une

* *Une Roſe environnée d'épines avec ce mot,* PONGIT ET PLACET.

Et encore cet autre : Un chien à l'attaché, avec ce mot de Petrone : *Cave, cave canem.*

illuſtre amie: mais dans le fond de l'ame nous ſommes vos tres-humbles & tres-obeiſſans Amans. Aprés cela je l'adopterois cette Deviſe cruelle, & me ferois honneur de l'avoir faite; j'en ferois par tout eſtimé: mais que m'en reviendroit-il! Rien, Mademoiſelle, ſinon d'avoir flatté vôtre humeur fiere & dédaigneuſe; & de n'en être pas mieux pour cela dans un cœur auſſi aimable & auſſi impenetrable que le vôtre.

Monſieur de Pertuis, Gouverneur de Courtray, à Mademoiſelle de Scudery ſa bonne amie.

VOus ne connoiſſez pas la vie de l'Armée, elle a ſes charmes, & quand on l'a goûtée on ne ſçauroit s'en paſſer. Nous avons peut-être plus de peine que vous; mais nous avons auſſi plus de plaiſir. Pour ce qui eſt des perils dont vous me parlez, je ne vous répondrai pas comme fit le Baron de *** à Gaſſion, qui l'exhortoit à la bravoure: *Je rirai bien ſi tu meurs devant moi.* Je vous dirai ſeulement, que ſi l'on étoit immortel dans vos Iſles enchantées, j'irois volontiers participer à vôtre immortalité: Mais puis que ce bienheureux ſéjour n'a

pas un ſi beau privilege, je ne riſque rien ici, qu'il ne faille perdre ailleurs, & j'aime autant être tué par un Carabin de Nuremberg, que par un Medecin de Montpellier. Je ſuis,

MADEMOISELLE,

Vôtre tres-humble, &c.

PERTUIS.

*Compliment ſur la nouvelle d'un mariage : à Monſieur *** Preſident à Mortier au Parlement de Dijon.*

MONSIEUR,

JE ne pouvois recevoir aucune nouvelle plus ſatisfaiſante pour moy que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'aprendre du Mariage de Monſieur vôtre Fils. J'entre aſſez avant dans vos interêts, & dans les ſiens, pour me faire un ſenſible plaiſir de tout ce qui eſt capable de vous en cauſer : & ce grand deſſein me donne d'autant plus de joye que je ne vois aucun lieu de douter que la ſuite n'en ſoit extremement heureuſe. J'eſpere, Monſieur, que les marques de bonté & de tendreſſe que vous luy donnerez dans une occaſion ſi importante ſeront ſuivies de la reconnoiſſance qui eſt ſi natu-

relle aux Perſonnes de qualité & de ſon merite : & que la ſatisfaction que vous aurez de lui faire un établiſſement ne ſera pas plus grande que celle qu'il aura de vous le devoir. Je ſouhaite, Monſieur, que vous ayez toûjours de juſtes ſujets de vous en loüer ; & qu'à la grace que vous m'avez faite de m'apprendre une ſi bonne nouvelle, vous ajoûtiez celle de me croire avec beaucoup d'eſtime & de reſpect,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble & trés-obeïſſant ſerviteur,

BOURSAULT.

Lettre de compliment à Monſeigneur le Prince de Soubize.

MONSEIGNEUR,

PArmi les complimens que vous recevez de tant de perſonnes conſiderables par leur qualité & par leur merite, ſi l'inégalité qui eſt entre vous & moy me laiſſoit la liberté de vous en faire, je n'oſe me flater qu'ils fuſſent auſſi polis que ceux qu'on fait à la Cour, mais ils ſeroient pour le moins auſſi ſinceres. Oüy, Monſeigneur, c'eſt la verité pure qui parle de ma bouche quand

je vous proteſte que j'ay pour vous le zéle le plus reſpectueux que l'on ſoit capable d'avoir : & je n'aurois pas attendu à vous le dire aujourd'huy ſi, depuis que j'ay l'honneur de vous connoître, j'avois pû vous le perſuader par quelqu'une de mes actions. J'en ay cherché les occaſions avec tout l'empreſſement imaginable ; mais enfin celle qui ſe preſente me conſole de celles que je n'ay pû trouver ; & pour vous exprimer, Monſeigneur, combien je ſuis ſenſible à ce qui vous eſt arrivé, il me ſemble que ſi le Roy m'avoit fait quelque grace, je ne luy en ſerois pas plus redevable que de la juſtice qu'il vous a renduë. La voix publique, qui a voulu faire l'éloge de Sa Majeſté, en publiant qu'elle n'a jamais répandu ſes bien-faits ſur un plus honnête Homme ; ne pouvoit faire le vôtre d'une maniere plus delicate, ni le placer dans un endroit plus glorieux, & vôtre nom mêlé avec celuy d'un ſi grand Roy, eſt ſeur de l'immortalité qu'il merite. Souffrez, Monſeigneur, que dans vôtre nouvelle dignité, je vous ſupplie tres-humblement de mettre mon zéle à l'épreuve, & de me croire avec un profond reſpect.

MONSEIGNEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

BOURSAULT.

Lettre de remerciment & de compliment : au Reverend Pere du Buc, Predicateur du Roy, Superieur des Theatins.

JE n'ay, Mon Reverend Pere, qu'un moment pour répondre à toutes les honnétetez dont mon fils & moy nous vous ſommes redevables. Je ne doute point qu'il n'y ſoit auſſi ſenſible que moy, & que tout le ſoin que vous donnez pour en faire un jour un habile homme n'augmente encore l'envie qu'il a de le devenir. Vous me marquez bien par vôtre Lettre que vous avez été voir le Roy d'Angleterre, & que vous avez fait l'honneur à Bourſaut de l'y mener avec vous : mais vôtre modeſtie ſupprime le reſte ; & ſans luy je n'aurois rien ſçû du Compliment que vous avez fait à cette Majeſté détrônée. Je ſçay malgré vous une grande partie de ce que vous luy dîtes ; & jamais la memoire de mon fils ne m'a rendu un meilleur office. Je ſuis perſuadé que ce Roy en fut trés content, & qu'on ne luy a rien dit de ſi beau ſur la Couronne qu'il avoit que ce que vous luy avez dit ſur celle qu'il n'a plus. Vous luy avez parlé de ſa diſgrace de la maniere du monde la plus deli-

cate ; & le Ciel qui permet qu'il y ait d'illuſtres malheureux, ſemble leur devoir de perſonnes d'un merite diſtingué pour leur donner des conſolations qu'ils puiſſent aiſément recevoir. On ne peut s'y mieux prendre que vous avez fait ; & je n'heſite pas à croire que Sa Majeſté Britanique oublia ſon malheur, pendant même que vous luy en parliez, par le plaiſir qu'elle eut de vous écouter. Au reſte, mon Reverend Pere, j'ay appris, (je n'ay pas beſoin de vous dire avec quelle joye) la juſtice qu'on vous a renduë à Rome, & le choix qu'on a fait de vous pour commander à une Maiſon qui faiſoit des vœux pour avoir l'avantage de vous obeïr. Il arrive ſouvent dans les Communautez, comme en d'autres lieux, que la Brigue ſollicite les Dignitez, & que la faveur les accorde : mais on peut dire en cette occaſion que ſi quelque choſe a brigué pour vous, ç'a été un merite extraordinaire, & que c'eſt des mains de la juſtice ſeule que vous tenez une élevation qui vous étoit ſi bien dûë. Puiſſent tous les Religieux que vous avez vous donner autant de ſujet de vous loüer d'eux, que je ſuis ſeur qu'ils en auront de ſe loüer de vous, & puiſſe mon fils, ſur tout profiter aſſez de vos exemples, & ſi bien marcher ſur vos traces qu'il ſe

rende digne de la place où vous êtes, & qu'il y arrive par la même voye que vous y êtes arrivé! Je vous prie, mon Reverend Pere, d'être bien perſuadé que je n'ay pas attendu que vous fuſſiez Superieur de vôtre Maiſon pour juger que vous le deviez être; & que je vous diſtinguois par vos lumieres & par vos vertus avant que vous fuſſiez diſtingué par cette Dignité. La même Juſtice qui vous a choiſi pour la remplir vous en doit encore de plus élevées dont elle ne manquera pas de s'acquitter avec le tems. Comme je ne vois rien de plus haut que vôtre Merite je ne m'imagine rien où vous ne puiſſiez atteindre: & la ſuite juſtifiera que je ne vous marque rien ici, qui ne ſoit auſſi veritable, que je ſuis avec une veritable eſtime, mon Reverend Pere,

Vôtre trés-humble, &c.

BOURSAULT.

Lettre de remerciment: à Monſeigneur l'Evêque d'Autun.

MONSEIGNEUR,

RIen ne ſeroit ſi beau que les Conſeils que Vôtre Grandeur a eu la bonté de m'envoyer pour la conduite que mon

Neveu doit tenir dans ſon benefice, n'étoit que vôtre exemple perſuade encore davantage. L'Egliſe Gallicane qui ſe fait diſtinguer de toutes les autres par la doctrine profonde & par l'éclatante pieté de ſes Prélats, en a peu d'une capacité ſi étenduë, & n'en a point d'un merite plus approuvé. Mais, Monſeigneur, quelque grandes que ſoient les qualitez qui vous ont tant de fois attiré l'admiration d'un Roy, qui s'attire celle de tout l'Univers, vous n'en avez point qui ſurpaſſe la grandeur de vôtre modeſtie, & comme c'eſt la plus delicate de toutes les vertus, c'eſt celle que je dois le plus craindre d'offenſer. Qu'elle eſt auſtere, Monſeigneur, cette vertu qui empeche de dire des veritez qui vous ſont ſi glorieuſes! Mais ſi elle impoſe ſilence à mon zele, elle ne peut l'impoſer à ma reconnoiſſance, & les bienfaits que vous avez repandus ſur mon Neveu ſont gravez ſi avant dans mon ame, que j'en conſerveray la memoire juſqu'au dernier ſoupir, pour être à la vie & à la mort,

MONSEIGNEUR,

De V. G.

Tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,

BOURSAULT.

Lettre d'excuſe : à Madame Vieſſe, à qui l'Auteur avoit promis quelque choſe, que de frequentes priſes de vin d'Eſpagne luy firent oublier.

VOus ne l'auriez jamais crû, Madame, que j'euſſe été capable d'oublier la moindre choſe de tout ce qui peut m'être ordonné pour vôtre ſervice; & à vous dire vray, je ne l'aurois jamais crû non plus que vous. Cependant vous avez dû recevoir un Livre du Ballet d'Atis, deux Cravates de point de France, & pour le modéle qui m'étoit le plus recommandé, néant. N'en déplaiſe à vôtre cher Epoux, il prit mal ſon tems pour me donner cette commiſſion; & je vous fais Juge vous-même ſi je ne ſuis pas excuſable de ne m'en être pas ſouvenu. Nous en étions à la troiſiéme bouteille de vin de la Bouche (vin de la Bouche veut dire de celui que boit Sa Majeſté) & nous en avions encore une de Muſcat & deux d'Eſpagne, quand vôtre ſanté qui fut ſolennellement ſaluée, le fit ſouvenir qu'il avoit à me prier de vôtre part de vous acheter je ne ſçay quoy: & ce je ne ſçay quoy là eſt juſtement ce que j'ay oublié de vous en-

voyer. Vous vous doutez bien, Madame, qu'ayant encore toute ma raiſon, j'embraſſai avec avidité cette occaſion, quelque miſerable qu'elle fût, de vous temoigner combien j'aurois de plaiſir à m'acquiter de vos bontez, s'il s'en preſentoit quelqu'une plus favorable; & tant que je ſerai auſſi raiſonnable que je l'étois alors je n'auray point d'autres ſentimens. Mais ce miſerable vin d'Eſpagne ſe vangea ſur moi de la guerre que nous faiſons à ceux de ſa Nation: & parce que j'étois à Saint Germain, il me prit pour quelque Teſte conſiderable, & crut, ſans doute, rendre un important ſervice à ſon Païs s'il pouvoit me broüiller la Cervelle. Il réüſſit: j'aime mieux vous l'avoüer de bonne foy que de me piquer de la glorieuſe qualité de bon yvrogne. Je m'endormis en ſucçant des Ramequins, & ne m'éveillai que le lendemain; mais avec ſi peu de memoire, que ſans le ſecours d'un furieux mal de tête, je ne me ſerois pas ſouvenu d'avoir ſi bien bû la veille. Voila mon excuſe, Madame, que vôtre Epoux eſt obligé de garentir. Je me loüe extremement de ſa magnificence; mais je me plains fort de ſon injuſtice, & je le priray de me faire la grace à l'avenir de m'ényvrer ſans me donner des Commiſſions, ou de me donner des Com-

miſſions ſans m'enyvrer. S'il vous plaiſoit de m'honorer vous-même de quelqu'une pendant qu'il fera le reſte de ſon quartier, je vous en aurois une étroite obligation, & ferois en ſorte de ne pas demeurer court lors qu'il s'agiroit de vous donner des marques de ma reconnoiſſance. Je vous conjure, Madame, d'en être fortement perſuadée, & de croire que c'eſt avec toute l'eſtime imaginable que je ſuis, Vôtre tres-humble, &c.

BOURSAULT.

Boileau à Monſieur ***.

Sur un Poëme de la Guerre des Fleurs.

J'Ai lû, Monſieur, pour l'amour de vous la Guerre des Fleurs. Si elle eſt en bonne odeur parmi les beaux eſprits de vôtre Cour, j'oſe dire qu'ils n'ont pas trop bon nez. Ne penſez point que je diſe cela par animoſité: j'ai ſuivi vôtre conſeil: j'ai regardé cet Ouvrage avec des yeux ſi chrétiens, qu'il n'y a peut-être perſonne, à qui il faſſe plus de pitié, qu'à moi. Jamais je ne vis tant d'embarras avec ſi peu d'invention; & jamais Guerre ne fut plus légérement declarée. Quel ſujet avoient les Violettes de ſe plaindre des Roſes? Comment

les Roſes pouvoient-elles leur faire ombrage, puis qu'elles ne ſe rencontrent preſque point enſemble ? Etoit-il beſoin, pour cela, de remuer Ciel & Terre, & de faire agir autant de machines, qu'il en faloit pour le Siége de Troye ? D'où vient qu'Apollon ſe cache dans un nuage pour brûler toutes les Fleurs ? Y eut-il jamais un enchantement pareil à celui-là ? Comment pouvoit-il brûler les Roſes & les Myrtes, ſans brûler les Violettes. Je n'ai point entendu parler d'un Apollon comme celui-là, & pour le Pére de la clarté, il ſemble qu'il manque bien de lumiere. Je voudrois volontiers ſçavoir qu'avoient à faire-là Mars & Vulcain, puis qu'ils n'y font rien ? Pour quel ſujet la Marguerite céde-t-elle la gloire aux Lauriers ? Eſt-ce que les Arbres étoient de ce combat auſſi-bien que les fleurs ? Ce qui m'embaraſſe le plus, eſt que je ne ſçai que devient toute cette Guerre, & peut-être que l'Auteur auroit de la peine lui-même à débroüiller cet incident. Cet homme a grand ſujet de parler contre les Critiques ; ces ſortes de gens ſont incommodes : Ils demandent de la raiſon par tout, & en cherchent ſouvent où il n'y en a point. Je lui pardonne tout ce qu'il a dit de moi : Il n'y a point de reſſentiment, qui puiſſe tenir contre lu

Vous avez bien fait de m'envoyer ſon Ouvrage ; c'étoit le vrai moyen de faire nôtre paix. Je ſuis fâché ſeulement de vous en avoir tant dit. Je ne ſçais pas pour qui vous me prenez, de me prier de parler de cette Guerre ſur le Parnaſſe. Tout ce que je puis faire pour l'amour de vous, de lui & de moi, c'eſt de n'en dire pas un ſeul mot, & de faire tout mon poſſible pour l'oublier. Je ne ſuis point étonné des loüanges qu'il a reçûës de Meſſieurs de ***. Sa piéce eſt aſſez méchante pour cela. Si je ſçavois que vous euſſiez donné dans le panneau, & que vous vous en fuſſiez fié à ce qu'en dit la Cabale, je croirois que le climat de..... vous auroit changé, & je ne manquerois point de vous écrire une Lettre de conſolation ſur la perte de vôtre jugement. Mais j'ai de trop bons ſentimens de vous, pour penſer que vous n'ayez pas tous ceux qui ſont néceſſaires là-deſſus. Quand je n'en ſerois point perſuadé autant que je le ſuis, la derniére Lettre que vous avez écrite à la Dame blonde, me donneroit un aſſez beau moyen de n'en pas douter. Je n'ai rien lû de plus agréable, & la fin m'en ſemble ſi galante, que malgré toute l'amitié que j'ai pour vous, je n'ai pû m'empêcher d'en avoir quelque petit dépit. Ce n'eſt pas que je ſois

fâché que vous écriviez bien, mais je ſerois fort aiſe, que ce fût à d'autres; & que vous nous laiſſaſſiez en repos en ce païs-ci.

Je ſuis, MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur.

A Monſieur de S.

Un Auteur reproche à un de ſes Amis de s'être déclaré contre les belles Lettres, parce qu'elles ne contribuent que rarement à la fortune de ceux qui s'y appliquent.

VOus ſouvenez-vous bien, Monſieur, que vous m'avez promis deux ou trois de vos Ouvrages? Voulez-vous vous en dédire, & irriter un homme qui a le ſang chaud comme le doit avoir tout Faiſeur de Livres? Dans le chagrin où vous me mettez, il s'en faut peu que je ne me repente de vous avoir mis parmi mes Amis les plus illuſtres, & d'avoir rendu un témoignage public de vôtre mérite. Vous en avez une belle reconnoiſſance, quand vous me déclarez que vous n'en voulez tirer d'autre avantage que celui de porter Monſieur vôtre Fils à renoncer au Parnaſſe, parce qu'on n'y trouve qu'une gloire ſtérile, infru-

ctueuſe. J'ai bien du déplaiſir qu'ayant reçû tant de dons de la nature, vous en ayez ſi peu reçû de la fortune ; mais, Monſieur, faut-il pour cela détourner les beaux eſprits de l'amour des Lettres, & ne vous ſouvenez-vous point de cette comparaiſon ſi juſte, & ſi noble de la gloire avec une Dame, qui merite d'être recherchée pour ſa ſeule beauté ſans conſidérer les biens qu'elle apporte ? Quoi vous n'êtes point touché de la réputation immortelle de vôtre nom, & quand vous ſeriez inſenſible au plaiſir d'une imagination ſi agreable, ne vous eſtimez-vous pas heureux d'avoir la tête pleine d'une infinité de belles choſes qui en ſortent quand vous le voulez, & viennent ſur le bord de vos lévres, ou au bout de vôtre plume ? Les voluptez que peuvent donner les richeſſes, ſe peuvent elles comparer à celles qui naiſſent de ces connoiſſances rares & curieuſes? Sont elles ſi vives, ſi pénétrantes, ſi durables ? L'honneur qu'on vous rend, & qui s'adreſſe directement aux qualitez qui ſont au dedans de vous, ne vous flatte-t-il pas incomparablement davantage que s'il ne s'adreſſoit qu'à un certain éclat de dignité qui ſeroit à l'entour de vôtre perſonne ? Ne ſçavez-vous pas ce que diſoit autrefois un grand Magiſtrat en parlant de ſoumiſſions qu'on

qu'on lui rendoit : *C'eſt plûtôt a ma Robe qu'à moi, que l'on fait toutes ces révérences.* Croyez-moi, Monſieur, tenez-vous à vôtre partage ; il vaut mieux que celui de la plûpart de vos Confréres, quoi que quelques-uns d'eux ſoyent mieux payez de leurs appointemens & de leurs penſions. Quand même le grand homme qui conduit ſi heureuſement la fortune de la France, ne ſongeroit pas à la vôtre, je vous avoüe que je n'aurois jamais compaſſion d'un homme dont j'admire l'eſprit, l'érudition & la vertu. Je ſuis de tout mon cœur.

Vôtre trés-humble, & tres-obéïſſant ſerviteur.

*A Monſieur ***.*

Le Chevalier de Méré ne conſeille l'éclat qu'aux Grands.

VOus me témoigniez, Monſieur, que vous n'étudiez plus qu'à bien vivre, & qu'à vous rendre honnête homme. On l'eſt déja quand on le veut être ſi conſtamment ; mais vous n'en jugez pas ainſi, & vous êtes plus difficile à vous ſatisfaire. C'eſt auſſi une étude infinie, & où l'on fait ſans ceſſe du progrés. Vous me conſultez pour

cela comme ſi je pouvois vous donner de bons avis. Je le ſouhaite, & je ne vous déguiſe pas la moindre choſe, vous me demandez ſi l'éclat ſied bien, & ſi je vous conſeille de l'aimer. Il ſied aux Maîtres du Monde, aux Princes, aux Généraux d'Armée, & même aux Gouverneurs de Province : car ce ſeroit une choſe de mauvais air, & peu digne de ces perſonnes qui doivent paroître, que d'aller à petit bruit. A l'égard des Particuliers, l'éclat & le faſte ne leur ſervent qu'à s'attirer la haine, & l'envie ; & qu'à s'incommoder dans leurs affaires domeſtiques. Un train commode & reglé, avec une dépenſe honorable & modeſte, les fait eſtimer, & les rend agréables. J'ai toûjours crû, que pour être parfaitement honnête homme, on ne ſçauroit avoir trop d'honneur, ni trop peu de vanité. La plus belle action du monde, qui ſe fait par vanité, n'eſt pas loüable. Celles mêmes qui ne viennent que d'un principe de vertu, ne ſont point tout à fait heureuſes, quand on les peut ſoupçonner de vanité. Mais, Monſieur, pour revenir aux Particuliers, je n'en connus jamais un ſeul, à qui l'éclat & la magnificence ayent réüſſi. Hé quoi, dira quelqu'un qui ſe ſentira dans l'abondance, c'eſt le moyen de le porter du bel air ; & puis qu'il m'eſt aiſé de ſoûtenir

cette dépenſe, pourquoi vouloir épargner du bien qui me ſeroit inutile? On croiroit que celui qui parle ce langage, eſt libéral. Toutefois les plus avares que je me ſouvienne d'avoir jamais vûs, raiſonnoient de la ſorte. C'eſt qu'ils ſont auſſi vains qu'avares; & je prens garde que ces gens-là, ſi l'orgueil ne les empéche de ſuivre leur naturel, font les plus baſſes meſquineries, dont un Juif ſe puiſſe aviſer, & même toute ſorte d'injuſtices pour ſatisfaire leur vaine gloire. Mais afin de repondre à cet homme qui paroît ſi libéral, je dis que de le porter du bel air comme il entend, c'eſt ſe mettre en parade pour attirer ſur un ſot, les yeux des ſots: & que ce bien qui lui reſteroit d'une dépenſe raiſonnable, ſeroit le ſeul dont il ſeroit riche, & qui lui rendroit la vie heureuſe s'il avoit l'eſprit d'en uſer. C'eſt ce que je penſe là-deſſus. Et je ſuis,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Lettre de loüange du Chevalier de Meré à Mademoiſelle de Scudery.

IL y a peu d'honnêtes gens qui ne vous admirent, Mademoiſelle, & ce n'eſt pas d'aujourd'huy que je ſuis charmé de tout ce

qui vient de vous, & que vous êtes bien dans mon eſprit. Mais ſi je vous oſe dire ce qui ſe paſſe dans mon cœur, le billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire vous y a miſe bien avant. On ne devroit ſouhaiter d'être agreable que pour plaire aux perſonnes comme vous qui jugent ſainement de tout. Et ſi je m'allois imaginer qu'il y en eût beaucoup dans le monde que je puſſe voir quelquefois, j'aurois bien de la peine à me tenir dans la retraite, où mes jours s'écoulent tranquillement. J'ay donné de la jalouſie à un de vos amis & des miens, en lui montrant vôtre billet, & l'aſſurant auſſi que jamais ny lui ny Voiture n'ont rien fait de ce prix-là. Je ne ſçay ſi vous ne ſerez point ſurpriſe que je me ſois vanté d'une faveur qui me devoit rendre aſſez heureux en moy-même ſans la dire à perſonne. Mais, Mademoiſelle, ſi vous vouliez qu'elle fût ſecrete, il ne falloit pas m'écrire des choſes qui vous donnent tant de gloire, & qui me ſont ſi avantageuſes.

Lettre de loüange : de Mr. de Vaumourier.

QUel dommage, Monſieur, que vous faſſiez ſi raremeut ce que vous faites ſi bien, & que vous ne m'écriviez pas plus ſou-

vent. Quand vous me priez de corriger vos Lettres, c'eſt la ſeule faute que vous y faites. Tout le reſte m'y paroît ſi ſpirituel & ſi galant, qu'il faut que je vous aime bien pour voir avec plaiſir les avantages que vous avez ſur moy. Je n'ay pris la plume que pour vous faire cet aveu, & pour m'attirer une réponſe. Mais point d'éloge pour moi, je vous prie, autrement je rendrai ſuſpecte vôtre intention. Vous loüez d'une maniere ſi ingenieuſe, que c'eſt vous faire plus d'honneur à donner des loüanges de ce tour là, que vous ne m'en faites à me loüer en des termes que je ne merite point.

Lettre de loüange ; au Duc de S. Aignan.

MONSEIGNEUR,

L'Honneur que vôtre Grandeur veut bien faire à l'Academie des *Ricovrati*, a fait le même effet dans toutes ſes parties, que je l'avois d'abord reſſenti, lors que mes amis me l'on fait ſçavoir. On y êtoit pleinement informé de vos heroïques qualitez. On y ſçavoit qu'elles vous font aller de pair avec ce Jules Ceſar, qu'on ne reconnoit pas moins dans la Republique des Lettres, que dans l'Empire du monde ; mais on n'y avoit

ofé eſperer qu'un Duc & Pair de France, un Protecteur de l'Academie d'Arles, & un Homme conſideré de LOÜIS LE GRAND, eût voulu mêler ſon Nom avec le nôtre, & ſe venir delaſſer ſous les Lauriers de nôtre petit Parnaſſe, aprés en avoir tant recueilly ſur l'Olimpe. Auguſte ne dédaigna pas autrefois d'être Conſul d'une petite Ville en Sicile, & je ne ſçay que cet exemple de genereuſe modeſtie, qui ait quelque rapport à la vôtre. Nôtre Academie l'a admirée, & m'a donné charge en même tems de remercier V. G. de l'honneur qu'elle lui fait de vouloir bien accepter le titre *d'Academico Recovrato*, dont elle lui envoye témoignage. Elle prend cette occaſion de la prier d'être fortement perſuadée que l'Academie Françoiſe ny celle d'Arles n'auront jamais pour V. G. ni plus d'eſtime ni plus de reſpect qu'elle en a pour vous, & que celles là ne l'emporteront ſur la nôtre, que par de plus grandes & de plus frequentes occaſions de reconnoiſſance. Je ſuis, Monſeigneur,

de V. G.

Le trés-humble & tres-
obeiſſant ſerviteur,
PATIN.

Lettre en réponce aux loüanges.

QUe ſert de diſſimuler mes ſentimens par une fauſſe modeſtie? Vôtre approbation me donne une extrême joye: Je n'examine point ſi je la merite, ou ſi je ne la merite pas: Mais je me tiens heureux de l'avoir, & je joüis de mon bonheur.

Lettre ſur le même ſujet.

QU'il eſt mal-aiſé d'être humble, & de recevoir des loüanges de vôtre part. Cependant pour vous faire voir que je ne le ſuis pas, je ne vous rendrai point loüanges pour loüanges, tant je me défie de mon éloquence, dont les traits ne font que blanchir devant la vôtre. Je me hâte donc, Monſieur, pour tout remerciment de vous dire que ſuis autant qu'on le peut être,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéiſſant ſerviteur,

FURETIERE.

Lettre de réproche & de plainte, de Monſieur le Comte de Buſſy à Madame ***

QUe vous ai-je fait, Madame, pour vous obliger de m'abandonner? j'étois déja malheureux quand vous me promîtes de m'aſſiſter & je ne le ſuis pas davantage. Outre que les diſgraces de vos amis & de vos ſerviteurs ne vous rebutent pas, vous m'avez fait l'honneur de me le mander, & je n'en doutois pas même auparavant. Je vous aſſure, Madame, que j'ai été ſenſiblement touché de la maniere dont vous m'avez traité; rien ne pouvoit plus me ſurprendre. Je ne tenois pas que ce fût un coup ſeur à vous que de rétablir mes affaires; mais j'aurois juré que connoiſſant l'eſtime & l'amitié que j'ai toûjours euë pour vous, & vous répondant de ma reconnoiſſance ſur vos dernieres bontez pour moi, vous m'auriez au moins témoigné le déplaiſir que vous aviez eu de n'être pas en pouvoir de me ſervir. Trouvez bon, Madame, que je m'en plaigne à vous, & que je vous diſe que perſonne au monde ne merite moins que moi ce traitement de vôtre part: car perſonne ne vous aime, ne vous honore, & ne vous eſtime tant que je fais.

Lettre de plainte ſur l'état de ſes affaires, de Mr. le Comte de Buſſy au Duc de ſaint Aignan.

J'Ai perdu ma fortune, Monſieur, ſi je vous avois encore perdu, j'aurois perdu toutes mes eſperances, & la perſonne du monde que j'aime, que j'eſtime & que j'honore le plus. Si cela n'étoit pas vrai, je ne vous le dirois point. Je ne ſuis point de ces gens qui frapent à toutes les portes & qui font des complimens à tous les malades : peut-être que ſi j'en avois uſé ainſi, mes affaires ſeroient en meilleur état qu'elles ne ſont; mais j'aurois forcé mon inclination, & je prétends auſſi être plus croyable quand je vous proteſterai que perſonne n'eſt de meilleur cœur, & avec plus de reſpect que moi, &c.

Lettre de reproche.

DEpuis deux ans & demi je ſuis malade; & Monſieur P.... m'oublie! Il m'eſt venu voir une ſeule fois, & me dit que dans huit jours j'aurois de ſes nouvelles. Ce

fut au mois d'Aout de l'année 1708. qu'il me le promit; cependant nous ſommes au mois d'Avril de l'année 1709. ſans que j'aye entendu parler de lui. En verité, Monſieur, s'il n'y avoit pas plus de ſolidité en vos bâtimens qu'en vos paroles, vous ne feriez pas bon Architecte; & ſi vous faiſiez auſſi mal parler l'amitié que vous la faites mal agir, vôtre Dialogue n'auroit pas eu tant d'approbation. Tels ſont nos amis du monde & nos Confreres. Tel eſt entr'autres celui à qui j'ai rendu tant de ſoins, & de reſpects. J'en aurois uſé autrement que vous ne faites s'il vous fût arrivé une pareille affliction; Et ſi elle vous arrivoit quelque jour, ce que je ne ſouhaite point, je n'en uſerois pas non plus ainſi. Ce ſentiment vous paroîtra ſans doute genereux; Et aprés la conduite que vous tenez envers moi, il vous ſera mal-aiſé de croire, que je ſois obligé de vous ſervir par reconnoiſſance.

Sur un Bouquet que les Enfans preſentent à leur Pere : de l'Abbé de Furetiere.

NOus vous donnons aujourd'hui un Bouquet, & nous ſouhaitons de faire la même choſe d'ici à cent ans : c'eſt nous

ſouhaiter du bien à tous également, parce qu'il faudroit que nous fuſſions en vie pour vous le donner, & que vous y fuſſiez auſſi pour le recevoir. Je ne vous aſſurerai pas que le preſent que nous vous faiſons ne tire à quelque conſequence; mais on n'a que faire de vous rien dire; & vous êtes trop honnête pour ne pas faire tout ce qu'il faut en de pareilles occaſions. Cependant nous ne pretendons pas vous rien préſcrire, & nous voulons ſeulement vous aſſurer que nous ſommes & ſerons toute nôtre vie,

Vos trés-humbles, obeiſſans & affectionnez Fils, & Filles.

Lettre de recommandation.

CEux qui nous ont conſeillé de mettre nos petits fils à vôtre College ſont de nos amis, & ne ſont pas des vôtres; je veux dire qu'ils n'ont aucune liaiſon avec vous, & qu'en nous donnant ce conſeil, ils n'ont regardé que nôtre ſatisfaction, & l'avantage de nos enfans. Ils nous ont dit que vous êtes un homme plein de ſageſſe & de probité, & nous ont fait eſperer qu'encore que vous n'ayez point de Penſionnaire dont vous ne tâchiez de regler la conduite, &

d'avancer les études, vous ne vous contenterez pas d'avoir pour Meſſieurs de Coaſlin cette vigilance generale. Si vous en voulez prendre un ſoin particulier, nous aurons auſſi, Monſieur, pour vous une particuliere reconnoiſſance, & il ne ſe preſentera point d'occaſion de vous ſervir, que Monſieur le Chancelier ne vous témoigne l'eſtime qu'il fait de vôtre vertu.

FURETIERE.

Recommandation pour une Dame de grand merite.

ENcore que mon indiſpoſition m'arrête dans ma Province, il ne tient qu'à Madame la Marquiſe de *** que je ne me faſſe porter à Paris pour être ſon ſolliciteur auprés de vous. Mais elle ne veut pas uſer de tout le pouvoir qu'elle a ſur moi, & pouvant m'ordonner un voiage, elle ſe contente de me demander une lettre. Je la lui donne, comme une grace qu'elle me fait, & je vous l'écris avec autant d'ardeur que ſi toute ma fortune dépendoit du ſuccés de ſon affaire. Vous voyez, MONSIEUR, que la choſe change de nature, & que ce n'eſt plus ſon procés que je vous recommande.

En un mot, ce ſont mes interêts que je mets entre vos mains, & que je pourſuis ſous un autre nom que le mien. Je ne vous parle point du merite de l'illuſtre perſonne qui vous rend ma lettre, ce ſeroit vous faire tort de croire que vous ne connoiſſez pas une vertu ſi generalement reverée. D'ailleurs je renfermerois un trop grand ſujet dans un trop petit eſpace, & il ſembleroit que j'aurois deſſein de méler quelque choſe d'étranger à une cauſe que je prens entierement pour mienne. Vous pourriez même vous imaginer, ſi je vous diſois toutes les raiſons qui me doivent faire accorder ce que je demande, que je ne ſerois pas avec le zele d'une ame ſenſiblement obligée,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéiſſant ſerviteur.

Lettre de recommandation de l'Abbé de la Trappe, à un grand Magiſtrat pour un de ſes amis.

MONSIEUR,

JE n'ai pas renoncé d'une telle ſorte aux devoir de la vie Civile, que je ne tienne encore au monde par l'amitié. Quand les

interêts des perſonnes qui me ſont cheres, me viennent chercher dans ma ſolitude, je ne leur ferme pas la porte de mon cabinet. Le Gentilhomme qui vous rendra cette lettre, eſt de ces perſonnes qui ne me peuvent être indifferentes. J'ai appris qu'on lui faiſoit de la peine: & quelque ſoin que j'aye de mon repos, je ne ſaurois m'empêcher de prendre part en ſes affaires, & de ſouffrir avec lui. Mais aprés l'avoir plaint, je voudrois le ſoulager, & lui rendre mon amitié plus effective. C'eſt ce qui m'oblige, Monſieur, d'avoir recours aujourd'hui à vôtre protection, de vouloir appuyer une cauſe que je ne vous recommanderois pas ſi je la croyois mauvaiſe. Tout le monde me dit que vous me faites l'honneur de m'aimer & je n'en puis douter aprés ce que vous avez dit vous-même à trois ou quatre de mes amis. Ils n'ont pas laiſſé perdre une ſeule de vos paroles; & m'en ont rendu un conte ſi fidelle, que je ſerois inſenſible aux bonnes nouvelles, ſi je n'avois apris celle là avec beaucoup de joye. Un autre que moi concevroit là-deſſus de grandes eſperances. Mais comme il n'y a rien qui vaille autant que vôtre eſtime, c'eſt-là que je borne mon ambition. Oui, Monſieur, je me contente de vos bonnes graces toutes pures, & je

ne veux pas même vous dire un seul mot de ce que j'avois lieu d'attendre de la Cour, encore que vous soyez bien-faisant, & que je sois avec tout le zele possible,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obéïssant serviteur.

Lettre de recommandation de Mr. Boursault à Mr. de la Berchére, premier Président au Parlement de Grenoble, surnommé l'Incorruptible.

MONSIEUR,

VOus m'avez jusqu'icy donné d'assez grands témoignages de vos bontez, pour m'autoriser à vous en demander de nouvelles marques. Un Amy de qui les interêts me sont chers, a un procés en vôtre Parlement pour raison d'un decret où l'on m'assûre que la justice parle en sa faveur : & comme il y a peu d'hommes qui la rendent avec tant de plaisir que vous, vous voulez bien, Monsieur, que je m'en fasse un d'offrir de la matiere à vôtre équité ; étant trés persuadé que l'amy pour qui je prens la liberté de vous écrire a trop de probité & trop d'honneur pour chercher à gagner un procés

qui lui ſembleroit injuſte. La confiance qu'il a en ſon bon droit, dont je ſçais, Monſieur, que vous vous declarerez l'appuy, eſt tout ce qui le porte à ſouhaiter la recommandation que je lui donne: & pour lui faire avoir un heureux préſage de la juſtice qu'il attend de vous, je l'ai aſſuré que vous ne m'aviez jamais refuſé celle de me croire avec beaucoup de paſſion & de reſpect,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, & trés-obeïſſant ſerviteur.

Lettre de recommandation de Mr. Bourſault à Mr. de Quantéal, Docteur en Medecine, à qui l'Auteur recommande un Apoticaire.

UN Apoticaire qui ſe donne au Diable qu'il eſt de mes parens, ne jugeant pas les gens de ſa Patrie dignes de ſes Génuflexions, & ayant deſſein de s'établir en vôtre Ville, m'a prié de vous le recommander; & je vous le recommande. C'eſt un homme, qui charmé de ſa Profeſſion s'y eſt appliqué uniquement; & de crainte d'être diſſipé n'a jamais voulu ſçavoir autre choſe. Sa phyſionomie ſuffit pour juſtifier qu'il n'a point de méchans deſſeins, & que s'il lui arrive

arrive de donner de l'Arſenic pour du Sucre ce ſera de la meilleure foy du monde. Il a fait cinq ou ſix Campagnes pendant ces dernieres Guerres, en qualité d'Apoticaire des Suiſſes & Griſons, & je dois ce témoignage à la verité que dans toutes les Gazettes que j'ai luës on n'a fait mention d'aucun *qui pro quo* qu'on luy puiſſe reprocher. A l'égard de la bonté de ſes Drogues, il m'a dit en confidence qu'il emportoit d'icy dequoi faire des Lavemens, bouche que veux-tu. Il n'eſt point de teint, quelque broüillé qu'il puiſſe être, que par la vertu de ſa Seringue il ne rende uni comme une glace; Enfin, Monſieur, il ne vous en coutera qu'un coup d'œil pour voir tout le merite que Dieu lui a donné. Il n'eſt pas de ces gens journaliers qui aujourd'hui font paroître un grand eſprit & demain un médiocre: celui qu'il vous montrera d'abord eſt le même qu'il aura toute ſa vie; & s'il ne vous paroît pas d'une grandeur ſurprenante vous le trouverez au moins d'une raiſonnable groſſeur. Sur le Portrait que je vous en fais, & que je vous garentis reſſemblant, vous jugez bien que pour le faire paſſer pour habile homme il faut que vous le ſoyïez extrémement vous-même; & que voici une occaſion à ne rien oublier de tout vôtre ſçavoir-faire.

Une choſe plus aiſée me ſembleroit moins digne de vous : & peut-être ſuis-je le ſeul homme au monde qui ait aſſez de foy en un Medecin pour en attendre une eſpece de miracle. Je ſçay bien que vous avez ſouvent arraché d'entre les bras de la mort des perſonnes dont elle avoit juré de faire ſa proye ; & que vous êtes celui de toute la Faculté à qui elle craint le plus d'avoir affaire : mais au moins y a t-il encore quelque ſigne de vie dans les Malades que vous gueriſſez, & le Couſin que je vous prie de faire paſſer pour habile homme, n'en a jamais montré aucun ſigne. Eſſayez pourtant de lui être utile, quelques difficultez que vous y trouviez : c'eſt moi qui vous en conjure ; & je ne ſçay point d'obſtacle que je ne ſois capable de ſurmonter quand il s'agira de vous aſſurer que je ſuis, Monſieur, Vôtre, &c.

Lettre de Priere : du Comte de Buſſy au Duc de N....

QUelque perſuadé que je ſois, Monſieur, de vôtre generoſité, je ne ſçaurois m'empêcher d'avoir une tres-grande diſcretion, quand il s'agit de vous importuner en l'état où ſont mes affaires. Cepen-

dant il y a des tems qui me ſemblent privilegiez, comme celui-ci où l'on parle fort de la guerre. Eſt-il poſſible, Mr. que je la voye ſans y être, & que le Roy à qui je meurs d'envie de plaire aux dépens même de ma vie, me la laiſſe paſſer ſi inutilement pour ſon ſervice, tandis que cent mille gens qui ne ſont pas ſi zelez que moi, vont avoir l'honneur de le ſervir ? A la derniere lettre que je vous écrivis, vous me fites réponſe, que vous la feriez voir au Roi. Vous puis-je demander ce qu'il a dit, Mr. ne marchandez pas, s'il vous plaît, à me le mander. Je vous aſſure que toutes ſes froideurs pour moy, ne m'ôtent pas une fort grande chaleur que j'ay pour ſa gloire & pour ſa perſonne. Vous le ſçavez bien; & je ſuis perſuadé que les tendreſſes que j'ay pour nôtre Maître, ont augmenté l'amitié que vous avez dés longtems pour moi. Continuez-la moi, Mr. je vous en ſupplie, comme à vôtre, &c.

Lettre de felicitation; du Comte de Buſſy au Marechal de . . . .

JE viens d'apprendre avec une extreme joye l'honneur que vous avez reçû du Roy; quoi que vous ayez ſujet d'être con-

tent, vous n'en demeurerez pas là assurement, je le souhaite, & je l'espere pour l'interêt de ma Cousine, & pour celui de vôtre famille. Quand les graces ont pris un chemin, elles ne le quittent presque plus, aussi-bien que les persecutions. Pour moi qui n'ai point du tout sujet de me loüer de ma fortune, j'aurai au moins en dépit d'elle le plaisir de me réjoüir de celles de mes parens & de mes amis, comme je fais aujourd'hui de la vôtre, Monsieur, en vous assurant qu'on ne peut être à vous plus que j'y suis.

Lettre de felicitation pour souhaiter une heureuse année.

MONSIEUR,

CE n'est pas la premiere fois que j'ay l'honneur de vous souhaiter une bonne année, & je prie Dieu que ce ne soit pas la derniere; parce que j'y serai pour vous rendre mes devoirs, & vous y serez aussi pour me continuer vôtre amitié. En verité, Monsieur, ce n'est pas vous seul qu'on doit considerer quand on fait de semblables souhaits? c'est une infinité de personnes qui ont l'honneur d'être connuës de vous: car

enfin tout le monde ſçait vôtre humeur bienfaiſante, & l'on diroit que vous ne vivez que pour obliger ceux qui ont recours à vôtre bonté. J'en ſçai qui ſe feroient un plaiſir de rendre un témoignage à la verité, & d'avoüer que dans leurs beſoins ils vous ont vû quitter vos plus preſſantes affaires, que vous repreniez enſuite aux dépens même de vôtre ſanté pendant de longues veilles. Jugez de là, Monſieur, ſi l'on eſt obligé de faire des vœux pour une ſanté auſſi precieuſe que la vôtre, & ſi je ne dois pas être des premiers à le faire, puis que j'ay reſſenti les plus puiſſans effets de vôtre protection. A Dieu ne plaiſe, Monſieur, qu'aprés vous être ainſi redevable, je laiſſe paſſer cette nouvelle année ſans vous temoigner la joye que j'ai de ce que vous la commencez en parfaite ſanté: & quoi que je ne puiſſe me flatter que mes vœux ſoient aſſez efficaces, je les continueray toute ma vie pour vôtre conſervation, & ne ceſſeray jamais d'être, &c.

FURETIERE.

Félicitation à un Ami ſur ſa guériſon.

J'Ay été ravi, mon cher Monſieur, de voir par vôtre Lettre que vous vous portez beaucoup mieux, mais vous ne deviez pas

commencer par un effort. C'étoit assez de quatre lignes pour me mettre l'esprit en repos, en me donnant la bonne nouvelle que je demandois. Il est vrai que vous ne sauriez garder de mesure quand il est question de m'obliger, & si vos faveurs ne sont excessives, vous croïez qu'il y manque quelque chose. Il y a peu d'amis comme vous, & il y a encore moins de Philosophes de vôtre force, pour conserver la joye de l'esprit dans la douleur du Corps. Cependant il ne faut pas que vôtre fermeté vous empêche d'avoir pitié de nôtre foiblesse. Vous devez souffrir que les hommes esperent & desirent comme ils ont esperé & desiré de tout tems. Où en serions nous si vous condamniez toutes les passions ? Descendez, je vous prie, jusques à l'infirmité humaine. Considerez que les Heros sont rares dans nôtre siecle. Pour moi je me contente de vous admirer, & de vous proteſter que je suis, &c.

Autre felicitation à un Ami sur le recouvrement de sa santé.

SI je faisois des vers quand j'ai envie d'en faire, ce ne seroit pas en prose que je me rejoüirois avec vous du recouvrement

de vôtre ſanté. Mais vous ſavez que l'inſpiration n'eſt pas en la puiſſance du Poëte. Cet eſprit d'en-haut eſt quelquefois longtems à venir, & je ne ſaurois avoir tant de patience. Je vous dirai donc en la langue des pauvres mortels que je vous ai veritablement pleuré, & je pourrois ajoûter en la langue des Dieux de l'Olimpe que je leur ai dit des injures pour l'amour de vous. Monſieur le Comte de *** fut le premier qui modera la violence de ma douleur, il m'ordonna de bien eſperer, & Monſieur le Chevalier ſon frere m'aporta deux jours en ſuite la joie aprés l'eſperance. Vôtre Lettre fait bien plus, elle montre que vous ne vous contentez pas de la ſanté, mais que vous pretendez à la forcer, & que vous faites l'Athlete qui veut lutter. Ce ſera la matiere de nôtre converſation quand j'aurai l'honneur de vous voir, & de vous aſſurer que je ſuis, &c.

Felicitation ſur ce qu'il a quitté ſes amours.

J'Approuve vôtre revolte, Monſieur, & je me rejoüi de la victoire que vous dites que vous avez remportée. Neanmoins j'ai peur. Je connoi les ruſes de l'ennemi que vous penſez avoir défait; & il y a lieu de

craindre qu'il ne ſe ſoit conſervé dans vôtre cœur quelque intelligence. Gardez-vous au nom de Dieu d'une trahiſon. L'amour eſt cruel à ceux qui ſe ſont revoltez contre lui, & qu'il a de nouveau vaincus, il met tout à feu & à ſang, & ne donne point de quartier. Vous êtes bien plus ſage que moi, & j'ai tort de ne me pas repoſer de ſa défaite ſur vôtre prudence. Mais, Monſieur, l'amitié eſt craintive, & vous m'obligez à redoubler celle que j'ai pour vous. N'allez point quand vous joüirez paiſiblement de la liberté, mépriſer vos pauvres amis, qui n'ont pas le courage de rompre leurs chaînes. Ils profiteront de vôtre exemple. L'eſtime qu'ils font de vous, & l'envie qu'ils ont de vous plaire, aideront à les tirer de leurs fers. Cependant ayez la bonté de compatir à leur foibleſſe, & vous comblerez de joye,

Vôtre tres-humble, &c.

Félicitation ſur le gain d'un procés.

VOus m'avez fait un plaiſir extrême, Monſieur, de gagner vôtre procés. Je vous en remercie; & vous êtes un vrai diable en procés, dont je louë Dieu. Si vous ne l'aviez été, vous feriez un pauvre diable

qui n'auriez pas le moyen de faire à vos amis ces magnifiques regales que vous leur faites. Vous meritez, Monſieur, d'avoir du bien, & ce ſeroit dommage que vous en manquaſſiez, vous qui ſavez l'employer de ſi bonne grace. Benits ſoient ceux qui vous l'ont procuré. Ce qui augmente ma joye, vos afaires étant heureuſement terminées, la foire Saint Germain ne vous arrêtera point: & j'aurai dans peu l'honneur de vous embraſſer triomphant. Je vous couronnerai de pampre, & d'épis de blé. Cette couronne vaut mieux que celles de Laurier, de Palmes, & de Mirte, que remporteront cette année tous les Amans & tous les Conquerans de la terre. Je laiſſe à Monſieur .... à vous envoyer la Gazette de la Province. Il ne vous écrira rien de ſi vrai que la proteſtation que je vous renouvelle d'être à vous, autant que m'y obligent vôtre merite & vôtre amitié.

FURETIERE.

Félicitation à un Ami qui venoit d'être pourveu d'une grande Charge, & de marier ſa fille à un homme de qualité & de merite.

SI j'ay tant differé à vous témoigner la part que je prends en l'heureux ſuccés de vos affaires, c'eſt plûtôt mon malheur

que ma pareſſe. Il y a prés d'un mois qu'une indiſpoſition aſſez grande m'avoit mis hors d'état d'écrire : Ainſi, Monſeigneur, vous voïez que je me prive d'un bien ſenſible quand je manque à un devoir qui me ſeroit agreable à rendre. C'eſt un triſte privilege que d'être diſpenſé de ſe réjoüir ! Que j'ay de chagrin d'avoir cette excuſe qui eſt plus legitime que je ne voudrois ! Mais ſi les maux qui m'accablent m'ôtent la force d'agir, ils me laiſſent la liberté de ſouhaiter. Tous les mouvemens de mon cœur & tous mes bons deſirs ne vont qu'à vous, mon trés-cher Monſieur, puiſſiez-vous paſſer d'un bonheur à un autre, ce ſont les vœux d'un homme qui eſt entierement à vous.

Je n'ai pas moins de joie de vôtre nouvelle alliance que de vôtre nouvelle dignité. Vous ne me dites rien de vôtre illuſtre Marquis que je ne ſache deja, il y a long-tems que je révere ſon merite, & que je conſidere plus en lui le grand homme que le grand Seigneur.

Lettre de felicitation ſur un mariage.

LOrs que l'on felicite les perſonnes qui viennent de ſe marier, on leur fait quelquefois de certains préſages de bonheur,

où il n'y a pas beaucoup de vrai-ſemblance ; & dont même on n'eſt gueres perſuadé. C'eſt ainſi que nous écrivîmes des Lettres de felicitation au pauvre ..... qui n'ayant point de bien n'en reçût point auſſi, & qui voulut ſe marier contre toutes les maximes de la prudence. Mais il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme de vingt mille livres de rente demeurât toûjours garçon, quand même il n'en auroit pas trouvé autant de ſa femme, comme vous venez de faire. Vous ſçavez joüir, Monſieur, d'une ſi belle fortune ; vous êtes auſſi honnête homme que vous êtes grand Seigneur, & vôtre merite fait approuver generalement à tout le monde vôtre felicité. Je vous ſupplie d'être perſuadé qu'entre tous ceux qui en ont de la joye, ou par l'eſtime qu'ils ont de vôtre vertu, ou même par les ſentimens de la reconnoiſſance, perſonne ne vous honore plus que le fait,

MONSIEUR, Vôtre &c. FURETIERE.

Autre ſur le même ſujet.

JE n'ai garde de condamner la reſolution que vous avez priſe, puis que ſi vous vous en ſouvenez, je vous y ai ſouvent exhorté. Il me ſembloit qu'ayant du bien com-

me vous en avez, & ne voulant pas être Eccleſiaſtique, le parti qui vous reſtoit à prendre, étoit de vous marier: ſi j'avois joint à ce conſeil celui de faire le choix que vous avez fait, je croirois vous avoir bien conſeillé auſſi : Mademoiſelle..... eſt une perſonne vertueuſe, modeſte, raiſonnable, d'un eſprit bien fait, d'un jugement ſolide & qui a toutes les bonnes qualitez de ſon ſexe ſans en avoir les défauts; elle trouvera ſon bonheur dans ce mariage, comme vous y trouverez le vôtre: elle ne pouvoit ſouhaiter un mari plus aimable, & ſi j'avois l'honneur de lui écrire, je ne lui dirois pas moins de bien de vous que je viens de vous en dire d'elle. Je vous ſupplie de la vouloir aſſurer de mes reſpects, & de lui parler quelquefois de nôtre amitié, afin que j'aye part à.....

FURETIERE.

Lettre de félicitation ſur une dignité Eccleſiaſtique.

SI l'on ſuivoit vos ſentimens il faudroit vous écrire des Lettres de conſolation, au lieu de vous feliciter; mais il n'y eut jamais de douleur où l'on n'a pris moins de

part qu'à la vôtre, & pendant que vous vous affligez, d'avoir été nommé Evêque de..... vous ne ſçauriez empêcher que tout le monde ne s'en réjoüiſſe. J'avois toûjours bien cru que le Roy, qui connoît le merite des principaux Eccleſiaſtiques de ſon Roiaume, étoit informé du vôtre, & qu'il ne laiſſeroit pas dans la retraite un homme ſi capable de ſervir l'Egliſe. Vous en avez le deſir, Monſeigneur, auſſi bien que la capacité, & j'eſtime bienheureux le Dioceſe qui doit être ſoûmis à vôtre conduite. Parmi les fonctions laborieuſes de l'Epiſcopat je vous ſupplie de vous ſouvenir quelquefois de moi, & de donner part à vos prieres envers Dieu à une perſonne qui eſt avec toute ſorte de reſpect, Vôtre tres-humble, &c.

FURETIERE.

*Lettre de felicitation : à Monſieur *** Maréchal de France.*

MONSEIGNEUR,

QUelque immenſe que ſoit l'intervale qui eſt entre vous & moy, je ne puis m'empêcher de joindre ma voix, toute obſcure qu'elle eſt, aux Acclamations de tout ce qu'il y a des gens équitables, & qui

ſe font un plaiſir de voir le merite recompenſé. Le Roy dont la conduite s'attire tous les jours tant de benedictions, les va faire redoubler par la juſtice qu'il vous a renduë : Et comme il n'y a perſonne auſſi qui ne ſoit redevable à Sa Majeſté de l'eſtime dont elle vous honore, de ſept Maréchaux de France qui ont été faits, voici, Monſeigneur, quel eſt le jugement qu'il a plaiſt à Paris d'en faire. On dit que l'un doit cette Dignité à ſa Naiſſance, l'autre à ſa valeur, un autre à ſon experience ; celui-ci à ſon zele ; celui-là à ſa vigilance ; & cet autre à ſa ſageſſe : & que vous avez vous ſeul ce que les ſix autres ont tous enſemble. En un mot, Monſeigneur, je ne puis vous mieux témoigner combien vous êtes aimé que par la joye univerſelle que cauſe le nouveau tître que vous avez. Pour moi, à qui le Ciel ne veut point donner de joye parfaite, j'ai le malheur d'être retenu dans ma Chambre par une indiſpoſition qui me déſole : non parce qu'elle me fait ſouffrir, mais par l'honneur qu'elle me dérobe de vous aller dire de plus prés la part que je prens à vôtre gloire, qui ne ſera jamais plus haute que vôtre vertu, ni plus veritable que la profonde & reſpectueuſe reconnoiſſance avec laquelle je ſerai juſqu'au moment de ma vie,

MONSEIGNEUR,

Vôtre, &c.

Felicitation ſur des Charges Militaires.

DAns la derniere Gazette où l'on parloit de vous, on vous appelle Maréchal de Champ. Je me ſuis d'abord informé ſi ce n'étoit pas une mépriſe du Gazetier, & j'ai appris que le Roi vous avois mis depuis peu dans un rang ſi honorable. Cette marque de ſon eſtime & de ſa bonté, Monſieur, fait croire que vous parviendrez enfin à cette dignité que je vous ai ſi ſouvent préſagée.

FURETIERE.

RE'PONSE.

JE vous laiſſe préſager de ma fortune tout ce qu'il vous plaira, mais je n'y ſonge point. Nous n'avons que faire d'être ambitieux en ſervant le Roi : il ſonge ſans ceſſe à nous, & comme il ſouhaite que nous faſſions nôtre devoir, il ſouhaite par la même raiſon nôtre avancement. Vous auriez ſçû par moi-même l'honneur que Sa Majeſté m'a fait, ſi j'avois eu le loiſir de vous écrire ; mais nous ſommes dans une longue marche, où je ne manque pas d'occupation :

& pour la lettre obligeante que j'ai receu de vous, vous n'aurez de moi que ce mot de réponſe. Je ſuis, &c.

Autre Lettre de Felicitation.

VOus êtes d'une ſi bonne maiſon que quand vous n'auriez pas rendu tant de ſervice, vous euſſiez été Chevalier; & d'autre côté vous avez rendu tant de ſervices, qu'il y a de l'apparence que le Roi vous eût fait cet honneur, quand même vous ne ſeriez pas d'une maiſon ſi illuſtre. Je ne m'étonne pas que vous ſoyez de cette promotion, mais je vous en felicite pourtant, & croi qu'un bonheur qu'on merite ne laiſſe pas d'être un bonheur. Le Cordon bleu eſt une choſe trop conſiderable pour ne pas s'en réjoüir, & ce n'eſt pas vous ſeulement qui devez en avoir de la joye; mais tous ceux qui ont avec vous quelque liaiſon de parenté ou d'amitié. Nous avons l'une & l'autre Monſieur le Comte & moi, & quoi que les parens ne ſoient pas toûjours amis, vous avez reconnu dans les occaſions qui ſe ſont preſentées comme il eſt veritablement vôtre ſerviteur, & moi.

FURETIERE.

Autre

Autre Lettre de Felicitation.

LEs armes ſont en France la plus noble de toutes les profeſſions, & Maréchal de Camp fait ſouche de nobleſſe : en ſorte que quand vous ne ſeriez pas Gentilhomme, vos enfans le ſeroient, & vous leur donneriez une qualité qui eſt ſi ardemment deſirée de ceux qui ne l'ont pas, que la plûpart l'ont preferée à leur propre vie. Je ne puis vous exprimer quelle eſt ma joye de voir que la fortune répond à vôtre merite. Mais que ſert de parler maintenant de la fortune ? c'eſt le Roi qui diſtribuë les honneurs militaires, auſſi-bien que les autres dons de la fortune. Il n'y eut jamais de Prince qui aima plus la juſtice & l'équité. La fortune comme on dit, eſt aveugle, mais le Roi recompenſe dans ſon armée ce qu'il voit & ce qu'il ordonne. Certainement, Monſieur, quand on a du courage & de la conduite, comme vous en avez, il eſt impoſſible qu'on ne faſſe quelque choſe ſous un Roi ſi éclairé.

FURETIERE.

RE'PONSE.

IL eſt vrai, Monſieur, que je ſuis pourvû d'un emploi, auquel la connoiſſance de mes défauts me défendoit d'aſpirer, & dont je ne m'acquiterai pas facilement avec le ſuccez que tout le monde attend de mes ſoins; mais ſi je ſuis aſſez malheureux pour tromper l'opinion que le Peuple a conçûë de ma capacité, je vous prie de croire que le changement de condition ne changera rien au deſſein que j'ai d'honorer mes amis, & ſi je trouve quelque douceur en ma fortune, ce ſera lors que vous me ferez naître l'occaſion de vous donner des preuves de mon affection, & de vous aſſurer qu'il n'eſt point d'honneur que je préfere à celui d'être aimé de vous, ni de qualité, à la gloire d'être,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur.

On doit éviter la ſingularité.

JE ſuis ravi que vous preniez ſoin de vous rendre tous les jours plus homme de bien. Continuez, je vous en ſupplie; mais n'imi-

tez pas ceux qui par pure vanité affectent dans leurs façons de vivre, un air extraordinaire. Fuyez tout ce qui conduit fortement à cela: & n'aimez point à avoir un extérieur desagréable. Que le dehors, je vous en conjure, s'accommode à celui du Peuple; mais que le dedans ne lui ressemble pas; Ne soyons ni splendides, ni vilains; faisons seulement que nôtre vie soit meilleure: mais qu'elle ne soit point tout-à-fait differente de celle des autres; car nous effaroucherons ceux que nous desirons corriger, & nous ferons qu'ils ne voudront nous imiter en rien, de peur d'être obligez à nous imiter en tout.

Contre les Compagnies & les Spectacles.

VOus me demandez, Monsieur, ce que vous devez éviter; les grandes Compagnies. Je n'y trouve point de sûreté pour vous. Quelqu'un favorise toûjours le vice: il nous l'insinuë, ou il nous l'imprime; de sorte que plus il y a de gens, & plus il y a de péril. J'avouë mon foible; je ne sors jamais de ces assemblées, tel que j'y suis allé. Ce que j'avois assoupi, se reveille, & les pensées que j'avois bannies, reviennent. Rien

auſſi ne nuit ſi fort aux bonnes mœurs, que de s'arrêter long-temps aux Spectacles publics; car le plaiſir qu'on y reçoit, fait couler le vice plus aiſément.

Le Chevalier de Meré.

On doit avoir de la civilité en honnête homme.

JE vous ſçai bon gré, Monſieur, d'être civil & careſſant: la plûpart des perſonnes ſont bien-aiſes que tout ce qu'on fait, témoigne qu'on les aime, & qu'on les eſtime. C'eſt le meilleur moyen de ſe les rendre favorables; pourvû qu'on s'en acquite agréablement; mais il faut prendre garde que cela ne leur donne à penſer qu'on a beſoin d'elles; une civilité intéreſſée déplaît. A cela prés, & lors qu'on eſt honnête, on ne manque jamais de gagner l'affection des gens. Le plus grand plaiſir que puiſſe avoir un galant homme qui eſt en faveur, c'eſt d'obliger la perſonne qui l'approche, quand il lui voit un mérite & des manieres engageantes. Faites, Monſieur, s'il vous plaît, réfléxion là-deſſus; & croyez-moi,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

LETTRES CHOISIES DE MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

SECONDE PARTIE.

Lettre de l'Abbé Bordelon. Sur les Anciens & les Modernes.

MONSIEUR,

Je me trouvai, il y a quelques jours, avec des gens qui raiſonnoient bien differemment ſur les Ouvrages des Anciens: quelques-uns en étoient les Admirateurs perpetuels : d'autres au contraire ſoutenoient que la prévention ſeule y faiſoit voir les prétenduës beautez, que l'on s'imaginoit y trouver. Là-deſſus on parla avec beau-

coup de chaleur de Meſſieurs P. & D.

Les Antiquaires ſoûtenoient qu'il falloit entendre le Grec, pour remarquer les beautez d'Homere, & de Pindare, & des autres Auteurs Grecs. Les Modernes convenoient que, pour ce qui regardoit les beautez de la Langue, cela étoit véritable; mais que pour ce que l'on nomme bienſeance, raiſonnement, mœurs, bon ſens, conduite d'un Ouvrage, tout cela devoit être de tous les âges & de toutes les Langues: Que tous les Admirateurs des Anciens ne pourroient jamais excuſer Homere, d'avoir donné à ſon Achille, qui eſt le Heros de l'Iliade, des mœurs de Crocheteur, & de lui en avoir fait tenir le langage; cela eſt tellement vrai, que Monſieur R. dans ſa Tragedie d'Iphigenie s'eſt bien gardé de ſuivre Homere dans ce caractere, & que l'on y remarque qu'Achille parle en Roi fier, & ne deſcend point aux injures groſſieres qu'Homere lui a mis à la bouche: s'il l'eût fait, ſa piece n'auroit pas eu les applaudiſſemens qu'on lui a donnés avec juſtice.

Je remarquay dans cette diſpute que les les Antiquaires diſoient beaucoup plus d'injures que de raiſons. Si on les vouloit croire, perſonne n'a entendu ces Auteurs merveilleux: toutes les Traductions que les plus

habiles gens en ont données, ſont fauſſes; & lorſqu'on les preſſe de vous dire en Latin ou en François ce que ſignifioit quelques Vers Grecs, que l'on critiquoit; aprés bien de méchantes défaites, des injures, & des mauvaiſes plaiſanteries contre les Modernes, l'on tomba enfin d'accord que la Traduction étoit fidelle & litterale; mais que celui qui paroiſſoit miſerable dans ces Verſions, étoit admirable dans le Grec, c'eſt-à-dire que ce ſont des beautez ineffables que perſonne ne voit ni n'entend, cela eſt réſervé à ces Meſſieurs : je crains bien, à vous parler franchement, qu'il n'y ait de la viſion dans tout cela; tres-ſûrement il y a beaucoup de prévention; & lorſqu'on nous cite quelques endroits des Modernes pris des Anciens, je puis vous aſſûrer qu'ils ſont aſſez rares, & que bien ſouvent la copie fait honneur à l'original, ſur tout lorſque c'eſt un habile homme qui s'en ſert.

Il y a quelque temps que je liſois avec beaucoup de plaiſir la petite Comedie des *Plaideurs* de Mr. Racine; l'Auteur m'apprend qu'il l'a faite ſur les *Gueſpes*, qui eſt une Comedie d'Ariſtophane Poëte Grec : lorſque vous voudrez bien vous ennuyer & exercer vôtre patience, liſez, ſi vous pouvez, cette piece toute entiere, & vous n'aurez au-

cune peine à convenir que l'original eſt bien au deſſous de la copie, que l'une eſt auſſi froide & pauvre, que l'autre eſt brillante, vive, & pleine d'eſprit; & malgré Mr. Racine, qui eſt entre nos plus habiles Modernes un des plus zelez Admirateurs des Anciens, j'eſtimerai cent fois plus ſa piece, que celle d'Ariſtophane; les Lecteurs non prévenus ſeront de mon avis.

Les Antiquaires ſe ſont aviſez de publier depuis quelque temps que les Traductions Latines que nous avons des Auteurs Grecs n'étoient pas bonnes; neanmoins ils ne peuvent diſconvenir qu'elles n'aient été faites par de fort habiles gens, comme les Etienne, Caſaubon, Eraſme, & quantité d'autres qui de leur temps paſſoient pour bien ſçavoir le Grec & le Latin: en attendant qu'ils nous en aïent données de meilleures, ils trouveront bon que nous les eſtimions comme ont fait nos Peres; il ne faut pas s'en prendre à ces fameux Traducteurs, ſi l'on ne trouve pas les beautez que ces Meſſieurs nous veulent faire croire qui ſont dans les Anciens, ils auroient mal fait d'y en mettre plus qu'il n'y en a. Un Peintre, quelque habile qu'il ſoit d'ailleurs, ne fera pas un bon portrait, s'il ne reſſemble à ſon original: il doit être fidele à marquer les beautez & les difformi-

tez également, ſans cela ſon ouvrage ne ſera pas eſtimé de ceux qui cherchent le vrai.

Je penſois finir ici ma Lettre ; mais je veux auparavant vous donner cette remarque que je trouve ſous mes mains. Veſpaſien fit bâtir un ſuperbe Amphitheatre dans la ville, Tite ſon fils aîné en fit la dédicace avec tant de ſolemnité, qu'elle dura prés de cent jours ; pendant leſquels il y eut divers combats en differens lieux, tantôt d'Infanterie, tantôt de Cavalerie. On y tua neuf mille bêtes, tant privées que ſauvages. Les Dames même y chaſſerent, & firent des priſes conſiderables. L'Empereur du haut de ſa loge fit une liberalité auſſi galante qu'ingenieuſe. Il jetta un grand nombre de billets au vent ; & ceux d'entre le peuple qui en pûrent attraper, reçûrent d'un Commiſſaire établi pour ce ſujet le prix contenu dans chacun de ces billets. Ces prix étoient ou une certaine quantité d'alimens, d'habits, de meubles, ou des vaſes d'or, des chevaux, des Eſclaves, &c.

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obéïſſant ſerviteur.

Lettre de conſolation du Chevalier de Meré à Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres.

HElas ! Madame, nous ſommes dans une ſaiſon où la mort enleve les plus honnêtes gens & les plus braves. Que vous pourroit-on dire là-deſſus qui ne vous ſoit déja venu dans l'eſprit ? Vous avez tant de bon ſens & une raiſon ſi juſte & ſi épurée, que ſi vous ne trouvez de vous même à vous conſoler, qui que ce ſoit ne le doit pretendre. Mais il eſt encore plus difficile de vous laiſſer plaindre ſans ſoupirer avec vous, Madame, & ſans vous témoigner qu'on ne ſauroit avoir de la joye tant que vous ſeriez triſte. Au moins conſiderez, s'il vous plaît, que vous êtes la plus aimable perſonne du monde, & que tous ceux qui vous approchent ſont à vous. Ne voyez-vous pas qu'en un ſi grand nombre il eſt impoſſible qu'il n'y en ait quelqu'un qui vous échape de tems en tems ? & ſi vous êtes toûjours auſſi ſenſible à ces coups de la fortune, que vous ſerviront tant d'avantages que vous avez pour vivre agreablement ? Auſſi vous pouvez bien juger qu'en faiſant paroître tant de regret de ce que vous avez perdu, vous donnez à penſer que vous

eſtimez peu tout ce qui vous reſte : & ceux qui ſe croyent heureux d'avoir vôtre amitié, Madame, auront à leur tour grand beſoin de conſolation.

Lettre à une Dame de qualité ſur la mort de ſa fille.

MADAME,

SI en l'état où vous êtes vous pouvez recevoir de la conſolation, je vois bien qu'il n'y a que Dieu qui vous en puiſſe donner. Pour ne rien perdre il lui faut offrir tout ce qu'on perd. C'eſt le moyen de priver la fortune de ſes droits, & de mépriſer la puiſſance de la mort. Croyez moi, Madame, faites une offrande du ſujet de vôtre douleur, je vous aſſure qu'il changera de naturel, & qu'il deviendra la matiere de vôtre merite. Mettez ſur l'Autel la choſe que vous regrettez, & vous en augmenterez le prix par un uſage ſi ſaint. Cette eſpece de conſolation rendra plus parfaite une creature que le tems n'avoit pas encore achevé, & vous la poſſederez en Dieu plus ſurement que vous ne la poſſediez en elle-même. Dieu eſt fidele, Madame, il vous gardera ce que vous lui aurez donné, vôtre don ſera un

dépot que vous ne pourrez plus perdre, vous le trouverez en celui chez qui on trouve tout. Cette Philoſophie que je propoſe à ſuivre n'eſt pas trop ſublime pour une ame auſſi élevée que la vôtre. Vous ſavez mieux que moi qu'il y a plus de remedes en nôtre Religion, qu'il n'y a de maux en nôtre vie. Ainſi, Madame, prevenez par vôtre pieté le ſecours que la raiſon humaine vous pourroit fournir. J'aurois bien voulu qu'il ſe fût préſenté une occaſion contraire à celle-ci pour vous renouveller les aſſurances de mes reſpects, & vous aſſurer que je ſuis, &c.

Lettre de conſolation à un priſonnier de guerre.

MONSIEUR,

VOus voulez que je vous plaigne, je n'en ferai rien. Je ne ſaurois avoir pitié d'un homme qui a acquis tant de gloire. Vos lauriers ſont plus beaux que vos chaînes ne ſont rudes, & la priſon n'eſt pas un ſi grand mal que vous vous imaginez. Elle peut contribuer à la conſervation des hommes, & les reſerver à une ſaiſon plus heureuſe. Que ſavons nous ſi nous ne vous perdrions pas ſur la fin de la campagne, ſi les ennemis ne vous gardoient. Pour les

repas d'Allemagne dont vous me parlez avec douleur, il me ſemble que vous êtes un peu trop ſobre. Je vous pourrois citer de grands Capitaines & des Ambaſſadeurs habiles qui ſe ſont réjoüis autrefois pour le bien des affaires, & qui ont ſacrifié leur prudence & leur gravité à la neceſſité des tems & à la coûtume des païs. Je ne vous conſeille pas la débauche, mais je ne croy pas qu'il y ait grand mal à noyer quelquefois vos ennuis dans le vin du Rhin. Cependant on travaille avec chaleur à vôtre liberté, j'eſpere que j'aurai bien-tôt l'honneur de vous embraſſer & de vous proteſter que je ſuis, &c.

Sur le même ſujet à un priſonnier de guerre.

MONSIEUR,

VOus ne ſeriez pas fâché d'être pris ſi vous ſaviez combien vous êtes plaint. Il y a moins de plaiſir d'être à Paris, que d'y être regretté comme vous êtes, & les plaintes que font pour vous tant d'honnêtes gens, valent mieux que la plus belle liberté du monde. Si vous ne pouvez, à cette heure, demeurer d'accord de cela; en l'état où vous êtes, vous avez bien la mine de ne pouvoir entendre raiſon; je vous ferai com-

prendre ici quelque jour, & avoüer que vous ne devez pas mettre entre vos malheurs, un accident qui vous a fait recevoir des témoignages d'affection de tout ce qu'il y a d'aimables perſonnes en France. Dans ce ſentiment general de tout le monde, il n'eſt pas, ce me ſemble, à propos, Monſieur, que je vous diſe à cette heure les miens: car quelle apparence y a-t-il que vous me duſſiés conſiderer parmi des Princeſſes, des Miniſtres, des Dames, & parmi des Demoiſelles qui valent mieux que les Dames, les Miniſtres, les Princes, & les Princeſſes? Quand vous aurez ſongé aſſez long-tems à toutes ces perſonnes, je vous ſupplirai tres-humblement de croire qu'il n'y a qui que ce ſoit au monde, qui prenne plus de part dans toutes vos bonnes ou mauvaiſes fortunes que moi, ni qui ſoit avec plus de paſſion,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Lettre à un Gentilhomme qui avoit perdu ſon frere à la guerre.

MONSIEUR,

SI j'avois plûtôt ſû la perte que vous avez faite je vous aurois plûtôt témoigné la part que j'y prens. Je viens de lire dans la

Gazette le ſujet de vôtre affliction, & je ne doute pas, quelque conſtance que vous aïez, que vous ne ſoyez ſenſiblement touché du coup qu'a reçu vôtre maiſon. Sans offenſer la nature la raiſon ne peut traiter cet accident avec indifference, & je ne voi pas que la fermeté de l'eſprit doive être incompatible avec la tendreſſe de l'ame. Ceux qui ont vû couler leur propre ſang ſans émotion ont eu pitié de celui de leurs parens & de leurs amis; mais aprés tout, Monſieur, la guerre ne ſe fait jamais d'une autre maniere, & il y a toûjours du deüil & des larmes même du côté de la victoire. Contentons-nous d'eſperer que l'illuſtre parent qui vous reſte, & qui vient de ſe couvrir de gloire, reviendra bien-tôt, & vous donnera de la joie. Il faut que vous trouviez dans ſa vie de la conſolation pour toutes les morts, & que ce grand homme vous tienne lieu de tout ce que vous n'avez plus. Tant que vous l'aurez je ne vous plaindrai que par bienſeance, & pour obeïr à la coûtume; mais, Monſieur, je veux eſperer que vous goûterez à l'avenir des joies toutes pures, que le Ciel vous garde des ſuccés où vôtre moderation vous ſera plus neceſſaire que vôtre conſtance, je ſouhaite de tout mon cœur que ce bonheur vous arrive, & je ſuis veritablement, &c.

Lettre d'un Pere à un de ſes amis ſur la mort de ſon propre Fils qui lui avoit donné beaucoup de chagrin durant ſa vie.

J'Ai perdu ce Fils dont la mauvaiſe conduite m'obligeoit il ſouvent de me plaindre, & qui m'a cauſé tant de chagrins. Cependant depuis qu'on m'a écrit qu'il a été tué, j'en ſuis affligé à ne m'en pouvoir conſoler. Telle eſt ma deſtinée malheureuſe. Il m'a fait de la peine durant ſa vie, & il m'en donne aprés ſa mort.

REPONSE.

UN pere eſt toûjours pere, il eſt mal-aiſé de ſe défendre des ſentimens de la Nature; & quand nous perdons ceux de nos enfans que nous penſions ne pas aimer; nous éprouvons à leur mort que nous les aimions effectivement. Je vous plaindrois s'il ne vous en reſtoit plus, mais vous en avez d'autres qui ſont plus ſages, & qui vous donnent, & vous donneront toûjours de la ſatiſfaction.

Lettre de conſolation ; de l'Academie Royale d'Arles au Duc de S. Aignan.

MONSEIGNEUR,

L'Academie Royale qui ne ſubſiſte que par vous, ne ſçauroit avoir d'autres paſſions que les vôtres. Elle aime le Roy & la belle gloire, & tout ce que vous aimez. Elle s'afflige aujourd'huy avec vous, & proteſte que ſon veuvage & ſa douleur ne finiront qu'avec la vôtre. Mr. le Marquis de Château-Renard, que nous avons prié de vous offrir nos tres-humbles reſpects plus particulierement, nous apprendra de quelle maniere il faut que nous pleurions vôtre perte. Nôtre tendreſſe pour tout ce qui vous touche, nous la fait voir incomparable ; & comme il eſt ſeur que Dieu proportionne toûjours ſes coups à la force & à la grandeur des Ames, nous tremblerions longtemps pour la vôtre ſi nous n'étions aſſurez qu'elle n'eſt pas moins Chrêtienne qu'elle eſt héroïque. C'eſt donc à vous, Monſeigneur, de conduire nos larmes en cette rencontre. Commandez-nous de vouloir tout ce que Dieu veut en le voulant bien vous-même, & faites-nous l'honneur de

croire que perſonne n'entre plus ſenſiblement que nous dans tout ce qui vous arrive.

MONSEIGNEUR,

Vos trés-humbles & trés-obeïſſans Serviteurs, Les Académiciens de l'Academie Royale d'Arles.

ESTOUBLON, Secretaire perpetuel.

Réponſe du Duc de S. Aignan à l'Academie Royale d'Arles.

MESSIEURS,

J'Avois ſans doute merité le rude coup que je viens de recevoir du Ciel, par mon trop grand attachement aux choſes de la Terre; mais je ne meritois pas la ſenſible part que voulez bien y prendre. Ce n'eſt pas aujourd'huy, Meſſieurs, que j'ai reçeu des marques de vos bontez pour moi, ſans vous en avoir donné de ma reconnoiſſance. C'eſt un malheur que vous pouvez finir quand il vous plaira, en me faiſant naître des occaſions de vous la témoigner. La belle & obligeante Lettre qu'il vous a plû de m'écrire, & le Diſcours éloquent de Mr. le Marquis de Château-Renard, ont ſuſpendu ma douleur, & je veux tacher à la modérer pour faire ceſſer la vôtre. Si quelque choſe peut me porter à conſerver une vie qui me

ſera ſouvent ennuyeuſe, ce ne peut être, Meſſieurs, que l'eſperance de l'employer un jour pour le Grand Roi que vous ſervez ſi bien, & que vous aimez tant, & pour avoir lieu de vous faire connoître combien je ſuis MESSIEURS,

Vôtre trés, &c.

LE DUC DE S. AIGNAN.

A une Dame ſur la mort d'une de ſes Amies.

JE ne condamne pas vôtre douleur, elle eſt juſte & j'y prens part. Vous ne ſauriez faire de pertes mediocres quand vous perdez vos amis; parce que vous ne pouvez aimer que des perſonnes d'un merite extraordinaire. Mais, Madame, vous n'êtes pas ſi à plaindre que vous penſez. La fortune ne vous attaque que par vôtre fort. Outre qu'elle ne vous enleve qu'une eſpece de bien, dont vous demeurez pourvuë abondamment, il eſt certain que rien ne vous eſt ſi facile que d'en acquerir plus en un jour, qu'elle ne vous en ôtera en dix ans. Vous n'avez qu'à vous laiſſer voir & à parler, pour gagner le cœur & l'eſtime. Ainſi, Madame, menagez mieux les larmes qui vous ſont ſi precieuſes; nous n'avons que trop

d'occaſions de pleurer. Souvenez-vous, qu'excepté quelques belles que vous connoiſſez, il n'y a perſonne qui ne ſouhaite ardemment que vous conſerviez les plus beaux yeux du monde.

A une Dame qui avit perdu ſa Mere.

EST-il poſſible Madame, que vous ſoyez ſi affligée de la perte que vous avez faite ? Quelque excellent que ſoit vôtre naturel, il ne vous eſt pas permis de vous abandonner aux larmes dans cette occaſion. Ouvrez les yeux, Madame, & conſultez vôtre raiſon, vous ne regretterez pas avec tant d'excés une perſonne qui ſouffroit continuellement, ce qu'un âge fort avancé a de plus incommode & de plus douloureux. Ne devez-vous pas vous conſoler, de voir que Madame vôtre mere, eſt delivrée de tant de maux, & qu'elle ne quitte cette vie pleine de miſeres, que pour aller dans l'autre joüir d'une felicité qui ne doit jamais finir. Je m'intereſſe autant que je dois dans tout ce qui vous touche ; & je vous ſupplie treshumblement de moderer vos déplaiſirs, pour ne me pas obliger de prendre part à une douleur que je trouverois mal fondée. Je vous

fais un aveu un peu libre, mais, Madame, pardonnez le moi, s'il vous plaît: il me ſemble que cette ſincerité m'eſt permiſe puiſque je ſuis tres-abſolument à vous.

Lettre d'un fils qui avoit perdu ſon pere d'un âge trés-avancé.

MON CHER MONSIEUR,

JE ſuis affligé plus que je n'aurois crû le devoir être de la mort de mon bon-homme de pere. Quoi qu'il eût prés de cent ans, que la vie lui fut à charge, & qu'il ne la traînât plus qu'avec peine & douleur; cette perté ne laiſſe pas de m'être ſenſible. C'étoit un antique digne de veneration, & qui portoit bonheur à ſa famille, mais en l'état où il étoit, de lui ſouhaiter une plus longue vie, ç'eût été faire des vœux contre lui. Son eſprit n'avoit jamais baiſſé, & depuis quelque temps ſeulement il ceſſoit d'agir par le délaſſement des ſens qui lui manquoient peu à peu; de ſorte que n'ayant plus de part aux choſes de ce monde, il a fallu qu'il ſoit allé a l'autre pour être mieux Je ne doute pas, mon cher MONSIEUR, que vous ne ſoyez touché d'une ſéparation qui m'afflige, puiſque je ſuis, &c.

Je vous prie de ne point parler de la mort de mon pere, une infinité de gens de cette Province que je ne connoiſſois point, ont pris cette occaſion pour m'écrire, & je vois bien que leurs Lettres n'ont que des réponſes pour but. Voilà qui eſt étrange! me vouloir écrire ſans affaire & ſans amitié : J'aimerois encore mieux qu'ils me vinſſent voir, j'en ſerois quitte pour un repas ou deux.

Lettre familiére de conſolation.

MONSIEUR,

JE n'entreprens pas de vous guérir, je me contente de vous dire que je ſouffre avec vous, & que vos douleurs me ſont auſſi ſenſibles que les miennes. Cependant vous avez la conſolation d'entendre dire par tout que l'homme que vous regrettez eſt mort en Héros ; mais n'eſt ce pas ce qui vous oblige à le regretter davantage : Ce qui augmente la gloire qu'il s'étoit acquiſe, augmente auſſi la perte que vous avez faite, & une moindre valeur vous donneroit moins d'affliction. Il faut néanmoins, Monſieur, que vous écoutiez la raiſon, & que vous ſongiez que la mort eſt une ſuite néceſſaire de la naiſſance. J'avouë que vôtre ami a ceſſé de

vivre plutôt que vous ne penſiez. En étes vous ſurpris, le monde ne voit-il pas tous les jours des malheurs ſemblables ; Je ſuis en peine de nôtre ami, que vous appellez le ſage malade, la ſageſſe n'eſt non plus privilegiée que la valeur. Je voudrois bien ſavoir ſi le Medecin Anglois le va tirer d'affaires comme on me l'a dit. Ecrivez le moi, je vous prie, & me croiez tout à vous, &c.

Lettre pour détourner une Amie d'un mariage où elle étoit ſur le point de s'engager.

SEroit-il poſſible Mademoiſelle, qu'une auſſi charmante perſonne que vous ſongeât ſi-tôt à ſe marier, c'eſt-à-dire à prendre un maître, & peut-être même ſe ſoumettre à un Tyran ? c'eſt le nom que donne aux maris un de nos Poëtes.

Ces Tyrans par contract qu'on appelle Maris.

Ils uſent de leur pouvoir d'une maniere bien tyrannique. Je ne vous dirai point qu'ils tirent leurs femmes d'entre les bras de leurs peres & de leurs meres, & qu'ils leur ôtent juſqu'au nom de leur famille. La coutume le veut ainſi, on le ſouffre ſans ſe plaindre. On n'a pas la même patience de voir une belle perſonne traitée comme une ſervante

par un brutal. On veut qu'elle rende conte de toutes ſes actions, même de ſes penſées, & l'on fait quelquefois un crime de ce qu'il y a de plus innocent dans ſa conduite. Quelquefois même elle a le malheur de rencontrer un mal-honnête homme dont les déreglemens la font rougir, & lui font même craindre de fâcheuſes ſuites de ſes débauches. Cet homme diſſipera ſon bien pour fournir à ſes plaiſirs, & maltraitera ſa femme ſi on refuſe de contribuer à ſes dépenſes. Si elle n'a point d'enfans, on regardera ſa ſterilité avec chagrin, & ſi elle eſt feconde, qu'elle peine n'aura-t-elle pas? Elle ſera incommodée durant neuf mois qu'elle portera ſes enfans, & ne les mettra au monde qu'avec de grandes douleurs. Si dans la ſuite ils deviennent mal-honnêtes gens, elle en aura une ſenſible affliction. J'avouë qu'une femme a beaucoup moins à ſouffrir quand elle a le bonheur de tomber entre les mains d'un honnête homme; mais Mademoiſelle, la pouvez-vous croire heureuſe pour cela; Ne faut-il pas qu'elle obéïſſe à ce mari qui ne ſera peut-étre pas toûjours d'humeur égale, ni toûjours diſpoſé à rendre juſtice au merite de ſa femme; S'il eſt galant, il donnera des inquietudes fâcheuſes, s'il aime la ſolitude, il ne pourra ſouffrir que l'on prenne aucun diver-

tiſſement, & ſi par malheur il ſe met la jalouſie en tête, quel ſupplice ne fera-t-il pas ſouffrir à ſa femme quelque fidelle qu'elle lui ſoit ? Enfin Mademoiſelle, le mariage eſt une affaire d'une terrible ſuite. On ne peut examiner trop exactement ce que l'on peut & ce que l'on doit, ni apporter trop de précautions. J'ajouterai, s'il vous plaît, qu'aprés les meſures que l'on aura priſes, le ſuccés ne laiſſera pas d'être incertain. Voïez ſi aprés cela vous vous embarquerez ſur une mer où il y a tant à craindre, ſi vous quitterez un port où vous marchez ſûrement, & d'où vous peuvez voir tous les jours tant de naufrages; Voilà, Mademoiſelle, ce que j'ai crû être obligé de vous dire pour vôtre repos. Je ne ſai ſi ma franchiſe ne vous déplaira pas, mais quand vous n'en voudriez point profiter, je vous ſupplie de la regarder comme un témoignage de mon zele, je ſuis, &c.

*Lettre contraire à la precedente. C'eſt pour porter Mademoiſelle de *** à conſentir à un mariage qu'on lui propoſoit.*

MADEMOISELLE,

J'ai lû avec des ſentimens bien differens la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai remarqué avec plaiſir la con-

fiance que vous avez en moi dans une occaſion importante ; mais je vous avoüe que je ne ſaurois voir ſans chagrin que vous voulez être trop ſage à dix-huit ans. Vous ſavez qu'on nous recommande dans l'Ecriture de ne l'être qu'avec ſobrieté, & l'on pourroit ajouter pour l'affaire dont il s'agit que vous travaillez par un excés de ſageſſe, à vous rendre malheureuſe. Vous ne cherchez dans l'avenir que les maux dont vous pouvez être menacée, & je penſe que vous ſeriez fâchée d'y pouvoir découvrir le bonheur que vous avez lieu d'eſperer. J'avoüe que la crainte ſert ſouvent à la prudence, & qu'elle en fait une partie ; mais Mademoiſelle, croyez-moi, ne conſultez pas toûjours une paſſion qui ne manque jamais de troubler le repos de nôtre vie. Si tout le monde étoit de vôtre humeur, on n'oſeroit rien entreprendre. Tout demeureroit dans l'incertitude & dans l'irreſolution, c'eſt-à-dire, dans le plus miſerable état où l'on puiſſe être. Parlons ſincerement, Mademoiſelle, trouvez-vous dans la naiſſance, dans la perſonne, ou dans les mœurs du Gentilhomme qui vous recherche quelque défaut qui puiſſe attirer vôtre averſion. Il eſt de bonne maiſon, il eſt bien fait, il a de la douceur & de la complaiſance, & ce qui vous doit encore plus toucher que

tout ce que je viens de dire, ce qu'il n'a jamais eu d'inclination que pour vous. Quel plaiſir n'aurez vous pas d'être uni pour le reſte de vos jours à un galant homme, qui vous préfere hautement à toutes vos compagnes; Soyez plus hardie, & déterminez-vous. N'attendez pas qu'une Rivale vous enleve un cœur qui me ſemble neceſſaire à vous rendre heureuſe. Il ne vous ſeroit pas aiſé de réparer cette perte. Vous êtes preſentement dans une fleur de jeuneſſe propre à faire des conquêtes, profitez-en ſans attendre que l'éclat de vôtre teint vienne à ſe ternir. Si vous tombiez dans une faute ſi conſiderable, vous paſſeriez de fâcheux momens, & peut-être vous laiſſeroit-on ſeule plus ſouvent que vous ne voudriez. C'eſt une triſte vie que celle d'une fille qui ſe voit contrainte d'aller chercher du monde ſi elle en veut voir, je ne ſai même ſi elle eſt tout-à-fait contente pendant le tems le plus floriſſant de ſa beauté; c'eſt alors que chacun examine ſes paroles & ſes actions, & que l'on critique juſques aux plus ſecrettes de ſes penſées. Prenez, s'il vous plaît, vos meſures là-deſſus, & croyez que je ſuis avec tout le zele & tout le reſpect poſſible,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c. VAUMORIERE.

Lettre à Monſieur le Marquis de Mart . . . . . On le prie de donner moins de tems aux affaires de ſes Amis, pour en avoir plus à donner aux ſiennes : de Mr. Vaumoriere.

IL n'y eut jamais d'ami moins fanfaron ni plus effectif que vous, Monſieur. Vous ne promettez jamais rien, & vous faites tout ce que les autres promettent comme ſi vous n'êtiez au monde que pour tenir les paroles qu'ils donnent. Vous avez ſollicité pour moi d'une maniere ardente & aſſiduë. Vous n'avez épargné ni vos chevaux, ni vôtre bourſe, ni vôtre ſanté, & je vous ai vû faire des choſes que je n'oſerois entreprendre pour mes propres intereſts. Un mois aprés Monſieur le Comte de L .... eut une affaire, où il ne s'agiſſoit que de treize ou quatorze cens piſtoles, pendant que l'on travailloit à un partage de vingt mille écus de meubles qui ſe devoit faire entre Madame vôtre mere & vous. Heureuſement pour vôtre generoſité le jour que vous deviez avoir vôtre lot, on devoit auſſi rapporter l'affaire de Monſieur de L .... Vous eûtes le plaiſir de renoncer à vos meubles, de laiſſer partir Madame vôtre mere pour un voyage de trois

ou quatre ans, & d'aller voir les Juges de Monſieur vôtre ami. Avoüez que vous paſsâtes ce jour-là ſelon vôtre cœur. Mais ceux que vous aviez employé pour moi avoient encore quelque choſe de plus ſurprenant, car enfin Monſieur le Comte de L .... eſt d'une illuſtre Maiſon qui nous a donné des Connétables. Il eſt Officier General, il vous a regalé ſouvent en Flandre magnifiquement, en bon Ami. Mais que peut-on dire de l'amitié que vous avez pour moi, & de toutes les honnêtetez que vous me faites, ſi ce n'eſt que c'eſt une generoſité toute pure qui ne vient que de vous ſans que j'y contribuë de mon côté; Vous ne ſongez pas ſeulement que je ſuis d'un âge fort avancé, & ſerviteur trés-inutile. Car qu'on me veüille perſuader que je ne manque pas tout-à-fait d'eſprit, & que c'eſt par là que je puis ne vous pas déplaire entierement, ce ſeroit ne vous connoître qu'à demi. Vôtre converſation eſt ſi au deſſus de la mienne que c'eſt plûtôt pour la chercher que je vais chez vous que pour la bonne chere que vous me faites. Je vous aſſure que les agreables choſes que vous dites ſont rajeuniſſantes pour moi. Monſieur de Martig .... n'en eſt pas moins charmé & le publie avec une ardeur qu'il n'a pas ſouvent. Vous ſavez qu'il ne

prodigue pas les loüanges, & que bien loin de les porter juſques à la flatterie il ne les donne jamais qu'au veritable merite. Je vous le menerai demain dîner dans vôtre lieu enchanté, & Monſieur Dugo.... ſera de cette partie avec le plus grand plaiſir du monde s'il peut n'avoir que mille affaires à recommander; mais comme il ſe charge ordinairement de toutes celles du genre humain, on ne peut rien aſſurer de lui ſi ce n'eſt qu'il ne refuſe jamais ce qu'on lui demande. Je ſouhaiterois avec Madame Dugo.... qu'il ſongeât un peu moins aux affaires des autres pour avoir plus de tems à donner aux ſiennes, & deuſſiez vous me battre ou me manger, je fais pour vous les mêmes ſouhaits que pour Monſieur Dugo... parce que l'on ne ſauroit être à vous avec plus de zele ni plus de reconnoiſſance que je ſuis.

*A Monſieur le Marquis de *** pour le porter à pardonner une offence.*

J'Avoüe qu'un homme de rien que vous n'avez jamais déſobligé vous a mêlé dans ſes médiſances, & j'ai appris que vous êtes tenté de vous ſervir d'une occaſion que vous avez de le faire repentir & de vous vanger.

Mais, Monſieur, où eſt cette ame genereuſe, & ce cœur ſi maitre de ſes paſſions qui vous ont acquis tant d'eſtime; Ne ſavez-vous pas qu'il y a des gens paîtris d'envie & de malignité qu'il faut regarder comme des inſectes mal-faiſans, ou comme N. On peut écraſer les inſectes, mais il faut épargner les hommes, ſe contenter de les mépriſer & de les abandonner à leurs remords. Vous voyez qu'une infinité d'honnêtes gens laiſſent N. en paix, quoi qu'il ne s'applique gueres moins à médire qu'à montrer des Langues. Ces deux occupations lui font trouver de quoi vivre, & de quoi ſatisfaire ſon inclination naturelle. C'eſt un homme qui eſt encore plus obſcur que le vôtre, & qui répand ſon venin d'une maniere plus dangereuſe, il fait imprimer ſes médiſances, & ſes ouvrages ne ſont qu'un amas d'injures. S'il s'éforce quelquefois de loüer des perſonnes de merite, c'eſt moins par aucun penchant qu'il ait à dire du bien que pour rendre croyable aux étrangers le mal qu'il invente contre les perſonnes qu'il veut offenſer. Ainſi, Monſieur, mépriſez vôtre miſerable comme l'on mépriſe l'autre. Tâchez de vous vaincre, c'eſt la plus belle victoire que vous puiſſiez remporter. Vous ſerez plus content de vous-même, & plus eſtimé de

vos amis, de pardonner que de reduire un faquin à vous faire des reparations. Vous avez admiré ſi ſouvent cet Ancien qui ſe contenta de dire ces belles paroles à un de ſes eſclaves qui avoit fait une faute conſiderable; retirez-vous, je vous châtirois ſi je n'étois en colere. Il parloit en Chrétien avant l'établiſſement du Chriſtianiſme, voudriez vous agir en Payen vindicatif, en profeſſant une Religion dont la morale eſt la plus douce & la plus humaine qui fut jamais. Elle nous enſeigne que Dieu ſe reſerve la vangeance, parce qu'il peut ſeul punir avec juſtice & ſans paſſion. Je penſe, Monſieur, que vous n'entreprendrez pas ſur ſes droits, & que vous verrez que même ſelon les maximes du monde vous ferez une action plus loüable de pardonner que de vous vanger. On ſait que vous êtes en pouvoir de nuire à vôtre médiſant, & l'on ne dira jamais que la foibleſſe ait eu part dans les ſentimens que la ſeule generoſité vous aura inſpirez. Que ne pourrois-je pas ajoûter encore ſur une matiere ſi ample, ſi je ne parlois à un Maître qui m'en pourroit faire des leçons, je me contenterai de vous proteſter que je ſuis, &c.

Lettre

*Lettre à Monſieur le Marquis de *** pour le porter à s'appliquer à lire l'Hiſtoire.*

MONSIEUR,

J'Ai appris avec beaucoup de plaiſir que vous avez reſolu de vous faire une étude reglée à la campagne, & de la continuer même à Paris & à l'Armée ſelon que vous en aurez le tems. Mais vous me faites trop d'honneur de me conſulter ſur la lecture que vous devez choiſir, étant ſi capable de faire ce choix. Cependant puiſque vous voulez abſolument que je m'explique là-deſſus, je ne balancerai point à vous dire que je prefererois la lecture de l'Hiſtoire à toute autre. C'eſt un ſentiment dont j'ai donné un témoignage public, & que je ne changerai jamais. Au lieu de vous citer l'endroit où je parle à l'avantage de l'Hiſtoire, j'aime mieux l'écrire dans cette Lettre pour vôtre ſoulagement, & pour le mien. Vous n'aurez pas la peine de chercher le Livre, & je n'aurai pas celle de chercher des raiſons que je trouvai lorſque la matiere me le demanda. Je diſois donc, que l'Hiſtoire nous inſtruit d'une maniere inſinuante & agréable. Que la plûpart des autres ſciences donnent des

preceptes que nôtre cœur rejette ordinairement, parce qu'il aime la liberté, & qu'il ſe revolte avec plaiſir contre tout ce qui ſent le commandement. J'ajoutai qu'au lieu de ces maximes impérieuſes l'Hiſtoire ne nous donne que des reflexions à faire ſur les évenemens qu'elle étalle à nos yeux, & que ces évenemens ſont autant d'exemples que nous avons à ſuivre ou à éviter. Elle nous fait aſſiſter aux conſeils des Souverains, & nous en fait démêler les flateries des bons avis. Elle nous decrit des Sieges & des Batailles, & fait remarquer les fautes ou la bonne conduite des Generaux. En un mot, elle nous donne en peu d'années une experience que pluſieurs ſiecles ne ſauroient donner ſans ſon ſecours. Voulez-vous, Monſieur, que j'encheriſſe ſur tout ce que je viens de dire, & que je puiſe dans un fonds meilleur que le mien ? * Un Prelat trés-éloquent me fournira deux ou trois périodes que vous ſerez bien-aiſe de ſavoir. Il parle d'une grande & ſpirituelle Princeſſe que l'on venoit de perdre, & dit que le deſſein d'avancer dans l'étude de la ſageſſe la tenoit attachée à la lecture dont nous parlons. Que l'Hiſtoire eſt appellée avec raiſon la ſage Conſeillere des Princes. C'eſt-là, pourſuit-

* *M. l'Evêque de Meaux,*

il, que les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, & que dégradez à jamais par les mains de la mort, ils viennent ſubir ſans Cour & ſans ſuite le jugement de tous les peuples & de tous les ſiecles. C'eſt-là que l'on découvre que le luſtre qui vient de la flatterie eſt ſuperficiel, & que les fauſſes couleurs ne tiennent pas, quelque induſtrieuſement qu'on les applique. Là nôtre admirable Princeſſe, étudoit les devoirs de ceux dont la vie compoſe l'Hiſtoire, &c. Vous voyez, Monſieur, que je vous ai tenu parole, que ce que j'ai emprunté vaut mieux que ce qui venoit de moi, & que je n'ai ſongé qu'à vous ſatisfaire, ſans conſiderer que j'allois détruire la bonne opinion que vous pouvez avoir de mes écrits. Je veux même vous dire quel Hiſtorien je prefererois pour l'agrément & pour l'inſtruction. C'eſt Plutarque que des Critiques trop rigides ont de la peine à reconnoître pour Hiſtorien. J'avouë qu'il n'a pas fait de corps d'Hiſtoire, & qu'il n'a laiſſé que des vies particulieres & détachées. Mais quelles Hiſtoires trouve-t-on qui puiſſent plaire & inſtruire comme ces vies? A moins que d'être d'humeur chagrine les peut-on lire ſans y goûter mille charmes, & y remarquer à tout moment des maximes de morale & de poli-

tique ? Plutarque les y fait entrer naturellement, il n'amaſſe que les fleurs qui naiſſent ſous ſes pas & ne ſe détourne point de ſon chemin pour en aller cuëillir d'autres. Il peint l'homme dont il raconte la vie, il le fait connoître tel qu'il étoit à la tête d'une Armée, dans le gouvernement des peuples, dans ſon domeſtique & dans ſes plaiſirs. Enfin, Monſieur, je ferois du ſentiment d'un Auteur qui dit que s'il étoit contraint de jetter tous les Livres des Anciens dans la mer, Plutarque ſeroit le dernier noyé. Nous en dirons bien davantage quand nous irons à Vil... avec Monſieur le M. de M*** Si vous traitiez vos amis avec moins de ceremonies, nous vous aurions déja rendu cette viſite, mais vous regalez chez vous auſſi magnifiquement que ſi la Surintendance étoit encore en vôtre maiſon. Je ſuis trés-abſolument,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

VAUMORIERE.

*Lettre pour perſuader à Mademoiſelle de** d'épouſer un homme de qualité qui la recherchoit.*

VOus ſavez ſans doute, Mademoiſelle, que Monſieur le Comte de *** eſt pourveu du Gouvernement de *** & je

vous assure de sa part que c'est plûtôt par un sentiment d'amour qu'il travaille à s'avancer que pour satisfaire son ambition. Il tâche de se rendre digne de vous, & si la fortune prend soin de son élevation, il n'y a que vous qui puissiez faire son bonheur. Mais, Mademoiselle, pourquoi ne consentez-vous pas à le faire; Pouvez vous craindre d'être malheureuse avec un homme qui vous aime tendrement, qui a de la naissance, du bien, du merite, & de quoi plaire? il reviendra de l'Armée dans peu de jours, & vous jugez bien que ce sera chez vous qu'il ira d'abord. Ne vous avisez point de faire paroître de la sévérité sur vôtre visage, & de vous imaginer que la pudeur veut que vous en usiez ainsi. Ne vous y trompez pas Mademoiselle, la personne dont vous dépendez s'est declarée en faveur du Cavalier. Ce seroit une terrible injustice de vous opposer à ses volontez. Vous les avez toûjours suivies, commencerez-vous à resister à Monsieur vôtre pere, parce qu'il cherche à vous établir avantageusement, & à recompenser une passion tendre & respectueuse que l'on a pour vous? Je vous demande pardon de la liberté que je prends. Mais je sai que vous avez quelque confiance en moi, & vous connoissez à quel point je suis, Vôtre, &c.

Lettre d'un Pere à ſa Fille, qui avoit deſſein de ſe faire Religieuſe.

IL eſt vrai, ma chere Fille, que j'ai empêché durant quelque tems que vous n'ayez quitté le monde ; mais ce retardement a mieux fait connoître vôtre vocation, & ceux qui prennent interêt en vous auront deſormais l'eſprit en repos. Depuis deux ou trois années vous avez devant les yeux l'état de vie que vous voulez embraſſer ; vous avez conſulté des perſonnes d'une pieté ſolide & éclairées ; vous ne trouvez nul repos dans le monde, vous ſoûpirez ſans ceſſe pour la retraite ; & toutes les auſteritez des Carmelites, au lieu de vous faire peur, ſont des attraits pour vous. Qu'y a t'il aprés cela ? c'eſt une marque que Dieu vous appelle ; & telle eſt la vocation de Dieu, qu'on n'eſt heureux ni en cette vie ni en l'autre quand on ne la ſuit point. Je n'ai donc garde, ma chere Fille de vous détourner davantage de vôtre deſſein, au contraire je vous exhorterois à l'accomplir, ſi vous aviez beſoin d'y être exhortée, & vous repreſenterois quelle ſatisfaction ce doit être, que de vivre & de mourir dans une ſainte Maiſon, où l'on s'ap-

plique uniquement à aimer JESUS-CHRIST, & à le loüer. Certainement, ma chere Fille, c'eſt un terrible ſoin que celui des perſonnes mariées : il n'y a rien qui ſoit accompagné de tant de peines, de tant d inquietudes, & de tant d'afflictions que la conduite d'une famille ; & les Croix que vous fuyez ſont moins grandes, quoi qu'il ne le ſemble pas, que celles que vous cherchez. Mais pour le dire encore une fois, tout dépend de ſuivre ſa vocation, & Dieu y proportionne ſes graces : ſuivez la vôtre, ma chere Fille, allez joüir de la paix des Elûs, & ne manquez pas en vos prieres de vous ſouvenir d'un Pere qui vous aimera toûjours.

BOURSAULT.

Lettre pour porter un Ami à ſe marier.

MONSIEUR,

JE prens tant de part en tout ce qui vous regarde, que je n'ai ſçu qu'avec une joye ſenſible que vous êtes ſur le point de vous marier. Je ne doute pas que la choſe ne ſe faſſe promptement, & que vous n'acceptiez avec plaiſir un parti que l'on vous a choiſi avec tant de ſoin. Vous ſavez que les perſonnes qui ſe mêlent de cette affaire, ont

de trop bons yeux, & ſont trop dans vos intereſts pour ne payer leurs peines que par une réponſe qui marqueroit vôtre irreſolution. Leur entrepriſe vous fait trouver ce que l'on ne rencontre pas rarement, c'eſt-à-dire de la beauté, du bien, & une alliance qui ne vous ſera pas d'un appui médiocre à la Cour & à l'Armée. La Demoiſelle a des charmes capables de fixer vôtre humeur qui eſt aſſez honnêtement coquette. Vous paſſerez agréablement vos jours dans un ſi doux & ſi legitime attachement, & vous aurez pitié de ces gens qui vont de ruelle en ruelle dire des douceurs à la Blonde & à la Brune, & qui, pour parler comme un des plus beaux eſprits de ce tems,

Courent les mers d'Amour de rivage en rivage.

Avoüez, mon cher Monſieur, que c'eſt une étrange vie que d'être galant de profeſſion. Ne vaut-il pas mieux ſonger à un établiſſement ſolide, employer ſes revenus à de bons uſages, mettre au monde des enfans, qui par une bonne éducation puiſſent devenir bons Soldats, ou bons Citoïens? Faites reflexion, je vous prie, ſur une affaire ſi conſiderable, & regardez-la comme la plus importante de vôtre vie. Pour ne vous pas tromper reſiſtez au penchant où peut entraîner une amourette, ſuivez le conſeil de

vôtre famille. Elle examine les choſes ſans paſſion, & ne travaille que pour vôtre avantage. Je ne penſe pas, mon cher Monſieur, que vous condamniez la liberté que je prens, je parle avec la franchiſe qu'autoriſe nôtre amitié, & vous ſavez à quel point je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur.

VAUMORIERE.

Lettre pour perſuader un Ami d'épouſer une perſonne qui n'eſt point belle.

MONSIEUR,

QUand j'ai cherché un parti qui vous pût convenir, j'ai voulu trouver dequoi reparer les pertes de vôtre maiſon, & vous donner une femme qui fût un bon Intendant. En un mot, mon cher Monſieur, j'ai ſongé à vous mettre en repos, & à rétablir dans vôtre domeſtique un ordre qui en eſt banni depuis long-tems. Mais eſt-il poſſible que vous n'approuviez pas ce que je propoſe, & que vous vous contentiez de moins de bien, pourveu que vous trouviez plus de beauté? Croïez-vous qu'il s'agiſſe d'une galanterie paſſagere, au lieu d'une

affaire ſolide, & qu'il vous faille une Maîtreſſe au lieu d'une femme? Renoncez ſi vous voulez à tout ce que peut inſpirer la prudence. Choiſiſſez une coquette qui n'aît pas un ſol, prenez-là pour ſes beaux yeux, & faites-vous un plaiſir de voir employer vôtre revenu en jeu, en juppes & en équipages. Souffrez même qu'elle attire chez vous tous les faineans du quartier, & quelle vous faſſe enrager vint fois le jour. C'eſt juſtement ce qu'il vous faut, au lieu d'une honnête perſonne que la reconnoiſſance rendroit auſſi complaiſante que la fierté porte ordinairement les belles à être imperieuſes & inſuportables. Liſez avec quelque attention ce que je vous écris, conſultez moins vôtre cœur que vôtre raiſon, & ſouvenez-vous qu'en vous donnant ce conſeil je ſuis plus veritablement à vous que jamais, &c.

Lettre de L'Abbé Bordelon.

Remarques curieuſes, morales & Sçavantes.

MONSIEUR,

JE ſçai l'accident qui vous eſt arrivé, je ne vous dirai rien pour vous en conſoler, parce que je doute ſi vous en êtes affligé. Vous m'avez dit bien de fois avec le Philoſophe Conſolateur, que la Fortune parle

ainſi de ſes divertiſſemens : *Voici mon jeu*, dit-elle ; *je tourne ſans ceſſe ; je prens plaiſir à élever les choſes baſſes, & à abbaiſſer celles qui ſont élevées : monte, ſi tu veux ; mais à condition que tu ne ſeras pas fachè, ſi tu viens à deſcendre, lorſque je le voudrai pour me divertir. Hunc continuum ludum ludimus, rotam volubili orbe verſamus : infima ſummis, ſumma infimis mutare gaudemus. Aſcende ſi placet, ſed eâ lege, ne uti, cùm ludicri mei ratio poſcet deſcendere, injuriam putes.* Puiſque vous connoiſſez ſi bien les revolutions de la Fortune, j'ai ſujet de croire que vous y êtes toûjours preparé ; & qu'ainſi elle ne vous ôte rien de vôtre repos & de vôtre tranquilité par ſes traverſes. *Tela prævisa minus feriunt.*

C'eſt l'acte d'un grand cœur de ſouffrir ſans murmure
La mauvaiſe fortune, & la calamité :
Mais voir & prévenir la diſgrace future,
C'eſt beaucoup de ſageſſe, & beaucoup de clarté.

Dans le commencement de vôtre retraite, vous croyïez être à l'abri de toutes les inſultes des hommes ; vous diſiez avec P. en parlant de vôtre ſolitude :

Je ne vois pas ici les vices,
Leur empire eſt ambitieux ;
Ils dédaignent ces petits lieux,
Où n'habitent point les delices :
Cette execrable faim de l'or,
N'a pas fait arriver encor
L'art de tromper & de ſurprendre,

Sur ces monts & ſur ces coupeaux ;
Les embûches qu'on y vient tendre
Ne ſont que contre les Oiſeaux.

Mais enfin vous connoiſſez à preſent que l'injuſtice ſe trouve par tout où il y a des hommes. Souffrez-là donc avec patience par tout où vous reſſentirez ſes inſultes.

Que ton ame ait, ou non, tout ce qu'elle ſouhaite,
Loin d'avoir trop de joye, ou trop de déplaiſir ;
Dis toûjours, ô mon Dieu, ta volonté ſoit faite,
Puiſque ſa volonté doit être ton deſir.

Dieu veut que vous ſouffriez patiemment ; ſouffrez donc avec patience.

Si l'on te fait du mal, ſouffre avec patience,
Et pardonne à celui qui t'a perſecuté ;
Mais aprés le pardon, ſois dans la défiance,
Puiſqu'elle eſt, aprés tout, mere de ſûreté.

Mais je m'engage inſenſiblement à vous donner des avis, moi qui en devrois recevoir de vous : pardonnez-moi, je vous prie, cette abondance de cœur, *Ex abundantia cordis os loquitur.* C'eſt la douleur que je reſſens de vôtre infortune qui m'a fait parler.

J'oubliois que vous m'avez prié inſtamment de vous envoyer le plûtôt que je pourrois les Traductions en Vers François de Mr. Maultrot. Quoi que ma Lettre ſoit déja bien longue, je ne laiſſerai pas de les joindre ici ; parce que, puiſque vous me marquez les ſou-

haiter, je ſuis perſuadé que vous me ſçauriez mauvais gré, ſi vous veniez à ſçavoir que les ayant, j'aurois differé à vous faire ce préſent. Voici tout ce que j'en ai pû récueillir : vous trouverez le Latin de chaque Piéce avant la Traduction.

DES RICHESSES.

Non eſt, crede mihi, multos qui poſſidet agros,
Dives, ſed dives cui ſatis unus ager.

De pluſieurs champs la jouïſſance,
N'eſt pas ce qui nous enrichit :
En avoir un ſeul qui ſuffit,
C'eſt la veritable opulence.

DE LA CONVERSATION.

Seriò ſi quis agit, procul hinc ridicula mitte :
In riſu contra ſeria mitte procul.

Dans un ſerieux entretien,
Evitez la plaiſanterie ;
Dans un plaiſant, ne faites rien,
Qui ſente trop la pruderie.

DES AMIS.

Nulli inimicus ero, ſed nec bis amicus amico ;
Nam cuicumque ſemel, ſemper amicus ero.

Haïr, qu'n'aimer point, feroit ma peine extrême ;
Aimer auſſi deux fois, ne me plaît nullement ;
Aimer une fois ſeulement,
C'eſt de la maniere que j'aime.

DES LIVRES.

Sunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala plura;
Quæ legis hîc, aliter non fit, Avite, liber.

De tout ce que tu lis ici,
Une partie eſt raiſonnable,
Une autre partie eſt paſſable;
La plus conſiderable auſſi
Te paroîtra bien miſerable;
Mais les Livres ſe font ainſi.

DE L'AAGE.

Sæpe rogas, quot habes annos? Reſpondeo, nullos;
Quomodo? quos habui, Pontice, non habeo.

Vous demandez de combien d'ans
Je compoſe aujourd'huy mon âge,
D'aucuns, répons-je en même temps:
Comment? c'eſt que j'en eus dont je n'ay plus l'uſage.

DE LA SCIENCE.

Inſtrue præceptis animum, nec diſcere ceſſes;
Nam ſine doctrinâ vita eſt quaſi mortis imago.

Pour vôtre inſtruction, par un nouvel effort
D'apprendre ayez toûjours envie;
Car ſans la Science, la vie
N'eſt que l'image de la mort.

DES AMIS.

Cum fueris felix, multos numerabis amicos;
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

Pendant que vous ſerez heureux,
Vous aurez des amis ſans nombre.
Si la fortune devient ſombre,
Vous ſerez abandonné d'eux.

DE LA MORT.

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas,
Regumque turres, ô beate ſexti;
Vitæ ſumma brevis ſpem nos vetat inchoare longam.

La mort qui fait pâlir les Bergers & les Rois,
Frappe d'une égale maniere;
Au Louvre, comme à la chaumiere;
Nul heureux Sextius, n'eſt exempt de ſes Loix.
La vie eſt longue en apparence,
Et ſi courte, à la verité,
Que ſur ſon inſtabilité
Nous ne devons jamais fonder nôtre eſperance.

Militis in Galea nidum fecere Columbæ.
Apparet Marti quàm ſit amica Venus.

Des Pigeons, dit-on, l'autre jour
De leur nid dans un caſque ont fait l'œconomie;
Preuve que la Mere d'Amour,
De Mars eſt aſſez bonne amie.

AUX ATHE'ES.

Nulla domus Domino Caruit; vos hanc ſine tantam
Nullius Domini creditis eſſe domum?

Si l'on n'a point vû de Maiſon,
Dont le Maître à la fin ne ſe ſoit fait connoître;
Voyant en celle ci tant de grandeur paroître,
Avez vous, dites-moi, raiſon
De la croire aujourd'hui ſans Maître.

DU TEMS.

Tempora labuntur, tacitiſque ſeneſcimus annis,
Et fugiunt, fræno non remorante, dies.

Le temps qui paſſe, à la vieilleſſe
Nous fait tacitement venir:
Et tous nos jours s'en vont avec tant de vîteſſe,
Que rien ne peut les retenir.

DES LIVRES.

Admirare bona in Libris, mediocria lauda;
Excuſa, lector candide, quæ mala ſunt.

Des Livres, Lecteur aviſé,
Le bon te doit être admirable,
Le mediocre être loüable,
Et le mauvais être excuſé.

DE L'AUMONE.

Non quantum dederis, ſed quantâ mente dediſti
Penſandum eſt: placat victima parva Deum.

Dans vos dons vous arreſtant peu,
Voyez quel eſprit vous anime:
Souvent la plus ſimple victime
Eſt capable d'appaiſer Dieu.

DES BIBLIOTHEQUES.

Egregios cumulare libros præclara ſupellex:
Aſt unum utilius volvere ſæpe librum.

L'Amas des Livres curieux,
Eſt un meuble conſiderable;
Mais un ſeul lû ſouvent, vaut mieux,
Et ſon utilité doit être preferable.

DES

DES FAUX AMIS.

Quem tibi divitiæ peperere, eſt falſus amicus,
Argentum, non te diligit ille tuum.

L'Ami que la Fortune donne,
Eſt Ami faux & ſans retour;
A vôtre argent il fait la cour,
Et non pas à vôtre perſonne.

SUR LA PUISSANCE DE L'OR.

Aurea nunc verè ſunt ſæcula, plurimus auro
Venit honos, auro conciliatur amor.
Auro pulſa fides, auro vænalia jura.
Aurum lex ſequitur, mox ſine lege pudor.

En ce temps on peut bien encor
Reconnoître le ſiécle d'or:
L'or à l'honneur rend du ſervice;
Avec l'or l'Amour eſt vainqueur;
La foi par l'or eſt ſans vigueur:
L'or eſt le prix de la Juſtice,
De l'or la loi ſuit le caprice,
Et l'or entraine la pudeur.

DES SCIENCES.

Non jacet in molli veneranda ſcientia lecto;
Illa ſed aſſiduo parta labore venit.

On ne voit point avec raiſon
La Science en un lit mollement étenduë,
Pour montrer qu'on n'arrive à ſa poſſeſſion,
Qu'avec une peine aſſiduë.

POUR DEVENIR HABILE.

Sæpe rogare, rogata tenere, retenta docere:
Hæc tria diſcipulum faciunt ſuperare Magiſtrum.

Bien demander, bien retenir,
Montrer ſelon ſon ſouvenir,
Ce ſont trois points qui font paroître
Le Diſciple au deſſus du Maître.

DE L'AMOUR.

Cor ubi diſcideris, vitâ fugiente, peribit;
Sic quoque diviſus vivere neſcit amor.

Comme un cœur ouvert & briſé,
De la mort ſe fait bien-tôt ſuivre;
De méme l'Amour diviſé,
Ne peut abſolument pas vivre.

Voilà tout ce que j'ai pû trouver des Traductions de Mr. Maultrot. Il eſt temps, comme vous voyez, de finir cette Lettre. Vous direz ſans doute, que je n'ai pas ſuivi en la faiſant l'avis de Seneque, qui dit qu'une Lettre ne doit pas *Manum ſiniſtram legentis implere.* Si elle vous fatigue, c'eſt vôtre faute: pourquoi m'avez vous donné ſujet de croire que vous ne vous laſſez jamais de lire tout ce qui contient quelque érudition? Quoi qu'il en ſoit, ſi vous me jugez coupable de *leze patience*, vous n'aurez qu'à me le marquer; je ſerai auſſi exact à me corri-

ger, qu'à être fidele aux promeſſes que je vous ai ſi ſouvent faites d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, &c.

Lettre pour perſuader à un jeune Gentilhomme d'aller à l'Armée.

MONSIEUR,

POuvez-vous balancer un moment à vous déterminer ſur le parti que vous devez prendre? Demeurerez-vous paiſible chez vous, quand tout le monde ira à la guerre? Eſt-ce aſſez pour vôtre honneur que Monſieur vôtre frere ait pris de l'emploi? Tout vôtre voiſinage va chercher de la gloire vers le Rhin, & vous croirez trouver la vôtre à prendre ſoin d'une Baſſecourt, ou d'une Garenne? Vous vous portez bien, vous avez prés de vingt ans, & vous êtes Gentil-homme, en faut-il davantage pour vous faire entrer dans le ſervice? Je vous offre de l'argent ſi vous en manquez, venez dés que vous aurez reçû ma Lettre. Il y auroit de la honte pour vous à ne pas faire cette campagne. Vous m'avez dit mille fois qu'il eſt bon de s'accommoder aux modes des

païs où l'on eſt, & vous ne ſuivriez pas la plus loüable coûtume de nôtre Nation ? Elle veut que les armes faſſent la profeſſion de la Nobleſſe, & je ne ſaurois m'imaginer que c'eſt ſeulement pour aller à la chaſſe que vous voulez vivre en Noble. Croiez-moi, mon cher Monſieur, vingt-cinq ou trente lievres que vous tuerez de plus dans un an, ne vous éleveront pas dans de grands emplois. Occupez-vous mieux, je vous conjure, & par le conſeil que je vous donne, conſiderez que je ſuis entierement à vous,

Vôtre tres-humble, &c.

Lettre pour porter un Ami à s'adonner au Commerce.

DIſpenſez-moi, s'il vous plaît, Monſieur, de m'expliquer ſur la reſolution que vous voulez prendre. Vous avez dans vôtre Ville d'habiles gens que vous pouvez conſulter, & vous ſavez la repugnance que j'ai à dire mes ſentimens quand il s'agit de choiſir une profeſſion. Ceux qui ſont aſſez hardis pour conſeiller dans ces rencontres, ſont regardez comme les garants du ſuccés. On s'en prend à eux ſi l'évenement ne répond pas à l'eſperance que l'on avoit. Ce n'eſt

pas qu'il ne ſoit moins difficile à vous determiner qu'il ne paroît d'abord. Vous avez été élevé dans le commerce. Monſieur vôtre pere vous a laiſſé beaucoup de bien, & de bonnes inſtructions pour le continuer. D'ailleurs une nouvelle occupation que vous vous feriez, vous donneroit plus de peine & moins de profit. On me pourroit dire qu'il y a des tempêtes & des Pyrates à craindre ſur mer, je l'avoüe, mais que l'on me trouve d'autres moïens de s'établir une fortune plus prompte & plus conſiderable. Ne croïez pas neanmoins, Monſieur, que je me declare tout-à-fait pour un élement dont on ne ſe peut rien promettre d'aſſuré. Je ſai qu'il n'eſt pas moins celebre par des naufrages que par d'heureuſes navigations, mais je ne doute pas que vous ne ſoïez bien-aiſe que je vous rapporte le ſentiment d'un des plus beaux eſprits de nôtre ſiecle. C'eſt vôtre Ville de Marſeille qui nous l'avoit donné, il parle de la navigation en ces termes:

La mer qui nous donne tant de ſujets de plainte, a de ſi beaux intervalles, & pour ainſi dire, des caprices ſi heureux; que l'on ne doute pas qu'elle ne ſoit plus utile que dommageable. Pour perſuader en ſa faveur, on dit qu'elle eſt le lien de la ſocieté des hommes, & la ligne de communication qui les

attache avantageuſement les uns aux autres. Que cette liaiſon a perfectionné tous les Arts & toutes les Sciences ; que ſans elle tout nous paroîtroit incroïable, parce que nous ignorerions ce qu'il y a de plus beau & de plus curieux dans la nature ; qu'il n'y a que la Mer qui nous puiſſe donner les choſes neceſſaires en abondance, & avec commodité. Que nous ne tenons les ſuperfluës que de ſa profuſion, & que ſans elle nous ne connoîtrions, ni la pompe ni la magnificence. Qu'elle verſe les richeſſes à des Peuples qui par tout ailleurs ſuëroient & travailleroient beaucoup pour acquerir peu de choſe. Qu'enfin la navigation eſt le plus noble effet de l'induſtrie des hommes, & la plus illuſtre marque de la fermeté de leur courage.

Mais c'eſt un principe indubitable, que rien ne peut contribuer ſi puiſſamment à la grandeur d'un Etat, que la Mer & les forces navales. Il me ſeroit aiſé de le prouver par le progrès & par la décadence de toutes les Monarchies. Mais ſans aller chercher des exemples dans celles des Aſſyriens & des Perſes qui ſont comme les terres inconnuës de l'Hiſtoire, je remarquerai ſeulement en celle des Grecs que dix-huit Peuples du continent de la Grece & de l'Aſie, ou des Iſles voiſines gagnerent les uns ſur les autres l'Em-

pire d'Orient durant huit cens ans. Qu'ils en furent les Maîtres ou les Vaincus à meſure qu'ils ſe trouverent forts ou foibles ſur la Mer. Ce jeu de la fortune commença par les Inſulaires de Crete ſous Minos, & finit par les Atheniens qui recueillirent cette puiſſance des mains des Eginetes. Si la legereté qui étoit naturelle aux Grecs, & ſi le commerce des Aſiatiques qui corrompit leurs mœurs, n'avoient empêché les Athéniens de ſe prevaloir de leur ſituation, s'ils n'avoient eu en tête la vertu de Sparte qui fut toûjours un contrepoids à leur puiſſance, il eſt certain que les Grecs n'auroient pas laiſſé aux Romains l'avantage qu'ils eurent enſuite de ſe rendre maîtres de toute la Terre.

Je trouve ce que je viens de citer ſi beau & ſi curieux, que je penſe que je n'y dois rien ajoûter ſi ce n'eſt que je ſuis de tout mon cœur,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

VAUMORIERE.

Lettre à un Gentil-homme pour le faire venir à la Campagne. Du même Auteur.

EST-il poſſible, mon cher Monſieur, que l'on ne puiſſe vous arracher de Paris; & que vous refuſiez de venir reſpirer

l'air de la campagne, quand le printems l'embellit, & qu'il invite à ſortir des Villes, les perſonnes qui y ſont les plus attachées ? Si vous avez peur des mots de deſert de Beauſſe, dont Monſieur le M. de M. qualifie les terres qu'il a dans cette Province, rien n'eſt plus facile que de vous raſſurer. Sachez que nous avons des prez, des bois, de belles allées, & de grandes palliſades : Qu'une riviere claire & poiſſonneuſe n'augmente pas moins les agrémens du païſage, que le revenu du Maître. Aprés avoir coulé en ſerpentant dans nôtre délicieuſe vallée, comme pour y demeurer plus long-tems, elle entre dans un parc, qu'elle coupe en deux parties égales. Elle y fait des canaux, de grands carrez, & de petites Iſles, qui attirent par la verdure de leurs arbres, & par celle de leurs cabinets. On trouve pour y paſſer de petits batteaux, ou de petits ponts. La beauté de ces lieux eſt relevée par l'aridité des plaines, dont ils ſont environnez, & le contraſte que fait cette ſituation, n'eſt pas le ſeul que nous regardons avec plaiſir. Nous en voïons un autre dans les bâtimens, entre le Château qui eſt un amas de Tours & de Pavillons, & deux grandes aîles que l'on a bâties depuis peu pour les remiſes & les Ecuries. Cet édifice moderne a quelque choſe

de riant ; & mêle de l'agrément à je ne ſai quel air de magnificence que l'on remarque dans l'irregularité de la maiſon. Pour la bonne chere, je ne vous en dis rien, vous ſavez de quelle maniere Monſieur le M. de M. ſe plaît à regaler ſes amis Il le fait trop bien dans ce païs, & je le lui reprochai d'abord ; mais comme je le trouve incorrigible là-deſſus, je le laiſſe faire, pourvû que la converſation ſoit longue aprés le repas. Vous fûtes ſurpris de la ſienne, lorſque vous trouvâtes que l'agrément de la jeuneſſe, & de la bonne mine, étoit accompagné de tant de litterature. Aprés cela pouvez-vous balancer, quand je vous prie de le venir voir ? Venez, que rien ne vous retienne, les belles traductions que vous donnez, ne s'en trouveront pas mal, & je ne ſaurois croire qu'un ſi beau lieu, & un ſi galant homme puiſſent inſpirer des penſées qui ne ſoient agreables.

Lettre de Conſeil à une Demoiſelle ſur un mariage. Du même.

VOus voulez que je vous écrive mes ſentimens ſur le mariage que l'on vous propoſe : & vous témoignez toûjours que vous avez de la peine à vous y reſoudre. Je

croïois vous avoir déja perſuadée qu'il n'en failloit point avoir. Vous ſçavez ce que je vous en dis dernierement. M .... eſt Gentilhomme, il ne manque pas de bien, & il a ſervi long-tems à l'armée, d'une maniere qui lui a acquis de la reputation. Vous voudriez qu'il n'en eût rapporté autre choſe que l'honneur, & qu'il n'y eût pas reçû cette bleſſure qui le fait boiter. Pour moi je ſuis d'un ſentiment bien contraire au vôtre, je l'en trouve plus aimable. M .... ne ſçauroit faire un pas ſans nous faire ſouvenir de ſa bravoure. C'eſt ce que l'on a dit autrefois d'un Lacedemonien, qui n'étoit pas plus brave que lui; & qui avoit receu à la guerre une bleſſure pareille. Il y a bien de la difference, ma chere Couſine, entre les défauts de la nature, & les effets de la vertu. Les uns ſont quelquefois honteux, quoyqu'à juger des choſes équitablement ils doivent ne l'être pas: les autres ſont honnorables, & doivent l'être. Certainement, ma chere Couſine, c'eſt une foibleſſe, je m'étonne qu'elle vous ſoit venuë en l'eſprit, & m'étonne encore davantage que vous ne l'ayez par ſurmontée. Je ne vois perſonne en ce païs qui ne s'eſtimât heureuſe d'avoir un tel mari: Mademoiſelle de .... m'en parloit même hier dans ces ſentimens, & comme elle ne ſçait

pas la repugnance que vous y avez, mais qu'elle croit la choſe certaine, je connoiſſois qu'elle avoit de la jalouſie de vôtre bonheur. Enfin ſi vous refuſez ce mariage, vous ſerez moins eſtimée de tout le monde : on ne croira plus que la raiſon ſoit la ſeule regle de vôtre conduite, & peut-être ſerez-vous ſoupçonnée d'avoir quelque engagement, dont vous n'oſez vous declarer. Je ne vous parlerois pas avec tant de franchiſe, ſi je n'avois beaucoup d'amitié pour vous ; je ſouhaite vôtre bien de tout mon cœur, & je ſuis veritablement, &c.

*Lettre à Madame de R*** de Mr. de Vaumoriere. Pour lui perſuader de garder plus fidellement les ſecrets qu'on lui confie.*

MADAME, MA CHERE COUSINE,

J'Ai bien du déplaiſir que la demangeaiſon de parler vous ait fait trahir le ſecret que vous avoit confié Monſieur vôtre Epoux. Si vous aviez été un peu moins femme vôtre conduite auroit été meilleure & l'affaire de Monſieur vôtre mari auroit tourné plus heureuſement. Il ne ſe verroit aucun concurrent pour ſa Charge, & ne ſeroit pas obligé d'acheter fort cher ce qu'on lui auroit ven-

du à un prix fort raiſonnable ; mais vous voulûtes vous réjoüir d'une acquiſition que vous n'aviez pas encore faite, & vous trouvâtes que c'étoit une peine & inſupportable que de renfermer dans vôtre cœur un ſecret & un ſujet de joie. Cependant j'avois ſi bonne opinion de vôtre diſcretion que je vous regardois comme celle de toutes mes parentes à qui j'aurois parlé avec plus de confiance. Vous ſavez tout ce que nous diſmes il y a environ un mois ſur le ſecret ; aprés avoir lû les entretiens d'Ariſte & d'Eugéne, nous demeurâmes d'accord qu'un grand deſſein qui n'eſt pas conduit ſecrettement n'a non plus de ſuccés qu'une mine que l'on laiſſe éventer. Je croi même que nous raiſonnâmes ſur la ſageſſe que la nature fait remarquer en formant ſes ouvrages. Elle nous accorde deux oreilles afin que nous écoutions beaucoup, & de peur que nous ne parlions trop, elle ne nous donne qu'une langue, encore l'enferme-t-elle d'une double barriere de dents. Enfin, ma chere Couſine, tenez pour certain que rien ne doit étre ménagé avec tant de ſoin que la parole, & que rien ne contribuë tant au bonheur ou au malheur de la vie, qu'une langue bien ou mal conduite ; faites y reflexion, je vous prie, de peur que mon couſin ne

me faſſe des reproches une ſeconde fois : *fiez-vous à vôtre parente*, me dit-il hier, vous verrez ſi vous vous trouverez bien de ſa diſcretion. Il me parla en ſuite de ceux qui pretendent à la même Charge & à ne vous rien deguiſer ce fut avec beaucoup de chagrin. J'eſpere que vous y mettrez bon ordre, & qu'en dépit du penchant que donne vôtre ſexe, vous parlerez moins que vôtre Epoux & que moi, je le ſouhaite, & je ſuis de tout mon cœur,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur.

*A Monſieur de*** du même Auteur. On veut le porter à tenir exactement les paroles qu'il donne.*

SEroit-il poſſible, MONSIEUR, que les plaintes que l'on vient de me faire fuſſent bien fondées, & que vous euſſiez manqué à la parole que vous aviez donnée pour vôtre accommodement ? Vous ſavez de quelle maniere nous avous toûjours blâmé la fourbe & deteſté la perfidie. Vous devez demeurer d'accord avec moi qu'il n'y a rien de plus pernicieux pour le commerce de la

vie que de ne pas tenir ce qu'on promet. Quelle ſûreté y auroit-il dans la ſocieté des hommes, & que pourroit-on eſperer de ſolide ſi tout rouloit ſur le changement & l'incertitude? C'eſt ſur les promeſſes que tout eſt fondé, que les Artiſans travaillent, que les Matelots ſe vont expoſer aux perils de la mer, & que le Soldat s'enrôle pour aller combattre. C'eſt ſur des paroles données que l'on jette les fondemens des ligues ou de la paix. Enfin, tout réüſſiroit heureuſement ſi la bonne foi regnoit parmi les hommes, tout ſe tourne en confuſion & en deſordre quand elle vient à manquer. Les Chefs abuſent leurs Soldats, & les Soldats abandonnent leurs Chefs. Que ne pourroit-on pas dire ſur un ſujet qui fourniroit une infinité de raiſons? Mais vous ſavez du moins auſſi bien que moi qu'il n'y a pas de plus grand bien que l'obſervation des promeſſes, & qu'il eſt impoſſible que les hommes s'en paſſent ſans devenir malheureux; vous voulez bien neanmoins que j'ajoûte une penſée qui me vient dans l'eſprit, c'eſt que l'homme eſt d'autant plus obligé à tenir ſa parole, que de tous les animaux, il n'y a que lui ſeul qui ſoit capable de pratiquer une ſi loüable maxime. Les autres qualitez ſe peuvent rencontrer par inſtinct ou par temperamment

dans les animaux. La fidelité ſe trouve aux chiens, les Tourterelles ont de la conſtance dans leur amour, & nous remarquons parmi toutes les eſpeces de bêtes que le peres & les meres aiment leurs petits. Si vous me permettez d'ajoûter encore quelques mots, je dirai que le Lion eſt genereux, que le Serpent a de la prudence, que l'Elephant a de l'eſprit, & la fourmi de la prévoïance & de l'économie. Mais il n'y a que l'homme ſeul qui puiſſe donner des paroles & s'en acquitter. Il ſe preſcrit à lui-même ce qu'il veut faire, & s'impoſe en même tems une neceſſité indiſpenſable de tenir ce qu'il a promis. Enfin, MONSIEUR, je n'aurois jamais fait ſi je voulois entrer dans le détail de tout ce qui nous doit porter à être exact dans nos paroles, je me contenterai de vous conjurer de garder fidellement celles que vous donnerez, & ſur tout dans une occaſion où il s'agit de vous tirer d'inquietude & de retablir vôtre repos. Conſiderez, je vous prie, que le proces ruïnent les familles, comme la guerre peut déſoler des Etats, ſi vous pourſuivez la maudite affaire que vous avez commencé, il faudra que vous quittiez tous les ſoins que demande vôtre Domeſtique, &. que vous renonciez à l'aſſiduité qui eſt ſi neceſſaire à la Cour. Je ne vous parle point des inimitiez,

des médiſances & des querelles, où la chicane nous peut entraîner, mais je vous dirai que l'évenement eſt toûjours incertain, & la ruïne des parties tres-infaillible. Leurs biens paſſent bien-tôt de leurs mains dans d'autres qui les ſavent mieux garder, & l'on ne voit pas que le conte de l'huitre à l'écaille les rendé ſages. Je pourrois ajoûter ce qui eſt arrivé à un Gentil-homme de ma connoiſſance qui avoit prés de trente mille livres de rente, & des pretentions bien fondées ſur des terres qui étoient à ſa bienſeance. Le droit qu'il avoit le jetta dans quatre procés. Il les pourſuivit avec tant de vigueur, & avec ſi peu de relâche qu'il les fit juger tous quatre en moins de trente ans. Il les gagna & demeura vieux, & ruïné aprés ce gain-là. Si cet exemple, ni mes raiſons ne peuvent rien ſur vôtre eſprit, je vous laiſſerai dans vôtre obſtination, & je vous plaindrai, mais je ne laiſſerai pas d'être.

*Lettre à Monſieur le Comte de N. *** pour le détourner de ſe trop expoſer aux dangers.*

EN verité, Monſieur, je tremble pour vous depuis plus d'un mois. On m'a dit que vous vous expoſez comme ſi vous aviez une douzaine de vies à perdre tous les

les matins, & que vous êtes dans une extrême impatience de vous faire tuer. Je sai qu'étant jeune & fils de Maître, il faut que vous commenciez le métier avec distinction, mais que vous demandiez à tout moment d'aller au danger, & que vous vous déguisiez pour y courir quand vous n'en obtenez pas la permission, c'est vous exposer trop souvent en simple soldat, & vouloir sans necessité perdre une vie qui pourroit être un jour fort utile, si vous la conserviez pour des occasions plus dignes de vous. J'ai sçû que Monsieur le Maréchal de C*** prend de vous les mêmes soins que feu Monsieur le Maréchal vôtre Pere avoit pris de lui, & qu'ayant vû que vous alliez encore plus loin qu'il n'avoit crû, il a été obligé de vous donner en garde à des Officiers qui ont eu ordre d'arrêter l'impetuosité de vôtre courage quand elle vous emporte un peu trop. J'avoüe que cette ardeur a quelque chose de brillant qui plaît d'abord, mais croyez-vous, Monsieur, qu'elle vous puisse acquerir une reputation fort solide? Considerez, s'il vous plaît, que la valeur a des bornes qu'il ne nous est pas permis de passer. C'est une vertu qui doit être accompagnée de plusieurs autres, & quand la prudence l'abandonne elle dege-

nere en temerité. Elle devient fureur, elle eſt regardée comme une eſpece de folie, & en cet état là on ſe fait tuer ſans ſe faire regretter; ſongez-y ſerieuſement, vous n'avez pas moins d'eſprit que de courage, & je n'oſerois vous donner des avis ſur vôtre conduite, ſi l'interêt que je prens en tout ce qui vous touche me permettoit de me taire quand il s'agit de vôtre conſervation. Car enfin, Monſieur, l'on ne peut être à vous plus abſolument que je ſuis.

Lettre ſolide d'un Beaupere à ſa Bru.

QUoi, vous ne me voulez jamais croire, & tout ce que je vous dis & rien eſt la même choſe! Qui m'oblige à vous parler comme je fais que l'interêt que je prens dans ce qui vous regarde; & ſi vous me touchiez de moins prés que m'importeroit que vous fuſſiez raiſonnable ou que vous ne le fuſſiez pas? Vous avez plus d'eſprit qu'on n'a coûtume d'en avoir à vôtre âge; & je ne ſçai point d'âge où l'on ait moins de raiſon que vous en avez. Un de mes étonnemens eſt qu'on puiſſe être ſage & folle tout à la fois: & qu'il y ait tant de travers dans vos manieres, & tant de droi-

ture dans vôtre cœur. Je ſçai bien que la jeuneſſe eſt le tems de la joye & des plaiſirs, & qu'il y auroit de l'injuſtice à vous empêcher d'en prendre, ſur tout quand ils ſont auſſi innocens que ceux que vous prenez : mais vous ne ſçavez pas que les plus innocens ceſſent de l'être quand on en fait un continuel uſage ; & qu'il vaudroit mieux en avoir un peu moins, & vous aſſurer la ſatisfaction d'en avoir toûjours. Pendant que la fortune vous eſt favorable menagez-la ſi bien qu'elle ne vous quitte jamais ; & ne prodiguez point les graces qu'elle vous fait, de peur qu'elle ne vous les retire. Il faut ſi peu de choſe pour l'irriter, & ſa colere dure ſi long-tems qu'il ſeroit quelquefois plus avantageux de ne l'avoir jamais connuë que de s'expoſer à être mal avec elle. Quelque jeune que vous puiſſiez être, vous ne l'êtes plus aſſez pour ne ſonger uniquement qu'à vous divertir : vous devez une partie de vos momens aux ſoins de vôtre menage ; & quand on eſt mere il eſt tems de commencer à être raiſonnable. Eſt-ce l'être que de ne s'inquieter de rien, comme vous faites : & ſe peut-il qu'avec tout l'eſprit que vous avez, on ne puiſſe vous mettre dans la tête que les enfans & les ſoucis des peres & des meres ſont ordinairement de même

âge? Ayez-en donc un peu je vous prie, Grand-Pere (à ce que je crois) de l'aimable petite fille à qui vous avez donné le jour, je ſuis obligé en conſcience de vous dire ce que je vous dis : & d'ajouter même que ſi elle eſt élevée auprés de vous, rien n'eſt plus contagieux que l'exemple. Je ſuis trés perſuadé que ſur le chapitre de la pudeur vous ne pouvez lui en donner que de bons : mais, à voir les diſpoſitions où vous êtes, j'ai bien peur que vous ne ſoyez pas revenuë des divertiſſemens quand elle ſera en âge d'en prendre ; & peut-être ſerez-vous la premiere à trouver mauvais qu'elle ſuive une route que vous lui aurez tracée, pour lui donner des armes contre vous, ſi quelque jour vous la querellez d'être ſenſible aux plaiſirs, & vous faire voir que ce ſera moins ſa faute que la vôtre ; à peine commencera-t-elle à begayer que je lui apprendrai la Fable que vous avez oüie dans la Comedie d'Eſope, & qu'une mere ne ſçauroit entendre trop de fois.

L'Ecreviſſe & ſa Fille, FABLE.

L'Ecreviſſe une fois s'étant mis dans la tête
Que ſa fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut ſur le champ cette réponſe honnête,
Ma mere, nous nous reſſemblons :

J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez ;
Allez droit ſi vous pouvez,
Je tacherai de vous ſuivre.

BOURSAULT.

Lettre d'un Pere à ſon fils pour l'encourager aux études.

JE ne puis mon fils, & j'en ay un chagrin qu'il m'eſt impoſſible de vous exprimer, aller à Paris faire les honneurs de vôtre Theſe. Quoique la langue que vous parlerez me ſoit inconnuë, le deſir que j'aurois de vous entendre dire de bonnes choſes me la rendroit ſans doute intelligible ; ou du moins mon amitié pour vous ſeroit aſſez ingenieuſe pour tâcher à découvrir dans les yeux des Auditeurs tout ce qui ſeroit à vôtre avantage. Je ne doute point que ma preſence ne vous animât à bien faire : mais je ſuis ſeur auſſi que vous ne laiſſerez pas de bien faire, quoi que je n'y ſois pas. Juſqu'ici il ne s'eſt preſenté aucune action d'éclat dont vous ne ſoyez ſorti avec honnenr. Sur tout, mon fils, ſi vous avez envie de bien réüſſir, ſoyez le premier à vous perſuader que cette étude, toute dégoutante qu'elle eſt, vous eſt neceſſaire pour aller à d'autres qui ſont d'une

plus grande utilité, & que tout ce qu'il y a de Docteurs au Monde ont commencé par apprendre à connoître les Lettres de l'Alphabet. Quelques heureuſes diſpoſitions qu'on ait à devenir habile homme, ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour ni d'une année : il en coûte de la peine & des veilles ; & l'aſſiduité que vous y avez apportée pendant vôtre enfance me repond que dans un âge plus raiſonnable vous y donnerez des ſoins plus importans. Quoi que ce ſoit pour vous ſeul que vous travaillerez, & que l'Erudition que vous aurez ſoit un bien attaché à vôtre ſeule perſonne, je regarderai comme une marque de reconnoiſſance du peu que j'ai fait pour vous, l'application que vous apporterez à me rendre le Pere d'un Fils habile & vertueux : & pour vous exciter par quelque choſe de plus preſſant, je vous aſsûre que je vous en aurai obligation. Tâchez donc de faire en ſorte que vôtre Pere ſoit vôtre redevable ; & forcez moy à être autant par eſtime, & par équité que je ſuis par inclination & par tendreſſe, vôtre Pere tres-affectionné,

BOURSAULT.

Lettre de Conſeil d'un Pere à ſon Fils.

VOus devez bien juger, mon Fils, que mon Emploi ne me laiſſe guéres de momens, puiſque depuis que j'y ſuis, je n'en ai encore pû trouver pour vous écrire. Il eſt vrai que j'y ai peu de repos. Je ne vous en dirois rien, ſi je n'avois beſoin de bonnes excuſes envers les Religieux dont vous vous êtes propoſé de ſuivre l'Exemple. Si vous avez la liberté de parler au R. P. Caffaro, marquez lui le mieux qu'il vous ſera poſſible, (& ne craignez pas de rien exagerer) qu'il eſt aſſurement un des hommes du Monde pour qui j'ai la plus ſincere eſtime; & que s'il y avoit quelque occaſion pour ſon ſervice où je fuſſe mis à l'épreuve, mes actions lui en diroient plus que mes paroles. Le Pere du Buc eſt d'un merite ſi diſtingué que je veux mal à Noſſeigneurs du Clergé de ce que la Penſion qu'ils lui font eſt ſi mediocre : c'eſt un reproche qu'il aura droit de leur faire quand il ſera un jour de leur Aſſemblée; & pour peu que la Juſtice veüille s'entendre avec la Vertu, peut-être que ce jour n'eſt pas trop loin.

J'ai été extrememement ſatisfait d'apprendre

l'Emploi que vous avez eu à vôtre Cerémonie de l'Avent, & de ce que vous en êtes ſorti avec ſuccez. Continuez, je vous prie, à faire une bonne application de vôtre tems, & ſi j'ai pris quelques ſoins de vous qui meritent que vous vous en ſouveniez, ne vous laſſez point de faire des actions qui meritent que je m'en ſouvienne auſſi. Vous êtes dans un âge où rien ne coûte à apprendre; & j'oſe même me flater que vous avez d'aſſez heureuſes diſpoſitions au bien. Enfin, mon fils, ſi je ſuis malheureux d'ailleurs, faites au moins que je ſois heureux en vous. Comme j'avance tous les jours dans un âge qui eſt le partage de la triſteſſe, tâchez de la diſſiper, en m'offrant de tems à autre des occaſions de joie. S'il y a une Maiſon Religieuſe où je duſſe vous ſouhaiter, c'eſt ſans doute en celle où vous êtes; les Vertus y ſont moins farouches qu'en beaucoup d'autres, & par conſequent plus faciles à acquerir: cependant, mon fils, (& je vous prie de relire pluſieurs fois ce que je vous écris) ſongez que vous n'avez encore fait aucun pacte avec Dieu qu'il vous ſoit honteux de rompre, & n'attendez pas à vous repentir que vous ne le puiſſiez plus faire avec honneur ni avec juſtice. Dieu qui connoît mon intention ſçait bien qu'elle n'eſt pas de vous

arracher à ſes Autels, s'il eſt vrai qu'il vous aît veritablement appellé ; mais au moins conſultez vous bien & de bonne foi pendant qu'il en eſt encore temps, & qu'aucune conſideration humaine n'entre dans le ſacrifice que vous lui ferez. On peut n'avoir pas les vertus d'un Religieux, qu'on ne laiſſe pas d'avoir celles d'un honnête homme : elles ſont differentes ſelon les differens endroits où elles ſe recontrent naturellement ; mais elles ceſſent d'être vertus quand elles ſont contraintes & hors de leur ſituation. Sur tout, mon fils, point de conſtance étudiée ni de zéle affecté : que la verité ſoit inſeparable d'une victime que vous voulez offrir à un Dieu qui eſt la Verité même, & ſi vous ne vous ſentez pas aſſez de forces pour achever ce que vous avez commencé, je ſçai aſſez qu'elles ſont vos inclinations pour n'avoir jamais les bras fermez quand il s'agira de vous recevoir. Vous n'aurez pas de peine à vous le perſuader, quand vous vous ſouviendrez de l'amitié que j'ai toûjours euë pour vous ; & que vous ſçaurez qu'elle augmente de jour en jour, & que je ſuis avec plus de tendreſſe que je ne puis vous en témoigner, vôtre tres-affectionné Pere.

BOURSAULT.

Lettre de juſtification.

JE ne ſçai, Monſieur, ce que vous pouvez trouver de ſi horrible dans la Lettre que j'ai écrite à l'Abbé *** Si vous l'aviez vuë à loiſir, & examiné ſans prévention, je doute qu'avec autant de probité que vous en avez, vous l'euſſiez condamnée ſi facilement, puiſque je n'y ai rien mis dont vous ne ſoiez mieux inſtruit que moi. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt, Monſieur, que ſi vous nommez celle-là horrible, je ne puis deviner quel nom vous donnerez à celles qui lui ſuccederont; car vous vous imaginez bien que je n'en demeurerai pas là, ſur tout aiant l'équité pour moi, & trouvant une matiere inépuiſable. Que l'Abbé *** ne préſume pas que je l'aie ſi long-tems laiſſé joüir de la ſtupidité de Monſieur le Preſident pour en vouloir être la dupe. Quelque ſoin qu'il ait pris de ſe cacher, je me ſuis quelquefois trouvé où il ne croyoit pas que je fuſſe; & l'appui qu'il prétends s'être fait ſera peut-être la premiere choſe qui tombera ſur lui quand j'aurai dévoilé la verité qu'il a continuellement déguiſée. L'Ennemi le plus foible n'eſt pas toûjours le moins dangereux; & ſouvent

une mediocre injuſtice, qu'on neglige de reparer, en fait découvrir de ſi grandes qu'elles ſont irreparables. Enfin, Monſieur j'ai de juſtes ſujets de me plaindre de l'Abbé*** & peut-être des moyens infaillibles de m'en vanger. Mon grand chagrin dans une occaſion ſi fâcheuſe, c'eſt de vous engager à devenir mon ennemi : mais j'y ſuis malheureuſement contraint par la même fatalité qui vous force à approuver l'injuſtice qu'on m'a faite, malgré l'integrité que vous avez toûjours euë ; & malgré le reſpect ſincere avec lequel j'ai toûjours été, Monſieur, Vôtre tres-humble, &c. FURETIERE.

Lettre de juſtification de Mr. le Chevalier de Meré à Monſieur de la Sequiniere.

JE ſai, Monſieur que vous dites du bien de moi par tout où vous êtes, & je vous en ſuis trés-obligé ; Peut-être auſſi que j'en dirois encore plus de vous, ſi j'allois dans le monde. Car j'eſtime beaucoup vôtre merite, & je ſuis fort reconnoiſſant. Mais il y a plus de ſix mois que je ſuis dans un deſert, où tout ce qui me vient dans l'eſprit des perſonnes que je priſe le plus, demeure dans ma penſée ; car ne voyant que des trou-

peaux ; & des gens qui cultivent la terre, à qui me pourrois-je communiquer ? Ce n'eſt pas qu'autrefois je ne me ſois plaint aux foreſts & aux rochers, & j'ai le cœur encore aſſez malade pour renouveller mes plaintes ? Mais le tems m'a fait oublier ce langage, & quand je ſuis ſeul je ne parle que fort rarement. Je ne comprens donc pas qu'on vous ait pû rapporter que je parle mal de vous, & vous m'écrivez que cela vous fache d'autant plus que vous avez pris garde en pluſieurs rencontres que je rebute la médiſance, & celle-même où il paroît le plus d'adreſſe & d'eſprit. En effet, je n'aime pas à médire ni à flater, & ſur tout je me ſens une grande averſion à médire. Je vous aſſeure de plus que ſi je n'ai pas acquis d'excellentes vertus ni de rares qualitez, je puis dire au moins que je n'ai que bien peu de ces défauts, dont il ne coûte guere à ſe corriger. Et la médiſance eſt un de ceux, dont on ſe défait le plus aiſement. Il me ſemble auſſi qu'elle n'eſt pas à la mode, & que les plus malins de la Cour auroient honte de s'en mêler, pour peu qu'ils connoiſſent la bien-ſeance, & ce qui plaît aux honnêtes gens. D'ailleurs quand je ſerois un ingrat & que je n'aurois nul égard à tout ce que je viens de dire, il faudroit encore que

j'euſſe perdu le ſens pour vouloir nuire à vôtre reputation ; puiſque mon interêt m'engage à ſouhaitter que tout le monde faſſe cas de vous. Car vous comprenez bien que plus on eſt perſuadé de vôtre merite, plus les loüanges que vous me donnez me ſont avantageuſes. Sans mentir je ne puis deviner la cauſe des mauvais offices qu'on m'a rendus auprés de vous, ſi ce n'eſt peut-être que vous me loüez part tout, & qu'on vous aura dit d'une maniere, qui n'eſt que trop en uſage, d'où vient que vous loüez tant cet homme qui ne ſe laſſe point de vous dénigrer, pour vous faire entendre plus délicatement tout le contraire. Ce pourroit bien être que ces loüanges dont vous me comblez, m'ont valu cela par une autre voye, & que des envieux qui ne les peuvent ſouffrir, m'ont donné ce coup de griffe. Car vous ne ſauriez vous imaginer comme on me porte envie tout malheureux que je ſuis. Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, vous devez croire que l'amitié que vous me témoignez eſt bien reconnuë ; & que je ſuis ſincerement vôtre tres-humble ſerviteur.

Lettre de juſtification.

JE ſuis homme d'honneur, & je ne ſuis pas ſans jugement, mais je n'aurois ni jugement ni honneur ſi j'avois fait ce qu'on vous a rapporté de moi. Ce rapport eſt faux de toute fauſſeté, & vous en ſerez bien-tôt éclairci par les ſuites. Alors vous aurez regret de vous être ſi legerement laiſſé ſurprendre à la calomnie, & d'avoir pû ſoupçonner qu'un honnête homme ſoit capable de s'oublier lui-même, & de ceſſer un moment d'être honnête homme. Je pretends que mes amis ayent bonne opinion de ma probité; car mes ennemis l'ont malgré qu'ils en ayent, & ils ſont bien éloignez de croire ces choſes, puiſque c'eſt eux qui les inventent, Je ſuis, &c.

Lettre d'Avis, de Madame de S'*** au Comte de *Buſſy*.

JE viens de recevoir vos Lettres de Creſſia, mon cher Couſin, qui m'ont donné quelque conſolation, car je ſuis accablée de triſteſſe; j'ai vû mourir depuis dix jours

mon cher Oncle. Vous ſçavez ce qu'il étoit pour ſa chere Niece. Il n'y a point de bien qu'il ne m'ait fait, ſoit en me donnant ſon bien tout à fait, ſoit en conſervant & en rétabliſſant celui de mes enfans. Il m'a tirée de l'abime où j'étois à la mort de Mr. de S*** il a gagné des procés : il a remis toutes mes terres en bon état : il a payé nos dettes : il a fait la terre ou demeure mon fils, la plus jolie & la plus agreable du monde. Il a marié mes enfans. En un mot, c'eſt à ſes ſoins continuels que je dois la paix & le repos de ma vie. Vous comprenez bien que de ſi ſenſibles obligations & une ſi longue habitude font ſouffrir une cruelle peine quand il eſt queſtion de ſe ſeparer pour jamais. La perte qu'on fait des vieilles gens n'empêche pas qu'elle ne ſoit ſenſible, quand on a de grandes raiſons de les aimer, & qu'on les a toûjours vûs. Mon cher Oncle avoit quatre-vingt ans. Il étoit accablé de la peſanteur de cet âge. Il étoit infirme & triſte de ſon état. La vie n'étoit plus qu'un fardeau pour lui : Qu'euſt-t'on donc voulu lui ſouhaiter ? Une continuation de ſouffrances ? Ce ſont ces reflexions qui ont aidé à me faire prendre patience. Sa maladie a été d'un homme de trente ans. Une fiévre continuë, une fluxion ſur la

poitrine, en ſept jours il a fini ſa longue & honorable vie avec des ſentimens de pieté, de penitence & d'amour de Dieu qui nous font eſperer ſa miſericorde pour lui. Voilà mon cher Couſin, ce qui m'a occupée & affligée depuis quinze jours. Je ſuis penetrée de douleur & de reconnoiſſance. Nos cœurs ne ſont point ingrats, car je me ſouviens de tout ce que la reconnoiſſance & l'amitié vous fit penſer & écrire ſur le mérite & ſur les qualitez de M. de S. Aignan. Nous ſommes bien loin d'oublier ceux à qui nous ſommes obligez. J'embraſſe ma Niéce, je la plains des maux qu'elle a eus, & je l'éxorte autant qu'il eſt en moy, à ſe bien porter; car aprés le ſalut, je mets la ſanté au premier rang, & je prie Dieu qu'il vous conſerve tous deux. Il me ſemble que c'eſt ſouhaiter en même tems que vous m'aimiez longues annés; car je m'imagine que nous ne nous aviſerons jamais de mettre à nos amitiez d'autres bornes que celles de nos vies.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de S***.*

LA perte que vous avez faite de Mr. vôtre Oncle me touche ſenſiblement, & le peu de liaiſon qu'il y avoit entre lui & moi

vous

vous doit empêcher de croire qu'il y ait autre choſe que vôtre douleur qui m'afflige. Comme vous dites, Madame, nous ne ſommes pas ingrats vous & moi. Le ſang & vôtre vie que vous avez paſſée avec Mr. vôtre Oncle, ne ſçauroient vous rendre ſa perte plus ſenſible qu'à moi celle de mon cher ami S. Aignan, par les obligations grandes & frequentes que je lui ai euës toute ma vie : Dieu leur faſſe miſericorde, & je n'en doute pas, car l'Abbé de Coulanges étoit un homme de bien, & le Duc de S. Aignan avoit beaucoup de Religion. Vôtre Niece a tellement pris a cœur les affaires de ſes terres, qu'elle s'en eſt incommodée : elle a une fluxion ſur un œil pour avoir lû trop de vieux titres. Cela l'empêche de vous témoigner elle-même la part qu'elle prend à vôtre affliction ; mais je vous aſſure qu'elle y eſt auſſi ſenſible que moi. Vous avez raiſon, ma chere Couſine, de croire que nous nous aimerons toûjours, nous ne ſçaurions mieux faire.

Lettre de Recit de Mr. Bourſault à Mr. le Préſident Perrault.

MONSIEUR,

VOus me fiſtes l'honneur de me mander par la derniere Lettre que vous eûtes la bonté de m'écrire, que vous ne ſçaviez

plus que me répondre touchant la maladie de Monſieur Dupré, & je vous avoüe que je ſuis dans la même peine, & que je ne ſçai plus que vous en dire. Je vous ay tant de fois fait eſperer ſa convaleſcence, & vous ay ſi peu tenu parole, que je n'oſe plus me hazarder à promettre quoi que ce ſoit ſur la foi des Medecins. Depuis le commencement de cette maladie juſqu'à preſent je ne leur ay preſque rien oüi dire que les évenemens ayent juſtifié; & tout ce que je vois d'aſſuré, ou du moins qui me paroit tel, c'eſt, Monſieur, qu'il n'y a aucun danger pour ſa perſonne: mais en verité je n'oſe m'imaginer que la guériſon en ſoit prompte, ſur tout dans une ſaiſon plus propre à faire perdre la ſanté qu'à la faire revenir. Il y a huit jours paſſez qu'on l'a mis au lait d'Aneſſe; & s'il en faut croire Monſieur Laurenceau, ſa poitrine en eſt beaucoup ſoulagée: mais comme je ſuis reſolu à ne plus juger des remedes que par leurs effets, il me pardonnera, s'il lui plaît, ſi je laiſſe encore paſſer quelques jours avant que d'ajoûter foi à ſes paroles. Hier il y eut encore une Conſultation entre les trois Medecins, qui en ont déja fait tant d'inutiles, & qui diſent continuellement: *Cliſterium donnare, poſtea ſeignare, enſuita purgare.* Otez-leur

cela, vous leur ôterez plus de la moitié de leur ſcience. Tout attenué qu'eſt ce pauvre Malade, ils lui ont ordonné de nouvelles ſaignées; & dans l'état où il eſt, il me ſemble que la nature a plus beſoin d'être fortifiée qu'affoiblie. On verra par la ſuite ſi la Faculté a raiſon: mais juſqu'ici elle ma inſpiré autant de mépris pour elle que j'ai de reſpect pour vous, & de paſſion d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur.

Lettre d'avis de Monſieur Raſin à M. Bourſault.

JE dois ce ſoir, moi indigne, ſouper avec Meſſieurs de Vandôme, de la Farre, l'Abbé de Chaulieu, & quelques autres de ce Mérite, ou approchant, à qui j'ai dit que le vôtre ne paroiſſoit petit qu'à ceux qui ne le connoiſſoient pas. Je leur ay ſoûtenu que Moliere, dont les Ouvrages ont tant de réputation, & ſi juſtement, ne faiſoit pas mieux des Vers que vous; & je me ſuis offert à les en faire convenir s'ils vouloient avoir autant d'équité qu'ils ont d'eſprit. A vous dire vrai, je croi m'être un peu trop avancé, mais cela vous regarde

plus que moi ; & ſi je ne ſors pas de cette Affaire à mon honneur, ce ſera encore moins au vôtre. Aidez-moi, je vous prie, à me faire tenir la parole qui m'eſt échapée ; & ne manquez pas toute choſe ceſſante, de m'envoyer la Scene que Momus & Phaéton font enſemble, où j'ai trouvé d'auſſi beaux Vers qu'on en puiſſe faire, ſans en excepter qui que ce ſoit. Je l'étudierai avec tant de ſoin, & la réciterai avec tant de feu que je me trompe fort ſi je ne la leur fais trouver bonne. Sur tout, un peu plus de diligence que vous n'avez coûtume d'en avoir. Je n'ai pas trop de tems pour la beſogne que j'ai à faire ; & pour peu que nous fuions je vous laiſſe à penſer de qui l'on ſe moquera le plus. Ne perdez pas un moment à me donner la ſatisfaction que j'attens de vous ; & je me flâte que vous en recevrez de moi une entiére. Je vous donne le bon jour.

RAISIN.

Réponce de Mr. Bourſault à Monſieur Raiſin.

A Quoi, diable, vous êtes vous engagé ? & que pouviez-vous faire de pis contre moi que d'expoſer mes Vers à une Critique ſi délicate ? Je ſçai bien qu'il n'y a point

d'Approbation plus glorieuſe : & que le plus grand honneur que je puiſſe avoir ſeroit de la mériter : mais vous me parlez de Gens trop accoûtumez à voir de belles choſes pour en applaudir de médiocres ; & quelque deſſein que vous ayïez eu quand vous avez dit que Moliére ne faiſoit pas mieux des Vers que moi, c'eſt une héréſie dont je ſerois au deſeſpoir d'être ſoupçonné. Je vais tranſcrire la Scéne que vous me demandez, non dans la penſée de lutter avec un auſſi habile homme que celui avec qui vous avez eu l'imprudence de me comparer : il y a trop d'inégalité de mes forces aux ſiennes ; & le chemin qu'il a pris pour aller à la gloire y conduit ſi droit que je me contenterois de l'y ſuivre de bien loin. Quant au reſte, démêlez-vous en comme vous pourrez. Comme je n'ai point de part à l'entrepriſe, je conſens à n'en point avoir au ſuccés, perſuadé que ſi vous réuſſiſſez il y aura plus de vôtre mérite que du mien ; & que ce ne ſera pas la premiere méchante choſe que vous ayez fait valoir. Je m'impoſe ſilence pour écrire ce que vous me demandez.

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur.

Pour demander un emploi.

VOs audiances du matin & d'aprés dînée ſont toûjours ſi chargées de monde, que quand on vous va trouver dans ces temps-là, cela s'appelle vous voir ſans vous voir, & vous parler ſans vous parler. Pour moi qui n'en merite pas d'autres plus particulieres, je prens le parti de vous écrire. Une perſonne de merite, & qui a l'avantage d'être aſſez connuë de vous, a beſoin d'un emploi; cette perſonne a ſervi le Roi également bien dans la plume & dans l'épée, je croi que vous en pouvez donner dans tous les deux exercices. La perſonne pour qui je parle eſt chargée d'une grande famille, & de plus eſt un honnête homme: je croi que ces deux motifs, ſeront aſſez forts pour vous faire agir en ſa faveur, vous à qui il ſuffit de faire naître l'occaſion d'obliger, & qui en avez l'inclination auſſi bien que le pouvoir. Comme je ſçai que vos grandes occupations pourroient empêcher que vous ne m'honoriez d'un mot de réponſe, je ne manquerai pas de l'aller ſçavoir chez vous, & de vous aſſurer que je ſuis avec tout le reſpect qui vous eſt dû,

Vôtre, &c.

Billets ou Lettres familieres écrites à Mr. de Santueil par differens Auteurs.

La Donna Salpetria au Marquis de la petite Maiſonniere ,

SALUT.

CE n'eſt point moi qui ai chargé de Lettres le valet de pied de Monſieur du Maine , je n'eûs pas le tems d'écrire à perſonne , je croi que vous n'auriez pas voulu que je perdiſſe la Meſſe pour vous écrire , je ſuis fort-mal contente que vous m'ayez comparé à la Maréchale Detré dans la lettre que vous écrivez à Monſieur du Maine , cela eſt bien vilain de ne point entendre raillerie ; puiſque cela eſt , je ne plaiſanterai plus avec vous , & je vous parlerai toûjours ſerieuſement , ce n'eſt point moi qui vous ai donné des épitetes , & vous ſçavez bien qui c'eſt qui vous a appellé Salpetria & le Marquis de la petite Maiſonniere ; nous ferons tout-à-fait broüillés , ſi vous ne m'envoiez les Vers que vous avez pour moi , c'eſt une mauvaiſe raiſon de dire que c'eſt parce qu'ils ſont latins , que vous ne me les voulez pas faire voir , vous venez de m'en en-

voïer qui le ſont, & je les ferai expliquer par Monſieur du Maine ou par quelque autre connoiſſeur, adieu Monſieur le Chanoine regulier, je crains que vous vous ne caſſiez la tête en faiſant la culbute, & que l'on ne rebarboüille vôtre portrait.

Lettre du Pere de la Ruë, à Mr. de Santueil.

IL faut, Monſieur mon cher Confrere, que vous aïez par devers vous un grand fond de modeſtie pour eſtimer l'amitié de gens faits comme nous, aïant comme vous l'avez le cœur des Princes & des Princeſſes; ce n'eſt pas aſſurement ce dernier avantage que je vous envie, car je ſuis mauvais Courtiſan; mais l'objet de mon envie eſt cette grandeur d'ame, qui vous rend capable des petits ſoins, & des amitiez communes & populaires au milieu de tant de faveurs des premieres têtes du Roïaume. Il faut que la vôtre ſoit bonne pour ne point tourner à un vent ſi violent, de reputation & de faveur. J'en ai toute la joïe qu'un veritable ancien & ſincere ami peut reſſentir, de la fortune d'une perſonne tendrement & rudement aimée. Je vous rends mille graces de vôtre liberalité, j'en ferai le meilleur uſage qu'il ſera poſſible, & le pavé n'en ſera point

gâté, car il n'en tombera rien à terre. Je vous renvoie les deux billets de Monſieur le Duc du Maine, auſſi bien que la grande Lettre que vous m'avez déja confiée. Vous avez trouvé le moïen de faire goûter les delices des Muſes à la Cour, d'où elles étoient bannies ſans vôtre credit. Je ſuis tout à vous de tout mon cœur, qui eſt auſſi plein de feu pour vous, que ma cheminée eſt glacée, auſſi bien que mes deſirs qui refuſent à ma plume empreſſée de vous écrire un plus long Billet.

DE LA RUE.

Lettre du Pere Bourdaloüe, au même.

D'Un cœur auſſi bon & auſſi grand que le vôtre, il n'y a rien qu'on ne doive attendre. Si cela eſt Monſieur, oubliez toutes mes fautes, & pour m'en donner une marque certaine, ne vous contentez pas de m'envoïer ici les mots que vous me faites eſperer. Venez les apporter vous même & ſoïez ſeur que vous y ſerez encore mieux reçû que vos ouvrages. C'eſt pourtant beaucoup dire, car quelle eſtime n'y a-t-on pas, pour tout ce qui vient de vous? Vous ni trouverez pas comme à Chantilli des Princeſſes du ſang, ni des Alteſſes Séréniſſimes

qui nous faſſent leur cour ; on me charge de vous dire que vous y ſerez écouté comme un oracle, & qu'on ſe tiendra d'autant plus obligé de la bonté que vous aurez de vous abaiſſer juſqu'à nous. Je me reſerve donc, Monſieur, à vous faire alors une reparation ſolemnelle de tout ce que vous avez à me reprocher, & cependant je vous ſupplie de croire que je ſuis l'homme du monde qui vous honore plus ſincerement & plus cordialement, & ſans exception.

Vôtre tres-humble &c.

BOURDALOUE.

Lettre de Monſieur l'Abbé Fenelon Archevêque de Cambray, à Mr. de Santueil.

JE n'ai jamais été plus touché que je le ſuis, Monſieur, de vôtre Muſe & des preſens qu'elle me fait ; mais vous devez excuſer un ſilence qui ne vient que de mes embarras. Il y a ſix ſemaines que j'ai fait banqueroute au Parnaſſe pour n'entendre parler que d'Avocats & de Banquiers. Jugez par-là, Monſieur, combien Apollon a de graces pour moi dans le recueil de vos Vers : je vais m'y délaſſer aprés avoir lû tout ce qu'il y a de plus dégoûtant dans le ſtile de procedure. Les loüanges que vous me don-

nez m'enſeignent ce que je dois faire, & je les reçois avec reconnoiſſance ſur le pied d'inſtructions. Perſonne n'eſt, Monſieur, plus veritablement que moi vôtre trés-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

L'ABBE FENELON.

Lettre de Monſieur l'Abbé de Cordemon. Au même.

VOſtre derniere Piece, Monſieur, eſt ſi belle, que je vous prie inſtamment de me l'envoïer. Je la lirai plus d'une fois aſſurement; car j'y trouve bien de la Poëſie & un tour qui me charme. Vous égalez par vos Vers heroïques & par vos Odes, Virgile & Horace, & l'on peut vous dire, ſans vous flater,

Carmina quid Flacci legerem, quid ſcripta Maronis?
Tu mihi nunc Flaccus, tu Maro ſolus eris.

Faites moi la grace de me croire tout à vous.

L'ABBE' DE CORDEMON.

Lettre de Mr. de Meaux à Monſieur de Santüeil.

J'Ai reçû, Monſieur, avec bien de la joïe & de reconnoiſſance le beau preſent que vous m'avez fait. Je me ſuis hâté de lire l'Epi-

tre dédicatoire & j'y ai trouvé un Eloge de Monſieur Pelletier, qui m'a paru trés-fin & trés-délicatement traité. Je reverrai avec plaiſir dans ce racourci & dans cet ouvrage abregé, toute la beauté de l'ancienne Poëſie des Virgiles, des Horaces, &c. dont j'ai quitté la lecture il y a long-tems. Et ce me ſera une ſatisfaction de voir que vous faſſiez revivre ces anciens Poëtes, pour les obliger en quelque ſorte de faire l'éloge des Heros de nôtre ſiecle, d'une maniere moins éloignée de la verité de nôtre Religion. Il eſt vrai, Monſieur, que je n'aime pas les fables, & qu'étant nourri depuis beaucoup d'années de l'Ecriture ſainte, qui eſt le treſor de la verité; je trouve un grand creux dans ces fictions de l'eſprit humain, & dans ces productions de ſa vanité. Mais lorſqu'on eſt convenu de s'en ſervir comme d'un langage figuré pour exprimer d'une maniere en quelque façon plus vive, ce que l'on veut faire entendre, ſur tout aux perſonnes accoûtumées à ce langage, on ſe ſent forcé de faire grace au Poëte chrétien, qui n'en uſe ainſi, que par une eſpece de neceſſité. Ne craignez donc point Monſieur, que je vous faſſe un procés ſur vôtre livre, je n'ai au contraire que des actions de grace à vous rendre. Et ſçachant que vous avez dans le

fond autant d'eſtime pour la verité, que de mépris pour les fables en elles-mêmes, j'oſe dire, que vous ne regardez non plus que moi, toutes ces expreſſions tirées de l'ancienne Poëſie, que comme le coloris du tableau : & que vous enviſagez principalement le deſſein & les penſées de l'ouvrage, qui en ſont comme la verité, & ce qu'il y a de plus ſolide. Je ſuis Monſieur,

Vôtre très humble & très-obéïſſant ſerviteur, BOSSUET, Ev. de Meaux.

Lettre de Monſieur Nicole à Mr. de Santueil.

JE n'ai jamais été aſſez fin, Monſieur, pour chercher des raiſons de ne pas approuver des pieces que l'on lit avec plaiſir, comme vôtre Poëme de Pomone & vôtre Penitence, & il me ſemble que toutes les raiſons qu'on peut inventer pour montrer qu'on a tort de trouver bon ce qu'on trouve bon par un ſentiment interieur, qui prévient la raiſon, ne ſçauroient être que fauſſes. Je crois au contraire que c'eſt un trés-grand defaut dans une piece que d'avoir beſoin pour plaire d'un amas d'argumens qui vont approuver qu'on a tort de n'y pas prendre plaiſir. Quand le dégoût eſt formé on ne le détruit pas par raiſonnement. C'eſt donc

rendre à ces pieces un témoignage très-avantageux que de dire ſitôt que je les ai lûes, quoique j'euſſe entre les mains certains écrits qui m'attiroient beaucoup, je ne pus m'empêcher d'en réïterer la lecture & que ce ne ſera pas la derniere fois. Le reſte n'eſt que de Philologie qui a auſſi peu de fin que ces génealogies dont parle Saint Paul : ce qu'il appelle *Genealogias interminatas*. Ainſi il y a long-tems que j'ai fait réſolution de ne m'en mêler jamais. En un mot, Monſieur, je ne ſuis point du tout Philologue ni du nombre de ceux qui prennent parti ſur les pieces d'éloquence ou de Poëſie ; mais je me contente d'être de ceux qui ſentent les belles choſes comme celles que vous donnez au public & qui les eſtiment ſincerement, quoi qu'il ne merite pas d'être nommé entre les approbateurs.

NICOLE.

Lettre de Monſieur de la Bruyere à Mr. de Santueil.

VOulez-vous que je vous diſe la verité mon cher Monſieur je vous ai fort bien defini la premiere fois, vous avez le plus beau genie du monde & la plus fertile imagination qui ſoit poſſible de concevoir, mais

pour les mœurs & les manieres, vous êtes un enfant de douze ans & demi : à quoi penſez vous de fonder ſur une mépriſe, ou ſur un oubli, ou peut-être encore ſur un mal entendu des ſoupçons injuſtes & qui ne convenoient point aux perſonnes de qui vous les avez contées. Que Monſieur le Prince & Madame la Princeſſe ſont très-contens de vous, qu'ils ſont très-incapables d'écouter les moindres raports, qu'on ne leur en a point fait ; qu'on a point dû leur en faire ſur vôtre ſujet, puiſque vous n'en avez point fourni de prétexte, que la premiere choſe qu'ils auroient faits, auroit été de condamner les rapporteurs, voilà leur conduite : tout le monde eſt fort content de vous, vous loüe, vous eſtime, vous admire : & vous reconnoitrez que je vous dis vrai ; la circonſtance du paſſé eſt foible contre les aſſurances que vous donne avec plaiſir & avec une eſtime infinie,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obeiſſant ſerviteur.

DE LA BRUYERE.

REMARQUES.

Si nous entreprenions de loüer un homme illuſtre & couvert de gloire, il faut que

nos expreſſions ſoient proportionnées à la grandeur du ſujet. Voici à peu prés de quelle maniere Ciceron fait l'éloge de Pompée.

ELOGE DE POMPE'E.

QU'eſt-ce qui manque à ce grand homme que nous vouluſſions lui donner? Eſt-ce la ſcience militaire, lui qui dés ſon enfance, avoit appris la Guerre, & s'étoit mis en état d'en avoir le ſupréme commandement? Il a défait plus d'Armées que ſes égaux en âge n'en ont vû. Il a merité autant de triomphes qu'il a combatu en divers païs. Il a remporté autant d'eſpeces de victoires, qu'il y a de genres de Guerre. Eſt-ce de l'eſprit qu'il faudroit à un homme qui ne s'eſt jamais trompé à prevoir les choſes, à un homme dont les conſeils ſembloient regler les évenemens, à qui enfin une fortune extraordinaire & un merite conſommé ont fait rendre plus d'honneurs que l'on n'en doit à un homme? Nos Provinces, les Nations libres, les Rois & les Peuples ont-ils pû ſouhaiter, ont-ils pû imaginer un homme plus continent, & qui eût plus de pureté dans ſes mœurs?

ELOGE DE M. DE TURENE.

C'Etoit un homme ſage, modeſte, libe-
ral, deſintereſſé, devoüé au ſervice du Prince & de la Patrie, grand dans l'adverſité par ſon courage, dans la proſperité par ſa modeſtie, dans les difficultez par ſa prudence, dans les perils par ſa valeur, dans la Religion par ſa pieté : ſoit qu'il falut preparer les affaires ou les décider, chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience, ſoit qu'il falût prevenir les deſſeins des ennemis par la hardieſſe, ou diſſiper les craintes & les jalouſies des Alliez par la prudence, ſoit qu'il falût ſe moderer dans les proſperitez ou ſe ſoutenir dans les malheurs de la guerre, ſon ame fut toûjours égale ; il ne faiſoit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face. Heureux ſans orgüeil, malheureux avec dignité, & preſqu'auſſi admirable lors qu'avec jugement & avec fierté il ſauvoit les reſtes des troupes battuës à Mariendal, que lorſqu'il battoit lui-même les Imperiaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes il forçoit toute l'Allemagne à demander la Paix de Munſter à la France.... Il cherchoit à ſoumettre les Ennemis non pas à les perdre :

il eût voulu pouvoir attaquer ſans nuire, ſe défendre ſans offenſer, & reduire au droit & à la juſtice ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence : Enfin il s'étoit fait une eſpece de morale militaire qui lui étoit propre : il n'avoit pour toute paſſion que l'affection pour la gloire du Roi, le deſir de la Paix, & le zele du bien public : il n'avoit pour ennemis que l'orgueil, l'injuſtice & l'uſurpation. Il s'étoit accoutumé à combattre ſans colere, à vaincre ſans ambition, & à triompher ſans vanité : & à ne ſuivre pour regle de ſes actions, que la vertu & la ſageſſe. *Flechier en ſon Oraiſon Funebre.*

*A Madame de *** en lui envoïant le Portrait de Monſieur l'Abbé de ....*

EN verité, MADAME, vous êtes heureuſe d'avoir un Oncle tel que Monſieur l'Abbé de **. Jamais vertu ne fut plus aimable que la ſienne. Encore qu'elle ne ſe ſente point de nos infirmitez, elle s'y accommode parfaitement. Cet homme admirable a une averſion extrême pour toutes ſortes de vices, & cependant il ne regarde qu'avec pitié les perſonnes qui ont le malheur d'y tomber. Il ne ſe pardonne

rien, & il eſt indulgent à la plûpart des fautes qu'il voit commettre. Enfin, MADAME, il donne des roſes & garde des épines, il n'eſt auſtére que pour lui ſeul, & il a une douceur charmante pour tout le monde. C'eſt par-là qu'il fait aimer la vertu, & qu'il corrige tous ceux qui le voïent ſans les reprendre. Je penſe que vous ne ſerez pas fâchée de m'avoir demandé mon ſentiment ſur une choſe dont peu de gens vous peuvent mieux rendre compte que moi, & je puis même vous aſſûrer que perſonne ne prend plus d'interêt que moi en tout ce qui regarde vôtre maiſon. Je ſuis tout à vous.

*A Monſieur de *** en lui envoïant le Portrait de Mad. la Marquiſe de...*

VOus voulez donc, MONSIEUR, que je vous faſſe connoître Madame la Marquiſe de *** avant que vous l'alliez voir à ſa maiſon de Campagne. C'eſt une perſonne d'une beauté charmante, & d'un merite extraordinaire. Elle reçoit peu de viſites dont bien de gens enragent dans l'ame; mais elle eſt ſi reverée, qu'on n'oſe murmurer tout haut du tems qu'elle ſe donne à elle ſeule. Voulez-vous que j'emprunte l'expreſ-

ſion d'un fameux Auteur ? C'eſt *une lumiere qui fuit les yeux & qui cherche l'obſcurité.* Ceux qui vous ont loüé les agrémens de ſa converſation, n'ont pû parler que par conjecture. Ils ont été bien-aiſes de ſe faire honneur, en vous laiſſant juger qu'ils voïoient quelquefois une perſonne ſi accomplie. Vous allez goûter avec tant de joie le privilege que je vous ait fait accorder, que je ſuis reſolu de ne vous voir de quinze jours pour n'être pas accablé des remercimens que vous me feriez dans les premiers tranſports de vôtre reconnoiſſance.

Pour ce qui regarde Mademoiſelle de Sc. tout ce qu'on vous en a dit, eſt encore au deſſous de ce que l'on vous en pouvoit dire. Je ſuis tellement à elle, & j'en ai donné ſi ſouvent des témoignages publics & particuliers que je conſens que vous rejettiez mes ſentimens comme un peu ſuſpects. Mais que direz-vous des loüanges qui lui donnent deux hommes qui en meritent tant eux-mêmes ? Voici de quelle maniere ils en parlent en propoſant de faire un voïage en Italie.

Ne vous ſemble-t-il pas que Mademoiſelle de Sc. y devroit venir auſſi, afin de ne rien regretter de tout ce que nous laiſſerions derriere nous, & de ne plus tourner la tête vers les lieux que nous quitterions. Cette *admirable fille ne ſe dé-*

plairoit pas au païs de Lucrece & de Virginie. Elle ſeroit digne de Rome, & Rome digne d'elle, ſi Rome étoit encore ce qu'elle fut autrefois. Apprenez moi, je vous prie, où cette rare Perſonne s'eſt formé l'ame, l'eſprit & le cœur? N'y a-t-il point d'incompatibilité à être ſi vertueuſe, ſi ſpirituelle, ſi ſincere & ſi modeſte tout enſemble? Les Sciences lui ont-elles été revelées? Comment ſait-elle, ſans etudier, ce que les hommes les plus doctes ſavent à peine aprés avoir étudié toute leur vie? Que vous êtes heureux d'avoir une telle Amie! Que je ſerois heureux, ſi j'étois aſſez honnête homme pour pretendre à une ſi grande gloire, & au bonheur de voir tous les jours une perſonne ſi admirable! ſi je n'ai l'avantage de la voir & de l'entendre, faites en ſorte que j'aie quelque part en ſon amitié. Je ne pretends pas en avoir autant que vous en ſon eſtime, quoique je lui aye voüé toute la mienne. C'eſt un honneur trop relevé pour un malheureux qui ne ſe croit plus du monde, & qui n'a pas la vanité de vouloir partager également avec vous un bien que vous devez poſſeder entierement. Il me ſuffira, &c. Vous voïez bien, mon cher Monſieur, que c'eſt Balzac qui parle, & vous jugez aiſément de la difference qu'il y a du témognage de ce grand Homme à ce que pourroit dire vôtre tres-humble ſerviteur. Je ne vous rapporte

pas même tout ce que ce fameux Auteur ajoute à ce que je viens de citer. Mais il faut que vous voïez de quelle maniere il finit une Lettre ſi longue. *Je ne puis m'épuiſer en vous parlant d'elle, & la plume qui me tombe des mains ſur tous les autres ſujets, a bien ſecondé les mouvemens de mon cœur qui l'ont fait agir ſi long-tems.*

RE'PONSES A DES LETTRES DE LOÜANGE.

Réponſe à un Homme d'un grand eſprit.

QUAND je conſidere la derniere Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'ecrire, vous me paroiſſez plus grand qu'à l'ordinaire, & je n'ai pas regret de vous voir au deſſus de moi, puiſque je trouve que vous vous êtes mis au deſſus de vous-même. Les loüanges que vous me donnez, ſont ſi belles & d'un tour ſi ingénieux, que je ſerois plus glorieux de les avoir données que de les avoir reçûës. Je ſuis charmé du portrait que vous faites de nôtre Princeſſe. Il eſt ſi beau & ſi riche, que ne ſai ſi je n'ai pas plus de plaiſir à le voir, que je n'en aurois à regarder cette aimable perſonne elle-même. Vous

ajoutez des graces à celles qu'elle a, & je puis dire que vous avez imaginé ce que la peinture ne ſauroit faire voir, &c.

*A Madame de ****

EST-il poſſible MADAME, que vous ne puiſſiez endurer les loüanges qu'on vous donne, & que vous n'aïez pû vous y accoutumer depuis le tems que vous en recevez de toutes parts; Vous êtes à plaindre d'être de cette humeur-là, & ſi vous ne changez vous n'avez qu'à vous preparer à bien ſouffrir. Pour moi, MADAME, je vous admire trop pour ne pas vous déplaire en cela autant que perſonne. Je vous demande pardon par avance de tous les chagrins que je vous pourai donner quand je n'aurai pas la force de renfermer dans mon cœur les ſentimens de vénération que j'aurai pour vous toute ma vie.

*A Madame de ****

VOus avez beau faire, MADAME, Vous ſerez toûjours loüée, & duſſiez-vous en enrager, j'ajouterai que vous ne le

ſerez jamais aſſez. Je vous dirai même, que la Lettre que je viens de recevoir de vous, eſt d'un tour ſi delicat, que je ne vous aurois point fait de réponſe, ſi je pretendois à bien écrire. Mais puiſque vous n'aimez non plus qu'on vous parle de vôtre eſprit que de vos yeux, il vaut mieux que je finiſſe, en vous aſſeurant que je ſuis comme j'ai été,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur.

A Monſieur de ***

NE vous plaignez point du bien que je dis de vous ; au lieu de vous empêcher de vous bien connoître, c'eſt vôtre modeſtie qui pourroit faire cet effet-là. Elle cache une partie de vos bonnes qualitez, & c'eſt moi qui les publie. Si les loüanges que je vous donne, vous font rentrer en vous-même, comme vous dites, ne vous donnent elles pas ſujet d'être content? Je n'en oſe dire davantage, de peur de vous chagriner & de m'attirer des reproches. Il vaut mieux que je finiſſe en vous aſſurant que l'on ne peut être plus abſolument à vous que je ſuis.

A Monſieur de ***

PArlez-vous tout de bon, mon cher Monſieur, quand vous dites que vous apprehendez que les loüanges que je vous donne, ne vous gatent l'eſprit? Si celles que vous recevez à tout moment, étoient capable de produire un effet ſi dangereux, il a long-tems que nous ne verrions pas d'homme plus gaté que vous. Mais, mon cher Monſieur, vous avez été loüé par tant de perſonnes de merite, ſans que vôtre modeſtie en ait été ébranlée, que vous ne pouvez pas douter qu'elle ne ſoit à l'épreuve de tout ce que je puis dire à vôtre avantage. Raſſurez-vous & ne craignez rien de mes paroles. Bien loin d'être flatteuſes, elles ne ſont pas moins ſinceres, quand elles publient ce que vous valez, que lorſque je vous proteſte que je ſuis tout à vous.

A Monſeigneur le ***

MONSEIGNEUR,

J'ai lû avec la plus ſenſible joie dont je ſois capable, la Lettre que vous m'avez fait

l'honneur de m'écrire. Si vous n'étiez que grand Capitaine, que vous n'euſſiez qu'une des plus belles Charges, & qu'un des plus grands Gouvernemens dont le Roi puiſſe recompenſer les belles actions, je ne ſerois pas ſi ſatisfait de l'approbation que vous avez donné à mon Ouvrage : mais quand je conſidere que vous parlez en Maître de toutes choſes, & que l'on remarque dans vôtre converſation un diſcernement admirable que vous ajoûtez à la ſcience & à la politeſſe ; j'oſe croire que le bien que vous avez dit de mon Livre, me va faire plus d'honneur que je n'en eſperois. Il arrive ſi rarement, MONSEIGNEUR, qu'un Guerrier auſſi attaché au ſervice, & auſſi employé que vous, ſoit touché de ce que l'on appelle *belles Lettres*, & qu'il en juge bien, que je vous admirai la premiere fois que j'eus l'honneur de vous voir ; mais je fus bien-tôt que vôtre eſprit étoit auſſi généralement eſtimé que vôtre courage. Aprés cela ne dois-je pas avoir une extrême joïe de recevoir des loüanges d'une perſonne à qui toute la terre en donne continuellement? Je ſuis avec tout le reſpect que je dois,

Vôtre tres-humble & tres-
obeïſſant ſerviteur.

A Monſieur de ***

VOus plaignez-vous tout de bon, & pouvez-vous dire que j'aye tort d'avoir montré à un des mes Amis de beaux Vers que vous n'avez point faits, & que je ne tiens pas de vous? Eſt-ce parce que ces Vers diſent du bien de vous, qu'il les faut ſupprimer comme un Libelle diffamatoire? Vôtre modeſtie qui paroiſſoit ſi douce, va devenir inſupportable ſi vous ne l'humaniſez. Parce que mon Ami a donné des copies d'une belle Ode, & que vôtre gloire ira plus loin que vous ne voudriez, vous vous en prenez à moi, comme ſi je vous enlevois vos bonnes qualitez, quand je ſuis cauſe qu'on les publie. Souffrez s'il vous plaît, que l'on vous rende ce qui vous eſt dû. Contentez-vous de n'être pas d'humeur de le demander. Mais ſi aprés cela vous avez de l'inquietude quand on vous loüe, ne vous attendez pas à joüir d'un grand repos.

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur.

Lettre de Critique : A Monſieur de ***

JE n'ai jamais rien vû de plus ampoulé que l'écrit de nôtre nouvel Auteur. Je n'y trouve rien d'aiſé, & j'y voi par-tout un air contraint & forcé. Croit-il que cela s'appelle *ſublime* ? veut-il ſe faire admirer ? croit-il que pour être de belle taille, il faut qu'il marche ſur des échaſſes, ou qu'il ſe rende geant ? nommera-t-il aliment du feu, ce que nous appellons du *bois*, & laiſſera-t-il à ſa proſe des expreſſions dont la poëſie la plus audacieuſe n'oſeroit ſe ſervir ? Au nom de Dieu, MONSIEUR, ouvrez-lui les yeux, faites en ſorte qu'il s'humaniſe, s'il veut avoir quelque commerce avec les pauvres mortels. J'attens cette cure de vous, & je ſuis aſſuré que perſonne ne la peut mieux faire. Cependant croïez que je ſuis.

Lettre de Conſolation ; A Madame de ***

JE n'aurois jamais crû, MADAME, qu'une de vos Lettres me pût affliger, quelque méchante nouvelle qu'elle me donnât. La ſeule veuë de vôtre écriture me paroiſſoit

un remede à tous les maux que j'y pouvois voir ; mais je vous avoüe, que ce n'eſt qu'avec une extrême douleur que j'ai appris la perte que nous avons faite. Nôtre Amie étoit eſtimable de toute maniere ; elle étoit belle, tendre, & genereuſe, pleine d'eſprit ; & d'un diſcernement ſi juſte qu'elle vous mettoit au-deſſus de toutes les choſes du monde. Elle a eu même en mourant la ſeule bonne qualité qui lui avoit manqué durant ſa vie ; c'eſt-à-dire qu'elle a ſouffert avec courage une choſe dont le ſeul nom l'avoit toûjours fait trembler. Elle a accompagné cette fermeté d'ame d'une pieté ſi chrétienne, qu'il me ſemble que nous ne la devons pas regretter. C'eſt l'aimer d'une affection trop intereſſée, que d'être triſte quand elle nous quitte pour être mieux, & qu'elle va joüir dans l'autre monde d'un repos qu'elle n'a jamais trouvé en celui-ci. Je tacherai de profiter de l'exhortation que vous me faites de ſuivre un ſi bon exemple, & ce ne ſera pas la premiere fois que vous m'aurez fait devenir homme de bien. Les déplaiſirs que j'ai eus juſqu'à preſent, ne ſeconderont pas mal vos remonſtrances ; car je m'imagine que peu de choſes contribuent mieux à nous faire mourir ſans repugnance, que de n'avoir point de plaiſir à vivre. Ce n'eſt

pas que je fuſſe bien-aiſe de finir trop promptement ma carriere, puiſque vous devez revenir bien-tôt. Jugez s'il m'eſt aiſé de renoncer à l'avantage de vous revoir, & de vous proteſter à quel point je ſuis, &c.

REPONSES
A DES LETTRES DE CONSOLATION.

A Monſieur de ***

ENcore que vous m'aſsûriez que la maladie de nôtre Ami n'eſt pas dangereuſe, vous ne ſauriez me guérir de la peur que j'ai. C'eſt un Ami malade, & les apparences peuvent tromper. Nous avons toûjours plus de diſpoſition à craindre le mal qui nous menace, qu'à eſperer le bien que l'on nous promet. Ainſi, Monſieur, pardonnez-moi, s'il vous plaît, ſi je ne me rends pas à vos raiſons. Je ne ſuis pas de ces gens qui deviennent inſenſibles à force de vouloir paroître ſages. J'aime à étre tendre, à m'affliger des diſgraces de mes Amis, & à me réjoüir de leurs proſperitez. Je ne changerois pas cette humeur pour une autre, & vous en devriez être-bien-aiſe ſi je vous étois bon à quelque choſe, car vous ne devez pas douter que je ne ſois avec beaucoup de paſſion, Vôtre &c.

A Monſieur de ***

SI vous m'euſſiez écrit le premier ſur la perte que nous venons de faire, je vous aſſure que je ne vous en aurois point parlé de quelque tems. Je n'aurois pas trouvé de termes pour me plaindre, & pour exprimer ma douleur. Mais puiſque vous avez pris ſoin de vouloir contribuer à ma conſolation, je vous dirai ſeulement pour vous rendre le même office, que je pretens aller mêler mes larmes aux vôtres. Cependant ne vous attendez pas que nous puiſſions nous entretenir de la perſonne que nous regrettons, il ne me reſte plus d'eſprit, je n'ai que de l'affliction, je ſuis muet, & je ne croïois pas même vous faire une réponſe ſi longue. Quand j'ai pris la plume, ce n'étoit que pour vous dire que j'ai tout perdu, qu'il ne me reſte plus rien de cher au monde que vous, mon cher Monſieur, & que l'on ne peut être à vous plus abſolument que je ſuis.

REMARQUES.

Il n'eſt pas difficile de trouver une matiere de conſoler ſur la perte d'un vaillant Hom-

me qui eſt mort en ſe ſignalant à un ſiege ou dans une bataille. Voici ce que dit un Illuſtre Grec dans la plus ancienne Oraiſon funebre que je ſache.

Eloge que fit Pericles, de la Ville d'Athenes & de ceux des Atheniens qui furent tuez au commencement de la guerre du Peloponneſe, aujourd'hui la Morée.

NOtre valeur s'eſt fait un paſſage à travers les terres & les mers, & a laiſſé par-tout des monumens de nôtre amitié ou de nôtre haine. C'eſt pour une Patrie ſi glorieuſe que les Citoïens, dont nous celebrons la memoire, n'ont pas craint la mort; & je ne doute pas que ceux qui nous reſtent, ne ſoient dans les mêmes ſentimens. Ils voient que les compagnons, qu'ils ont perdu, n'ont été ramollis, ni par les plaiſirs, ni par les richeſſes; ils en ont voulu abandonner la joüiſſance pour courir à leur devoir & ſe ſont expoſez genereuſement aux perils incertains pour l'évenement, mais aſſurez pour la gloire.

On peut ſouhaiter une vie plus longue que la leur, mais non pas une mort plus honorable; car lors qu'ils ſe ſont immolez pour le Public, ils ont acquis en particulier une

une loüange éternelle. Leur valeur leur a dreſſé un ſuperbe monument, non ſeulement dans ce lieu où repoſent leurs os, mais dans la memoire de tous les hommes. On n'oubliera jamais leurs actions immortelles; on les celebrera toutes les fois que l'on aura quelque occaſion de les imiter, ou d'en parler. Toute la terre eſt le tombeau des hommes illuſtres, leur nom eſt connu par-tout où leur gloire eſt répanduë.

A Monſieur de ***

En lui envoyant la deſcription de la Chine.

JE ne vous dirai ſur ce que vous me demandez, que des choſes que racontent des gens dignes de foi. La Chine eſt auſſi grande que toute l'Europe, & un de ſes Empereurs aïant fait le dénombrement du commun Peuple, trouva prés de ſoixante millions d'hommes, ſans y comprendre les Eunuques, les gens de Lettres, & ceux qui font profeſſion des armes. Ce grand Païs eſt rempli de belles Villes; & celle de Nankin, Capitale d'une Province de même nom, étoit ſi grande autrefois, qu'un homme à cheval avoit de la peine à faire en deux

jours le tour des murailles. L'on en amena un jeune Indien, qui eut l'honneur de faire la reverence au Roi à Verſailles. Il étoit vétu d'une riche veſte de brocard d'or, à fond bleu, avec des figures de dragons, & une tête affreuſe ſur le haut de chaque manche. Il portoit pardeſſus une eſpece de tunique de ſoïe verte. Sa Majeſté lui fit donner dequoi manger, pour voir ſi les Chinois ſont auſſi propres à table que l'on dit. L'Indien ne fut point déconcerté, & ſe ſervit avec une adreſſe admirable de deux petites baguettes d'yvoire qu'il tenoit à la main droite entre deux doigts. Il avoit apporté beaucoup de raretez de ſon païs, & pluſieurs Portraits ſur du taffetas de la Chine. On y voïoit celui du Philoſophe *Confucius*, qui fut autrefois entre les Chinois ce qu'Ariſtote a été enſuite parmi les Grecs. Les Mandarins & les Docteurs, étoient peints avec des Chapelets, car c'eſt peut-être la coûtume des Chinois, comme celle des Turcs, de dire ſur chaque grain, *Dieu*, *aïez pitié de nous*.

Pour la langue & l'écriture des Chinois, il y auroit mille particularitez à vous dire. Leur encre eſt celle que nous appellons *encre de la Chine*. Un long pinceau leur ſert de plume : Ils écrivent de haut en bas, & leurs lignes ſont perpendiculaires. Il ne faut

qu'une lettre pour un mot. Leur Alphabet eſt compoſé de plus de quatre-vingt mille caracteres differens, de ſorte qu'il faut trente ans pour apprendre à lire, & pour retenir l'idée & les ſignifications de ces chiffres. On ne ſe trompe jamais en liſant à cauſe de la difference de ces caracteres, mais on eſt obligé de parler comme en chantant, afin de marquer les differentes ſignifications par la difference des accens ou des tons de voix.

Vous ſavez que les Chinois ſont idolâtres, que leurs principaux Dieux ſont le Soleil, la Lune & les Etoiles; mais vous trouverez aſſez étrange qu'ils adorent auſſi le diable, afin qu'il les laiſſe vivre en repos. Ils mettent ſa figure ſur la proüe de leurs Navires, & la plûpart des gens la portent même ſur leurs habits, comme j'ai dit qu'il y avoit des têtes affreuſes ſur le haut des manches du jeune Indien. Ils ont une particuliere veneration pour une Idole à trois têtes, qui repreſente leurs trois grands Philoſophes, *Confucius*, *Xekiam*, & *Tauzu*. Ils tiennent l'opinion de Pytagore touchant la tranſmigration des ames. Ils ont beaucoup de Colleges, & une ſi grande quantité d'Hôpitaux, qu'on ne voit point de mendians parmi eux. Leurs Prêtres ſont habillez de noir. Ils ont de Religieux, des Religieu-

ſes, des Hermites, & même certaines Montagnes qu'ils prétendent être ſacrées, où ils vont en pelerinage. Les nouvelles & les pleines Lunes ſont leurs jours de Fête, & la principale eſt la nouvelle Lune de Février, parce que c'eſt le premier jour de leur année. Celui de la naiſſance de l'Empereur eſt auſſi tres-ſolemnel, & chacun en particulier celebre le jour qu'il eſt né. Ils n'ont aucune connoiſſance des biens & des maux de l'autre vie, & cependant ils ne laiſſent pas d'enterrer leurs parens avec beaucoup de ceremonie. Quand il arrive des Eclipſes, ils croïent que leurs Dieux ſont en colere contr'eux. Je ne vous en dirai pas davantage. Si vous avez la curioſité d'entrer dans un plus grand détail, je vous en envoïerai une Relation que me prêta l'autre jour un de mes amis. Je vous donne le bon jour, mon cher MONSIEUR, & je ſuis tout à vous.

10403613

LETTRES CHOISIES DE MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

TROISIÉME PARTIE.

Lettres de Morale ſur differens ſujets, de Mr. de Vaumoriere.

Avis ſur la maniere de les écrire.

L'Homme dans ſon berceau eſt une créature qui eſt ſans ſavoir ce qu'elle eſt, d'où elle eſt, & pour quelle fin elle eſt. Il vrai que la nature lui donne en naiſſant pour partage le deſir de connoître la premiere Verité, & d'acquerir l'habitude de la ſcience, & c'eſt l'heritage naturel & commun à tous les hommes; car depuis le commencement du monde juſqu'à preſent, l'eſprit humain a toûjours

travaillé à découvrir les routes les plus faciles pour diſſiper les tenebres de l'entendement ; mais la verité qui eſt cachée dans un puits, ſelon *Pythagore*, ne s'eſt pas toûjours renduë viſible à la raiſon humaine : Elle s'eſt preſentée à elle ſous le voile épais de mille erreurs, & pour les diſſiper elle a été obligée de refuter les unes & de confondre les autres ; encore aprés cela n'a-t-elle pas été heureuſe dans ſes recherches ; il a falu que la curioſité ſoit venuë à ſon aide, & que par ſon moïen cette même raiſon humaine, piquée du motif de ſavoir, & ſoûtenuë du deſſein de s'inſtruire, ait penetré juſqu'à la ſource des Sciences & des Arts, comme on verra plus amplement dans les Diſſertations ſuivantes, traitées en forme de Lettres : mais avant que d'en venir là, il eſt à propos de ſavoir à quelles perſonnes on peut écrire ces ſortes de Lettres, & quel doit être leur ſtile ; examinons donc ces deux points en peu de mots.

Il ſemble que pour les Lettres de Morale, de Science & de Curioſité, on n'en doit écrire qu'à des perſonnes à qui on croiroit faire plaiſir : En traitant ces matieres, on doit éviter d'affecter un ſtile concis, de peur d'ajoûter de l'obſcurité à des choſes qui ne ſont que trop obſcures d'elles-memes.

Lors qu'on les adreſſe à des perſonnes polies, mais ſans étude, il faut adoucir ce qu'il y a de plus rude dans les termes qui ſont particuliers aux Arts; il faut étendre les expreſſions pour faire comprendre ce qui pourroit être moins intelligible; mais on eſt diſpenſé de ſuivre ces regles en écrivant à quelque Savant de profeſſion, & loin de chercher un grand circuit de paroles pour ſe faire entendre clairément, on doit ſe ſervir des manieres de parler qui conviennent aux ſciences: Ce qui eſt un témoignage combien on eſtime habiles ceux à qui on s'explique ſi briévement. Il ſemble encore qu'il eſt à propos de choiſir les ſciences ſelon le goût des perſonnes; car il n'y auroit pas moins de ridicule à propoſer des queſtions de Philoſophie, des Problemes de Geometrie ou d'Algebre à une jeune Demoiſelle, que de demander à un vieux Docteur la difference qu'il y a entre une Chaconne & une Sarabande: On doit parler à une Dame de ce qu'il y a de plus inſtructif dans la Morale, de ce que l'Hiſtoire nous fournit de plus agréable, & de ce que nous trouvons de plus divertiſſant dans les Relations qui nous viennent des Païs étrangers; c'eſt pourquoi avant que d'écrire de ces ſortes de Lettres, il eſt neceſſaire de conſiderer la condition, le ſexe, l'hu-

meur, l'âge & la profeſſion de la perſonne à qui on eſt obligé d'écrire.

A Monſieur de ***

Sur les Opinions Vulgaires.

JE demeure d'accord avec vous, qu'il y a peu d'Opinions populaires que je vouluſſe approuver, mais je vous avoüe auſſi que je ne les condamne pas toutes. Vous trouvez étrange ce que l'on dit ordinairement qu'un enfant qui a plus d'eſprit que ſon âge n'en promettoit, ne ſauroit vivre long-tems. Je veux croire que la perte que l'on en fait, étant plus ſenſible, on la remarque mieux, & on s'en plaint davantage. Ne diſons-nous pas auſſi que c'eſt toûjours à une partie malade que l'on nous heurte, parce que nous ne prenons pas garde quand on nous touche, à celles qui ne nous font aucun mal. Cependant on peut dire que pluſieurs grands Hommes ſont d'un ſentiment que vous appellez vulgaire. Conſiderez la reflexion que fait Quintilien ſur ce ſujet aprés avoir parlé des belles qualitez d'un fils qu'il venoit de perdre : *Nous voïons d'ordinaire*, dit-il, *que ce qui meurit trop promptement, ſe corrompt bien-tôt*, &

qu'il ne peut durer autant que nous le ſouhaiterions. Il y a je ne ſai quelle envie du deſtin qui coupe précipitamment les grandes eſperances que l'on a conçûes. Il ſemble qu'il craigne que l'homme ne s'éleve au deſſus de ſa condition, & qu'il ne paſſe les bornes qui lui ſont preſcrites. Seneque parle peu differement ſur cette matiere : ſi vous avez oublié ce qu'il dit en conſolant Marcia, je conſens à vous le raporter, puiſque vous n'avez pas vos Livres à la Campagne. *Quoi Marcia ! quand vous conſiderez que vôtre fils s'étoit fait, dans une grande jeuneſſe, une prudence qui ſembloit avoir été meurie par une longue ſuite d'années ; quand vous voyiez qu'il étoit exemt de vice, qu'il moderoit ſes paſſions, qu'il n'aimoit les richeſſes que pour en faire des liberalitez, & qu'il prenoit les plaiſirs ſans déreglement & ſans excés, pouviez-vous croire que vous le conſerveriez long-temps ? Ne vous repreſentiez-vous point que ce qui eſt monté à ſon dernier degré de perfection, eſt preſt à tomber ? Qu'une vertu conſommée ſe dérobe en un moment à nos yeux, & que les fruits hatifs n'attendent point l'arriere ſaiſon : Un feu vif & clair meurt en un inſtant, celui qui ſe prend à une matiere difficile à enflammer & qui n'a qu'une lueur morne & triſte s'entretient incomparablement davantage. Nous pouvons dire le même des*

eſprits, plus ils ont de lumiere, plûtôt ils s'éteignent; & à parler en general, ce qui ne peut s'élever plus haut, eſt à la veille de ſa cheute. Fabien écrit que du tems de nos Peres, il ſe vit à Rome un enfant qui étoit de la taille des plus grands hommes; Cet Enfant *ne vécut gueres, & autoriſa la prédiction que tous les gens d'eſprit avoient faite de ſa mort. Ils avoient jugé avec raiſon qu'il n'arriveroit jamais à un âge qu'il avoit anticipé, & dont la nature, s'il eſt permis de parler ainſi, lui avoit fait les avances.* Cet *exemple confirme ce que nous avons deja dit qu'une maturité parfaite eſt une marque infaillible de la ruine de ſon ſujet, & que la fin d'une choſe arrive neceſſairement dés que la vertu qu'elle avoit de croître, eſt entierement épuiſée.*

Je pourrois ajoûter ce que l'Auteur avoit dit auparavant, *qu'il ne ſe voit guere que les grandes felicitez ſoient longues. Il n'y a qu'un bonheur mediocre qui ſoit durable, & qui aille juſqu'au bout. La fortune s'en retourne ordinairement du même train qu'elle eſt venuë. Elle demeure peu où elle s'eſt preſſée d'arriver. La nature ſe hâte de même à reprendre ce qu'elle a donné trop tôt, & ſi elle a fait trop promptement des prêts conſiderables, elle les demande avant le terme qu'elle devroit donner.* Aprés les témoignages de ces grands

Maîtres, je n'ai rien à vous dire ſi ce n'eſt que je ſuis,

Vôtre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Au Reverend Pere de la M.

Touchant le Bal.

MOn Reverend Pere,

Vous deſapprouverez peut-être ma curioſité : depuis quelques jours j'ai lû les Lettres du Comte de Buſſy ; entr'autres je ſuis tombé ſur une conſultation qu'un grand Evêque lui fait pour ſavoir ſon ſentiment ſur un *Traité des Bals*. L'expérience qu'avoit cet Illuſtre auſſi connû par ſes diſgraces, que par la politeſſe de ſon langage ; & la ſincerité dont il faiſoit profeſſion, me font croire que ſon témoignage n'eſt pas tout-à-fait à rejetter ſur ce chapitre, afin que vous ne m'en croïez pas ſur ma parole, je vous envoïe un fidele extrait de ſes ſentimens touchant les Bals : il reconnoit d'abord qu'ils ſont trés-dangereux. Ce n'a pas été ſeulement ma raiſon, *dit-il*, qui me l'a fait croire, ç'a été mon experience, je ſai bien qu'il y a des gens qui cou-

rent moins de hazard en ces lieux-là que d'autres ; cependant les temperamens les plus froids s'y réchauffent, & ceux qui ſont aſſez glacez pour n'y être point émûs, n'y aïant aucun plaiſir, n'y vont point ; ainſi il n'eſt pas neceſſaire de les leur défendre ; ils ſe les défendent aſſez à eux-mêmes : quand on n'y a point de plaiſir, les ſoins de ſa parure & les veilles en rebutent ; & quand on y a du plaiſir, il eſt certain, qu'on court grand riſque d'y offenſer Dieu : ce ne ſont d'ordinaire que jeunes gens, qui compoſent ces aſſemblées, leſquels ont aſſez de peine à réſiſter aux tentations dans la ſolitude ; à plus forte raiſon dans ces lieux-là, où les beaux objets, les violons & l'agitation de la danſe échaufferoient des Anachorettes. Les vieilles gens qui pourroient ſe trouver dans les Bals, ſans intereſſer leur conſcience, ſeroient ridicules d'y aller, & les jeunes à qui la bien-ſeance le permettroit, ne le pourroient pas ſans s'expoſer à de trop grands perils. Ainſi je tiens qu'il ne faut point aller au Bal, quand on eſt Chrétien, & je croi que les Directeurs feroient leur devoir, s'il exigeoient de ceux dont ils gouvernent les conſciences, qu'ils n'y allaſſent jamais. Je ſuis.

Mon Reverend Pere, &c.

A Monſieur de ***

Sur l'injuſtice de la plûpart des Plaintes.

QUoi ! vous êtes ſurpris d'entendre crier contre Monſieur de *** ? Ne ſuffit-il pas qu'il ait du merite pour s'attirer l'envie de ces voiſins , & voudriez-vous que l'on ne ſe déchaînât pas contre un homme dont on dit que le Gouverneur de vôtre Province ſuit les conſeils ? Le peuple cherche d'ordinaire à ſe décharger ſur quelqu'un des chagrins qu'il s'eſt attirez par ſon imprudence. Il veut les rejetter ſur la mauvaiſe conduite d'un autre. Un homme qui tombe malade par ſes débauches , s'en prend à l'intemperie de l'air. Un Chaſſeur ſe plaint de ſon fuzil , de ſes chiens , du ſoleil , de la pouſſiere pour ne pas avoüer qu'il eſt mal adroit. En un mot , tout le monde ſe forme des cauſes de ſes malheurs , de peur qu'on ne les attribüe à ſon peu de précaution. Ce n'eſt pas que je croïe que cela arrive toûjours , mais nous ne le voïons arriver que trop ſouvent. Voilà MONSIEUR , ce que je puis répondre à ce que vous m'avez demandé. Je ſuis , &c.

A Monſieur de ***.

Touchant la Fortune.

QUoi ! MONSIEUR, un homme d'auſſi bons ſens que vous, peut-il dire qu'il ne faut qu'être heureux pour être eſtimé grand homme ? J'avoüe que la fortune donne bien ſouvent du prix & de l'éclat à des actions qui ſans ſon ſecours, demeureroient enſevelies dans l'obſcurité. Je veux même que le bonheur puiſſe quelque fois tenir lieu de merite, & ſuppléer au defaut des bonnes qualitez. Mais MONSIEUR, avoüez que cela eſt bien rare, & que l'on auroit tort de le tirer en exemple. Je ſai que le hazard fait reüſſir des choſes que l'art ne conduiroit pas à la même perfection, & qu'il eſt arrivé deux fois qu'un pinceau jetté par dépit a peint admirablement l'écume d'un cheval & celle d'un chien. Mais que l'on jette un pinceau tant qu'on voudra, formera-t-on un cheval tout entier, ou un chien à qui rien ne manquera ? Diſons donc, Monſieur, que pour faire quelque choſe d'achevé, il eſt bon que l'Art & la fortune s'en mêlent, & qu'ils ſe prêtent la main l'un à l'autre, autrement ou ne voit rien que

d'imparfait & de défectueux. Un homme de guerre peut par une impetuoſité de courage & par le ſecours du hazard ſe ſignaler & remporter un grand avantage ; mais s'il ne ſait bien le métier, au lieu de paſſer pour grand Capitaine, il tombera dans des fautes conſiderables, & perdra bien-tôt la reputation qu'il n'aura acquiſe que par un coup de bonheur. Il ſeroit encore plus difficile à un ignorant de ſe rendre illuſtre dans les autres profeſſions. Un homme d'Etat meriteroit-il d'être long-tems dans le Cabinet du Prince, s'il ne ſavoit ni politique en général, ni interêts des Nations en particulier? Le Souverain auroit grand tort de ſe repoſer ſur lui, de ne pas voir que dans le miniſtére auſſi bien qu'à la guerre, il n'eſt pas permis de tomber ſouvent, & que les premieres chûtes ſont d'ordinaire mortelles. Je penſe même que ſi la fortune ſeule élevoit un homme ſans mérite aux plus hautes dignités, bien loin de le faire paroître vertueux, elle mettroit ſes vices dans une plus grande évidence, comme un Sculpteur feroit paroître une Statuë encore plus petite qu'elle ne ſeroit en effet, s'il la poſoit ſur la pointe d'une Pyramide. Demeurons d'accord auſſi que la fortune a ſouvent autant de malignité que de bizarrerie, quand elle éleve bien haut les

gens qui ne méritent pas ſes faveurs. Par cette conduite elle leur attire la raillerie & les mépris en expoſant leurs défauts à un plus grand jour, comme j'ai dit, ou elle leur prépare une chûte plus dangereuſe. Croïez-moi, mon cher Monſieur, vivons en repos ſans craindre ſes malices, & ſans ſouhaiter ſes bienfaits. Pour moi, je ne voudrois pas même lui devoir vôtre amitié. Je la veux acquerir par mes ſervices, & m'en rendre digne par les ſentimens d'eſtime & de reſpect que j'aurai pour vous toute ma vie.

A Monſieur de ***

Sur les Bienfaits.

J'Avoüe que le monde eſt plein d'ingrats; mais ſavez-vous bien, Monſieur, que le nombre n'en paroîtroit pas ſi grand, ſi l'on examinoit la veritable cauſe de leur pretenduë ingratitude. Quand nous penetrons juſqu'à l'intention de ceux qui nous font du bien, nous y découvrons ſouvent des motifs qui ne leur ſont pas avantageux, & qui ne nous obligent pas à une grande reconnoiſſance. Celui qui me donne pour le faire ſavoir à tout le monde, doit être content quand

quand tout le monde le ſait; il n'eſt plus en droit de demander autre choſe. S'il avoit bien voulu me laiſſer le ſoin de publier ſon bienfait, il auroit eu ſujet de ſe plaindre, ſi je ne m'en étois acquité fidélement. Mais il n'a pas voulu s'en fier à moi, il a fait ce que je devois faire, je ſuis déchargé, & je n'ai qu'à demeurer en repos. Il s'eſt payé lui même, ſeroit-il juſte que je le payaſſe une ſeconde fois? *Qu'il ſe taiſe s'il veut que je parle.* Un grand Poëte de nôtre tems exprime admirablement cette penſée en deux Vers. C'eſt un Roi qui répond au Géneral de ſes Armées, qui lui reproche les importans ſervices qu'il lui a rendus.

Je vous dois mes Etats; j'aime à le publier:
Mais quand je m'en ſouviens, vous devez l'oublier.

D'ailleurs, quelle obligation a-t-on aux gens qui n'accordent qu'à l'extremité ce qu'on leur demande? C'eſt-à-dire, que quand ils n'en peuvent plus, & qu'ils n'ont pas la force de ſoûtenir les aſſauts d'un importun qui les aſſiege, & qui les ſerre de ſi prés, qu'il ne leur laiſſe pas la reſpiration libre. Vous loüeriez-vous d'un homme timide qui ne ſeroit capable d'aucune generoſité, & qui ne vous auroit accordé une faveur, que parce qu'il n'auroit pas été aſſez hardi pour vous

la refuſer ? Les prodigues n'ont pas de meilleures intentions que ces perſonnes foibles. L'argent leur tombe des mains, ils ne le donnent pas, ils le jettent comme s'il l'avoient en averſion. On les appelle *Paniers percez.* Ceux qui ramaſſent ce qui en tombe, ne doivent point remercier les paniers. Il y a auſſi des gens qui reprochent outrageuſement aux malheureux la miſere dont ils demandent à être ſoulagez. Ils vendent ſi cher les graces qu'ils leur accordent que l'on peut dire qu'ils les ſoufflettent de la même main qu'ils leur donnent l'aumône. Je ne m'étendrai pas ſur une matiere ſi vaſte, quelque plaiſir que je vous fiſſe en raportant les fautes que l'on commet contre la liberalité, vôtre vertu favorite. J'ajouterai ſeulement que l'ingratitude ſeroit regardée comme un monſtre dans la ſocieté civile, ſi elle étoit un peu moins ordinaire, & que nous y fuſſions moins accoutumez. Mais, Monſieur, quand un Bienfaicteur auroit donné de mauvaiſe grace, & qu'il auroit gaté ſon preſent juſques à le faire d'une maniere injurieuſe, il me ſemble qu'on ne doit pas laiſſer de publier l'obligation qu'on lui a, pour peu que l'on ait de probité dans l'ame. Il faut même chercher avec plus d'empreſſement à s'acquiter envers un creancier de

cette humeur-là. Si nous n'en trouvons pas d'occaſion, plaignons-nous de la fortune, ſi nous voulons. Reprochons-lui ſont injuſtice; mais ne donnons à perſonne ſujet de ſe plaindre de la nôtre. Je vous demande pardon ſi j'en ai tant dit ſur une matiere, où vous me pourriez faire de belles leçons. Vous y êtes maître comme en toutes ſortes de ſciences, & je n'y ſerois pas moins volontiers que je ſuis, &c.

A Monſieur de ***

Touchant la Raillerie.

JE m'étonne que l'homme dont vous me parlez, n'entende pas raillerie. On le raille ſi ſouvent par-tout où il va, que s'il n'a pas acquis la facilité de répondre, il devroit du moins s'être accoûtumé à ſouffrir ce qu'on lui dit. Mais que voulez-vous, il y a des gens indociles à qui l'experience ne peut rien apprendre. Vôtre beau Monſieur*** devoit rire avec le reſte de la compagnie du bon Mot que vous lui dites au lieu de s'en offenſer. C'étoit un trait qui n'alloit pas juſqu'au vif, & qui ne devoit que chatoüiller la peau qu'il touchoit ſans percer. Il vous a dit toutes les injures dont il a pû

s'aviſer, & vous n'avez rien répondu. Ainſi il a parlé en femme des Halles, & vous avez autoriſé le Proverbe Grec, qui dit qu'en pareilles occaſions *le ſilence eſt la réponſe des Sages*. N'admirez-vous pas le conſeil qui ne veut pas, *que nous ſervions de miroir à un homme emporté de colere*, que nous ne faſſions pas voir à un furieux que nous ſommes ſa veritable image; que nous avons comme lui les yeux étincellans, le viſage enflammé, toute nôtre perſonne dans une agitation violente. Que nous grinçons les dents, fermons les poings, & frappons du pied. Mais, Monſieur, vous n'aviez été non plus l'écho de ſes paroles, que le miroir de ſes actions, & je voi bien que vous êtes plus ſage que le Vieillard de la Comedie qui ſe laſſe de ſe voir outrager, & répond enfin: *S'il continuë à me dire ce qu'il lui plaît, je lui dirai ce qui ne lui plaira pas*. Vous avez conſideré que ce brutal étoit yvre de la colere, plein & tranſporté des fumées de cette paſſion. Que j'aurois eu de dépit ſi vous euſſiez répondu des injures! Je vous aurois regardé comme ces Sauvages du nouveau Monde qui ſe croïent obligez par honneur de remordre les bêtes qui les ont mordus, ſans excepter les plus petites & les plus ſales. Quoi! je me facherois quand mon Ennemi

veut que je me fache ? Ce ſeroit avoir pour lui une complaiſance qu'il ne merite pas. J'avouë qu'il importe pour la ſocieté civile que la médiſance ne demeure pas impunie ; mais, Monſieur, ne croyez pas que celle de vôtre homme le ſoit. Vous ſerez la cauſe innocente de la punition qu'il en recevra infailliblement. Ce Calomniateur croîra que tout lui ſera permis, il attaquera bien-tôt quelqu'un qui aura la tête plus chaude, & moins ſage que la vôtre, & vous vous verrez vengé à vôtre aiſe. Il ne faut pas être grand Prophete pour predire un évenement ſi vraiſemblable. Cependant je ſuis vôtre trés-humble ſerviteur & admirateur.

A Monſieur de ***

Touchant le menſonge.

VOus accommodez les choſes comme il vous plaît dans vôtre Lettre, mais à vous parler franchement, Monſieur, vôtre Frere m'a fait de grandes plaintes de vôtre peu de ſincérité. S'il eſt vrai, que j'aie autant de pouvoir ſur vous que l'on s'imagine, je vous ſupplie de tout mon cœur, de ne vous point décrier dans le monde, par une voye ſi indigne de vous, & ſi incommode pour

le commerce de la vie. Conſiderez combien les hommes ſeroient malheureux, s'ils ne vivoient en ſocieté, & combien de chagrins ils auroient à eſſuïer à tout moment, ſi les perſonnes qui vivroient enſemble, ne parloient jamais ſelon leurs veritables ſentimens. Quelle confiance pourrions-nous avoir les uns pour les autres, ſi nous n'entendions pas ſeulement ce que nous dirions entre nous? Vous avez vû dans l'Ecriture-Sainte, que nous ne ſerions point en état de nous battre, ſi nous ne comprenions point que la trompette ſonnât la charge. Le menſonge change la face des choſes, il étouffe la verité bien loin de la faire paroître. Ainſi, Monſieur, quelles précautions laiſſe-t il prendre, & quels déſordres ne cauſe-t-il pas? Si l'on nous fait des proteſtations d'amitié dans le tems que l'on nous hait violemment, ne tomberons-nous pas dans les pieges que l'on nous voudra tendre? Encore y auroit-il dequoi ſe conſoler, ſi le menteur diſoit toûjours le contraire de ce qu'il auroit dans l'eſprit. On ſe garantiroit de ſurpriſe, on pourroit démêler l'intention à travers la fauſſeté du diſcours. Mais ſi la vérité eſt toûjours une, & qu'elle n'ait qu'un viſage, le menſonge déguiſe les choſes en mille manieres differentes. Un François qui enten-

dra parfaitement ſa langue, ne ſera pas mieux inſtruit des intentions de ſon frere qui ſera menteur, qu'il connoîtra les ſentimens d'un Chinois ou d'un Ameriquain. Enfin il ſera étranger avec ſon frere, parce qu'il ne comprendra point ce que voudront dire ſes paroles. Je paſſe même plus avant. L'on peut avoir plus de commerce avec les Nations dont on n'entend pas la langage, qu'avec nos Amis qui déguiſent leurs penſées. Nous nous expliquons en Canada par les truchemens, & nôtre commerce continuë. Nous pouvons nous faire entendre aux müets par des ſignes, & quoi que leur ſilence ſoit incommode pour la ſocieté, nous pouvons dire qu'il ne la ruïne pas entierement comme fait le menſonge. Aprés cela, mon cher Monſieur, défaites-vous de l'opinion que vous avez, que tromper adroitement, c'eſt être ſage en quelque façon, ou que du moins c'eſt avoir la ſcience du monde. Ne croïez pas que c'eſt être prudent que d'avoir de l'invention à faire réüſſir une intrigue pour une fin qui n'eſt pas loüable. Il eſt permis dans les beaux Arts d'abuſer nos ſens, & les Maîtres qui trompent le mieux, ſont eſtimez les plus habiles. Mais les Peintres & les Fourbes trompent avec des intentions bien differentes Les premiers n'abuſent que

pour plaire, & les autres ne ſe rendent agréables que pour tromper. Leurs diſcours ſont doux, & coulent comme de l'huile, pour parler ſelon l'Ecriture, mais les ſuites en ſont plus pénétrantes que des fléches. C'eſt un poiſon qui aſſoupit les ſens, mais dont la malignité va juſques aux entrailles. Enfin, ils font du mal avec de bonnes paroles, & nous tuent avec des armes dorées. Voilà, mon cher Monſieur, comme les déreglemens de nos mœurs corrompent l'uſage des meilleures choſes, & de quelle maniere la parole qui nous peut donner de grands avantages nous peut devenir pernicieuſe. Dieu menace les fourbes d'une punition qui paroît aſſez étrange. Il dit qu'ils ne verront point en plein jour; c'eſt-à-dire, que Dieu les ébloüira de telle ſorte, que toute léur politique ſera déconcertée. Ils iront à tâtons à midi comme à minuit, & s'égareront dans les routes les plus connües & les plus aiſées. Ces gens ſi ſubtils qui ſe piquent de pénétrer dans les eſprits, & de foüiller dans les plus ſecrets replis des cœurs, deviennent à leur tour les duppes de ceux qu'ils ont trompez. Ils ſe repoſent ſur la bonne foi des perſonnes qu'ils ont abuſées, & qu'ils croyent credules; cependant ces perſonnes ont ouvert les yeux en tombant, & remar-

quent les piéges qu'on leur tend encore. Bien loin de s'expoſer à une ſeconde chute, elles ne ſongent qu'à ſe vanger, & connoiſſant les artifices de leurs ennemis, elles s'en ſervent & diſſimulent quand on s'y attend le moins. S'il m'étoit permis de faire un peu le Predicateur je vous dirois *qu'il ſe leve un jour ſur les juſtes pour les éclairer la nuit.* Aprés cela comment ſe peuvent-ils égarer s'ils ſont conduits par cette lumiere, & qu'ils n'ayent eux-mêmes aucune intention de quitter le droit chemin? Ce jour qui ſe leve ſur les juſtes, leur donne plus d'un ſecours. Il ne les échauffe pas moins qu'il les éclaire. Il leur montre la voye qu'ils doivent tenir, & les y attire. Croyez-moi, Monſieur, choiſiſſez auſſi cette voye, quittez les détours, & prenez des maximes contraires à celles que vous avez ſuivies juſqu'à preſent. Vous ſavez que je m'intereſſe en tout ce qui vous touche, & que vous ne pouvez prendre les avis d'un homme qui ſoit plus abſolument à vous que je ſuis.

A Monſieur de ***

De la bonne Conduite.

VOus ne doutez pas, mon cher Neveu, que ce ne ſoit avec bien du plaiſir que je voi les bons ſuccés de vos entrepri-

ſes, mais vous voulez bien que je ſouhaite de vous voir garder dans la proſperité la conduite qui a contibüé à vôtre fortune. Comme vous êtes troiſiéme Cadet de vôtre maiſon, vous avez crû être obligé à prendre plus de ſoin de vous avancer ; de ſorte que vous vous êtes attaché au ſervice avec plus d'exactitude, & plus d'ardeur de vous ſignaler, que ſi vous êtiez né avec plus de bien. Mais, mon cher Neveu, conſiderez que le bonheur nous flatte d'ordinaire avec tant d'excés qu'il eſt bien dificile que nous ne venions à nous relâcher de nôtre devoir. Je vous dirai la choſe d'un ton plus élevé, ſi vous voulez que j'emprunte les paroles d'un Ancien de ma connoiſſance. Il fait parler un Empereur qui aſſocie un homme de merite à l'Empire. *Juſques ici*, lui dit-il, *la Fortune vous a perſecuté & vous avez ſoutenu ſes efforts avec une conſtance inébranlable ; mais ſouvenez-vous que les proſperitez ont des aiguillons qui font mieux connoître le fort & le foible de nos courages, que ne peuvent faire les adverſitez. En voici la raiſon. Le bonheur n'eſt propre qu'à nous corrompre & à nous amolir, & les miſeres ſont des fardeaux qui menacent de nous accabler par leur peſanteur. De ſorte qu'il faut que nos eſprits ſe roidiſſent contre elles, & qu'ils ramaſſent toute leur vi-*

gueur. Cependant, je ne doute point que vous ne conſerviez dans ce changement de vôtre fortune, la bonne-foi & l'amitié que vous avez toûjours fait paroître, & qui ſont les plus beaux dons & les plus grands avantages de l'eſprit humain : mais conſiderez, je vous prie, que tous ceux qui approcheront de vôtre Perſonne, feront tous leurs efforts pour affoiblir en vous ces qualitez excellentes. Ils mettront tout en uſage, les baſſes complaiſances & les paroles flateuſes, qui ſont des poiſons pour les veritables amitiez.

Ajoûtons une comparaiſon qui peut-être ne vous déplaira pas. Les gens de faveur ſont comme des ſources vives & claires, qui ont bien de la peine à conſerver la pureté de leurs eaux. Les ambitieux & les avares en ſont trop alterez pour n'y pas accourir en foule. De ſorte qu'ils ne manquent preſque jamais de les troubler, de les ſalir, & de les corrompre. Diſons auſſi que ces grandes ſources ſont ſemblables à des rivieres qui s'enflent de tant de ruiſſeaux, qu'elles ſont ſujettes à ſe déborder & à cauſer beaucoup de ravage, à moins qu'elles ne ſoient retenües par de fortes digues. C'eſt-à-dire, qu'il faut moderer nos mœurs par la crainte des Loix, & par le deſir d'une bonne reputation ; c'eſt ce qui nous tient en bride. Il

faut que toutes les choſes du monde trouvent des oppoſitions. Les élemens ont leurs contraires, les Etats ont les leurs pour s'arrêter dans des bornes où la vertu toute ſeule auroit de la peine à les tenir. Tant que Tibere vécut ſous l'autorité d'Auguſte, & dans la concurrence de Germanicus & de Druſus, il cacha finement ſes inclinations les plus vicieuſes & garda l'apparence de ſes premieres vertus. Son gouvernement fut enſuite un mélange de bien & de mal ſous ſa Mere, & pendant qu'il aima Sejan, ou qu'il le craignit, s'il commit de grandes cruautez, du moins ſes débauches furent ſecrettes. Mais quand il ne fut retenu, ni par la crainte, ni par la honte, & qu'il lui fut permis d'uſer de la liberté de ſon naturel, il s'abandonna ſans reſerve à toutes ſortes de crimes & d'impuretez. Cependant ce Prince avoit de la valeur, & quelque choſe de grand dans l'ame, & il eſt certain qu'un homme de vertu qui vivoit ſous ſon regne, n'attribua la depravation de ſes mœurs qu'à la force de l'autorité ſuprême. Il dit que cette indépendance avoit alteré la conſtitution de ſon eſprit, & arraché du fond de ſon cœur les bonnes habitudes qu'il pouvoit avoir. Nous voyons en effet que ſes ſucceſſeurs ne reſiſterent pas mieux à la même violence. Ils

furent preſque tous entraînez par le torrent de leurs proſperitez. Veſpaſien fut le premier qui devint meilleur en devenant Maître des autres. Il eſt vrai que ſon fils Titus fut l'admiration & les delices du Peuple Romain, mais s'il conſerva ſa vertu toute pure, il vécut ſi peu qu'on ne peut répondre qu'il l'eût gardée plus long-tems s'il ne fût mort la troiſiéme année de ſon Empire. Le changement que l'on avoit remarqué en Neron, le pouvoit faire apprehender. Enfin, mon cher Neveu, pourquoi ne pouvons-nous pas comparer la fortune, à ces Meres tendres qui ne font de leurs enfans que des enfans gâtez à force de les careſſer ? Il y a peu de gens qui puiſſent parler comme Montagne : *Le bonheur ne me trouble point la veue, au contraire je voi plus clair en tems ſerain.* Ce n'eſt pas, à vous dire vrai, que la proſperité ſoit toûjours un obſtacle à la moderation, autrement nous ſerions obligez de nous éloigner de toute ſorte de bonheur, comme nous tâchons d'éviter un écueil. S'il y a de la foibleſſe à ne pouvoir faire un bon uſage des richeſſes & des honneurs, ſi les petits s'enyvrent de ces biens-là, & que la tête leur en tourne, les ſages ſont ſobres dans l'abondance. Ils ne s'abandonnent pas entierement à leur appetit, & ne mangent

pas plus en un feſtin qu'à leur ordinaire. Je penſe que vous en uſerez de même, & qu'il n'étoit pas neceſſaire de tant moraliſer pour vous le perſuader, je vous donne le bon jour, & je ſuis tout à vous.

A Monſieur le Marquis de ***

Touchant la Probité.

VOus avez raiſon, MONSIEUR, de ſoutenir qu'il n'y a rien de plus important pour la ſocieté des hommes, que de tenir les paroles que l'on donne. Cette bonne foi nous lie les uns aux autres, & fait ſubſiſter un commerce qui eſt ſi neceſſaire à la vie. Mais, Monſieur, parlons de la Probité comme de toutes les vertus, & mettons-la, s'il vous plaît, dans un milieu loüable entre deux extrémitez vicieuſes. Oüi, Monſieur, il faut être religieux à garder ſa foi, mais il ne faut pas aller juſques à la ſuperſtition. Approuveriez-vous les Loix des anciens Romains, qui ordonnoient que les Debiteurs s'acquiteroient envers leurs Creanciers en quelque miſere que la fortune les eût reduits par quelque embraſement, par un débordement de riviere, ou par le ravage d'une Armée ennemie? Un malheu-

reux qui avoit perdu tout ſon bien, n'étoit-il pas aſſez à plaindre, ſans qu'il devint eſclave de l'homme à qui il étoit dans l'impuiſſance de payer l'argent qu'il devoit? C'eſt une étrange rigueur, que d'ôter la liberté à une perſonne à qui il ne reſte que ce ſeul bien. La Morale Chrétienne eſt trop humaine pour autoriſer cette tyrannie. Elle veut bien que l'on s'acquite, mais elle n'oblige pas d'entrer dans une ſujetion ſervile. Les Payens même ne demeuroient-ils pas d'accord qu'un droit qu'ils nommoient ſouverain, devenoit une ſouveraine injuſtice, à moins que l'équité n'adoucit ce qu'il y avoit de trop ſevere? Je paſſerai plus avant, Monſieur, & je vous dirai que ſelon une Doctrine, que nous pouvons appeller *Angelique*, les ſermens même n'obligent à rien, & n'ont aucune force, quand ils ſont faits ſans connoiſſance & ſans juſtice. Voudriez-vous qu'une promeſſe toute ſimple nous attachât davantage? On s'engage quelque-fois legerement & ſans reflexion, & l'on ſeroit aſſez ſcrupuleux pour vouloir tenir une parole échapée inconſiderément, contre l'intention, & qui deviendroit ruïneuſe à celui qui l'auroit donnée ſans en prévoir les ſuites? Si vous promettiez de l'argent à un homme que vous croiriez attaché à vos interêts,

& que vous vinſſiez à decouvrir que cet homme vous a trahi, croiriez-vous être obligé de lui garder vôtre parole, & de recompenſer ſa perfidie? Il n'y a ni équité, ni conſcience qui ne me défende d'applaudir au crime dés que je le connois, & je ne ſache aucune maxime de bien-ſéance, qui veüille que je ſois la duppe d'un homme qui m'aura fourbé. Enfin on n'eſt obligé de tenir ce qu'on promet, que lors qu'on le peut & qu'on le doit. Je vous ai dit que je ſolliciterois pour vous, & je tombe malade; je ſuis dégagé d'une parole que je ne puis exécuter, ou ſi j'apprends que c'eſt contre mon Pere que vous plaidez, je ne dois plus être dans vos interêts, & les préferer aux miens. Vous demeurez bien d'accord que ſi l'on me force de promettre quelque choſe, je ne ſuis pas obligé de tenir une parole que je n'ai pas donnée volontairement. Si je vous diſois que je vous en donne une de bonne cœur, c'être d'être toute ma vie à vous, me pardonneriez-vous d'avoir fini ma Lettre par une eſpece de pointe?

LETTRES DE SCIENCE.

A Madame de ....

Sur l'Architecture.

NON, MADAME, je ne me laſſerai jamais de vous obéir, & quand je ne pourrai vous donner de moi-même, les éclairciſſemens que vous me demanderez, j'ai des amis & des Livres qui me ſeront d'un grand ſecours pour vous ſatisfaire. Venons à la conteſtation que vous avez ſur les beaux Arts. Peut-on nier, Madame, que l'Architecture, ne ſoit le plus ancien de tous les Arts, ſi l'on conſidere que nous apprennons dans l'Ecriture qu'elle a commencé avec le Monde. Les premiers Hommes n'étoient encore vêtus que de peaux, & ne vivoient que de fruits, lors que Caïn bâtit une Ville? Aprés cela les Egyptiens & les Grecs qui ſe vantent d'avoir inventé tous les beaux Arts, le diſputeront-ils aux Hebreux! Dira-t-on que Sicyone, Argos, & Athenes ſoient plus anciennes que la Ville qui porta le nom d'Enoch, Fils de Caïn? Outre cette autorité inconteſtable, le bon ſens veut que l'on ait ſongé au plûtôt à ſe bâtir des maiſons pour

ſe garantir des injures du tems ; enfin c'eſt la neceſſité qui a porté les hommes à inventer l'Architecture. Avant même qu'ils s'aſſemblaſſent & qu'ils vécuſſent en ſocieté, chacun tâchoit de ſe mettre à couvert par quelque habitation, ſoit que l'on creuſât des cavernes dans la terre, ou que l'on ſe fit des hutes de branches d'arbres. Dans la ſuite, on remarqua le nid des hirondelles, on imita l'induſtrie de ces oiſeaux, & l'on travailla à ſe faire des logemens plus propres & plus commodes. Il y a apparence que Caïn fut le premier qui conſidera ce modele, & qu'il le ſuivit. Il n'eut pas tort, on ne peut rien voir de mieux joint & de plus ferré que ces petits bâtimens. Vous jugez bien, Madame, que durant long-tems il n'y eut rien que de ruſtique dans tous les édifices que l'on fit, & Vitruve rapporte que de ſon tems même on bâtiſſoit de la ſorte dans les Gaules, en Eſpagne & en Phrygie. La brique & la pierre ſuccederent aprés au bois & à la terre, & l'homme qui n'avoit bâti d'abord que pour la neceſſité, ſongea à ſon plaiſir particulier & à l'utilité publique. On dit que Cadmus trouva l'uſage de la pierre, mais nous voïons dans Joſeph, que les Hebreux s'en ſervoient déja auſſi-bien que de la brique, puiſque Seth & ſes enfans firent

élever deux colonnes de ces materiaux. Le marbre qui ſert aujourd'huy à la magnificence des bâtimens, étoit fort commun en Grece, mais on s'en ſervit d'abord plûtôt à cauſe de ſa dureté que pour la beauté. On en fit enſuite l'ornement des maiſons & des Temples. Nous ne voïons pas que les Juifs en euſſent l'uſage. Le Temple de Salomon étoit bâti d'une pierre blanche polie; l'or & le bois de Cedre en faiſoient les ornemens, & l'on dit que les Piramides d'Egypte étoient d'une pierre marquetée de grains noirs, blancs & rouges. Voilà, ce me ſemble, ce qui regarde les materiaux. Les Auteurs profanes ne conviennent pas du premier qui les mit en œuvre. Diogene Laërce dit qu'Epimenide de Crete eſt le premier homme qui ait bâti, & Vitruve, aſſûre que c'eſt *Pithius* qui éleva un Temple à Minerve. Ariſtote croit que Thraſon a été le premier qui ait fait des murailles, & que ce ſont les Cyclopes qui ont inventé les Tours. Mais d'autres attribuent cette invention aux Pheniciens. On ne ſeroit pas d'accord non plus touchant la premiere Ville qui a été bâtie, ſi l'Ecriture ſainte ne terminoit la conteſtation. Pline & Juſtin veulent que Cecrops ait conſtruit la Ville d'Athenes long-tems avant le deluge, & Strabon, appuïé de l'au-

torité d'Homere, ſoutient que c'eſt Argos; d'autres pretendent que ç'a été Sicyone ou Dioſpolis.

Quoi qu'il en ſoit, MADAME, l'invention de bâtir dont je viens de vous parler, eſt bien differente de l'Architecture figurée & embellie que nous voions aujourd'hui. La premiere avoit les nids des hirondelles pour origine, & celle d'aujourd'hui fait conjecturer par ſa ſymmetrie que l'ouvrage des Abeilles lui a ſervi de modele. Peut-on voir plus d'ordonnance, plus de regularité? Remarque-t-on rien de plus juſte, & de mieux compaſſé que leurs petites loges? La ſituation & la diverſité des appartemens y ſont obſervées avec tant d'exactitude, que l'Art ne peut rien faire de plus mignon, ni de plus regulier. Mais pourquoi ne pourrions-nous pas chercher dans nous-mêmes l'origine de l'Architecture? Si le corps humain eſt la maiſon de l'ame n'a-t-elle pû lui inſpirer de faire pour lui ce que la nature avoit fait pour elle? La proportion que l'on voit dans toutes les parties de l'homme, n'a-t-elle pas fourni l'idée d'une Architecture reguliere & de la conformité que les pieces d'un bâtiment doivent avoir entre elles? Cette reſſemblance a fait naître l'opinion qu'un excellent Architecte devoit être Me-

decin, & *Savot* ſe tuë de prouver que la Medecine eſt neceſſaire pour la perfection de cet Art. Je ne ſai, Madame, ſi vous demeurerez d'accord d'un ſentiment qui paroît aſſez bizarre, mais vous avoüerez ſans doute qu'un Architecte ne doit pas ignorer la Sculpture, puiſque c'eſt d'elle qu'il emprunte tout ce qu'il peut faire paroître de plus fin & de plus delicat dans ſes Ouvrages. Enfin, on peut dire que ces deux Arts ſont jumeaux, & qu'ils ne peuvent ſe paſſer l'un de l'autre. On croit que c'eſt à Pytagore que nous devons l'invention de la Regle & du Niveau quoi qu'il y ait des Auteurs qui aſſurent que ce fut Penthaſilée, Reine des Amazones, qui en inventa l'uſage. On conjecture de-là que l'Architecture a été long-tems inculte & groſſiere, puiſque les Grecs même ont bâti durant pluſieurs ſiecles ſans regle & ſans ſymmetrie. Je penſe que la coûtume d'orner les maiſons des Triomphateurs, d'armes & de trophées, donna lieu aux ornemens de l'Architecture & aux Arcs de triomphe. Pline dit que l'invention d'orner les colomnes de vaſes & de chapiteaux, commença au Temple d'Epheſe. D'autres veulent que Callimaque en prit le modele ſur le tombeau d'une jeune fille de Corinthe. La nourrice, de cette fille avoit ramaſſé ſur

ſa ſepulture quelques pierres qu'elle couvrit d'une grande tuile pour dreſſer un petit tombeau à la mode du Païs, & ce monument parut fort agreable le Printems enſuite, parce qu'une racine d'Acante le couvrit entierement de ſes feüilles. C'eſt de là que l'Ordre Corinthien a pris ſon nom, comme le Dorique de Dorus fils de Neptune pour avoir bâti un Temple d'une nouvelle invention. Je ne vous parlerai point des autres ordonnances d'Architecture. Vous ſavez ſans doute, Madame, qu'il y en a cinq, & que depuis peu on y a ajoûté l'ordre François, comme l'on en a banni le Gothique. Ce n'eſt pas que ce dernier n'eût de la magnificence, mais il avoit des irregularitez, que le bon ſens ne pouvoit ſouffrir. Vous demeurerez d'accord de l'un & de l'autre, ſi vous n'avez pas oublié ce que je vous fis remarquer au Portail de Nôtre-Dame. On voit, à la voûte des portes, une infinité de petites ſtatuës de Saints, qui n'ont nul rapport à la grande maſſe du bâtiment, & qui ne peuvent ſe tenir en l'air, que par un miracle continuel. L'Architecture Grecque eſt plus ſage, elle plante ſes figures ſur leurs pieds, ou les appuïe d'une maniere naturelle; mais graces au Ciel, le mauvais goût ne regnera non plus en bâtimens que dans les

autres Arts, ſous un Prince qui a une delicateſſe admirable, & qui ſe connoit parfaitement en toutes choſes. Les Curieux demeurent d'accord que le Louvre & le Château de Verſailles ſont des Palais enchantez, & que la France ne doit point ceder aux Nations les plus polies en matiere de bâtimens. L'Architecture s'eſt donc toûjours perfectionnée. Si les premiers hommes en ſont les inventeurs, les Rois l'ont embellie, & ſelon la Fable, les Dieux même s'y ſont appliquez. Apollon & Neptune bâtirent la ville de Troye, Minerve prit plaiſir à élever des Tours.

Pallas quas condidit arces, ipſa colat.

Vous entendez ce Latin, ajoûtons, s'il vous plaît, que de tous les Arts il n'y en a point de plus neceſſaire, ni qui merite mieux d'être embelli. C'eſt-là où la magnificence eſt dignement employée, & où la profuſion ſemble être permiſe. C'eſt ce qui fait l'ornement & la Majeſté d'un Empire. On parle avec étonnement de la dépenſe que les premiers Romains faiſoient dans leurs bâtimens. Pline raporte que Marcius Scaurus, étant Edile, fit venir à Rome trois cens ſoixante colomnes de marbre de trente-huit pieds de hauteur, pour un Theatre qui ne devoit ſervir qu'un mois. Mais on avoit admiré longtems

auparavant l'induſtrie, & la magnificence dans la ſtructure des murailles de Babylone, & des Jardins de Semiramis. Cette Reine y employa plus de trois cens mille hommes durant pluſieurs années. C'eſt une choſe aſſez remarquable, qu'excepté le Coloſſe de Rhodes, & la Statuë de Jupiter Olympien, on doive à l'Architecture les ſept Merveilles du monde, & que l'Egypte ait été le beau theatre de ſes miracles. Son Labyrinthe qui ſervit de modele à Dedale pour bâtir celui de Crete, contenoit ſeize appartemens magnifiques, pour loger le ſeize Gouverneurs de l'Egipte, & on y rencontroit tant de chemins & tant de détours, qu'à peine en pouvoit-on ſortir. L'Architecture ne parut pas moins ſuperbe dans les Pyramides & les Obeliſques des Rois d'Egipte. Une ſeule fut l'ouvrage de ſix cens mille hommes pendant vint années. Herodote, Diodore, & Pline parlent de trois Pyramides admirables, & Strabon fait un conte ſingulier du ſujet qui fit bâtir la troiſiéme. Il dit qu'une Courtiſane nommée *Rodope*, étant dans le bain, une Aigle enleva un de ſes ſouliers des mains de ſa Suivante, & le porta dans le ſein du Roi. Ce Prince étonné de cette merveille fit chercher cette femme, la trouva charmante, l'épouſa, & l'aima avec tant de tendreſſe, qu'aprés ſa

mort il fit élever cette Pyramide pour l'amour d'elle. Vous avez oüi dire ſans doute, MADAME, que le mot de Pyramide, vient du mot Grec *pyr*, qui veut dire *feu*, à cauſe que ces bâtimens s'élevoient comme le feu s'éleve continuellement. Peut-être auſſi, parce qu'ils étoient conſtruits de pierres qui avoient quelque reſſemblance avec cet élement par les taches rouges dont j'ai dit qu'elles étoient marquetées. Je n'ajoûterai point certain conte que nous fait Pline, parlant de l'origine des Obeliſques, qu'il attribuë à Mitrés Roi d'Egypte, je penſe qu'il ſuffit que je vous aye cité la Courtiſane Rodope. Je ne vous parlerai point non plus de la Tour fameuſe de Nembrot, vous jugez bien, Madame, que l'Architecture n'en devoit pas être moins irreguliere, que l'entrepriſe étoit téméraire. Mais encore faut-il dire un mot du Temple d'Epheſe, & du Tombeau de Mauſole, qui furent deux chef-d'œuvre de l'ancienne Architecture. On mit plus de quatre cens ans à bâtir le premier, Steſiphon en fit le plan, & acquit une gloire immortelle. Les plus fameux Architectes entreprirent le Tombeau de Mauſole, & ne ſe rendirent pas moins célebres par leur Art, qu'Artemiſe par ſes larmes. Le Temple de Salomon n'étoit pas ſeulement recommandable par la ma-

gnificence, mais auſſi par une Architecture excellente & tres-reguliere. Ce ſage Prince avoit ramaſſé les plus riches materiaux, & cherché les plus habiles Ouvriers. Cependant ſoit que l'Architecture ſe ſoit perfectionnée dans la ſuite des ſiecles, ou que la vanité ait fait agir l'Empereur Juſtinien, on dit qu'il fit mettre dans le Temple de ſainte Sophie qu'il avoit bâti, une Statuë de Salomon qui ſe cachoit de honte de voir ce Temple-là plus ſuperbe & plus magnifique que le ſien. Voilà Madame, juſqu'où l'Architecture s'eſt élevée, & ce qui eſt ſurprenant, eſt que les Grecs qui l'ont portée ſi loin, ne nous en ont laiſſé aucune inſtruction. Il y a eu quelques Auteurs Romains qui en ont traité, & enſuite un aſſez grand nombre d'Italiens, mais il eſt inutile que je vous les cite, & que je conſulte leurs Ouvrages, pour m'étendre ſur une matiere dont les perſonnes de vôtre ſexe ne demandent pas à être inſtruites trop exactement. J'apprehende même de m'être trop étendu ſur cette matiere, je vous en demande pardon, & je ſuis.

A Monſieur de ***

Sur la Tour de Babel.

DEmandez-moi tant d'éclairciſſement qu'il vous plaira ſans craindre de m'importuner. Quand je ne ſerai pas en état de ſatisfaire vôtre curioſité, je trouverai à Paris des ſecours que vous ne ſauriez avoir dans vôtre Province. Ce n'eſt pas que vous n'y ayez d'habiles gens ; mais comme ils s'appliquent moins à ce que nous appellons belles Lettres, qu'à ſe rendre habiles dans leurs Profeſſions ; j'avoüe qu'il y a bien des choſes qu'ils ne connoiſſent pas aſſez pour en inſtruire les autres. La conteſtation que vous eûtes avec vôtre Lieutenant Géneral, en eſt une preuve ; mais je ne ſai s'il eſt facile d'en donner une déciſion qui vous puiſſe contenter l'un & l'autre. Vôtre Ami ne comprend pas que l'on eût commencé la Tour de Babel pour ſe garantir d'un ſecond Deluge. Vous ſoutenez le contraire, fondé à ce que vous croïez, ſur les plus belles apparences du monde, & ſur l'autorité d'un grand Hiſtorien. C'eſt Joſeph ; vous citez les Antiquitez des Juifs d'où vous avez tiré vôtre opinion ; vous ajoûtez que la

vrai-ſemblance demande qu'après une inondation génerale on cherche des précautions qui puiſſent garantir de l'impetuoſité des eaux. Mais, mon cher Monſieur, avez-vous conſideré les circonſtances qui peuvent détruire vos conjectures? Si ces gens orgüeilleux qui vouloient élever ſi haut le bâtiment qu'ils avoient commencé, n'avoient eu deſſein que de ſe faire un aſile au-deſſus des flots, auroient-ils quitté les ſommets des montagnes qu'ils habitoient pour bâtir dans une plaine? Auroient-ils choiſi un lieu ſitué entre l'Euphrate & le Tigre, c'eſt-à-dire, entre deux fleuves des plus larges, des plus profonds, & des plus ſujets à franchir leurs bords pour ſubmerger la campagne? Se défioient-ils de la promeſſe que Dieu avoit faite de ne pas inonder la Terre une ſeconde fois? Pouvoient-ils oublier une choſe que l'Arc-en-Ciel leur remettoit ſi ſouvent dans la mémoire. Vous voïez que les meilleurs Auteurs ne penſent pas toujours fort juſte. Il y en a qui ſe trompent bien plus que Joſeph, & qui neanmoins croïent pénetrer plus avant dans l'intention de Nemrod. Ils aſſurent qu'il n'avoit deſſein de bâtir une Tour ſi haute, que pour ſe mettre en ſureté contre le feu du Ciel, ſans conſiderer que les lieux les plus élevez

y ſont les plus expoſez. D'autres, pour être plus religieux & plus exacts, prennent à la lettre les termes de l'Ecriture. Ils s'imaginent que Nemrod & ſes adherans vouloient porter juſques au Ciel le faîte de leur bâtiment, parce que la Geneſe le dit, ſans conſiderer que c'eſt une maniere de parler figurée. On emploie l'hyperbole pour rendre les expreſſions plus ſublimes & plus magnifiques. David fait monter les Navires juſques au Ciel, & les fait deſcendre enſuite juſques dans les abîmes, quoi que ni l'un ni l'autre ne ſe puiſſe faire, quelque forte que ſoit une tempête. * Un de nos plus beaux Eſprits interprete ces paroles par la même figure.

Il appelle les vents, & ſoudain ils l'entendent,
Ils grondent d'un bruit furieux,
Les flots en tournoïant juſqu'aux Enfers deſcendent,
Puis montent juſques dans les Cieux.

Nous voïons auſſi dans les Epigrammes d'un de nos Poëtes:

Jean égale aux plus baſſes herbes,
Les bâtimens que ſes ayeux,
Au gré de leurs ames ſuperbes
Avoient éleve juſqu'aux Cieux.

* *Godeau.*

Dans un autre endroit de ſes Poëſies, il s'exprime de cette ſorte en parlant du ravage que fait le Tems.

Il rongera ces fameux bâtimens,
Qui n'offrent à nos yeux que marbre & que porphire,
Et qui juſqu'aux Enfers portent leurs fondemens.

Enfin, rien n'eſt plus ordinaire que l'uſage de l'hyperbole, & je ne ſaurois aſſez m'étonner que l'on ait pû croire que Nemrod voûlut élever effectivement juſqu'au Ciel la Tour qu'il avoit entrepris de bâtir. Mais, Monſieur, il ne faloit lire que peu de mots enſuite, pour découvrir la veritable intention des Aſſyriens. Ils dirent entr'eux, *Elevons une Tour juſqu'au Ciel pour rendre nôtre nom celebre avant que nous venions à nous ſeparer pour nous diſperſer par toute la Terre.* Ils voulurent donc ſe rendre illuſtres, & s'immortaliſer, en quelque maniere, par cette prodigieuſe maſſe de pierre, comme les Rois d'Egypte par leurs Piramides. Outre que cette opinion eſt plauſible, nous voïons que l'Ecriture ſainte le dit en termes exprés : ſi vous ne vous rendez tous deux à ce ſentiment, j'en chercherai d'autres pour tâcher de vous ſatisfaire. Je ſuis, &c.

Sur les Eclipſes.

EST-il poſſible, Monſieur, que vous me conſultez ſur ce qui regarde les Eclipſes. Vous pouviez par un meilleur ſecours que le mien ſatisfaire la curioſité de vôtre chere moitié. Je ne m'étonne pas qu'elle veüille ſavoir ce que l'on doit croire de ces Phenoménes qui attirent les regards de tout le monde, mais je ne ſuis pas aſſez habile Philoſophe pour decider d'une choſe dont on a toûjours parlé differement. Ce n'eſt pas que l'on ne convienne que l'Eclipſe eſt une privation de lumiére cauſée par l'interpoſition d'un corps opaque. Il y a deux grands luminaires, pour me ſervir des termes de l'Ecriture, dont l'un nous éclaire le jour, & l'autre la nuit. Quand nous ſommes privez d'une maniere extraordinaire de leurs irradiations, permettez moi ce grand mot, nous appellons cela défaut ou défaillance, & les Grecs le nomment Eclipſe. C'eſt ce mot Grec ſi uſité en France qui fait la crainte de tant de gens, & la devotion de tant d'autres. Les Philoſophes conſiderent ces Phenoménes avec quelque eſpece d'admiration. Ils en exami-

nent la nature, ils en cherchent les cauſes & les effets. Les Aſtronomes vont encore plus avant ſur cet objet particulier de leur ſcience, & comme dans les obſervations qu'ils ont faites, ils ont connu les revolutions des Cieux, les conjonctions des Aſtres, leurs diſtances & leurs approches, ils ont prévû ſouvent les effets naturels qui en peuvent reſulter. Du moins marquent-ils préciſement les tems des Eclipſes, & déterminent les années, les mois, les ſemaines, les jours, les heures, & juſques aux minutes. Ceux qui ont lû l'Hiſtoire des Peuples Orienteaux, ſçavent que dans le Royaume de la Chine, & dans les Païs nouvellement convertis à la foi, ces prédictions faites par des Miſſionnaires ſçavans Aſtronomes leur ont toûjours donné une grande authorité ſur les eſprits des Peuples. Les Aſtrologues veulent porter leur prédiction plus loin, mais leur ſcience eſt décriée par la plûpart du monde. Vous avez oüi dire ſans doute que Pic-de-la-Mirande a compoſé contre eux un excellent Ouvrage qui aboutit à conclure que leur prétenduë ſcience n'eſt qu'une veritable folie. Jugez ſi par les Eclipſes ils peuvent parler juſte de l'évenement des choſes, qui dépendent de la liberté des hommes. S'ils peuvent prédire des revoltes, des trahiſons,

hiſons, des guerres, des mariages, des procés, &c. J'avoüe que leur ſcience ſe peut entendre à prévoir la ſterilité, la fertilité, les maladies, les ſechereſſes, &c. Tous les Hiſtoriens ont regardé les Eclipſes comme des évenemens ſinguliers qu'ils étoient obligez de marquer. Ils ont écrit avec ſoin ce qui les a precedez, & ce qui les a ſuivis. Je ſerois trop long ſi je vous citois toutes les obſervations que j'ai faites moi-même ſur cette matiere. Je me contenterai de vous dire que les Medecins aſſurent ordinairement qu'il y aura des maladies, lorſque ces défaillances ſont de longue durée, & que c'eſt le Soleil qui eſt écliplé. Ils reconnoiſſent cet Aſtre comme l'ame & le pere de la nature. En effet, quand il agit ſur les choſes d'icibas, & qu'il leur communique ſes influences, ſa lumiere & ſa chaleur, ne ſemble-t'il pas répandre la vie ſur les objets qu'il regarde? Mais ſi ſa lumiere & ſes rayons ſont arrêtez, nous en perdons une irradiation ſalutaire. Si les eſprits animaux étoient arrêtez par quelque humeur froide qui cauſât une obſtruction, toutes les parties inferieures du corps ne ſouffriroient-elles pas? veut-on que les hommes ne ſouffrent point quand la Lune empêche que les influences du Soleil ne tombent ſur nous? Pluſieurs, néan-

moins disent que l'Eclipse est un effet naturel qui ne produit ni bien, ni mal, & que les rayons du Soleil peuvent être détournez, & sa lumiere obscurcie sans que nous ayons lieu d'en craindre de facheuses suites. Ils ajoûtent que nous ne voyons point que les nuages qui nous cachent cet Astre produisent des maladies. Cependant nous n'éprouvons que trop que les choses naturelles ne laissent pas de nous faire tomber dans de fâcheuses indispositions. Les Tempêtes, les orages, les tonneres, les tremblemens de terre, & les vapeurs infectées nous en font demeurer d'accord assez souvent. S'il y a des gens vigoureux qui ont resisté à la malignité des Eclipses, il y en a de foibles qui y ont succombé. Pendant les maladies contagieuses tout le monde n'est pas également susceptible de l'infection de l'air. Un de mes Amis me disoit l'autre jour que l'on ne doit pas negliger de prendre des précautions durant les Eclipses, qu'il est bon de se tenir dans sa maison, au lieu de s'exposer au grand air. Qu'il ne faloit pas croire que tant d'habiles gens se fussent trompez quand ils l'avoient conseillé. Si les nuages qui nous cachent le Soleil, alterent moins nôtre santé que les Eclipses, c'est qu'étant moins rares nous y sommes plus accoutumez. Mais s'ils duroient longtems, ils

cauſeroient infailliblement un grand deſordre. On verroit augmenter les fiévres, revenir les goutes, & déborder les fluxions. Peut-être même y auroit-il des apoplexies à craindre ; mais pour les migraines & les maux de dents, une infinité de perſonnes en ſeroient attaquées. Si les incommoditez dont je viens de parler, n'affligent pas certains Peuples Septentrionaux, qui ſont privez la moitié de l'année de la lumiere & de l'influence du Soleil, c'eſt qu'ils ſont accoutumez à cette privation, & naturaliſez dans ces climats. Comme le froid deſſeche le corps & concentre la chaleur naturelle, les Habitans de ces lieux-là ſont ordinairement robuſtes, & propres à reſiſter à la groſſiereté des vapeurs. Je ne vous parlerai point de cette Eclipſe admirable que l'on vit à la mort du Fils de Dieu. Vous ſavez qu'elle fut ſurnaturelle & miraculeuſe. Elle arriva dans la pleine Lune, elle dura trois heures, & fut univerſelle. Vous avez oüi dire ce que remarqua Saint Denis l'Areopagite, grand Philoſophe, & grand Mathematicien. Il étoit alors en Egypte, & ayant obſervé que cette Eclipſe arrivoit contre l'ordre ordinaire, il prononça ces paroles ſi celebres : *Ou le Dieu de la Nature ſouffre, ou toute la machine du monde ſe diſſout.* Je ne m'étendrai

pas davantage ſur une matiere où je ne me ſuis jamais fort appliqué. Je ne me ſerois pas même hazardé à vous faire cette réponſe, ſi j'étois capable de vous refuſer quelque choſe. Mais je ſuis, &c.

Lettre ſur la Peinture.

JE ne ſai, MADAME, ſi je vous pourrai donner ſur la Peinture tout l'éclairciſſement que vous ſouhaitez, mais en attendant que je vous puiſſe envoyer ce qu'en a écrit Monſieur Felibien, vous vous contenterez, s'il vous plaît, des particularitez que je remarquai l'autre jour dans un diſcours que l'on me donna à lire. Je vis qu'encore que la Peinture ne ſoit pas neceſſaire pour la commodité de la vie, elle ne laiſſe pas d'avoir une origine trés-ancienne. Les Egyptiens ſe vantent de l'avoir inventée pluſieurs ſiecles avant que les Grecs en euſſent connoiſſance : mais ce qu'il y a de plus certain eſt, que ces derniers porterent ce bel Art à un point de perfection que l'on a de la peine à s'imaginer. D'abord on s'aviſa ſeulement de tracer les lignes autour de l'ombre d'un homme, & l'on dit que le premier qui en uſa ainſi, fut un Egyptien appellé

Philocle. D'autres veulent que l'on doive ce commencement à un Grec de Corinthe, nommé Cleanthe, mais pour moi j'aimerois mieux ſuivre l'opinion commune, qui attribuë cette origine à l'amour. J'ai oüi dire qu'un Amant qui étoit ſur le point de faire un long voyage traça le profil du viſage de ſa Maîtreſſe ſur celui de ſon ombre pour conſerver quelque image de ſes traits qui pût adoucir le chagrin de ſon abſence. Dans la ſuite on commença à peindre, mais ce fut avec une ſeule couleur, puis on en emploïa pluſieurs, & l'on trouva enfin les couleurs rompuës, les divers tons de couleurs, les reflets, l'harmonie, l'effet des lumieres & des ombres, les attitudes, le contraſte, & l'accord des parties avec leur tout.

On rapporte qu'un Peintre appellé Simon fut le premier qui peignit de profil qui exprima les differens airs de tête, qui diviſa les membres par des jointures, qui marqua les veines, & qui inventa le moien de jetter une drapperie, & d'en diſpoſer les plis. Un autre nommé Paneus fut plus hardi, il ſe haſarda de peindre la fameuſe bataille de Marathon, & fut aſſez heureux pour y faire remarquer les principaux Chefs des Atheniens & des Perſes. Appollodore fut le plus ſavant Peintre de ſon tems, mais

Zeuxis le ſurpaſſa bien-tôt aprés, & attira l'admiration de toute la Grece. Cependant Paraſius oſa bien entrer en lice contre lui, & l'on dit qu'il remporta le prix d'une maniere qui merite de vous être racontée. Zeuxis avoit peint des raiſins, ſi au naturel, que les oiſeaux y voloient pour les becqueter, mais Paraſius peignit ſi admirablement un rideau, que Zeuxis lui même le voulut tirer pour voir ce qui étoit derriere. C'eſt ce qui l'obligea à ſe confeſſer vaincu, & à dire qu'il y avoit bien plus de gloire à tromper les hommes que les animaux. Aprés ceux-là Appelle acquit une reputation immortelle. Alexandre viſitoit ſouvent ce fameux Peintre. Il prenoit plaiſir à le voir travailler, & ce fut à lui ſeul qu'il permit de faire ſon portrait. Appelle faiſoit reſſembler de telle ſorte, qu'un Savant Phiſionomiſte n'avoit qu'à voir ſes Portraits pour parler juſte des perſonnes qu'ils repreſentoient. Vous ſavez ſans doute, Madame, ce que l'on diſoit autrefois d'un Portrait d'Alexandre qu'avoit fait Appelle, *qu'il y avoit deux Alexandres, & que ſi l'Alexandre de Philippe étoit invincible, celui d'Appelle étoit inimitable.* Enfin, les productions de la Peinture ſont une eſpece de création, & ſi les choſes qu'elle nous fait voir ſon inſenſi-

bles & inanimées, nous pouvons dire qu'elles ont quelquefois plus d'agrémens que celles qui vivent, & qui reſpirent. Je pourrois vous citer encore pluſieurs Grecs que la Peinture a rendu celebres ; mais il vaut mieux vous entretenir du progrez qu'a fait ce bel Art dans l'Italie ancienne & moderne. J'ai lû qu'un grand perſonnage de l'Illuſtre Famille des Fabiens tint à honneur de porter le ſurnom de Peintre, & qu'il peignit même le Temple du Salut, l'an 450 de la fondation de Rome. Les plus grands Hommes de ce temps-là s'adonnoient à la peinture, & cela dura juſques ſous les premiers Empereurs. Mais par une revolution qui n'eſt que trop ordinaire aux belles choſes, la peinture fut negligée quelque tems aprés, & demeura enſevelie parmi les ruïnes des autres Arts, & des autres ſciences. Ce ne fut que long-tems aprés qu'elle commença de paroître en Italie. Le Maître de Michel-Ange contribua fort à la retablir, encore que ſa maniere fut ſeiche & Gothique, mais ſon Eleve le laiſſa bien loin derriere lui, & acquit une eſtime generale. Il excelloit ſur tout dans le deſſein. Cependant Raphaël d'Urbain acquit encore plus de gloire que Michel-Ange, & il porta ſi loin ſon Art qu'il ſemble qu'il a ſurpaſſé la nature en bien

de choſes. On remarque qu'il avoit le talent de donner à ſes figures toutes les graces dont elles étoient capables, & plus on voit ſes Ouvrages, plus on les admire. Il eut pour maître Pierre Perugin, mais le Diſciple fut infinement plus habile que le Maître. Jules Romain, Polidore, Leonard de Vinci, le Georgion, le Titien, Paul Veroneſe, & Tintoret, parurent preſque en même tems. Ils ont tous excellé en quelques parties de la Peinture, & quelques-uns d'entr'eux n'y ont preſque rien ignoré. Jules Romain eſt celui de tous les Diſciples de Raphaël qui a le mieux réüſſi. Ses imaginations étoient nobles & élevées. Il avoit le goût pur & net; il étoit grand imitateur des Anciens, & avoit en veuë de les faire ſervir de modele. Son élection des attitudes êtoit admirable. Polidore deſſinoit fort bien, & rencontroit parfaitement dans les Grouppes. Leonard de Vinci étoit trés-profond dans la Peinture. Son merite eſt aſſez établi par une ſeule circonſtance de ſa vie, qui eſt que François I. le fit venir d'Italie, & qu'aprés avoir travaillé en France, il mourut à Fontainebleau entre les bras de ce Monarque qui honora de ſes larmes la mort de cet habile Peintre. Le Georgion êtoit pour les Portraits & pour les grands Ouvrages. Il en-

tendoit admirablement les figures, & il traitoit ſon ſujet avec toute la grandeur, & la convenance poſſible. Le Titien fut le plus grand Coloriſte qui ait jamais été. Il a parfaitement entendu les maſſes, l'union & la diſpoſition du tout enſemble. Il peignoit tout-à-fait bien les femmes & les enfans, & il leur inſpiroit un certain air doux, mignon & tendre qui étoit inimitable. Ses Portraits & ſes Païſages ſont merveilleux. Il donnoit à chaque choſe les touches qui leur étoient convenables & particulieres. Toutes ces grandes qualitez lui acquirent le nom de Divin, avec des biens trés-conſiderables & l'amitié de Charles-Quint. On dit que les Grands de la Cour de cet Empereur ayant témoigné de la jalouſie de ce qu'il leur préferoit le Titien ; il leur dit, *qu'il ne manqueroit jamais de Courtiſans, mais qu'il n'auroit pas toûjours un Titien.* Paul Veroneſe n'étoit pas bien correct, mais la beauté de ſon Coloris ſervoit de fard aux manquemens de ſon deſſein. Ses airs de femmes étoient tres gracieux, & il diverſifioit fort ſes Draperies. Tintoret avoit beaucoup de genie pour la Peinture. Il a fait d'excellens Tableaux, mais il eſt principalement admirable dans le Coloris qui eſt l'ame de la Peinture.

Il y a encore d'autres fameux Peintres en Italie qui ont été ou contemporains de ceux-là, on qui les ont ſuivi de fort prés, comme les Baſſans, le Correge, le Parmeſan, les Carraches, le Guide, l'Albane, le Dominicain, le Pouſſin, & quelques autres. Les Baſſans ont fort bien peint les animaux, & avoient un trés-bon goût de couleurs. Le Correge peignoit avec agrément & avec facilité. Il méloit une douceur qui faiſoit paroître ſes Tableaux d'un caractere ſingulier, & par la ſavante diſtribution des lumieres & des ombres, il avoit le ſecret de donner beaucoup de rondeur, de force & de relief à ſes figures. Il ſçavoit conduire & finir un Tableau d'une maniere admirable, & on y remarque tant d'union que ſes plus grands Ouvrages paroiſſent avoir été faits d'une même palette de couleurs. Le Parmeſan coloroit fort bien, il inventoit & deſſinoit en perfection. Les graces ne le quittoient jamais, & l'on peut dire qu'il avoit toutes les qualitez d'un grand Peintre. Les Carraches ont été auſſi des hommes celebres dans leur profeſſion. Loüis Carrache excelloit dans le deſſein & dans le choix des couleurs. Annibal Carrache poſſedoit toutes les parties de la Peinture, & ſes Ouvrages avoient un air de grandeur où

peu d'autres ſont arrivez. Auguſtin Carrache ne le cedoit guere en habilité à ſon frere Annibal, & il eut un fils naturel nommé Antoine qui s'y prit d'une maniere à les paſſer tous s'il eut vécu. Le Guide en remettant à ſa maniere les Tableaux d'Albert Durer a plus gagné d'argent, & plus acquis de reputation qu'une grande partie de ceux qui l'ont precedé, & qui l'ont ſuivi. Le Dominicain repara par ſon grand travail le peu de diſpoſition qu'il avoit à la peinture, & s'y rendit trés ſavant. Le fameux Pouſſin a fait revivre les plus belles ſtatuës de l'antiquité; il ſçavoit qu'elles ſont une regle ſûre pour les beaux Ouvrages, il excelloit auſſi dans le Païſage, & la touche de ſes arbres eſt admirable.

Outre ce grands Peintres qui ont fleuri en Italie, il y en avoit d'autres trés-habiles en divers endroits de l'Europe. Albert Durer en Allemagne, Holbens en Suiſſe, Lucas en Hollande, en Flandre Rubbens, le plus habile de tous les Peintres dans la diſtribution des lumieres, dans l'art d'exprimer les paſſions de l'ame. Vandeik ſon Diſciple étoit fort entendu dans le Tableaux galants, & il y a eu d'autres grands Peintres dont on peut dire que le nom ne mourra jamais.

Cependant cet Art admirable qui donne la vie à des choſes mortes, eſt preſentement negligé par tout, excepté en France. Il ſemble qu'il s'eſt retiré parmi nous avec les autres Arts & les autres ſciences ſous la protection d'un tres-grand Roi. Monſieur le Brun l'a déja mis dans une ſi grande perfection que peut-être égalerons-nous l'ancienne Grece & l'Italie moderne. Vous ſçavez en quelle eſtime ſont ſes Tableaux, vous en avez vû auſſi de Monſieur Mignard, & je ne doute point que les Curieux qui vous les ont montrez, ne vous en ayent mieux fait connoître le prix que je ne ferois. Ainſi, Madame, je ne vous en parlerai point, & je finirai une Lettre qui n'eſt déja que trop longue. Avoüez que vous m'en feriez des reproches ſi vous ne m'aviez engagé à m'étendre ſur cette matiere, & que d'ailleurs je ne fuſſe pas auſſi abſolument vôtre ſerviteur très-humble, que je le ſuis.

Lettres curieuſes de Litterature ſur differens ſujets.

A Monſieur de ***

JE lis avec la plus grand plaiſir du monde les belles choſes que vous m'écrivez. Mais le chagrin me prend un moment aprés,

quand je me vois ſi éloigné d'une converſation charmante que vos Lettres me repreſentent. J'ai admiré auſſi la Traduction que vous m'avez envoïé. Vous avez amené où vous avez voulu les Graces qui étoient dans l'original, encore qu'elles ſemblaſſent ne le point quitter. Elles ſont devenuës Françoiſes avec tous les agrémens que lui prêtoit le Latin, & je ſuis perſuadé que ſi Horace revenoit au monde, il ne vous remercîroit pas de bon cœur de l'honneur que vous avez fait à ſon Ode. Il auroit un ſecret dépit de ſe voir ſurpaſſé en pluſieurs endroits. Cela ſoit dit, s'il vous plaît, ſans offenſer vôtre modeſtie, ni l'amour que vous avez pour un ſi charmant Poëte. Je vous avoûrai même, ſi vous ne vous fachez pas, que je ne ſuis point de vôtre ſentiment, quand vous preferez avec tant de hauteur l'endroit où Horace parle de la mort, à la belle imitation que Malherbe nous en a laiſſée. Ce n'eſt pas que je ne demeure d'accord avec vous que le *Mors pulſat* d'Horace ne ſoit admirable, en ce qu'il anime la mort, la fait agir, & ſemble nous la faire voir. Son *æquo pede* montre en peu de mots la générale égalité du Deſtin des hommes qui eſt de mourir, & il n'y a pas d'oppoſition plus juſte que ſon *Pauperum tabernas, Regumque turres.* Mais je

demeure dans ma premiere opinion que ſi la penſée de Malherbe eſt moins vive, parce qu'elle eſt moins figurée, & qu'elle ne fait pas agir la mort, il me ſemble que ſon expreſſion eſt plus magnifique que celle d'Horace. On y trouve même quelque oppoſition entre la cabane d'un pauvre, & le Louvre qui eſt le Palais de nos Rois. Je ſouhaiterois ſeulement pour l'honneur du Poëte François qu'il eût voulu changer le premier Vers pour le rendre digne d'être à la tête des autres. Je ne me ſaurois empêcher de vous les écrire, tant je crains que l'Original Latin ne vous ait fait negliger l'imitation françoiſe.

Le Pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes lois,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Une infinité de gens moraliſent ſur la mort, en Vers ou en Proſe, bien ou mal. Mainard même ne ſe ſoutient point par tout, quand il traite cette matiere dans ſa belle Ode, *Alcipe*, *revien dans nos bois.* Je vous en allois citer quelques endroits, mais je me ſuis ſouvenu que Coſtar en a fait une eſpece de Diſſertation dans ſes Lettres. Il vaut mieux que je vous renvoïe à cet Auteur,

que de prendre la peine de m'étendre ſur une matiere que je ne traiterois pas ſi bien que lui. Je ſuis, &c.

A Monſieur de ***

Cette Lettre défend un Magiſtrat, à qui on reprochoit le tems qu'il emploïoit quelquefois à conſiderer ſes Pierreries.

J'Eſtime infiniment l'excellent homme que vous avez vû depuis huit jours. Vous me faites le plus grand plaiſir du monde de me dire qu'il ne ſe laiſſe point voler à ſon Intendant, & qu'il donne bon ordre que les importuns de ſon voiſinage ne lui viennent dérober un tems qu'il peut emploïer plus utilement qu'à recevoir leurs viſites. Si ce tems ne lui ſervoit de rien, & qu'un ſi grand homme ne ſût qu'en faire, il auroit tort de ſe donner tant de peine à le conſerver. Mais puiſqu'il l'emploïe ſi utilement, il y auroit de l'imprudence s'il ne prenoit ſoin de le garder comme une choſe précieuſe qui ſe peut perdre, & qui ne ſe peut reparer. Je ſuis bien-aiſe auſſi de ce que vous m'apprenez qu'il a pour cent mille livres de Pierreries, & qu'il prend plaiſir, deux ou trois

fois la ſemaine, de les regarder quand il a beſoin de ſe remettre les yeux aprés un long & opiniâtre travail. Quoi qu'en diſe le Philoſophe, que nous appellons le *Cynique mitigé*, ce divertiſſement n'eſt pas indigne de la gravité d'un Magiſtrat, & l'on ne voit gueres de ſpectacle plus magnifique & plus innocent. Le Sage des Stoïques ne trouve point de plus noble occupation que de contempler les Ouvrages de la nature. Il ſe croit obligé de rendre ce devoir aux Dieux immortels en reconnoiſſance de l'intelligence qu'ils lui ont donnée. Vous ſavez, Monſieur, que toute la Majeſté de la nature eſt ramaſſée en petit dans les Pierreries, & qu'il n'y a ni de plus précieuſes lumieres, ni de nuances plus admirables. Ce ſont des fleurs incorruptibles & immortelles, où il ſemble que la beauté ſe ſoit fixée, encore qu'elle ſoit changeante & periſſable par-tout ailleurs. Nôtre Cenſeur dit qu'il paroît aux victoires de Ceſar, que ce Conquerant ne s'amuſoit pas à enfiler des perles, comme dit le Peuple. Mais que répondra nôtre Critique, ſi je lui fais voir que Ceſar, qu'il a choiſi pour exemple, aimoit les perles avec tant de paſſion que pour être maître de la côte où on les pêchoit, il entreprit la conquête de l'Angleterre. Nous voyons auſſi qu'il ne dédaignoit

gnoit * pas de donner ſouvent quelque reſte de ſon loiſir à meſurer leur groſſeur, à les comparer enſemble, & à les peſer de ſa propre main au rapport de Suetone. A la verité un grand Homme ſeroit blâmable s'il imitoit la brutale violence d'Antoine le Triumvir, qui mit à prix la tête d'un Senateur, parce qu'il lui avoit refuſé une belle Opale que les Lapidaires eſtimoient vingt-mille ſeſterces. Il n'auroit gueres moins de tort, s'il faiſoit comme *Nonius*, (c'étoit le nom de ce Senateur) qui fut ſi opiniâtre, qu'il aima mieux mourir que de donner au Tyran le contentement qu'il deſiroit, & que de ſe priver de l'Opale où il avoit attaché ſon affection. Il fut plus déraiſonnable en cela que ne ſont ces Bêtes, qui ſe voyant pourſuivies par les Chaſſeurs, s'arrachent elles-mêmes les parties de leur corps dont elles connoiſſent qu'ils ont envie. C'eſt ainſi qu'elles trouvent l'invention de ſe racheter par cette rançon, comme l'a remarqué Pline.

† On voit dans l'Hiſtoire des Incas, que quelques Indiens adoroient une Emeraude

* *Britanniam petiiſſe ſpe Margaritarum, quarum amplitudinem conferentem manu ſuâ exegiſſe pondus.*

† *Mira Antonii feritas atque luxuria, propter gemmam proſcribentis; Nec minor Nonii contumacia proſcriptionem ſuam amantis, cùm etiam fera abroſas corporis partes relinquant propter quas ſe periclitari ſciunt.*

d'une prodigieuſe groſſeur, & qu'ils venoient en foule de tous côtez lui faire des ſacrifices. Nous avons lû enſemble que deux grands Princes s'étoient autrefois chargé la tête d'un ſi grand nombre de Pierreries, qu'ils en mouſſurent tous deux. Ces paſſions ſont extravagantes & ridicules; perſonne n'en doute: Il n'y a point d'honnête curioſité qui n'ait ſon excés. Mais à meſure que ſon déreglement eſt vicieux, la moderation de ſon uſage doit attirer des loüanges. On raporte que l'on offrit au Cardinal Ximenés pour cinq mille ducats un Diamant qui étoit de plus grand prix, & qu'il répondit à ceux qui le preſſoient de l'acheter. *J'employerai plus utilement cette ſomme à ſoulager la neceſſité de cinq mille pauvres ſoldats, qui pourront ſervir l'Etat, de leurs bras & de leur courage.* Qui peut nier que cette réponſe ne ſoit fort ſage, & qu'il ne ſe rencontre des tems & des circonſtances où il y auroit de la folie d'en uſer d'une autre façon? Neanmoins je penſe qu'il s'en faut tenir au ſentiment de *Gallus Aſinius*. Il dit dans Tacite qu'en matiere de train, d'équipage, d'ameublemens & de bijoux, le trop & l'aſſez ne ſe doivent juger que par la fortune de celui qui les poſſede. Il ajoûte ces paroles: *Les gens de Qualité étant ſujets à de plus grandes inquietudes, & ſe trouvant expoſez*

à plus de dangers, que n'eſt le commun des hommes, n'eſt-il pas juſte de leur laiſſer quelques plaiſirs particuliers, qui puiſſent flater leurs maux, & en adoucir l'amertume? Mais Monſieur, trouvez bon, s'il vous plaît, que nous en demeurions-là, & que je remette au premier Ordinaire, à répondre aux agréables choſes que vous m'avez écrites, enſuite des reproches que fait nôtre *Cinique mitigé*. Je ſuis trop politique & trop moral aujourd'huï pour ces matieres enjoüées, & pendant que je me ſens de cette humeur, il vaut mieux que je prenne mon tems pour vous aſſurer très-ſerieuſement, & très-ſincerement, que l'on ne peut être plus abſolument à vous que je ſuis.

A Monſieur de ***

MONSIEUR,

Je vous envoye de nouvelles Reflexions de Mr. l'Abbé Deſlandes, Chanoine & Archidiacre de l'Egliſe de Treguier. Vous ſçavez par pluſieurs autres Ouvrages que je vous ay déja envoyez de lui, que la lecture de tout ce qu'il fait, n'eſt pas moins utile qu'agreable.

MAXIMES
Importantes pour un Homme public.

I.

UN Homme public doit regarder le peuple avec les mêmes ſentimens d'affection qu'un Pere regarde ſes Enfans. Et n'avons-nous pas veu de nos jours un Pere qui s'étoit fait des playes pour ſe tirer du ſang dont il nourriſſoit ſon Enfant ?

2. Qu'il ait un fond inépuiſable de bonté, de douceur, & de patience.

3. Qu'il tâche de faire toutes choſes ſans inquietude.

4. Qu'il ne ſe laiſſe jamais préocuper.

5. Qu'il ſoit exact dans ſes Diſcours.

6. Qu'il examine l'eſprit de ceux avec leſquels il doit vivre, & avec qui il a obligation de traiter.

7. Qu'il ſoit jaloux de ſa reputation, mais qu'il n'en ſoit pas eſclave.

8. Qu'il ſe faſſe plus aimer, que craindre.

9. Sa principale application eſt de s'acquerir un eſprit de penetration.

10. Qu'il ait un bon ami à qui il donne la liberté de lui dire ſes défauts, & ce que l'on dit de lui dans le monde.

11. Qu'il ait cette honnête vanité, de ne ſe pouvoir rien reprocher.

12. Qu'il prenne garde que ſes proches ou ſes domeſtiques, n'abuſent de ſon autorité.

13. Qu'il garde des meſures, même avec ceux qui n'en gardent point avec lui.

14. Un homme public doit toûjours être en état de bien penſer, & de bien parler de toutes choſes.

15. Lorſqu'on lui dit des choſes facheuſes, il doit imiter l'écho qui ne repond jamais au tonnerre.

16. Un homme public ne doit pas ſe perſuader qu'il puiſſe & qu'il doive vivre comme un particulier.

17. Seneque a renfermé en peu de mots les reflexions & les obligations d'un homme public, *quotidie apud me cauſam dico.* Pour bien ſe connoître il ne faut pas devenir ſon Avocat.

18. Un homme public a-t-il fait une faute, qu'il n'en faſſe pas une ſeconde ; qu'il imite les Orateurs qui continuent & s'animent quoi qu'ils s'apperçoivent qu'ils ont manqué.

19. C'eſt un myſtere de ſçavoir conduire les autres. Ceſar ne parla pas d'abord d'affoiblir & de détruire la Republique ; il s'y prit plus adroitement ; il imita l'amour, dit le Pere Coeffeteau, Evêque de Marſeille.

20. C'eſt l'ouvrage d'une ſerieuſe meditation, de ſe procurer une égalité conſtante dans les differens embarras de la vie.

21. Un Miniſtre d'Eſpagne diſoit en parlant du Cardinal de Richelieu, qu'il étoit toûjours chez lui ſans jamais en ſortir, & qu'il n'avoit jamais pû le ſurprendre.

22. A proprement parler, nous ne vivons qu'autant que nous exerçons nôtre eſprit, & que nous faiſons des actions de vertu.

23. Le grand ſecret pour être toûjours heureux, c'eſt de prendre cette forte reſolution. *Voglio diſpor di me.*

24 Les paſſions qui ne ſont pas reglées, reſſemblent à la fiévre & à la ſciatique, qui nous prennent malgré nous. Il n'en eſt pas de même des affections ſages. La raiſon qui en fait le nœud les lâche, les delie & les rompt même s'il en eſt beſoin. *Annoda e ſnode quanti lacci come biſogna.*

25. Comme nos corps s'ouvrent pour recevoir la chaleur de l'air, parce que c'eſt une qualité dou-

ce, benigne & amie de la nature ; ainſi nos cœurs s'ouvrent lorſque l'on nous traite avec douceur & amitié.

26. Strada a fait en peu de mots l'éloge de Philippe ſecond, Roy d'Eſpagne, l'appellant Alexandre le ſobre & le maître de ſa colere, *ſobrium & iræ victorem.*

27. Il ne dépend pas toûjours des Sujets de ſignaler leur zele pour leur Roi ; la naiſſance, l'education & les occaſions leur en refuſent ſouvent les moïens : mais il dépend toûjours d'eux d'être fidelles & d'être attachez à leur Souverain par une reſpectueuſe inclination.

28. La reflexion de l'Empereur Galba dans Tacite, eſt bien judicieuſe, lorſqu'il parle à Piſon qu'il choiſiſſoit pour ſon ſucceſſeur. Aprés lui avoir repreſenté que la felicité n'eſt propre qu'à nous corrompre, *felicitate corrumpimur* ; il lui dit, il n'y a aujourd'huy que nous deux qui parlions enſemble avec une entiere ſincerité qui n'a rien de faux & de diſſimulé. Les entretiens des autres ſans exception, s'adreſſent plûtôt à nôtre fortune qu'à nôtre perſonne : *cæteri libentius cum fortuna noſtra, quàm nobiſcum.*

29. Il arrive toûjours diſgrace à ceux qui ſervent les Grands contre les interêts du Prince & du public. Ils ſont les victimes des paſſions de ces orgueilleux qui s'en ſervent, ſelon l'expreſſion du Pape Urbain *VIII.* comme les Architectes ſe ſervent des échaffauts qu'ils mettent par terre, dés le moment que leurs bâtimens ſont achevez.

30. Le vrai honneur ne conſiſte pas dans un courage aveugle & brutal, & on a toûjours cru que rien n'étoit plus digne d'un homme vraiment genereux, que de s'efforcer de gagner ſes ennemis par des voïes d'honneur, & de les vaincre par ſa moderation & par ſa ſageſſe.

31. Un honnête homme dit dans Saluſte, tout le bien & tout le mal qui m'arrivéront jamais, apporteront des changemens à mes affaires, ſans en apporter à mes ſentimens & à mon eſprit : *mala ſecundaque res opes, non mihi ingenium mutabunt.*

32. Il faut prendre ſoin de tenir ſon imagination bien propre & bien nette, & de la meubler de toutes ſortes de belles idées.

33. Qu'il n'y ait jamais dans nos converſations de malignité cachée, ny de venin ſecret ; car les bonnes qualitez que l'on dérobe ; & la réputation que l'on ôte par malice ou par indiſcretion, ne peuvent ſe confiſquer, ni être réunies au domaine de perſonne.

34. Nous nous plaignons toûjours de n'avoir pas aſſez de temps, & cependant à le bien prendre, nous n'en ſommes pas ſi pauvres, que nous en ſommes mauvais menagers, & l'on peut dire que chacun de nous eſt prodigue d'un bien qui eſt le ſeul de tous ceux que nous poſſedons, dont l'avarice ſoit honnête & vertueuſe.

35. Le Precepteur de Charlequint fit un jour entrer ce jeune Prince dans la maiſon d'un Tiſſeran. Voilà, lui dit-il, le ſimbole d'un Prince, qui doit être tout occupé. Ce Tiſſeran qui chante ſur ſon travail, eſt un ſecond ſimbole de la tranquillité du Prince.

36. La nature fait dans les grands hommes, dit Quintilien, ce qu'elle fait dans les fleurs. *Natura in floribus remedia pinxit.* Ce ſage Orateur veut que le Prince examine exactement la Phyſionomie, & l'exterieur de ceux à qui il confie des emplois.

37. Que la mort eſt cruelle, dit Seneque : à celui, *Qui notus nimis omnibus, ignotus moritur ſibi.*

38. Un Prince dans l'Ecriture veut que l'homme public ait une exacte attention ſur ſa conduite, qu'il regarde ſon cœur comme un charmant parterre, où il puiſſe ſe promener agreablement ; *perambulem in innocentia, in medio cordis mei.*

Lettre d'une Dame de la Cour, à Mr. l'Abbé de Bellegarde.

MONSIEUR,

J'Ai mille choſes à vous demander, & de peur d'en oublier quelqu'une, je vous les propoſerai tout de ſuite, ſans ordre & ſans arrangement; vous y répondrez de même. Si les queſtions que j'ai à vous propoſer, vous font paraître mon ignorance, elles vous perſuaderont en même tems, que j'ai fort envie d'être inſtruite; & je vous aſſure par avance, que j'aurai une grande docilité pour vos déciſions. Dites moi donc, je vous prie, ſi les Anciens que l'on vante tant avoient plus d'eſprit que nous; ſi leurs Ouvrages valoient mieux que les nôtres; s'ils étoient plus polis, & plus parfaits, ſi les grands noms d'Homere & de Virgile ne ſont pas en partie cauſe, que l'on ait tant d'admiration pour leurs Poëmes? Je vous l'avoüerai, à ma honte, que le divin Platon m'a fort ennuyé, & que j'ai trouvé mille choſes pueriles, baſſes, hors d'œuvre, qui ne vont point au fait, & qui s'écartent du but, dans les dialogues, dont un Homme, pour qui j'ai une parfaite

eſtime, nous a donné depuis peu la traduction avec de ſavantes remarques. Je ne ſaurois me pardonner l'ennui & le dégoût que j'ai eu à lire ces Dialogues; c'eſt un effet de mon mauvais goût; car je ne ſaurois me perſuader que tant de grands Hommes, qui ont admiré Platon, & qui l'admirent encore, n'ayent pas de bonnes raiſons pour cela. Après vous avoir parlé de l'eſprit des Anciens, dites-moi auſſi quelque choſe de leurs mœurs; s'ils étoient plus vicieux, ou plus gens de bien que nous ne ſommes; ſi le monde eſt changé du blanc au noir, comme on veut nous le faire accroire, ou plûtôt, ſi les hommes n'ont pas toujours été tels qu'ils ſont, & s'ils ne vont pas toujours leur train de la même maniere. Le point qui m'embarraſſe le plus, eſt de ſavoir s'ils vivoient plus longtems que nous: car je vous l'avoüe de bonne foi, que je ne ſaurois plier ma credulité, ou mon imagination, juſqu'à me perſuader que Mathuſalem, & ſes contemporains ayent vécu juſqu'à huit ou neuf cens ans: & je ne le croirai jamais, ſi ce n'eſt par un article de Foi: car, en ce cas là, je m'y ſoumets, j'aurois aſſez de penchant à croire, que les années dont parle Moïſe dans ſon Hiſtoire, n'étoient pas de douze mois comme les nô-

tres : autrement je ſerois fort fâchée de n'avoir pas vécu en ce tems-là pour compter ma vie par des ſiecles. Pourriez-vous bien me dire, Monſieur, ſi les femmes étoient alors plus belles, plus coquettes, ou plus ſages, que nous le ſommes; & ſi les merveilles que l'on raconte des charmes de la belle Helene, & de cette fameuſe Reine d'Egypte, ſont bien fondées ? Croyez-vous, Monſieur, qu'il y ait jamais eu des Fées ? On me l'a dit tant de fois, & j'en ai été ſi ſouvent bercée, que je ne ſaurois me l'ôter de l'eſprit : Quelle difference y a-t'il entre les Fées & les Sybilles ? Ces dernieres ne ſont-elles pas de veritables Fées, ou quelque eſpece de magiciennes: je vous l'ai bien dit d'abord, que j'avois bien des queſtions à vous propoſer; mais on s'amuſe comme on peut, quand on eſt à la campagne. J'ai eu une diſpute depuis peu avec un Abbé de vos amis ſur le chapitre des Géans; voyez, je vous prie, où je vas chercher des ſujets pour diſputer; Pour moi, je ne ſaurois me mettre dans l'eſprit, qu'il y ait eu des nations géantes; je crois bien qu'il y a eu quelques Géans, comme l'on voit quelquefois des monſtres, & des enfans à deux têtes, & à quatre bras : Qu'en penſez vous ? Il me ſemble que voilà tous les doutes, que j'avois

à propoſer, inſtruiſez-moi ſur tous ces chefs comme vous pourrez : j'attens vôtre réponſe par la premiere Poſte ; faites la longue ou courte, comme vous le voudrez. Nous avons ici de ſurcroît depuis quelques jours deux Dames ſavantes, à qui j'ai montré les Lettres que vous m'avez écrites ; elles ſont tout étonnées de voir que je me ſois jettée, à corps perdu, dans le bel eſprit. Je demeurerai encore quinze jours à ma campagne : après cela je retournerai à Paris ; j'eſpere que vous y reviendrez auſſi vers ce tems-là, & que je pourrai vous conſulter de vive voix ſur tous mes doutes. Je ſuis,

Vôtre très-humble, &c.

Lettre de M. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, ſur la difference des mœurs des Anciens & des Modernes : ſur les Sibilles, les Geans, les Fées, &c.

MADAME,

C'Eſt une vieille erreur de croire, que les gens du tems paſſé étoient plus vertueux, qu'ils avoient plus d'eſprit, plus de lumieres, plus de goût, que les hommes de ce ſiecle ; & que leurs Ouvrages ſont infiniment relevez au deſſus des nôtres. Ceux

qui decident de la ſorte, le font ſouvent ſans connoiſſance de cauſe, & ſans être entré dans les détails neceſſaires pour faire un juſte diſcernement ſur une pareille matiere. Cette affection de loüer toujours les Anciens; eſt l'effet d'une jalouſie cachée contre les Modernes; cependant il faut leur rendre juſtice, car il eſt certain que leurs Ouvrages ont infiniment contribué à former le goût de ceux qui ſont venus après eux, & que les ſiecles ont été polis ou groſſiers, ſavans ou ignorans, à proportion qu'ils ont eu de l'eſtime, ou du mépris pour ces ouvrages incomparables : Mais il faut diſtinguer les tems : le ſiecle d'Alexandre, & le ſiecle d'Auguſte ont produit des hommes, qui n'ont pu être effacez par ceux qui leur ont ſuccedé, & qui ont ſervi dans tous les tems de modeles aux plus grands génies qui ſont venus après eux. Les premiers Romains, dont on raconte tant de merveilles, étoient groſſiers & impolis; mais leur vertu brute & ſauvage s'humaniſa par le commerce de la Grece, d'où leur vinrent les Sciences & les beaux Arts. Depuis les ravages que les Barbares firent dans l'Empire, & depuis qu'ils eurent mis le feu à ces fameuſes Bibliotheques, remplies de tant de livres excellens, ces divins Ouvrages devin-

rent fort rares, & l'uſage s'en abolit preſque entierement dans la ſuite. Alors la barbarie & la groſſiéreté s'introduit avec l'ignorance qui dura pendant tout le tems, que ces precieux monumens demeurerent enſevelis dans les tenebres; le bon goût ne fut remis en honneur qu'aprés que les Ouvrages des Anciens eurent été retrouvez. En effet ils apprennent à penſer noblement, à s'exprimer avec delicateſſe, à faire des peintures vives & naturelles, à donner aux choſes les plus communes un tour fin & agréable, qui les releve infiniment. Ceux qui ne ſentent point ces beautez qui charment les Connoiſſeurs, devroient être au moins, fort reſervez à cenſurer des choſes qu'ils n'entendent peut-être pas: Qu'ils s'en raportent au ſentiment de tant de grands hommes, qui en ont jugé ſi équitablement, & qui en ont fait de ſi grands éloges. Ce ſeroit une grande illuſion, ou une grande injuſtice de ſoutenir que l'eſtime generale, que l'on a eue pour les Anciens dans tous les ſiecles, n'eſt qu'un effet des préjugez; car il eſt impoſſible, que tant de grands Hommes qui les ont admirez, ſe ſoient trompez dans une matiere de cette nature. On ſait de quoi la prévention eſt capable, & que l'opinion publique n'eſt pas toûjours une preuve aſſûrée

d'un veritable merite ; mais un conſente-ment ſi general confirmé durant tant de ſie-cles, ne peut être fondé, que ſur la verité. Je vous dis cela, Madame, pour répondre à une objection que vous faites ſouvent, que ſi les Anciens ſont tels dans l'original, que dans les copies qu'on en donne en nôtre langue, ils ne meritent point toute l'eſtime, & toute la veneration qu'on a pour eux ; puiſque le divin Platon vous a paru fort en-nuyeux, & fort dégoutant, & que vous n'avez pas eu le courage de lire de ſuite l'un de ces Dialogues que l'on a donnez depuis peu en François au Public, quelque habi-le que ſoit ſon Traducteur. Ce n'eſt pas un bon moyen de juger du merite d'un livre, que d'en juger par la traduction ; il eſt dif-ficile d'y mettre toutes les beautez, & tous les agrémens de l'original ; un Auteur fleu-ri & agreable dans ſa langue, dévient bar-bare dans une langue étrangere : Si les Let-tres de Voiture étoient traduites dans un La-tin mediocre, à peine les pourroit-on ſup-porter, quoiqu'elles ſoient ſi enjoüées dans l'original : Si l'on jugeoit d'Homere, de So-phocle & d'Euripide, par ces mauvaiſes Tra-ductions Latines, qui ſont dans les mains de tout le monde, on auroit ſans doute une fort mauvaiſe idée de ces excellens Originaux ;

mais à qui faudroit-il s'en prendre, qu'à ces indignes Traducteurs, qui les ont defigurez, & eſtropiez, & qui ſe ſont contentez de les traduire groſſierement à la Lettre, ſans tour, ſans ordre, ſans arrangement, ſans avoir aucun ſoin de la beauté, de la netteté, ni de l'élegance du ſtile? C'eſt à peu prés comme ſi l'on vouloit faire connoitre les beautez de Virgile, par les turlupinades du Virgile traveſti. Pour decider du merite d'un Auteur, il faut être trés verſé dans ſa langue, le lire avec ſoin & attention, pour faire le diſcernement de ce qu'il a de beau ou de defectueux. A quel mépris ne s'expoſent point les Pedans des Univerſitez, qui inſultent tous les jours à la memoire d'Ariſtote, & qui le tournent en ridicule? Comment pourroient-ils juger de la force du raiſonnement de ce grand Génie, de la beauté, des charmes, des agrémens de ſon expreſſion? ils ne connoiſſent pas même les caracteres de ſa langue. Cetux qui mettent Demoſthene & Ciceron en parallele, ou peut-être au-deſſous des Orateurs de nôtre ſiecle, ne ſont pas moins injuſtes, ou moins ignorans: je conviens que nous avons porté l'éloquence à un haut point de perfection, mais il faut auſſi convenir, qu'il y a encore quelque diſtance entre ces Anciens & nous. Pour moi, je

regarde Demoſthene & Ciceron comme deux hommes extraordinaires, que la nature avoit comblez de ſes dons, pour en faire deux parfaits Orateurs ; il ne faut que lire leurs Ouvrages pour les connoître : ceux qui ne ſont point touchez des beautez, qui y ſont répanduës, ont ſans doute l'eſprit bouché, & manquent de goût ; mais il ſeroit inutile de ſe mettre en devoir de les détromper. Il en faut uſer à leur égard, comme fit Monſieur le Prince à l'égard de quelques gens de la Cour, à qui il liſoit un bel endroit de l'un des Plaidoïers de Ciceron ; mais voyant qu'ils n'en étoient point émûs, il ferma le livre ſans leur rien dire, & ſans ſe mettre en peine de leur faire connoître la force du raiſonnement, & de l'éloquence de ce grand Orateur, qui avoit un talent ſi merveilleux pour perſuader, que Ceſar même, tout en colere qu'il étoit ne put tenir contre une éloquence ſi inſinuante, & qu'il ſe vit comme forcé à faire grace à un coupable, qu'il avoit déja condamné. Le dégoût de quelques Modernes tombe ſur les Poëtes, comme ſur les Orateurs ; ils veulent dégrader Homere de cette haute reputation, où il eſt depuis tant de ſiecles ; ils prétendent que ſes Poëmes ſont remplis de fautes groſſieres, & ils ne paroiſſent point touchés du

du ſublime & du merveilleux, & des beautez inimitables, qui y brillent de tous côtez. On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait des défauts dans Homere; mais il faut ſe ſouvenir, que c'eſt le premier qui ait marché dans une carriere ſi vaſte, & dans un Païs inconnu juſqu'alors. Les hommes ne deviennent parfaits, qu'après pluſieurs reflexions, & des experiences réïterées : les fautes qui ſe trouvent dans les Poëmes d'Homere, ne ſont pas toutes ſur le compte du Poëte; il faut s'en prendre au tems dans lequel il vivoit; on n'avoit pas alors le même goût des bienſéances & de la vraiſemblance, que nous l'avons maintenant; les hommes ſe ſont polis & raffinez durant cette longue ſuite de ſiecles, qui ſe ſont écoulez depuis Homere juſqu'à nous. Si les hommes n'avoient pas, en ce tems-là, le même goût, & les mêmes manieres, que ceux qui vivent maintenant; ce n'eſt pas la faute du Poëte; il les peignoit tels qu'il les trouvoit; mais bien loin de le blâmer, nous devons entrer dans les mœurs de ces premiers hommes, au lieu de vouloir les aſſujettir aux nôtres, & d'en juger par raport à ce que nous faiſons. Les bienſéances changent ſelon les tems; celles qui ſont fondées ſur les coutumes, ſur les opinions, ſur la religion,

ſont ſujettes aux mêmes viciſſitudes, que les choſes ſur leſquelles elles ſont fondées: nous le voyons par nôtre propre experience; ce qui faiſoit les delices de nos grands-Peres, nous paroît maintenant ridicule: les Poëtes qui vivoient il y a cent ans, & qui étoient admirez & lûs avec goût, & dont on apprenoit les Vers par cœur, ſont maintenant le rebut de la lie du peuple; nôtre Poëſie a changé comme nos modes; les habits de ce tems-là ne ſont bons, que pour des maſcarades. Pour juger ſainement des Anciens, il ne faut pas les ramener à nos manieres, à nôtre goût, à nos mœurs; il faut que nous remontions juſqu'à eux, pour nous accommoder à leurs ſentimens. Les Ouvrages d'eſprit qui ſe font maintenant, auront le même ſort que ceux des Anciens; ils ſeront moins eſtimez, quand on aura changé de goût; ainſi ne faiſons pas un crime à Homere, s'il bleſſe nos prejugez en quelque choſe, & ſi dans ſes deſcriptions, il ne répond pas à nos idées. Le Palais, & les Jardins d'Alcinoüs nous paroiſſent très mépriſables après avoir vû la magnificence du Palais & des Jardins de Verſailles, & des autres Palais de l'Europe: c'eſt un malheur pour Homere de n'avoir rien vû de ſemblable en ſon tems. Quand il décrit un Feſtin,

on ne trouve rien dans ſa deſcription, qui approche de la propreté, de la delicateſſe, & du bon goût, qui regne ſur nos tables, tout s'y reſſent de la frugalité & de la ſimplicité des feſtins de ce temps-là. Mais il faut convenir, que ſon génie ſurpaſſe la matiere ; la Nobleſſe de ſes expreſſions le ſoutient dans la pauvreté de ſon ſujet, il embellit tout ce qu'il touche ; il ne laiſſe pas de paroître pompeux, & magnifique dans les endroits les plus ſteriles. On eſt contraint d'avoüer qu'il y des fautes & des negligences dans les Poëmes d'Homere ; mais ce ſont de ces negligences, qui donnent du relief aux beautez du reſte de l'ouvrage : les Peintres les plus entendus ne finiſſent pas tous les endroits de leurs tableaux avec le même ſoin, & la même exactitude ; le coloris n'eſt pas éclatant par tout dans le même degré ; il faut que le clair & l'obſcur ſoit ménagé avec adreſſe, pour faire un plus bel effet. La nature elle même ne donne pas à tous ſes ouvrages, toute la perfection qu'elle pourroit ; il ſemble qu'elle diſperſe ſes tréſors avec économie. Ceux qui veulent faire un crime à Homere de ſes negligences, ne font pas reflexion, que les grands Génies, tout occupez de leur ſujet, ne deſcendent point juſqu'à des minuties ; ou du moins ils n'en

font pas leur capital. L'experience le montre assez, que ces Auteurs si châtiez & si exacts ne sont d'ordinaire que des génies mediocres, qui s'arrêtent aux petites choses, ne pouvant s'élever aux plus grandes; ils se contentent d'une seche & ennuyeuse exactitude, qui ne demande que du tems & des soins. Ce sont les personnes de ce caractere, qui condamnent impitoyablement les Ouvrages des Anciens, parce qu'ils n'en connoissent pas les beautez; ils se contentent de dire en gros pour les décrier, qu'ils sont écrits sans ordre, sans methode; que tout y est confondu & renversé, & que l'on n'y voit ny arrangement, ny suite. Je ne prétens point mettre les Anciens au dessus des Modernes, ny examiner s'ils avoient plus au moins d'esprit, ou de talens pour les grandes choses; mais je crois que l'on peut dire, sans faire tort à personne, qu'Homere & Virgile, Demosthene & Ciceron, n'ont point encore été égalez par ceux qui sont venus aprés eux, & qu'apparement ils ne le seront de long-tems. Je sai que des noms si celebres & si reverez de toute l'antiquité peuvent imposer; mais mettant leurs noms à part, pour n'examiner que leurs Ouvrages, nous n'avons point de Poëmes qui puissent être comparez à l'I-

liade, à l'Odyſſée, à l'Eneïde : nous n'avons point de plaidoyers ou de harangues, qui puſſent être miſes en parallelle avec les plaidoyers, les harangues, & les autres Ouvrages de Demoſthene, & de Ciceron.

Sur les mœurs des Anciens & des Modernes.

POur ce qui regarde les mœurs, ſi je ne me trompe, les hommes ont toûjours été également vicieux ; puiſque dés l'enfance du monde, la corruption étoit generale, & que Dieu, pour purifier la terre, fut obligé de noïer tous les hommes dans un déluge univerſel. Ceux qui leur ſuccederent, ne ſe corrigerent point par un ſi terrible exemple. Depuis ce tems-là, leurs ſucceſſeurs ont ſuivi les mêmes traces, & nous vivons à peu prés, comme ceux qui nous ont devancé. La galanterie eſt l'une des choſes en quoi nous avons de grands avantages pardeſſus les Anciens, & aſſurement nous avons beaucoup raffiné ſur cette matiere ; ils traitoient l'amour d'une maniere aſſez ſauvage, & ils ignoroient abſolument tous les raffinemens de cette coquetterie delicate, qui eſt en uſage parmi les Dames de l'Europe ; elles ſont plus douces, plus gracieuſes, plus complaiſantes, plus polies,

qu'elles n'étoient autrefois ; cette politeſſe a contribué, plus que tout le reſte, à leur faire oublier leur ſeverité : elles n'en ſeroient pas moins aimables, ſi elles étoient un peu plus fieres ; c'eſt mal s'y prendre, que de vouloir gagner le cœur, & l'eſtime des hommes par des douceurs. Ce n'eſt pas aſſez pour une femme d'être belle ; ſi elle n'eſt modeſte, ſa beauté ne fait pas tout ſon effet ſur l'eſprit des perſonnes raiſonnables. C'eſt peut-être, parce que les femmes ne ſont plus ſi fieres, qu'elles ſont moins reſpectées des hommes, & qu'elles ont perdu l'aſcendant, qu'elles avoient autrefois ſur eux ; la liberté, qui regne dans leurs diſcours, & dans leurs actions, les rend moins reſpectables ; elles ſont trop hardies & trop inſolentes ; elles boivent trop de vin, & uſent trop de tabac ; ces choſes qui paroiſſent indifferentes, ne laiſſent pas d'avoir un air de débauche, qui donne mauvaiſe opinion de celles qui vivent de la ſorte. Le libertinage a regné de tout tems parmi les femmes : les Grecques & les Romaines étoient tres voluptueuſes, & vivoient dans une grande moleſſe. Les Hiſtoriens profanes & ſacrez leur reprochoient ſans ceſſe le luxe de leurs habits, la magnificence de leurs emmeublemens, & de leurs tables, le ſoin qu'elles

prenoient de ſe farder, & de ſe parfumer. Les Orientaux, & ſur tous les Aſiatiques, n'épargnoient rien pour leurs plaiſirs, & alloient juſqu'à la profuſion; ils donnoient des ſommes immenſes pour payer les faveurs des femmes qu'ils aimoient: les particuliers étoient en ce tems-là plus riches & plus pecunieux que nous ne le ſommes maintenant: une Courtiſane fit faire, par reconnoiſſance, une ſtatuë de Venus, qui valoit un million d'or: Diogene le Cynique, dont la profeſſion étoit de cenſurer les mœurs & les deſordres de ſon ſiecle, écrivit ſur le piedeſtal de cette ſtatuë: *Ceci eſt un monument de l'incontinence des Grecs.* Les Romains n'ont point cedé aux Grecs pour la profuſion, & pour la magnificence dans leurs plaiſirs; les ſpectacles qu'ils donnoient dans Rome à ſi grands frais, en ſont une bonne marque; car ils faiſoient venir toutes ſortes de bêtes, des extremitez de la terre, pour contenter la curioſité de leurs citoïens, & pour monter par ces liberalitez aux premiers honneurs de la Republique. Ce peuple belliqueux & ſauvage, nourri dans les fatigues de la guerre, & accoutumé à une vie ſobre & dure, s'ennuïa enfin de cette frugalité: aprés avoir dépoüillé l'Aſie, & enrichi Rome, du debris des Provinces, & des Royaumes

conquis ; la molleſſe, l'uſage des plaiſirs inconnus juſqu'alors, la magnificence, le luxe, la bonne chere, tous les vices des Orientaux s'introduiſirent dans Rome avec leurs richeſſes. Depuis ce tems-là, le libertinage & la licence n'eurent point de bornes ; comme les Romains avoient infiniment de l'eſprit, ils raffinerent ſur les plaiſirs ; leurs voluptez étoient étudiées, on y voyoit de l'art & de l'invention pour les rendre encore plus piquantes par de nouveaux ragoûts : Si l'on en croit Juvenal, & quelques Auteurs contemporains, les Dames Romaines porterent la débauche & l'effronterie juſqu'aux derniers excés : aprés avoir noïé dans le vin leur raiſon & leur pudeur, elles ne gardoient plus de meſures, & ſe livroient, ſans honte, aux déreglemens de leur cœur. Quelque licentieuſes que ſoient les Dames de ce ſiecle, elles ſont bien plus reſervées, que ne l'étoient les épouſes de ces fameux Conquerans.

Sur la beauté des Grecques & des Romaines.

JE crois, Madame, qu'il eſt impoſſible de reſoudre la queſtion que vous me propoſez ſur la beauté des Grecques & des Romaines, ni de decider nettement ſi elles

étoient plus belles, que les femmes qúe vivent aujourhui; car on n'en ſauroit juger, qu'en les comparant les unes aux autres: les ſtatuës antiques, qui ſe ſont conſervées, & qui ſont venuës juſqu'à nous, malgré l'injure des tems, ſont des modeles de beautez parfaites & accomplies; mais qui ſait ſi l'art n'a point ajoûté quelque perfection au naturel; ou ſi ce ne ſont point des ouvrages purement d'invention & tirez de l'imagination du Peintre ou du Sculpteur ? La belle Helene, ni Cleopatre, n'étoient peut-être pas les beautez les plus accomplies de leur ſiecle; mille femmes qui vivoient alors, & qui menoient une vie plus obſcure, les auroient effacées, ſi l'on n'eut conſideré en elles que le merite de la beauté; mais leurs avantures les ont rendu fameuſes : Le Poëme d'Homere, l'embraſſement de Troïe, la deſtruction d'un grand Roïaume de l'Aſie ont rendu celebre le nom d'Helene, & prêté de nouveaux agrémens à ſes charmes. L'amour que Cleopatre a inſpiré à Ceſar & à Marc-Antoine; la part qu'elle a eu aux avantures de ce dernier, à qui elle a fait perdre la vie & l'Empire du monde; le courage qu'elle a témoigné en ſe faiſant mourir elle même, pour éviter la honte que lui pre-

paroit Auguſte, qui avoit reſolu de la mener à Rome, pour la donner en ſpectacle aux Romains, & pour en faire l'ornement de ſon triomphe; tout cela a beaucoup contribué à groſſir l'idée que nous avons de la beauté de cette Reine d'Egypte. Il en eſt de la beauté du corps à peu près comme de celle de l'eſprit; elle nous paroît plus grande au travers d'une longue ſuite de ſiecles; cet éloignement lui donne du relief & de l'éclat. Je ne doute point qu'il n'y ait eu de tout tems, & que l'on ne trouve encore aujourd'hui des femmes auſſi belles, & qui effacent peut-être la belle Helene, ou la fameuſe Cleopatre; mais elles font moins de bruit & de fracas, parce qu'elles ne ſont pas expoſées ſur un ſi grand théatre.

Sur les Fées.

VOus êtes en peine, dites vous, Madame, s'il y a jamais eu des Fées, & vous voudriez bien connoître leur origine : elle eſt purement chimerique; tout ce que l'on en dit eſt fabuleux, & inventé par des Nourrices pour endormir les petits enfans; ou ſi l'on veut dire quelque choſe de plus ſpecieux en faveur des Fées, on peut attribuer leur origine à l'idée que de certains Philoſophes

ont euë, que tous les élemens étoient habitez par des differens peuples ou differens génies; que les Gnomes s'étoient emparez de la terre; que les Ondins avoient choisi la mer pour leur partage; que les Silphes se promenoient dans l'air, & les Salamandres dans la region du feu. Vous avez lû, Madame, avec plaisir un Livre qui traite agreablement de ces matieres curieuses. Ces Philosophes disoient que les génies qui habitent les divers élemens, apparoissent, de tems en tems, aux hommes. Voilà peut-être le fondement de tous les prodiges que l'on attribuë aux Fées dont on raconte tant de choses extraordinaires, & qui n'ont aucune vraisemblance.

Le nom de *Fées* fut donné d'abord à de certaines femmes, que l'on regardoit comme des propheteſſes : on appelloit *Fées* celles qui se mêloient de deviner, & qui amusoient les hommes, par de fausses predictions. L'opinion que l'on avoit déja des Fées, se fortifia merveilleusement vers le tems des premieres Croisades : ceux qui avoient fait le voyage d'outre-mer, racontoient une infinité de choses extraordinaires, & de prodiges qu'ils croïoient avoir vû. Ceux qui le redisoient après eux, y ajoutoient encore plusieurs circonstances de leur invention;

de ſorte que ces Hiſtoires, à meſure qu'elles s'éloignoient de leur ſource, devenoient de pures fables. Les fictions du Taſſe & de l'Arioſte; le pouvoir que ces deux Poëtes attribuent à certaines magiciennes, tout cela a renouvellé dans les derniers tems les idées que l'on avoit des Fées dans des ſiecles plus reculez; où elles étoient honorées comme des Divinitez du ſecond ordre; car les Païens reconnoiſſoient une difference de merite, & de dignité dans les Dieux qu'ils adoroient; les Fées étoient au rang des divinitez mediocres; on croïoit qu'elles ſe mêloient des affaires des hommes, & on leur attribuoit des qualitez ſurprenantes; le pouvoir de ſe tranſporter ſur le champ, dans les lieux les plus reculez, de bâtir de magnifiques Palais, & de les détruire dans un moment, de diſtribuer des tréſors & des richeſſes immenſes à ceux qui pouvoient meriter leurs bonnes graces. Les contes des Fées dans leur principe, comme les autres fables, avoient pour but d'inſtruire ceux pour qui on les faiſoit; mais ils tomberent en peu de tems dans le décri, par des circonſtances fabuleuſes & ridicules, qu'on y mêla; de ſorte qu'on les abandonna entierement aux nourrices, qui s'en ſervoient pour endormir leurs enfans, & pour

les empecher de crier. Les Païens qui vouloient, à quelque prix que ce fût, tenir à quelque divinité, pour illuſtrer leur origine, ſe contenterent, quand la créance des Fées fut établie, d'en deſcendre, quoique ce ne fuſſent que des divinitez ſubalternes; mais enfin elles étoient toujours quelque choſe au deſſus de l'humain dans l'opinion des hommes; & cela ſuffiſoit pour flatter la vanité de ceux qui tâchoient par-là d'annoblir leur naiſſance, & de ſe tirer de pair d'avec les autres. Ce que l'on raconte de Meluſine, à aſſez de raport avec les fauſſes idées des Païens : je ne ſais ſi ceux de la maiſon de Luzignan ont pretendu rendre leur origine plus illuſtre, en adoptant cette Fée, où plûtôt ce monſtre moitié femme moitié ſerpent, qui fit bâtir le Château de Luzignan, & que l'on croïoit imprenable : cependant il fut pris par les Huguenots dans l'année 1569. Ce que l'on raconte, *dis-je*, de Meluſine, ce ne ſont que de pures fables, & des contes faits à plaiſir; quoique pluſieurs de la maiſon de Luzignan les aïent reçûës, & debitées comme des veritez bien établies. Quelle rêverie de croire; que cette Fée ait pouſſé des gémiſſemens, & des cris, lorſqu'on abbatit la Tour de Luzignan, & qu'on l'ait vûë paroître ſur les toits, dans un long

habit de deüil, quand il devoit arriver quelque choſe de funeſte à quelqu'un de cette Maiſon. Ces fables ont pû être cruës dans des ſiecles groſſiers & ſuperſtitieux, mais elles ne trouvent nulle créance dans le nôtre; nous avons le goût trop délicat, & trop raffiné; cependant nous avons à nous reprocher la fureur, avec laquelle on a lû en France pendant quelque tems les Contes des Fées; il eſt vrai que cette maladie a paſſé en peu de tems, on a connu l'extravagance de ces ſortes de Livres, remplis de contes à dormir de bout, où il n'y a ni ſens ni raiſon. Ce qui n'avoit été inventé que pour divertir les enfans, eſt devenu tout à coup l'amuſement des perſonnes les plus ſerieuſes. La Cour s'eſt laiſſée infatuer de ces ſottiſes; la Ville a ſuivi le mauvais exemple de la Cour, & a lu, avec avidité, ces avantures monſtrueuſes, qui n'ont nul rapport entre elles; mais enfin on eſt revenu de cette freneſie, & je crois que les Contes des Fées ont été bannis pour jamais.

Sur les Sibylles.

LEs Sibylles ne ſont pas comme les Fées, des perſonnes purement imaginaires; les Hiſtoriens profanes & ſacrez ont parlé des

Sibylles, & cité dans leurs Ouvrages quelques-uns de leurs Vers prophetiques. On ne convient pas du nombre des Sibylles ; on en compte juſqu'à dix, & même juſqu'à douze ; mais il y a bien de l'apparence qu'on les multiplie ; on en pourroit peut-être trouver trois. Celle de Delphes à été l'une des plus fameuſes, & des plus anciennes, puiſqu'elle a prophetiſé long-tems avant la guerre de Troïe, quelques Hiſtoriens lui donnent le nom de *Daphné*, & diſent qu'elle étoit fille de Tireſias. Virgile a rendu celebre par ſes vers la Sibylle, à qui il donne le nom de *Deiphobe* : elle étoit originaire de Cimmerie, petit Bourg prés de Cumes dans la Campagnie, & peu éloigné de Naples. Les Auteurs Grecs & Latins font ſouvent mention de cette Sibylle ; ce fut elle que le pieux Enée alla conſulter ſur ſes avantures, & ſur les moyens, dont il devoit ſe ſervir, pour aller trouver le vieux Anchiſe, ſon Pere, aux Champs Eliſées. La Sibylle Cumée n'eſt pas la même que la Cumane, à qui l'on donne le nom de *Demophile*, & d'*Amalthée* ; c'eſt celle pour qui les Romains avoient plus de veneration ; ils conſervoient ſes livres avec grand ſoin, & les conſultoient dans les beſoins les plus importans de la Republique ; ils furent brulez avec le Capitole : Au tems

de Sylla, le Senat fit ramaſſer tout ce que l'on put des vers des Sibylles; mais parmi ceux-là, on y gliſſa beaucoup de contrebande, que des particuliers compoſoient à leur fantaiſie. Les Sibylles étoient des filles Payennes qui ſe méloient de prophetiſer, & qui prédiſoient l'avenir, d'une maniere énigmatique & myſterieuſe: Leurs Vers avoient quelque rapport avec ceux de *Noſtradamus* que l'on ne devine que quand la choſe eſt arrivée; alors on fait des efforts inconcevables pour inventer des rapports entre l'évenement & la prédiction, & pour trouver dans les Vers de Noſtradamus un ſens, à quoi le Prophete n'a peut-être jamais penſé. Voilà à peu prés ce qu'étoient les Vers & les Oracles des Sibylles, que les Païens écoutoient avec tant de veneration. On trouve parmi les Vers de ces filles Propheteſſes, quelques prédictions aſſez claires touchant la venuë du Meſſie, & les principales circonſtances de ſa vie, & de ſa mort, afin de montrer dans les livres des Païens mêmes des preuves qui ſerviſſent à les convaincre, pour les amener plus aiſement à la Foi. Saint Auguſtin, dans le Livre 18. de *la Cité de Dieu*, rapporte ces paroles tirées des Oracles des Sibylles: *Il tombera entre les mains des Infideles; ils donneront des ſoufflets à Dieu avec des*

des mains profanes, & couvriront ſon viſage de crachats empeſtez, qu'ils vomiront d'une bouche impure.

Sur l'Origine des Géans.

L'Origine des Géans eſt plus certaine, & mieux établie, que celle des Fées ou des Sibylles, puiſqu'il en eſt expreſſement parlé en pluſieurs endroits de la Sainte-Ecriture. Les Géans étoient des hommes monſtrueux, d'une taille énorme, & bien au deſſus de la taille des hommes ordinaires. Il eſt raporté dans le Chapitre 17 *du* 1 *Livre des Rois*, que Goliath, Géant des Philiſtins, avoit ſix coudées, c'eſt-à-dire neuf pieds de haut, & que la cuiraſſe dont il étoit revêtu, peſoit cinq mille ſicles, qui font à peu prés trois cens livres de nôtre poids, puiſque chaque ſicle peſe une once. Il eſt donc certain, qu'il y a eu des Géans, & l'on eſt obligé d'en convenir, & de ſouſcrire aux paſſages formels de la Sainte-Ecriture, qui le diſent nettement; mais quelques uns ont douté qu'il y ait eu des peuples entiers, qui fuſſent Géans, quoique pluſieurs paſſages de l'Ecriture ſemblent le prouver manifeſtement, comme on le peut voir par ces paroles du Chapitre 6 de la Geneſe, *Or il y avoit*

des Géans ſur la terre en ce tems là : car les enfans de Dieu ayant épouſé les filles des hommes, il en ſortit des enfans, qui furent puiſſans & fameux. Il ſemble que Dieu pour punir les crimes des hommes de ce tems là, permit qu'il ne ſortit de leurs mariages, que des enfans monſtrueux, & d'une taille énorme, & d'une horrible difformité, afin que la laideur de leurs corps fût, pour ainſi dire, la marque de la corruption de leur eſprit. Ces Géans ſe prévaloient de leur force pour opprimer le reſte des hommes, & pour exercer ſur eux une domination violente & tyrannique. Ceux, dont il eſt parlé en ce tendroit, étoient nez avant le Déluge, & furent exterminez avec tout le genre humain, qui perit ſous les eaux. On trouve encore d'autres paſſages de l'Ecriture, d'où l'on peut inferer, qu'il y a eu des peuples giganteſques : Il eſt parlé dans le deuxiéme & dans le troiſiéme Chapitre du Deuteronome, de la Terre des Géans, & du païs où ces Géans habitoient ; ce qui marque qu'il y en avoit pluſieurs : Mais quelques Interpretes expliquent ces paroles des vices & des mœurs corrompuës de ces gens là, qui s'étoient abandonnez à toutes ſortes de deſordres : ils étoient Géans & monſtrueux, plûtôt par le cœur & par l'eſprit, que par la difformité

de leurs corps, & par l'énormité de leur taille. Les Hiſtoriens profanes & les Poëtes, ont auſſi parlé des Géans, & les ont dépeints comme des hommes d'une force prodigieuſe. Ovide dans ſes Metamorphoſes dit, que les Géans declarerent la guerre à Jupiter, & que pour eſcalader le Ciel, ils entaſſoient les montagnes les unes ſur les autres. Si je ne me trompe, Ovide avoit lû ce qui eſt marqué dans l'Ecriture, de la vaine entrepriſe des hommes, qui voulurent bâtir la Tour de Babel, pour ſe garantir d'une ſecond Déluge; mais ce projet chimerique demeura interrompu par la confuſion qui ſe mit dans le langage des travailleurs, ils furent contraints d'abandonner leur ouvrage, parce qu'ils ne s'entendoient plus les uns les autres.

Sur l'âge des premiers hommes.

J'Ai encore à repondre à un article de vôtre Lettre, Madame; vous ne ſauriez, dites vous, ajouter foi à ce que l'on dit, que les premiers hommes ont vécu juſqu'à huit & neuf cens ans; & ſuppoſé que cela fût vrai, vous voudriez, dites-vous, être venuë au monde dans ce tems-là, pour avoir eu le plaiſir de vivre pendant huit ou

neuf ſiecles. Pour moi, Madame, je vous l'avoüe, que je ſerois bien fâché que vous euſſiez vécu avant le Déluge, car vous ne vivriez maintenant que dans l'Hiſtoire; & je crois que ce n'eſt pas une grande conſolation pour un défunt d'avoir vécu pendant un grand nombre d'années. Nôtre ſiecle ſeroit privé du plaiſir de voir & d'entendre la plus aimable, & la plus agreable Perſonne du monde, & qui aime tant à diſputer. Pour revenir à vôtre queſtion, je vous dirai, Madame, qu'elle n'eſt pas du nombre de celles dont il eſt permis de douter. Ce point eſt decidé dans la ſainte Ecriture; liſez le cinquiéme Chapitre de la Geneſe, vous y verrez une longue ſuite de la poſterité d'Adam, leurs noms, les noms de leurs enfans, à quel age ils ont commencé d'en avoir, & le nombre des années qu'ils ont vécu, marqué avec une exacte préciſion. C'eſt un mauvais rétranchement de dire, que l'on ne comptoit pas alors les mois & les années, comme nous les comptons aujourd'hui; cette raiſon eſt frivole, & ne peut être reçûë, pour peu qu'on y faſſe d'attention, puiſque le même Hiſtorien ayant dit expreſſement ſur la fin du cinquiéme Chapitre de la Geneſe que Malaleel vécut huit cens quatrevingt quinze ans;

qu'Henoc, Pere de Mathuſalem, ne vécut que trois cens ſoixante cinq ans; que Mathuſalem ſon fils vécut juſqu'à neuf cens ſoixante neuf ans. Le même Hiſtorien, cinq ou ſix lignes plus bas, c'eſt-à-dire dés le commencement du ſixiéme Chapitre de la Geneſe, dit que Dieu irrité de tant de crimes qui ſe commettoient ſur la terre, reſolut d'abreger la vie des hommes, & de ne les laiſſer vivre à l'avenir tout au plus que ſix vingts ans; il ſeroit contre la vrai-ſemblance de dire, que Moïſe en parlant de la vie des Patriarches, fit une autre ſupputation que celle qu'il faiſoit, en diſant, que le cours de la vie des hommes ſeroit borné à ſix-vingts ans: ce raiſonnement me paroît une demonſtration qui ne ſouffre point de replique. Depuis le Déluge, les hommes ne vécurent plus auſſi long-tems qu'ils avoient fait auparavant; les eaux qui croupirent pendant ſix mois *ſur la* terre; la corruption de tant de cadavres d'hommes & d'animaux, qui ſe pourirent; tout cela infecta l'air, & altera le temperamment des hommes; ils n'avoient vécu juſqu'alors que de fruits & de laitages; ils furent obligez, dans la ſuite, de prendre une nourriture plus forte & plus ſolide pour ſe ſoutenir, & de manger la chair des animaux, dont le ſuc eſt meilleur & plus nour-

riſſant que celui des dattes ou des olives; mais la vie des hommes n'en fut pas prolongée davantage; & l'arreſt de Dieu s'executa à la rigueur.

Il me ſemble, Madame, que j'ai répondu à tous les articles de vôtre Lettre. Si vous euſſiez propoſé tant de belles queſtions à un homme plus habile, il vous les auroit développées avec une érudition bien plus profonde. Mais pour moi, je ne ſaurois tant faire le ſavant, je ne me pique point de l'être, & j'aurois grand tort de m'en piquer. Si j'euſſe été à Paris, peut-être que par le ſecours de mes Livres & de mes Remarques, je vous aurois dit des choſes plus ſublimes, ſur tous les points que vous m'avez propoſez, ou ſi j'euſſe voulu y réver plus longtems, & me donner la torture pour trouver des choſes merveilleuſes, vous ſeriez peut-être plus contente de moi: Mais mon indolence ne peut ſouffrir ce qui me géne; j'aime bien mieux ne point paroître ſi ſavant, que de ſortir de mon naturel, qui n'aime que ce qui eſt aiſé, ſimple, facile, intelligible, & que tout le monde peut aiſement entendre. Je ſuis,

MADAME,

Vôtre très-humble & très-obeïſſant ſerviteur.

A Monſieur l'Abbé de Bellegarde. Remerciment.

IL faudroit avoir plus de genie que je n'en ai, pour vous remercier, comme je voudrois, de vôtre dernier Livre, que vous avez eu la bonté de m'envoïer. Je vous jure, Monſieur, que depuis trois jours que je l'ai reçû, je n'ai preſque rien fait, que le lire & l'admirer, & que j'en quitte la lecture, même à régret, pour vous écrire : Auſſi ne voit-on par-tout que de ces coups hardis d'habiles maîtres, qui peuvent être regardez comme autant de chefs-d'œuvre d'eſprit. J'admire principalement l'idée que vous nous donnez de la Politeſſe, qui doit regner dans nos manieres & dans nos actions. Vous avez bien vû qu'aprés voir dévoilé le vice & le ridicule, qui ne s'y gliſſe que trop frequemment, il étoit neceſſaire, pour la perfection de vôtre Ouvrage, de nous montrer la voïe qui conduit à la politeſſe. Vous ne ſauriez croire, Monſieur, tout le bien que j'ai entendu dire de vos Ouvrages en ce genre : Les portraits que vous nous donnez, ſont autant de modelles d'Hommes parfaits, ou de Ridicules achevez ; & jamais le pinceau des Peintres les plus renommez n'a

mieux reüſſi à repreſenter les traits des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, que vôtre plume à en exprimer les differens caracteres. Il faudroit être tout-à-fait aveuglé pour ne s'y pas reconnoître : Pour peu de juſtice qu'on ſe rende, on vous ſaura toûjours bon gré d'avoir montré le miroir. Permettez-moi donc, Monſieur, de vous remercier au nom du Public, je me flatte que je n'en ſerai pas deſavoüé, ſi ce n'eſt par quelque Eſprit chagrin ; mais je puis vous aſſurer, que vos Ouvrages feront toujours plaiſir à tous ceux qui aiment qu'on leur enſeigne les moïens de ſe perfectionner dans l'art de ſavoir-vivre, qui n'eſt pas une choſe de peu de conſequence : Pour moi, qui ai toujours fait gloire de vous écouter comme mon maître, je n'ai plus qu'à vous donner de nouvelles marques de ma docilité & de ma reconnoiſſance, & à vous prier de me croire toujours, Vôtre, &c.

Lettre d'une Dame de la Cour à Mr. l'Abbé de Bellegarde.

MONSIEUR,

IL eſt bien vrai, que les gens qui n'ont rien à faire, ne peuvent ſe tenir en repos, ni y laiſſer les autres. Quoique la vie

que nous menons ici, ſoit aſſez tumultueuſe & qu'elle paroiſſe fort agreable, nous trouvons encore le temps de nous ennuyer. Dans cette deſoccupation il nous a pris envie de lire quelque choſe de nouveau. Aprés avoir cherché long-tems les ſujets, qui nous feroient le plus de plaiſir, & qui ſeroient plus capables de remplir le vuide de nôtre tems, & de nous deſennuyer, nous nous ſommes arrêtées *ſur le bon goût*. Nous avons auſſi deliberé quelque tems ſur la perſonne, que nous choiſirions pour nous écrire quelque choſe ſur cette matiere. Comme je ne veux point vous flater, je vous dirai ſans façon, que le hazard tout pur en a decidé. Nous liſions, ma ſœur & moi, à une grande Princeſſe qui nous honore de ſon amitié, & dont nous reſpectons infiniment le rang & le merite, les Reflexions que vous avez faites *ſur le Ridicule* & *ſur la Politeſſe* : Nous ſommes convenuës toutes trois, que vous étiez l'homme que nous cherchions. Ecrivez-nous donc quelque choſe *ſur le bon goût* ; *ſur le goût dépravé* ; *ſur les moïens de le regler* ; *ſur les differences des goûts & des caracteres*, & *d'où vient cette difference*. Nous ne vous demandons point une Diſſertation raiſonnée, & dans toutes les regles de l'Art ; car nous ne voulons rien qui nous applique ; nous ne

cherchons qu'à nous amuſer. Traitez ce ſujet d'une maniere aiſée, par des reflexions détachées; nous ne nous foucions pas de l'arrangement Au reſte ne vous parez point d'une fauſſe modeſtie; une Princeſſe qui ſouhaite quelque choſe, veut être obeïe, n'alleguez point d'excuſes, car je n'en recevrai aucune; quittez tout pour faire ce qu'on vous demande. On ſouhaiteroit d'avoir cela dans trois ſemaines pour nous divertir pendant le voïage que nous allons faire. On m'accuſe d'être impatiente; il eſt vrai que je le ſuis au ſouverain degré, juſqu'à en être incommode à moi-même, & à mes amis; J'aime mieux convenir de mes defauts, que d'être refuſée; car afin que vous le ſachiez, j'ai donné ma parole à la Princeſſe, que je vous engagerois à faire ce qu'elle ſouhaite; ainſi tirez-vous d'affaire le plus promtement & le mieux que vous pourrez; je vous remercie des livres que vous m'avez envoïez; ils m'ont fort amuſée; je crois que je vais devenir Philoſophe, car je trouve beaucoup de goût à lire vôtre Traduction d'Epictete, quoique ſa morale me paroiſſe fort auſtere.

Adieu Monſieur, je ſuis,

Vôtre trés-humble ſervante
la Marquiſe de....

A Verſailles le 2 jour de Mars.

Lettres de Mr. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, qui lui avoit démandé quelques Reflexions ſur le bon Goût.

MADAME,

JE vous avoüerai avec beaucoup d'ingenuité, que je ne me ſens nullement capable de ſatisfaire ſur le champ, à ce que vous voulez abſolument exiger de moi. Je ne ſuis point accoutumé à faire des *impromptu*; & quoiqu'il ſemble que j'écrive d'une maniere aiſée, & avec une grande facilité, il eſt vrai cependant que ce que je donne au Public, me coûte des ſoins & du travail.

Pour vous en convaincre je dirai, Madame, qu'avant que d'entreprendre un Ouvrage, je lis exactement tous les Auteurs qui ont travaillé ſur la même matiere, anciens, modernes, Grecs, Latins, ; je les parcoure tous, pour me remplir l'eſprit de penſées, qui ayent quelque rapport au ſujet que je veux traiter; c'eſt la methode que j'obſerve, quand je veux écrire; de ſorte que me trouvant maintenant à la campagne pour rétablir ma ſanté, n'ayant aucun livre, & n'étant point même en état d'en lire avec quelque application; je ne crois

pas pouvoir réüſſir dans ce que vous m'ordonnez. Voilà, Madame, des excuſes qui ſeroient legitimes, ſi vous vouliez vous payer de raiſons. Mais vous dites d'un ton imperieux, que vous voulez être obéïe promptement, & que la Princeſſe qui vous a engagée à m'écrire, n'eſt pas accoutumée à des refus : A cela je n'ai pas le mot à dire ; je vous obéïrai, Madame, j'écrirai au hazard ce qui me viendra en penſée ſur cette matiere, ſans obſerver une methode exacte, ni une grande regularité ; ſuivant la maniere libertine, & le même deſordre qui paroît dans les Reflexions que j'ai données, *ſur le Ridicule & ſur la Politeſſe*. Si cela vous ſatisfait, à la bonne heure ; ſi vous n'étes pas contente, je vous prie au moins, Madame, de me tenir compte de mon obéïſſance, & du dévoüement aveugle que j'aurai toûjours pour tout ce qu'il vous plaira m'ordonner.

Sur le bon goût.

VOus l'avez ſouvent entendu dire, Madame, qu'il ne faut point diſputer des goûts : on repete, à tous momens, cette maxime ſans ſavoir bien préciſement ce que l'on dit. Pourquoi n'en diſputeroit-on pas, puiſqu'il y tant de goûts bizarres & dépra-

vez, & tant de ſottes gens, qui ne déci-dent que de travers, & qui prennent toû-jours le mauvais parti? Je crois, Madame, que vous n'étes pas trop perſuadée de cette maxime triviale, puiſque vous ſouhaitez avec tant d'empreſſement, de connoître en quoi conſiſte le bon goût, & ce qui le diſtingue du mauvais goût. Vous connoiſ-ſez une Dame qui trouve du ragoût à man-ger des feüilles de chêne, de la cire d'Eſpag-ne, de la chaux & du plâtre; l'Hiſtoire fait mention d'un homme qui ne pouvoit ſouf-frir le chant des roſſignols, & qui étoit char-mé du bruit des grenoüilles: Pour avoir jour & nuit, le plaiſir de cette muſique, il ſe fit bâtir une maiſon ſur le bord d'un grand étang, dans un lieu deſert & ſauvage, dé-poüillé d'arbres, de peur que les oiſeaux n'en puſſent approcher, parce que leur ra-mage lui paroiſſoit moins agreable, que le bruit confus des grenoüilles. Peut-on, avec quelque raiſon, approuver des goûts ſi ri-dicules? C'eſt donc une fauſſe maxime, & qui ne ſe debite qu'au hazard, qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Le bon goût eſt d'une grande étenduë, & ſuppoſe de rares qualitez; il entre dans tout, & aſſaiſonne toutes choſes; mais il n'eſt pas auſſi commun qu'on le penſe, mille

gens ſe flattent de l'avoir trés rafiné, quoiqu'ils ne ſuivent que leurs caprices & leurs préjugez ; il eſt preſque impoſſible de guerir des perſonnes entêtées de la ſorte, à cauſe de la repugnance naturelle que l'on ſent, à convenir, que l'on ſe trompe, & que l'on juge mal. Ceux qui ont un goût exquis, ſe laiſſent moins ſeduire par leur amour propre, & ne ſont point ébloüis de leurs talens, quelque rares qu'ils ſoient. Une perſonne qui a de la beauté ſent bien qu'elle eſt belle, mais elle convient ſans peine, que d'autres ont encore plus d'agrémens. Un homme habile dans ſon art, ne ſe regarde pas comme un phenix, & il rend juſtice au merite des autres. Le bon goût regle nos ſentimens & nos idées, & fait que nous nous connoiſſons tels que nous ſommes.

Sur le même ſujet.

LE croiriez-vous, Madame, que le goût depend plus du cœur, que de l'eſprit, quoique la plûpart des hommes ſe perſuadent, que c'eſt plûtôt une reflexion de l'eſprit, qu'un mouvement du cœur ? Le goût ſuit pour l'ordinaire nôtre inclination, & nôtre penchant : voilà ce qui fait que dans la plûpart des affaires, on ſe conduit

moins par raiſon, que par temperamment. Si vous voulez, Madame, que je vous diſe ma penſée en deux mots, pour diſtinguer les perſonnes de bon goût d'avec les autres; je croi que le goût eſt exquis, quand il eſt reglé par raiſon; & que ceux qui ne ſuivent que leur inclination pour guide, ont d'ordinaire, le goût mauvais, parce qu'ils reſſemblent en quelque maniere aux bêtes, qui n'agiſſent que par inſtinct, & par temperamment. Le bon goût eſt l'effet d'une raiſon droite & éclairée, qui prend toûjours le bon parti dans les choſes douteuſes ou équivoques. Après cela il ne faut plus s'étonner qu'il ſoit ſi rare, & que mille gens qui ſe piquent de l'avoir excellent, ſe flattent très mal-à-propos. Mais ils n'abuſent pas longtems le monde; ils laiſſent bien-tôt entrevoir leur foible, & leur mauvais goût, quand ils veulent ſe mêler de juger, ou de décider. Ce que je trouve de plus incommode & de plus ridicule, c'eſt qu'ils veulent abſolument qu'on leur applaudiſſe, & qu'on entre dans leurs ſentimens, quelque bizarres qu'ils ſoient. Je conviens cependant, que chacun a du goût à ſa maniere, quoiqu'il ſoit reſſerré dans une ſphere plus bornée; car tout le monde n'a pas des lumieres fort étenduës: Ainſi nous ne devons pas aiſement

condamner le goût des autres, quoiqu'il ſoit contraire au nôtre. Si nous voyions les objets dans le même point de vûë, & dans les mêmes attitudes où ils les enviſagent, nous trouverions que leurs raiſonnemens & leurs déciſions ſont juſtes. Avant que de les condamner, il faudroit connoître toutes les raiſons qui les engagent à juger comme ils font; on pourroit encore s'y méprendre aprés toutes ces précautions; car il y a dans chaque affaire pluſieurs circonſtances oppoſées, qui en changent la ſituation. C'eſt donc une grande temerité de cenſurer ceux qui en jugent autrement que nous, on s'expoſe à faire voir qu'on a un mauvais goût, en condamnant celui des autres.

Je me ſouviens, Madame, de l'étonnement que vous fites paroître, lorſqu'un certain homme d'une condition aſſez obſcure, mais qui a fait une grande fortune, quoiqu'il n'ait qu'un mediocre eſprit, combattoit avec tant de hauteur & d'opiniâtreté ſur une matiere qu'il n'entendoit point, & qui eſt bien au deſſus de ſon genie, les ſentimens d'un Homme de merite, & d'une érudition profonde, qui propoſoit ſes raiſons avec beaucoup de modeſtie. Les ſots applaudiſſoient au Financier, & ſe laiſſoient étourdir par ſon bruit, & par l'audace de ſes déciſions, mais vous, Mada-

Madame, vous les portiez ſur les épaules, & ne pouviez aſſez vous étonner de leur mauvais goût, & d'une complaiſance ſi ridicule.

On peut dire en general qu'il n'y a perſonne qui n'ait du goût pour quelque choſe; les gens même de la lie du peuple, qui n'ont nulle éducation & qui paroiſſent ſtupides, raiſonnent juſte ſur leurs propres affaires, & paroiſſent raffinez, quand il s'agit de leur intereſt. L'eſſentiel eſt de connoître ſes talens, & de s'y renfermer, ſans vouloir ſortir de ſa ſphere; mais ſoit dégoût, caprice, ou bizarerie, on aime à raiſonner des choſes les plus ſublimes, & bien au deſſus de ſa capacité. Mille gens reſſemblent à ce Cordonnier que le celebre Apelle ne dédaigna pas de peindre. Cet Artiſan habile dans ſon métier, trouva quelque défaut à la chauſſure du portrait: Appelle écouta ſes raiſons, s'y rendit, & reforma ce qu'il y avoit de défectueux; mais comme cet Artiſan voulut auſſi cenſurer l'attitude de la jambe, *Oh! mon ami*, lui répondit le Peintre, *vous vous oubliez; ce que vous dites, paſſe vôtre connoiſſance.*

Sur le même ſujet.

IL me ſemble, Madame, que je m'oublie auſſi, & que je m'écarte un peu trop de mon ſujet, mais je vous l'ai dit d'abord,

que je me ſervirois de la liberté, que donne le genre epiſtolaire, ſans obſerver aucun arrangement, & ſans examiner ſi ce que j'ai dit dans un endroit, ſeroit mieux placé dans un autre; enfin banniſſant toute contrainte, & la maniere ſervile que demande une methode exacte & reguliere.

Le goût entre dans la plûpart des actions des hommes; c'eſt ce qui les détermine à une profeſſion plûtôt qu'à une autre; les uns ont du goût pour la muſique, & pour la ſimphonie; les autres d'un temperamment plus bruſque aiment quelque choſe de tumultueux, le bruit des Trompettes & des Tambours les anime. Si vous demandiez pourquoi tant de gens prennent des emplois qui paroiſſent rebutans; on ne pourroit en rendre d'autre raiſon, ſinon qu'ils ſuivent leur goût & leur penchant; car ils pouroient embraſſer une autre profeſſion: mais on ne ſauroit mieux ſe déterminer, qu'en ſuivant ſon inclination; car on réüſſit preſque toûjours à tout ce que l'on fait avec goût.

C'eſt le goût qui embellit toutes choſes; les productions de l'art & de l'invention ne ſont excellentes, qu'à proportion que le bon goût y regne. C'eſt ce qui releve les tableaux des *Carraches*, des *Titiens*, & des

autres Peintres celebres au-deſſus des Peintres mediocres : c'eſt ce qui fait que la muſique de *Lulli* eſt ſi recherchée, & que toute autre muſique paroît fade & languiſſante en comparaiſon de celle-là. Le goût ſe montre juſques dans les bagatelles : certaines femmes en ſimples griſettes, parce qu'elles s'habillent de bon air, paroiſſent plus que d'autres avec des habits relevez d'or, & enrichis de broderie, qui ne ſont point d'un bon goût. Quoiqu'on ait bien de la peine à déterminer en quoi il conſiſte il ne faut pas croire, qu'il ne dépende que de l'imagination, ou de la fantaiſie ; c'eſt quelque choſe de réel ; c'eſt une certain je ne ſçai quoi que l'on ſent, qui fait plaiſir, & que l'on ne ſauroit définir bien nettement. C'eſt par le goût que l'on juge des couleurs, des odeurs, des ſciences, des habits, des bâtimens, des productions de l'art & de la nature ; il nous ſert de guide, & il nous conduit par tout. La nature eſt une eſpece d'harmonie, qui par un aſſemblage divers, fait impreſſion dans nos ſens, dans nôtre eſprit, dans nôtre raiſon, dans nôtre cœur : voilà l'origine de toutes nos paſſions, qui s'excitent par le rapport qui ſe trouve entre nos ſens, & leurs objets ; c'eſt ce rapport, & cette ſympathie, qui

fait le plaiſir des ſenſations : la ſympathie conſiſte dans une certaine diſpoſition d'un objet à l'égard d'un autre objet. Un certain aſſemblage de ſons & de tons differens, qui ont du rapport avec l'organe de l'oüie, excite en nous ce plaiſir, que cauſe l'harmonie, & une muſique bien entenduë : De même que le mélange des viandes, des jus, des épiceries bien miſe en œuvre, fait ce que l'on trouve de piquant dans de certains ragoûts, qui plaiſent, par leur delicateſſe, à toutes les perſonnes de bon goût.

Comme les organes ſont diſpoſez differemment dans la plûpart des hommes ; auſſi les objets agiſſent differemment ſur leurs ſens : c'eſt ce qui cauſe ces averſions naturelles que l'on remarque en quelques perſonnes, qui ne peuvent ſouffrir la vûë, ni l'approche de certains objets. L'odeur du Tabac qui eſt maintenant ſi à la mode, & dont l'uſage eſt ſi frequent, même parmi les femmes, excite en quelques-unes des vapeurs qui vont juſqu'aux convulſions. L'odeur du vin, qui réjoüit & qui fortifie la plûpart des hommes, fait ſoulever le cœur des autres ; & les affadit tellement, qu'ils en tombent en défaillance. La Canelle, le Giroffle, le Sucre, les Truffes, les Morilles, les Champignons, qui ſont, pour ainſi dire,

l'ame des ragoûts, qui les relevent, qui leur donnent ce qu'ils ont de fin & de piquant, ſont un objet d'averſion pour ceux qui n'y ſont pas accoûtumez, & qui n'en peuvent non plus tâter, que ſi c'étoit du poiſon. C'eſt en cela proprement, que l'on peut dire avec raiſon, qu'il ne faut point diſputer des goûts, parce que les mêmes objets excitent des ſenſations differentes, ſelon les diverſes diſpoſitions des fibres, & que ce qui flatte le goût des uns, cauſe du degoût & une eſpece de douleur dans les autres.

Voilà, Madame, une Philoſophie, dont vous vous ſeriez bien paſſée; il y a long-temps que vous êtes inſtruite de tous ces myſteres, puiſqu'il n'y a rien de curieux dans *Deſcartes* ou dans *Gaſſendi*, ni dans les autres Philoſophes modernes, qui ſe dérobe à vos lumieres.

Ce ne ſont pas ſeulement les ſaveurs, qui font des impreſſions differentes ſur l'organe du goût; il eſt probable que les autres objets font à peu prés le même effet: peut-être que ce qui paroît blanc à *Soſie*, eſt apperçû *d'Achille* ſous une autre couleur: de même que le ſignal d'une bataille fait pâlir & trembler un lâche, & redouble le courage d'un homme genereux. Enfin on ne ſauroit decider ſurement, ſi les yeux ne ſont pas comme autant de verres taillez diverſement, qui changent

les couleurs des objets. Il en eſt des ſens comme des eſprits, qui penſent differemment ſur chaque matiere. Ceux qui ont le diſcernement juſte & delicat, conçoivent les choſes ſous des idées nettes, & telles qu'elles ſont en elles-mêmes : les eſprits bornez s'arrêtent à la ſuperficie des objets ; les eſprits ſubtils raffinent trop, & s'évaporent en de vaines imaginations : la difference qui ſe remarque dans les eſprits, vient de la diſpoſition des organes, & de la diverſité du temperamment, des fibres du cerveau, & de la ſubſtance dont il eſt rempli. Je ſuis aſſez du ſentiment d'un honnête Homme, que vous connoiſſez, Madame, & qui a donné tant de beaux Ouvrages au Public : il dit que la vivacité & le bon ſens, la delicateſſe & la force, ſont les qualitez eſſentielles d'un bon eſprit : que ces qualitez dependent d'une tête bien faite & bien proportionnée, d'un cerveau bien temperé, & rempli d'une ſubſtance delicate, d'une bile ardente & lumineuſe, fixée par la melancolie & adoucie par le ſang : La bile donne le brillant, & la penetration ; la melancolie donne le bon ſens & la ſolidité ; le ſang donne l'argrément & la delicateſſe, On ne peut douter que toutes ces choſes, quoique purement materielles, ne contribuent à la beauté, à la netteté,

à la vivacité de l'eſprit, parce que l'ame tandis qu'elle eſt engagée, & comme enveloppée dans la maſſe du corps, dépend des organes ; ces organes quand ils ſont bien diſpoſez, lui ſont d'un plus grand ſecours pour bien faire ſes fonctions. Quelque habile que ſoit un Peintre, il a beſoin d'un bon pinceau, quand il veut tirer des traits fins & delicats.

Sur le même ſujet.

SElon les principes de cette Philoſophie, vous comprendrez aiſement, Madame, pourquoi les perſonnes de qualité ont d'ordinaire plus de fineſſe, plus de vivacité, plus de brillant, plus de delicateſſe, que les perſonnes d'une condition obſcure : car outre que la bonne éducation contribuë infiniment à polir, & à perfectioner l'eſprit ; il eſt certain que les bons alimens, & que les ſucs des viandes exquiſes qui ſe mêlent avec le ſang & les autres humeurs du corps, les ſubtiliſent, & les rendent plus propres aux fonctions de l'eſprit. C'eſt peut-être auſſi pour cela, que les perſonnes ſpirituelles ont je ne ſai quel feu, & je ne ſai quel brillant dans les yeux, qui les diſtingue des perſonnes ſtupides, dont les yeux mornes & languiſſans marquent la peſanteur, & la groſſiereté de leur genie. Il ſemble que l'el-

prit ne depende pas moins de la diſpoſition du climat, que de la diſpoſition des humeurs & des organes : En effet les peuples du Nord ont l'eſprit plus groſſier, plus peſant, moins vif, moins actif que les Orientaux : la Grece & l'Italie ont plus produit de genies ſublimes & d'Auteurs celebres en toutes ſortes d'Arts & de Sciences, que toutes les autres parties du monde enſemble.

Je ne ſai Madame, ſi vous me paſſerez aiſement cette propoſition ; car vous dites ſouvent, que les Ouvrages des Grecs & des Romains vous touchent moins, & vous font moins de plaiſir, que les Livres des Auteurs de nôtre nation, où vous trouvez plus de juſteſſe, plus de ſel, un meilleur goût, plus de delicateſſe, plus d'ordre, & plus de methode, que dans les autres. Quoiqu'il en ſoit, car je ne veux pas diſputer contre vous, Madame, la temperature du climat n'eſt pas d'un mediocre ſecours pour la perfection de l'eſprit. Ce qui m'embaraſſe le plus dans cette matiere, & je vous avoüe de bonne foy, que j'ai bien de la peine à le comprendre, c'eſt que les peuples d'un même païs ſont polis, & ſpirituels en de certains ſiecles, qui deviennent groſſiers & à demi ſtupides, ſans goût, & ſans delicateſſe en d'autres. Les ſiecles d'Alexandre,

d'Auguſte, de Loüis le Grand ont éte de ces ſiecles heureux, & feconds en eſprits rares : Il ſemble que tout l'eſprit du monde paſſe dans un païs, & que le reſte de la Terre devienne barbare. On peut dire, ſans trop nous flatter, que la France eſt maintenant la mieux partagée, & que les Arts & les ſciences y ſont mieux cultivées, que parmi toutes les autres Nations de l'Europe.

Le bon goût a ces viciſſitudes comme l'eſprit, il n'y a pas long-tems, que le goût étoit fort dépravé en France : le phebus, les manieres précieuſes, les turlupinades, avoient banni le bon ſens : les pointes, les équivoques, les jeux de mots tenoient lieu de veritables beautez dans les Ouvrages ; les bouts-rimez, le burleſque, les fades plaiſanteries, faiſoient les delices de la populace & de la Cour même ; la droite raiſon demeuroit comme enſevelie & comme étouffée ſous le fatras des mauvaiſes productions : ce n'eſt qu'aprés bien des épreuves & bien des combats, que le bon ſens a repris ſa place, & s'eſt remis en honneur.

Sur les moïens de regler le Goût.

LE peu de ſoin que l'on prend de former la raiſon des hommes, eſt cauſe qu'ils n'ont pas le goût deliçat : on donne

aux enfans des Maîtres pour le chant, pour la danſe, pour leur apprendre à faire une reverence de bonne grace, à marcher de bon air; mais perſonne n'eſt chargé du ſoin de leur former l'eſprit; on n'y penſe pas; c'eſt ce qui fait que la plûpart des hommes ſe conduiſent plûtôt par caprice, & par l'impetuoſité d'une humeur bizarre, que par les lumieres de leur raiſon, qui n'eſt pas aſſez cultivée. Il faut encore ajoûter, que peu de gens cherchent de bonne foi à ſe guerir de leurs paſſions; toute leur aplication ne va qu'à trouver des raiſons pour les juſtifier; ou quand ils ſont contraints d'avoüer qu'ils ont tort, ils diſent qu'ils ne ſauroient faire autrement. Ce n'eſt pas aſſez de connoître les devoirs de ſon état, ſi l'on n'a aſſez de courage pour les remplir: mais ſouvent nous nous flattons que le monde n'a rien à nous reprocher, quoique des fautes groſſieres nous expoſent avec juſtice à la cenſure publique: la vanité & la preſomption nous empêchent de nous connoître tels que nous ſommes, & de nous rendre juſtice à nous-mêmes; c'eſt que nous n'avons pas le goût & le diſcernement du vrai, & que nôtre amour propre nous ſuggere mille faux raiſonnemens, pour nous rendre nos defauts imperceptibles.

Ce ſeroit ſans doute une entrepriſe bien delicate, & bien hardie, que de vouloir reformer le goût de la plûpart des hommes; il faudroit pour cela changer le tour de leur eſprit; Ce projet eſt auſſi difficile à executer, que ſi l'on entreprenoit de changer les traits de leur viſage. Mais comme l'on peut adoucir le teint, le blanchir, l'embellir, ôter les tâches du viſage, par les ſoins qu'on y apporte; on peut auſſi redreſſer l'eſprit en lui ôtant ſes prejugez pour le détromper, & lui propoſant de bons modeles, ſur leſquels il puiſſe ſûrement ſe regler. L'uſage du monde eſt d'un grand ſecours pour former l'eſprit; la plûpart de gens de Cour qui ne ſont pas toûjours des génies ſublimes, jugent ſainement de tout, parlent juſte & raiſonnablement ſur chaque choſe, parce qu'ils ont toûjours devant les yeux ce qu'il y a de plus excellent : un homme avec un eſprit mediocre & un grand uſage du monde, brille où un autre qui a plus d'eſprit, & plus de ſavoir, mais qui ne connoît point le monde, paroît tout déconcerté. Ceux qui ne ſont pas faits aux manieres delicates, & myſterieuſes des gens de la Cour, ne ſavent bien ſouvent que leur dire avec tout leur ſavoir : ils ont la tête remplie de Grec & de Latin, de ſyllogiſmes en bonne forme, d'argumens,

& de demonſtrations ; ils ſavent ce qu'il y a de plus raffiné & de plus recherché dans les Mathematiques, & mille autres choſes, qui n'entrent gueres dans le commerce du monde ; mais ils n'ont nul goût de tout ce qui regarde les agrémens, & les bienſeances de la vie.

Sur le même Sujet.

JE vous ai ſouvent entendu vous plaindre, Madame, qu'un certain homme qui a dans le monde la reputation d'être fort ſavant, vous ennuïe toutes les fois qu'il vient vous voir ; vous le trouvez fâcheux & incommode, & même un peu ridicule ; vous vous en voulez mal à vous même, & vous regardez vôtre dégout, comme l'effet d'une fauſſe delicateſſe. Ce n'eſt point à vous, Madame, qu'il faut vous en prendre, de l'ennui qu'il vous cauſe ; c'eſt à vôtre Docteur même ; ce que je vas vous dire, vous paroîtra peut-être un paradoxe : La plûpart de ces Meſſieurs que l'on honore du titre de *Savans*, ont un mauvais goût, & ne jugent que de travers, ils ont l'entretien peſant & faſtidieux, à moins qu'on ne leur parle des quatre premiers ſiecles de l'Egliſe ; leur langage eſt une eſpece de jargon, qui ſe

reſſent de l'impoliteſſe de leurs mœurs ; l'étude engendre une craſſe dans l'eſprit, & le gauchit, à moins que le commerce des honnêtes gens ne l'épure, & ne le redreſſe. Il ſert de peu à ces ſortes de gens, d'avoir du merite ; parce qu'ils n'ont point l'art de plaire ; leur merite devient fâcheux & incommode.

La ſcience, qui apprend à vivre parmi les honnêtes gens, eſt, à mon ſens préferable à toutes les autres : les préceptes de cette ſcience ſont en petit nombre ; mais la pratique eſt d'une penible excution, & demande des ſoins & de la force d'eſprit ; il faut prendre ſur ſoi, & diſſimuler ſon dépit, & ſon chagrin ſous l'apparence de belle humeur & d'enjoüement : *Savoir vivre, c'eſt ſavoir ſe contraindre ſans contraindre les autres* : voilà en abregé le meilleur moïen pour plaire, & le chemin le plus court pour gagner la bienveillance de tout le monde. Il faut ſavoir ſe façonner, & ſe plier au goût des gens que l'on pratique ; & comme ils ſont aſſez ſouvent d'un goût farouche & bizarre, on eſt contraint, à tous momens, d'eſſuïer leurs caprices, & leur mauvaiſe humeur.

L'extrême délicateſſe de certaines gens, que la moindre choſe offenſe, eſt ſouvent

la marque de la foibleſſe de leur eſprit, qui groſſit les objets, pour leur fournir des ſujets chimeriques de chagrin. C'eſt auſſi quelque fois par faute de goût & de diſcernement, que l'on croit avoir un grand merite. La ſotte vanité eſt une eſpece d'yvreſſe, qui empêche les reflexions de l'eſprit : elle fait à peu prés le même effet que l'excés du vin ; ceux qui ont trop bû, voïent tous les objets doubles ; ainſi les perſonnes vaines ſe perſuadent aiſément d'éminentes qualitez, & d'effacer tous leurs rivaux : leur folie eſt de n'eſtimer qu'eux ſeuls, & d'avoir un grand fonds de mépris pour tout le reſte du Genre humain : Sils ſont contraints d'avoüer qu'ils ont quelques défauts, ils s'en conſolent, parce qu'ils les voïent éffacez par des rares perfections : c'eſt ainſi que leur amour propre les ſéduit ; mais s'ils ont pour eux-mêmes une extrême indulgence, ils traitent les autres avec la derniere ſeverité, & ne leur pardonnent rien ; ils goûtent un plaiſir malin à parler mal de ceux que leur merite perſonnel éleve aux deſſus d'eux. C'eſt le rôle d'un Pedant, plûtôt que le rôle d'un honnnête homme ; que de cenſurer impitoïablement des choſes ; pour qui l'on pourroit avoir un peu plus d'indulgence ; mais les Critiques ſont des gens impitoya-

bles, qui ſont toûjours les dégoûtez : Il eſt bon de les conſulter quelquefois ; mais ſi l'on s'en rapportoit à tous leurs caprices, il faudroit effacer les meilleurs endroits des plus beaux Ouvrages. Condamner tout d'un ton deciſif, n'eſt pas la marque d'un goût exquis ; c'eſt ſouvent l'effet d'une extrême bizarerie, d'une ignorance groſſiere, ou d'une ſuffiſance outrée ; on veut, à quelque prix que ce ſoit, paſſer pour Connoiſſeur ; on eſtropie les termes de l'Art, que l'on place mal-à-propos & l'on étourdit les duppes avec ce galimathias : Les ſots qui ne demêlent point le faux merite du veritable, ſe laiſſent ébloüir par de fauſſes lueurs ; ils admirent tout ce qui paroît au deſſus de leur portée ; & loüent ſans choix & ſans diſcernement les mauvais endroits, comme les bons, car il y a cela de malheureux dans les Ouvrages d'eſprit, que peu de gens s'y connoiſſent, & que tous veulent ſe mêler d'en decider.

Vous êtes, Madame bien éloignée de ce défaut ; vous parlez juſte ſur toutes ſortes de ſujets ; mais vous ne vous hazardez gueres à dire vôtre ſentiment, ſi l'on ne vous en preſſe ; & quand vous le faites, c'eſt avec tant de retenuë & de circonſpection, que l'on n'eſt pas moins charmé de vôtre pénétration & du bon ſens, qui paroît dans vos

réponſes, que de vôtre modeſtie. Les perſonnes les plus éclairées ne hazardent point leurs ſuffrages, & ne parlent des Ouvrages des autres, qu'avec une timidité modeſte, afin qu'on ne les accuſe pas de s'en faire accroire, & de chercher à étaler leur ſavoir. C'eſt la marque d'un bon goût, que de n'affecter pas d'avoir plus d'eſprit que ceux que l'on pratique ordinairement; ſi nous voulons qu'ils ſoient contens de nous, & qu'ils trouvent de l'agrément dans nôtre commerce, il faut ſe proportionner à leur capacité pour ſe mettre au niveau d'eux; & leur menager adroitement des occaſions pour mettre au jour ce qu'ils ſavent.

C'eſt le caractere d'un honnête homme, & qui ſait vivre, de contribuer autant qu'il le peut, à faire en ſorte que tout le monde ſoit content: il faut ſur tout qu'il évite avec ſoin de ne rien dire qui puiſſe chagriner les gens. C'eſt un mauvais talent, que celui d'une raillerie piquante & outrée; les perſonnes de ce temperamment n'épargnent pas leurs meilleurs amis, ils ne s'épargnent pas eux-mêmes. J'ai dit, d'une raillerie piquante & outrée; car le ſel de la fine raillerie fait tout l'agrement de la ſocieté civile; mais il faut répandre ce ſel avec beaucoup de circonſpection: de même que l'on

gâte

gâte un ragoût, en y jettant trop de ſel; on ſe fait auſſi haïr quand la raillerie eſt trop amere. Ceux qui veulent ſe mêler de railler, doivent avoir un goût exquis de ce qui peut plaire aux perſonnes raiſonnables. J'en dis tout autant de ceux qui s'ingerent à donner des loüanges : Car ceux qui flattent groſſierement & à découvert, qui proſtituënt les loüanges ſans diſcernement & ſans choix, ne plaiſent gueres aux perſonnes de bon goût : mais comme la plûpart des hommes ſont aveuglez par l'amour propre, & par la complaiſance qu'ils ont pour leur propre merite, ils ne s'apperçoivent pas qu'on les flatte, & font aſſez connoître par l'air content, dont ils reçoivent les loüanges, que ce qu'on leur dit d'obligeant, leur fait un extrême plaiſir : car les perſonnes vaines ne peuvent gueres s'empêcher de laiſſer voir le ridicule de leur vanité; mais ceux qui la nourriſſent par des éloges de contrebande, devroient être punis comme des empoiſonneurs; il faut que la complaiſance, pour être legitime, ſoit également éloignée de l'adulation & de la rudeſſe. L'empreſſement à faire plaiſir, la politeſſe, la civilité, ſont les parties eſſentielles des gens de la Cour, qui veulent s'élever au-deſſus du commun, & acquerir

l'eſtime & l'approbation du Public ; mais je ne leur pardonne point les embraſſades, les baſſes flatteries, les vaines offres de ſervices, dont ils endorment ceux qui leur font la cour. Ces manieres trop flateuſes ſont de mauvais goût, & ne leur conviennent nullement ; elles les rabaiſſent au-deſſous d'eux-mêmes, & de ceux qui ſont obligez, par leur état, de leur ceder en toutes choſes.

Il eſt dangereux de trop ſe familiariſer ; on ſe dégrade en quelque maniere, & l'on ſe fait moins eſtimer, en perdant un certain caractere de dignité, que donne un air ſerieux & reſervé. Il ne faut pas cependant ſe parer d'une gravité affectée ; un ſerieux trop ſombre, ou qui dure trop long-tems, devient ennuïeux. Il faut ſe démaſquer quelquefois, & revenir à ſon naturel ; car il n'eſt pas toûjours à propos de ſe cacher ſous un dehors affecté. J'approuverai fort ce que je vous entendis dire dernierement, Madame, d'un homme diſtingué par ſon rang & par ſes emplois, & dans qui l'on trouve de l'eſprit, du merite, & un grand air, qui convient à ſa haute naiſſance ; Vous diſiez, Madame, qu'il a dans ſa perſonne, je ne ſai quoi de comedien, qui vous choque, & qui ne ſent point l'honnête-homme.

Les perſonnes de bon goût ſont bien

éloignées de rien affecter ; leurs manieres, leurs actions, leurs diſcours ont un air aiſé & naturel, qui coule de ſource, & qui fait beaucoup de plaiſir. Je crois que c'eſt principalement dans le langage, qu'il faut éviter l'affectation : ces diſcurs éternels de beaux mots ; ces Puriſtes tout paitris de fraſes, & de locutions recherchées, ſont inſupportables ; on parle toûjours bien, quand on parle naturellement ; il faut choiſir des termes convenables à la matiere que l'on traite, & qu'il y ait de la proportion entre la penſée & l'expreſſion : comme il ſeroit ridicule de donner à un Nain l'habit d'un Géant ; il ne le ſeroit pas moins de chercher de grands mots, & de grandes periphraſes pour exprimer des choſes triviales.

Le croiriez-vous, Madame, que le bon goût paroît juſques dans la débauche ? On a dit de ce fameux Epicurien, qui faiſoit les delices de la Cour de Neron, & qui étoit l'arbitre de tous ſes plaiſirs, avant que ce Prince ſe fût proſtitué à de honteuſes voluptez ; on a dit de ce fameux Epicurien, qu'il faiſoit profeſſion d'un luxe poli & etudié : c'étoit un homme voluptueux & ſpirituel, qui raffinoit ſur les plaiſirs : bien éloigné de reſſembler à ces débauchez, à ces yvrognes, qui ne ſavent, que ſe remplir

groſſierement de vin, & de viandes, & qui parlent à tous momens du grand nombre de bouteilles de vin qu'ils ont engloutis ; ils s'en vantent comme d'un bel exploit, & fondent ſur cela une partie de leur merite. Les jeunes gens d'aujourd'hui donnent aſſez dans ce vice, que l'on pardonneroit plus aiſement à des perſonnes de la lie du peuple, qu'à des gens de qualité : peut-être que dans un âge plus avancé, ils auront des ſentimens plus raiſonnables, & un meilleur goût, quand ils ſeront moins emportez par l'impetuoſité de la jeuneſſe.

Sur le mauvais Goût.

LE mauvais goût, ſi l'on n'y prend garde, infecte tout & ſe répand comme un poiſon ſur toutes ſortes d'états, d'âges, & de conditions. Quelques-uns croyent avoir un goût fort exquis & fort raffiné ; qui ne ſont que dégoutez ; ils ont une délicateſſe bizarre, que rien ne contente, & qui trouve à redire à tout. Le chagrin & la bizarrerie, font toujours juger de travers. On voit des gens qui ont un fonds de mauvaiſe humeur, capable d'empoiſonner toutes les joïes du monde ; tout ſe reſſent de la noirceur de leur mélancolie ; il ſemble qu'ils

trouvent du ragout à jetter le trouble & la diviſion par tout, & à broüiller les meilleurs amis; ils ont toûjours quelque choſe de fâcheux à raconter des uns & des autres; & quand ils les ont aigris, ils ſe font un plaiſir malin de leur déſunion, & s'en applaudiſſent en ſecret. D'autres moins méchans, mais à mon ſens auſſi incommodes, gemiſſent perpetuellement ſur leurs infortunes, ſe plaignent ſans ceſſe de leur deſtinée, & veulent qu'on les plaigne toûjours ſur leurs malheurs; c'eſt leur folie. Que l'année ſoit abondante ou ſterile; que l'on faſſe la paix ou la guerre; que l'on double, ou que l'on diminuë les impôts; c'eſt pour eux un fonds inepuiſable de lamentation.

Le mauvais goût paroît principalement dans le jugement que l'on fait du merite, vrai ou faux, & dans la diſtribution des faveurs. Il ſert de peu d'avoir des talens, du ſavoir, de rares qualitez, d'être appliqué au travail; il faut encore avoir des prôneurs d'un certain caractere qui vous épaulent, & qui faſſent valoir vôtre merite: ſans cela des gens ſans merite, ſans talens, qui ne travaillent, ni pour l'Egliſe, ni pour l'Etat, mais qui ont de bons Patrons, effaceront les perſonnes du plus grand merite, & l'emporteront toûjours dans la diſpenſation des graces. Un homme

qui n'a en partage, que beaucoup d'eſprit & de ſavoir, ne tient gueres contre un rival fort riche, fort pécunieux, & fort ſot; c'eſt une pure ſotiſe de le mettre en paralelle, & de le preferer à un homme rare & diſtingué par ſon merite perſonnel; les femmes qui ſont naturellement intereſſées, donnent aſſez ſouvent dans ce panneau. Un amant riche & liberal, quelque fat qu'il puiſſe être, eſt preferé à un honnête homme, qui n'eſt pas en état de fournir à leurs folles dépenſes: elles ont banni de leur commerce ces ſoupireurs éternels, qui paſſent toute leur vie à dire des douceurs à des femmes, & qui ne font de dépenſes, qu'en tendreſſe; elles demandent quelque choſe de plus réel & de plus ſolide. Je ne ſai pas pourquoi on reproche aux femmes de nôtre ſiecle d'être plus émancipées, plus immodeſtes, plus coquettes que jamais. C'eſt une injuſtice qu'on leur fait; pour peu que l'on conſulte les Hiſtoires des tems paſſez, on trouvera que les femmes ont toûjours été de même temperamment, & que de tout tems, elles ſe ſont ſervi de leurs charmes pour plaire aux hommes. Il y a dix-ſept ſiecles que *Juvenal* faiſoit aux Dames Romaines, les mêmes reproches que l'on fait aux Dames de ce tems-ci: Je crois même, que les Modernes ont encore plus de retenuë.

Si l'on remonte dans les ſiecles plus reculez, on trouvera les mêmes foibles ; les mêmes attachemens, le même penchant dans les deux ſexes, ainſi c'eſt une phraſe uſée de dire, que les Dames n'ont jamais été ſi libertines; & que le vice n'a jamis paru avec tant de licence. Je n'approuve nullement celles qui ſe décrient elles-mêmes de gayeté de cœur, par des manieres trop évaporées ; elles font paroître en cela leur mauvais goût ; la gêne du ſexe oblige les femmes à de grands égards, & elles ne doivent jamais s'en diſpenſer, ſi elles veulent qu'on les eſtime, & conſerver leur reputation : Elles s'abuſent ſi elles croient que la gloire d'une femme conſiſte dans le bruit que fait ſa beauté ; elle conſiſte dans la regularité de ſa conduite. Une ſéverité ſcrupuleuſe ſied bien à une femme de merite, qui ne doit jamais permettre que l'on s'émancipe devant elle, ni que l'on ſorte des regles, que la bienſeance preſcrit ; Je ne prétens pas dire par là, qu'elles doivent vivre comme des ſauvages, ni regarder les hommes comme autant de ſeducteurs ; elles peuvent recevoir avec honnêteté les éloges qu'ils leur donnent, & les hommages qu'ils rendent à leur merite. Les femmes qui donnent du côté de la ſeverité, ſont d'ordinaire trop façonnieres ; mais l'affectation de ſageſſe qu'el-

les font paroître, ſur tout quand leur conduite n'eſt pas tout-à-fait reguliere, les rend encore plus mépriſables; on auroit pour elles plus d'indulgence ſi elles ne vouloient point abſolument, qu'on les regardât comme des Veſtales. Leur reputation ne dépend pas du caprice des hommes, ni des applaudiſſemens qu'on leur donne; elle doit être fondée ſur leur merite, & ſur leur vertu. Le rengorgement de certaines femmes fieres & ſuffiſantes, qui ont une haute eſtime d'elles-mêmes, ne leur donne pas un grand relief, & ne fait pas qu'on les revere davantage. Ces prudes outrées ont je ne ſai quoi de ſombre ſur le viſage, & une impreſſion de mauvaiſe humeur, qui leur dérobe une partie de leurs charmes, en diminuant leur enjoüement; mais quand elles ont pris le parti de la pruderie, elles veulent le ſoutenir hautement, & bien faire les honneurs de leur caractere.

Je commence à m'appercevoir, Madame, que ma Lettre eſt d'une longueur demeſurée, en parlant ſur le mauvais goût de certaines femmes, je ſuis moi-même tombé dans un défaut, qu'on leur reproche aſſez ſouvent, d'aimer à parler long-tems ſur tous les ſujets qui ſe preſentent; En tout cas, ſi cette Lettre vous paroît trop longue, & trop ennuyeuſe, vous pouvez, Madame,

vous diſpenſer aiſement de la lire, j'aurai pour vous toute l'indulgence & tous les ménagemens poſſibles ; vous m'avez tenu le pied ſur la gorge, pour m'obliger à vous écrire ſur le ſujet, & ſur le plan que vous m'avez tracé ; je ne vous traiterai pas avec cette rigueur impitoïable, & ſi ce que j'ai écrit, vous ennuie, vous finirez, quand il vous plaira, la lecture de l'Ouvrage.

Sur les differences des Goûts.

SI ma Lettre n'étoit pas déja trop longue, j'aurois encore mille choſes à vous dire, Madame, ſur la même matiere, ſur les differences des goûts, ſur les cauſes du mauvais goût, ſur les moyens de le redreſſer & de le rectifier : Vous ſavez par experience, Madame, que s'il y a des gens, qui ont le goût delicat, naturel, juſte, ſûr, il y en a bien auſſi qui l'ont bizarre, extravagant, gauche, louche, de travers, ridicule ; la prévention qu'ils ont de leur merite, & de l'étenduë de leurs lumieres, leur préſomption par laquelle ils ſe mettent, ſans balancer, au deſſus de tout le monde ; les prejugez qui les ſeduiſent, quand il faut decider ſur quelque choſe, la precipitation qui les emporte, & qui les empêche d'entrer

dans tous les détails, & dans toutes les circonſtances d'une affaire; tout cela leur gâte le goût, & fait qu'ils prennent toûjours le mauvais parti, & de fauſſes meſures, quand il faut opter ſur quelque matiere équivoque, & quand ils ſe ſont declarez, leur obſtination les endurcit contre toutes les remontrances qu'on leur peut faire : ils font & diſent cent extravagances, pour ſoutenir leur mauvais goût : ſemblables à ceux, qui défendent quelque opinion d'Ecole ſur les bancs, ils diſputent à toute outrance, de peur de voir la verité : ils ne ſe mettent pas en peine, ſi ce qu'ils diſent, eſt ſoutenable : le point d'honneur eſt de ne pas ceder : ils croyent avoir reçû le dernier affront, quand on les oblige par de bons raiſonnemens de ſouſcrire à la verité. Tel eſt l'effet d'une prévention ridicule, d'une mauvaiſe honte, & d'une ſotte fierté.

Quand on diſpute des goûts, & que l'on ne peut s'accorder, au lieu de ſoutenir le ſien avec opiniâtreté, il faut ſe ſervir de la méthode dont on uſe pour éclaircir les doutes, qui peuvent ſurvenir ſur le langage : il faut avoir recours à un ſurarbitre, & s'en rapporter au jugement des bons Auteurs; de même que l'on s'en rapporte aux fins connoiſſeurs pour juger de la qualité du vin.

Pour vous, Madame, vous n'avez pas beſoin de toutes ces précautions : vous prenez toujours le bon parti, & vous ne vous écartez jamais des regles de la droite raiſon. Si l'on pouvoit vous reprocher quelque choſe, ce ſeroit peut-être une timidité trop ſcrupuleuſe : car vous êtes toujours diſpoſée à renoncer à vos propres ſentimens, pour ſouſcrire à celui des autres, & l'on n'a jamais vû enſemble tant de docilité & tant de lumieres.

Voila, Madame, une partie des Reflexions, qui me ſont venuës ſur le ſujet que vous m'avez propoſé : je me ſuis aſſez bien ſervi de la liberté que vous m'avez donnée, Madame, de jetter ſur le papier les penſées comme elles ſe preſenteroient à mon eſprit, ſans obſerver ni ordre ni méthode : peut-être ai-je dit beaucoup de choſes hors d'œuvre, éloignées du ſujet, & qui ne rentrent pas bien l'une dans l'autre : mais j'ai crû qu'un arrangement plus exact, ou des tranſitions mieux menagées n'étoient pas abſolument neceſſaires dans une Diſſertation de cette nature. Avec tout cela, je ſouhaiterois, Madame, que vous fuſſiez contente, & que mon travail pût vous agréer, & aux deux illuſtres Perſonnes qui ont eu le même envie, que vous : le reſpect que j'ai pour elles, eſt

infini, & elles peuvent toûjours compter ſur mon obéïſſance dans toutes les choſes qui dépendront de moi. Si j'avois pu penſer quelque choſe de plus fin & de plus exquis ſur ce ſujet, je ne vous aurois rien caché; mais j'ai mieux aimé bruſquer la matiere, & riſquer un peu ma reputation; que de ne vous pas envoïer cette bagatelle preciſement dans le tems, que vous m'aviez marqué. Je vous demande pardon, Madame, ſi j'ai fait quelques reflexions, qui ne ſont pas à la loüange de Dames, mais je n'attaque que celles, qui ont le goût dépravé: je crois que vous les abandonnerez aiſement à ma critique, puiſque j'aurai toute ma vie de profonds reſpects pour celles, qui ont un veritable merite, qui ſont comme vous, Madame, de modeles de toutes les vertus, & qui font honneur à leur ſexe. Je ſuis avec une tres profonde veneration,

MADAME,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur, l'Abbé de BELLEGARDE.

*Avanture ſur les placets des Amans & des Filoux. A Monſieur de ****

JE ne puis vous envoïer les Vers que vous me demandez, je ne les trouve ni dans ma memoire, ni dans mon portefeüille; contentez-vous, s'il vous plaît, de la petite Avanture dont ils furent ſuivis, & que vous me priez de vous raconter. Monſieur de *** fit un galant Placet, comme pour être preſenté au Roi par les Amans contre les Filoux. Les premiers ſe plaignoient de ce que les autres les empêchoient de ſortir la nuit, & de profiter d'un tems ſi commode pour leurs rendez-vous. Mademoiſelle de S... répondit à ce Placet, & les Filoux ſe défendirent agréablement par ſon diſcours. Ils ſe moquerent des Amans timides, & dirent que puiſqu'ils avoient peur, ils n'étoient pas dignes de ces rendez-vous dont ils parloient ſi haut. Ils ajoûterent même que leur crainte étoit mal fondée, & que leurs bourſes n'étoient pas aſſez pleines pour attirer les Voleurs, que les preſens de leurs Maîtreſſes qu'on leur pourroit prendre, ne conſiſtoient qu'en quelques petits bracelets de cheveux: Qu'ils étoient bien differens des Amans qui vivoient ſous le

Regne de Henry le Grand, *d'Amoureuſe memoire* : Que l'on trouvoit ſur eux les Portraits de leurs Belles dans des boëtes d'or enrichies de diamans. Si on venoit à les leur voler, ils les rachetoient le lendemain plus qu'elles ne valoient, & ne manquoient jamais de payer le ſecret qu'il leur importoit que l'on gardât pour les Portraits. Ces Placets plurent extrêmement, on trouva que les Vers en étoient jolis, & tout le monde en voulut avoir des copies, mais peu de gens ſavent la ſuite, dont j'ai promis de vous faire part. Je vous dirai donc que quatre ou cinq mois après, que l'on ne ſongeoit plus à parler du démêlé des Amans & des Filoux, on vint le jour de l'An, ſur les dix heures du matin heurter aſſez rudement à la porte de Mademoiſelle de Scu.... Le petit du Buiſſon que vous connoiſſez, courut ouvrir, & penſa mourir de peur. Il vit un homme terrible par ſa mine, par ſa mouſtache, & ſur-tout par la ceinture de ſa culotte garnie de piſtolets, de poignards, & bayonnettes, qu'il laiſſa voir en entrant, & qu'il avoit cachées de ſon manteau dans les ruës. Le petit Laquais s'enfuit auſſi vîte qu'une grande fraïeur le peut permettre, & ayant rencontré la Demoiſelle qui eſt à nôtre illuſtre Amie. Ah ! Mademoiſelle Crois... s'écria-t-il en tremblant, nous

ſommes perdus ; il y a dans la court un grand Diable d'homme qui nous va tous tuer. Crois... entre dans la chambre de ſa Maîtreſſe, & rapporta ce qu'on vient de lui dire. Mademoiſelle de Scu.... tâche de la raſſurer. Ne voyés-vous pas, lui dit-elle, que c'eſt un Cavalier qui ne ſait où donner de la tête, & qui vient dans une ruë détournée, & chez une fille, croïant recevoir une aumône plus conſiderable qu'ailleurs ? Portez lui ces deux piſtoles, & dites-lui que je ſerois plus liberale ſi ma fortune étoit en meilleur état. La Demoiſelle, enhardie par ce preſent qu'elle avoit à faire, aborda l'homme terrible ; Mais ce ne fut qu'avec une grande révérence. Monſieur lui dit-elle, voilà ce que Mademoiſelle vous envoïe. Elle vous prie de l'excuſer ſi elle n'a pas l'honneur de vous voir. Dites à Mademoiſelle vôtre Maitreſſe, lui repondit-il en s'humaniſant, & en refuſant l'argent, que je viens pour donner, & non pas pour recevoir. Preſentez-lui cela de ma part, ajoûta-t-il, en lui mettant une petite corbeille entre les mains. Il n'eut pas plûtôt achevé ces mots qu'il ſortit, & la Demoiſelle prit cette avanture pour un enchantement. Elle la raconta à ſa Maîtreſſe qui n'en fut pas moins ſurpriſe, ſur-tout lors qu'elle ouvrit la Corbeille. Elle y trouva

une bourſe de point d'Eſpagne d'or, d'un travail admirable. Il y avoit dans cette bourſe un bracelet de pierreries avec un petit Madrigal, où l'homme terrible parloit à peu près de cette ſorte; *Illuſtre Sapho, je vien de la part de mes Camarades les Filoux pour vous donner vos étrennes & vous offrir la plus jolie bourſe que nous ayons volée depuis que vous eûtes la généroſité de défendre nôtre Cauſe.* Mademoiſelle de Sc.... connut par le tour des Vers, & par cette liberalité faite d'une maniere ſi ingénieuſe, que le preſent lui venoit d'une Perſonne de grande qualité, & d'un eſprit fort galant, qui a pour elle toute l'eſtime & toute l'amitié qu'elle merite. Je voudrois bien que vous en euſſiez autant pour moi. Je ſai que je ne le merite pas, mais ſachez que l'on ne peut être à vous plus abſolument que je ſuis.

Lettre d'une Dame de la Cour, à Monſieur l'Abbé de Bellegarde.

MONSIEUR,

NOus ſommes toutes trois fort ſatisfaites, & afin que vous n'en doutiez pas, je vous dirai, ſans vouloir vous dire une turlupinade, que ce que vous nous avez

avez envoyé ſur le bon goût, nous a miſes en goût de voir encore quelque choſe de vous ſur d'autres matieres. En mon particulier, je me trouve ſi bien de vôtre commerce, & de vôtre complaiſance, que je ne craindrai pas de la mettre encore à l'épreuve. Je veux bâtir à une Terre, que j'ai à trois lieuës de Paris; cela m'obligera de paſſer pluſieurs mois à la campagne; je crains beaucoup de m'y ennuïer; il me ſemble que la lecture de l'Hiſtoire ſera un bon retranchement contre le chagrin, que cauſe la ſolitude, quand on n'y eſt pas accoutumée; & comme je ſonge à tout, & que je prevois les choſes de loin, je crois encore, que ce ſera un bon remede contre le dégoût de la vieilleſſe; on eſt bien-aiſe de pouvoir s'entretenir avec plaiſir avec les Morts, quand on ne peut plus être au goût des vivans. Voilà qui eſt donc reſolu, je veux apprendre l'Hiſtoire; mais on eſt bien neuve quand on commence quelque choſe; je ne ſai par où m'y prendre; cependant je voudrois bien mettre mes lectures à profit, & ne pas perdre mon tems. Mandez-moi donc, Monſieur, quels Auteurs je pourrai lire, & dans quel ordre il faut que je les liſe, pour le faire avec fruit. On m'a dit qu'il faut faire des remarques en liſant l'Hiſtoire; dites-moi

ce qu'il faut principalement remarquer ; & citez-moi pluſieurs exemples de remarques curieuſes, tirées des meilleurs Auteurs, afin que je me regle ſur ces modeles. Quoiqu'on m'ait dit aſſez ſouvent, qu'il y a bien de fables melées parmi les Hiſtoires veritables, il n'importe, l'Hiſtoire ancienne & moderne va deſormais faire le principal amuſement de ma vie ; je me flatte, que cette lecture ſera fort agreable pour moi & qu'elle m'aidera à me paſſer du monde quand il faudra faire la retraite. Vous voyez bien Monſieur, que je prends mes meſures de bonne heure ; car je ne ſerai pas ſitôt décrepite, & je peux dire auſſi bien que Madame de la Fayette, que je compte encore par vingt.

Lettre de l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour qui lui avoit demandé quelques Reflexions ſur l'Hiſtoire.

MADAME,

LE deſir que vous avez de vous appliquer à l'Hiſtoire, eſt très loüable & digne d'une perſonne de vôtre rang, & de vôtre eſprit. Cette occupation eſt fort amuſante, & l'on eſt bien païé de ſa peine, par les nouvelles découvertes que l'on fait cha-

que jour. Pour reüſſir dans cette étude, il faut la faire avec ordre & avec méthode; car l'eſſentiel n'eſt pas de ſe remplir la tête, de faits extraordinaires & ſurprenans; il faut entrer dans le génie des Nations, dont on lit l'Hiſtoire, afin de bien connoître leurs mœurs, leur caractere, les differens reſſorts de leur politique, & par quel eſprit elles ont agi pour faire réuſſir les évenemens, qui ſe trouvent dans le corps de leur Hiſtoire.

Pour mieux attacher l'eſprit du Lecteur, il ne faut pas choiſir des évenemens trop anciens, ni des Heros inconnus, qu'on aille chercher dans un païs barbare, & trop éloigné, on ne s'intereſſe gueres à ce qui s'eſt paſſé il y a mille ans, chez les Tartares, ou chez les Abyſſins.

Remarques ſur l'Hiſtoire des premiers ſiecles.

C'Eſt une connoiſſance digne de vôtre curioſité, Madame, que de vouloir apprendre en quel tems les Monarchies ont commencé, & depuis quand les hommes ont bien voulu ſe donner des Maîtres. Depuis Adam juſqu'au deluge, c'eſt-à-dire pendant l'eſpace de plus de ſeize cens ans, les hommes vécurent dans une parfaite liberté, & une parfaite independance. Chaque fa-

mille étoit comme un petit Etat, dont le pere étoit le Chef, qui ne connoiſſoit point d'autre Superieur. Comme ces premiers Hommes encore tout brutes, & tout groſſiers vivoient ſans ambition ; leurs deſirs étoient bornez par les limites de leurs heritages ; ils n'avoient pour toutes richeſſes, que quelques troupeaux, qui ſervoient à les nourrir, & à les vêtir. C'eſt une erreur de croire que ces premiers Hommes vecuſſent dans une grande innocence ; ils commettoient des crimes ſi noirs & ſi abominables, que Dieu fut obligé de les exterminer dans un déluge univerſel. Depuis ce tems-là les trois enfans de Noé, que Dieu avoit conſervé avec leurs femmes, pour repeupler le monde, partagerent entre eux la Terre, & furent les Chefs des differens Peuples, qui ſe répandirent dans tout l'Univers. Ce fut environ ce tems là, que les hommes perdirent leur liberté. Nemrod homme remuant, & l'ennemi du repos, ne ſe contentant pas de ſon patrimoine, voulut uſurper les Terres de ſes voiſins, & aprés avoir envahi leurs heritages, il les ſoumit à ſa domination, & ſe fit une eſpece d'Empire à Babylone. Ce n'eſt donc point par leur choix, que les hommes ſe ſont donné des Maitres ; ils ont été mis ſous le joug,

par la force, & par la violence des premiers Conquerans. Le mauvais exemple de Nemrod encouragea encore quelques autres, qui ſe firent Rois aux dépens de la liberté publique. Les Armes que les hommes avoient d'abord inventées, pour ſe défendre contre les bêtes farouches, furent tournées contre les hommes mêmes, & ſervirent à les aſſujettir. *Ninus*, fils de Bel, fonda le premier Empire des Aſſyriens, dont le Siege fut établi à Ninive, Ville ancienne, & déja celebre. Quelques auteurs ont cru que l'Empire des premiers Aſſyriens a duré pendant treize cens ans. Ce fameux Empire tomba par la moleſſe de Sardanapale, qui ſe plongea dans toutes ſortes de debauches, & de voluptez. Les Medes ſe revolterent les premiers contre ce Roi effeminé; tous les autres peuples, ſes ſujets, le mépriſerent, à leur exemple, & reduiſirent Sardanapale à de ſi grandes extremitez, qu'il fut contraint de ſe brûler lui même avec ſes femmes, complices de ſes débauches. Trois Roïaumes ſe formerent des débris de ce grand Empire; le Roïaume de Medes fut très floriſſant. Peu de tems apres la mort de Sardanapale, le ſecond Empire Aſſyrien commença, dont Ninive fut la Capitale. Le Roïaume de Babylone eſt trés celebre dans l'Hiſtoire-Sainte,

parce que Dieu ſe ſervit ſouvent des Armes de ces Rois idolâtres, pour châtier l'idolatrie, & les autres crimes de ſon peuple. *Achaz*, Roi de Juda, preſſé par ſes ennemis, implora le ſecours du premier Roi d'Aſſyrie, ou de Ninive, & apprit, par ce moïen, aux Aſſyriens le chemin de la Judée, qu'ils ravagerent pluſieurs fois, & dont ils firent enfin la conquête : ils pillerent le fameux Temple de Salomon, où ils trouverent des richeſſes immenſes, & un amas prodigieux de vaſes d'or & d'argent, deſtinez aux ſacrez Myſteres ; ils emmenerent à Ninive, & à Babylone les Juifs ; Salmanazar renverſa de fond en comble le Roïaume d'Iſraël. Romulus & Remus, ſortis des Rois d'Albe, fonderent la Ville de Rome Capitale de l'Empire Romain environ 753 ans avant JESUS-CHRIST. Cyrus General de l'Armée de Cyaxare, que le Prophete Daniel appelle *Darius le Mede* ; Cyrus, dis-je, fils de Mandane, & de Cambyſe, Roy de Perſe, aprés pluſieurs grandes victoires reünit le Roïaume des Perſes à celui des Medes, devint le maître de tout l'Orient, & fonda le plus fameux Empire qui eût été juſqu'alors dans le monde. Quoique les Medes fuſſent déja puiſſans, avant que Cyrus eut réüni les deux Monarchies ; cependant leur puiſſance

n'égaloit pas, à beaucoup prés, celle des Rois de Babylone, que Cyrus vainquit par les forces réünies des Medes & des Perſes. Ce grand Prince ne ſe vit pas plûtôt maitre de ce vaſte Empire, qu'il permit aux Juifs, captifs depuis pluſieurs ſiecles, de retourner en Judée, ſous la conduite de Zorobabel, & de rebâtir le Temple de Jeruſalem. La famille de Cyrus s'éteignit au bout de quelque tems. Darius fils d'Hyſtaſpe, que quelques-uns croïent avoir été l'Aſſuerus, dont il eſt parlé au livre d'Eſther, fut élevé à l'Empire. Ce fut pendant le regne de Darius, que Rome & Athenes devinrent des Republiques, aprés avoir chaſſé leurs Tyrans. La mort de Lucrece, qui avoit été violée par *Sextus*, fils de Tarquin le Superbe, anima les Romains à la vengeance, leur inſpira le deſſein de ſe mettre en liberté; les Rois furent bannis pour toujours; & Rome, devenuë libre, fut gouvernée par des Conſuls. Peu s'en falut qu'Athenes ne fût accablée par la puiſſance des Perſes, dés le commencement de ſa liberté; Darius envoia une armée formidable, contre la Grece; mais cette armée fut détruite dans la plaine de Marathon par Miltiade, qui ne commandoit que dix mille hommes. Xercés, fils de Darius, fit de nouveaux efforts pour vanger l'affront

que les Perſes avoient reçû par une ſi grande défaite ; mais il n'eut pas un meilleur ſuccés que ſon Pere : ſon armée compoſée de douze cens mille hommes, fut arrêtée au paſſage des Thermopyles par trois cens Lacedemoniens, que Leonidas, Roi de Sparte, conduiſoit. L'armée navale de Xercés fut battuë auprés de Salamine : Xercés lui même fut tué la même année par Artaban, ſon Capitaine des Gardes. Cependant les Macedoniens, deſtinez à renverſer l'Empire des Perſes, commençoient à ſe ſignaler ſous Philippe, pere d'Alexandre le Grand : & aprés vingt ans de victoires, il ſe rendit enfin maître de toute la Grece, par la bataille de Chéronée, qu'il gagna ſur les Atheniens, & ſur leurs Alliez. Alexandre, qui n'avoit alors que dix huit ans, fit des prodiges de valeur pendant la bataille. Aprés tant de ſuccés, Philippe forma le deſſein d'abattre la puiſſance des Perſes, & ſe fit nommer Capitaine General des Troupes de la Grece ; mais il fut aſſaſſiné au milieu d'un feſtin par Pauſanias. Alexandre, qui n'avoit pas moins de courage, ni d'ambition que ſon pere, ſe mit à la tête de ſes Macedoniens, & des autres Grecs, qui s'attacherent à ſa fortune ; il attaqua Darius Roi de Perſe, qu'il vainquit en trois batailles rangées, &

aprés avoir porté ſes armes victorieuſes juſqu'aux Indes, il vint mourir à Babylone, à la fleur de ſon age, & au milieu de ſes triomphes.

Vous voyez, Madame, d'un coup d'œil comment les Monarchies ont ſuccedé les unes aux autres, & quels ont été les Empires qui ſe ſont rendus les plus celebres, en commençant peu de tems après le deluge; car pendant ſeize cens ans, les hommes avoient vécu ſans Rois. Les Aſſyriens, les Medes, les Perſes, les Grecs, & les Romains, ſe ſont rendus, tour à tour, redoutables par la grandeur de leur puiſſance, & par le nombre de leurs victoires. Depuis que l'ambition de certains hommes leur inſpira le deſſein de s'élever au deſſus des autres, & de les aſſujettir, le peuple a toujours été la victime des plus forts, qui ſe ſont diſputé l'Empire du monde; & qui ont cimenté leur autorité par le ſang des malheureux.

Sur l'Hiſtoire Romaine.

APrès la mort d'Alexandre, on ne trouva perſonne capable de lui ſucceder, & de réünir ſous un même Chef une puiſſance ſi étenduë. Ce vaſte Empire fut partagé en pluſieurs Roïaumes; ſes plus fameux Capi-

taines partagerent ſa depoüille, & maſſacrerent tous ſes proches, ſon frere, ſa mere, ſes femmes, ſes enfans, ſes ſœurs, pour ſe maintenir avec plus de ſureté dans leur uſurpation. Les Romains après avoir dompté toute l'Italie, ſongerent à étendre leurs conquêtes au dehors, & formerent le deſſein d'abatre la puiſſance de Carthage, qui leur paroiſſoit formidable. *Regulus* la reduiſit à de grandes extremitez; mais enfin il fut battu & pris par Xantippe, Macedonien, qu'ils avoient appellé à leur ſecours, & fait General de leur armée. Cependant Carthage fut obligée de ceder, & de payer tribut à la Republique Romaine. Hannibal, fils d'Hamilcar, mit tout en œuvre pour reparer les pertes de ſa patrie, & pour lui faire reprendre l'aſcendant qu'elle avoit eu autrefois ſur la republique Romaine. Il n'avoit que 25. ans, lorſqu'on lui donna le commandement des troupes Carthaginoiſes, après la mort d'Haſdrubal il abandonna l'Eſpagne où il étoit Gouverneur, & vint fondre comme un torrent, ſur l'Italie. Quatre grandes batailles qu'il gagna, ne purent abbatre entierement la puiſſance Romaine; mais ſes Generaux, malgré tant de pertes, la ſoutinrent contre la puiſſance, le courage, l'adreſſe, & le bonheur d'Hannibal. Le jeune Scipion, à l'âge

de 24. ans, pour diviſer les troupes & les forces des Chartaginois, alla porter la guerre en Eſpagne, où ſon pere & ſon oncle venoient de perir. En peu de tems, il chaſſa d'Eſpagne les Carthaginois; il les pourſuivit juſque dans l'Afrique; de ſorte que Carthage au deſeſpoir eſt contrainte de rappeller d'Italie Hannibal comme ſa derniere reſſource: il ne peut ſauver ſa patrie: ce vieux guerrier fut vaincu par un jeune conquerant: il tâcha de ſoulever tout l'Orient contre les Romains; mais ils defirent tous ceux qui oſerent ſe declarer pour Hannibal, qui s'empoiſonna de deſeſpoir, pour ne pas tomber vif entre les mains de ſes ennemis, qui vouloient obliger Pruſias Roi de Bithinie à le leur livrer. Depuis que Carthage eût été renverſée, les Romains ne trouverent plus de puiſſance capable de leur reſiſter. La plupart des Royaumes devinrent des Provinces Romaines: Paul Emile s'empara de celui de Macedoine, qui avoit duré ſept cens ans. *Attalus*, Roi de Pergame, fit par ſon teſtament, le Peuple Romain heritier de ſes Etats. L'Empire s'agrandiſſoit, & floriſſoit au dehors, les diviſions inteſtines le mirent ſouvent à deux doigts de ſa perte, les Gracques, Tribuns du Peuple, qu'ils corrompoient par des largeſſes exceſſives, firent tous leurs efforts pour

renverſer la Republique : mais ce deſſein les fit perir. Marius & Sylla, ſi fameux par leurs victoires, conçûrent le même deſſein, que les Gracques, & firent couler pour contenter leur ambition des ruiſſeaux de ſang Romain. *Sylla* eut l'avantage ſur Marius, & devint tyran de ſa patrie ; mais enfin il renonça volontairement à la Dictature qu'il avoit uſurpée par la force, & ſe remit dans l'ordre de ſimple Citoien : mais ſon abdication volontaire ne fit pas ceſſer le mal. *Sertorius* dans l'Eſpagne ; *Catilina*, dans l'Italie ; prirent les armes contre Rome dans le deſſein de l'aſſervir. Sertorius fut battu par le grand Pompée, l'éloquence du Conſul Ciceron, plûtôt que ſon courage, ruina les forces & le parti de Catilina dans l'Italie. L'ambition ou la jalouſie de Pompée & de Ceſar, renouvella toutes les factions : le premier avoit aſſujetti l'Orient ; l'autre avoit réüni les Gaules à l'Empire Romain ; ces deux rivaux ne pouvoient ſe ſouffrir ; ils deciderent de l'Empire du monde dans la bataille de Pharſale ; ce jour fut le dernier de la Republique Romaine, qui perdit ſa liberté, & qui fut éteinte ſans reſſource. Tout l'Empire fut contraint de plier ſous l'autorité de Ceſar, que les Romains maſſacrerent dans le Senat même, pour s'affranchir de ſa tyrannie ; mais la mort

de ce grand Capitaine, bien loin de leur rendre la liberté les plongea dans un labyrinthe de malheurs, dont ils ne purent jamais ſortir. Marc-Antoine, Lepide, Ceſar Octavien, qui fut dans la ſuite ſurnommé *Auguſte*, partagerent entre eux toute l'autorité, & remplirent Rome & l'Empire de ſang pendant le triumvirat.

Suite de l'Hiſtoire Romaine.

AUguſte, aprés s'être défait de ſes rivaux, demeura ſeul maître des affaires, & de la Republique; aprés pluſieurs victoires ſignalées qu'il remporta par lui même, ou par ſes Generaux, il remit le calme dans l'Univers, ferma le Temple de Janus. Ce fut durant le regne de ce Prince pacifique, que JESUS-CHRIST vint au monde, pour pacifier le Ciel avec la Terre, environ 4000. ans depuis la création d'Adam. Auguſte ſeul maître du monde, adopta Tibere pour ſon ſucceſſeur à l'Empire, qui devint hereditaire dans la maiſon des Ceſars, & s'y maintint avec gloire pendant plus de cent cinquante ans, juſqu'à ce que la foibleſſe des derniers Empereurs le laiſſa inonder par les Barbares. Les Gots, autrefois appellez les *Getes*, entrerent dans

l'Europe ; l'Orient ſe vit deſolé par les Scythes Aſiatiques & par les Perſes. Ce qui fut de plus deplorable, c'eſt que trente Tyrans qu'on vit s'élever tout d'un coup dans l'Empire, le demembrerent entierement, & firent par tout d'horribles ravages ; les Germains, & les Francs n'en firent pas moins de leur côté pour tâcher d'entrer dans les Gaules. Le grand nombre de Barbares, qui attaquoient l'Empire Romain, fut cauſe que Diocletien aſſocia Maximien pour collegue ; ces deux Princes adopterent encore Conſtantius, Chlorus, & Galerius. Diocletien rebuté de tant de fatigues & de mauvais ſuccés, qu'il avoit eus, en perſecutant les Chrêtiens, dont le nombre redoubloit à meſure que l'on en faiſoit mourir davantage, ſe demit tout-à-fait de l'Empire, ſoit qu'il le fiſt volontairement, ou qu'il y eût été forcé par Galerius ſon Gendre : Maximien ſuivit l'exemple de Diocletien, qui l'avoit adopté ; mais il s'en repentit bien-tôt aprés. Chacun de ces Empereurs, avant que de renoncer à l'Empire, créa un Ceſar pour lui ſucceder ; mais ce grand nombre d'Empereurs & de Ceſars étoit fort à charge à l'Empire, & cauſoit de grandes diviſions. Conſtantius Chlorus pere du jeune Conſtantin, eut en partage l'Eſpagne, les Gaules, & la

grande Bretagne : Son fils que Dieu avoit deſtiné pour faire ceſſer les perſecutions, en embraſſant le Chriſtianiſme, épouſa *Fauſta*, fille de Maximien, qui avoit quitté ſa retraite, pour reprendre le ſoin des affaires ; il reçut humainement ſon beaupere auprés de lui dans les Gaules, où il s'étoit retiré pour chercher un azyle aprés avoir été chaſſé de Rome par ſon propre fils. Le grand Conſtantin aprés avoir délivré l'Empire, des tyrans qui le déchiroient, embraſſa publiquement le Chriſtianiſme : mais ſoit que le ſejour de Rome lui fût deſagreable, ou que le Senat lui fût ſuſpect, il ſe retira à Byzance, qu'il fit rebâtir, & qu'il appella *Conſtantinople*. En mourant, il partagea l'Empire entre ſes trois fils, Conſtantin, Conſtance, & Conſtans, qui ſe firent la guerre pour les limites de leurs partages. Ces guerres qui ſe perpetuerent ſous leurs ſucceſſeurs, furent funeſtes au bonheur, & au repos de l'Empire, & donnerent occaſion aux Barbares d'y entrer de tous côtez. Les Gots ravagerent l'Italie ; les Vandales occuperent une partie de la Gaule, & de l'Eſpagne, laiſſant dans tous les lieux où ils paſſoient, des marques ſanglantes de leur barbarie. Alaric, Prince Arien, prit & rangea Rome ; il epouſa Placidie, ſœur de l'Empereur Honorius,

dont l'humeur douce & complaiſante adoucit extremement l'humeur feroce de ſon Epoux. Les Francs qui avoient été pluſieurs fois repouſſez, firent de nouveaux efforts pour s'ouvrir les chemins des Gaules, & y réüſſirent ſous la conduite de Pharamond, fils de Marcomir. Ce fut environ l'an 420. depuis la naiſſance de JESUS-CHRIST, que la Monarchie Françoiſe s'établit ſur les débris de l'Empire Romain, qui étoit alors reduit à de grandes extremitez.

Sur les Hiſtoriens.

VOus pouvez, Madame, voir dans les Hiſtoriens François l'établiſſement, les progrés, la grandeur de cette celebre Monarchie, qui eſt la plus celebre & la plus ancienne de toutes celles qui ſont au monde. Mais dans le deſſein, où vous êtes, Madame, d'apprendre parfaitement l'Hiſtoire, pour vous amuſer, dites-vous, quand vous ſerez vieille, & que vous aurez moins de goût, & moins d'empreſſement pour le monde; je ne vous conſeille pas de commencer cette étude par la lecture des Hiſtoriens particuliers. Je crois qu'il ſeroit plus à propos de remonter un peu plus haut, & de commencer par l'Hiſtoire Grecque: car

vous

vous m'avez dit, Madame, que les Heros de ce Pais-là étoient plus à vôtre goût, que tous les autres; & qu'à l'exemple d'une Dame fort illuſtre, vous aviez une merveilleuſe tendreſſe pour Alexandre le Grand; liſez donc, Madame, Herodote, Thucydide, & Xenophon. La precaution que vous avez priſe d'apprendre le Latin, ne vous fera pas inutile pour la lecture des Hiſtoriens qui ne ſont pas encore traduits, ou qui le ſont mal, quoiqu'il y ait peu de bons Auteurs, qui n'ayent été traduits en nôtre langue; & nous pouvons dire, ſans trop flater nôtre Nation, qu'un François peut devenir habile en quelque genre d'érudition que ce ſoit, ſans le ſecours des Langues étrangeres. Vous avez déja lû Plutarque, Madame; ſi vous voulez le parcourir une ſeconde fois, & reprendre les vies de ſes hommes illuſtres, ne les liſez pas de ſuite comme vous avez fait; mais liſez-les à meſure qu'ils entreront dans le corps de l'Hiſtoire, que vous lirez actuellement. Ce qui vous embaraſſera davantage, Madame, dans la lecture de l'Hiſtoire, c'eſt le peu de connoiſſance, que vous avez de la Geographie & de la Chronologie; deux choſes abſolument neceſſaires pour une connoiſſance exacte de l'Hiſtoire, & pour ſe former une idée nette

des tems & des lieux, où les évenemens ſe ſont paſſez. Il eſt bon de vous avertir, Madame, qu'il faut lire Herodote avant Thucydide, pour garder un ordre méthodique; vous n'oublierez pas à lire Quint-Curſe, quoi qu'on doute ſi c'eſt une Hiſtoire ou un Roman fait à plaiſir, mais vous prenez trop de part aux avantures de vôtre amant le Grand Alexandre, pour ne pas lire avec plaiſir, tout ce qui peut vous faire ſouvenir de lui. Quoique vous ayez moins de goût pour les Romains, que pour les Grecs; je ne doute nullement, Madame, que vous ne trouviez leur Hiſtoire plus belle; elle eſt mieux écrite, avec plus d'ordre, & plus de delicateſſe. Si vous commencez par Juſtin, il vous donnera une idée de l'Hiſtoire univerſelle. Plutarque ne vous ſera pas d'un moindre ſecours, pour l'Hiſtoire Romaine que pour la Grecque, & vous le lirez en obſervant la même méthode, c'eſt-à-dire; en liſant les Vies particulieres de ſes Hommes illuſtres, à meſure qu'ils entreront dans l'hiſtoire generale. Quel plaiſir ne trouverez-vous point, Madame, dans la lecture de Tite-Live, qui eſt à mon ſens, le meilleur, le plus ſenſé, & le plus agreable de tous les Hiſtoriens qui ayent jamais écrit: ſon ſtile a une douceur, & une grace inimitable;

ſes raiſonnemens ſont ſolides, ſes portraits ſont vifs & reſſemblans, ſes vûës & ſes lumieres ſont étenduës, ſes connoiſſances n'ont point de bornes, car il parle de tout avec la même facilité, & le même agrément; enfin toute ſon Hiſtoire ſe reſſent de la beauté de ſon génie. La ſeconde Décade de cette excellente Hiſtoire ne ſe trouve plus : c'eſt une perte, que l'on ne ſauroit aſſez regretter : l'Epitome qui nous reſte, ne la remplace qu'imparfaitement; ne laiſſez pas de la lire, auſſi-bien que les cinq livres de Polybe. Liſez Saluſte, Madame, c'eſt un Hiſtorien agréable, & fleuri; ce ne ſont que des morceaux d'Hiſtoire, mais qui ſont traitez avec beaucoup d'art & de delicateſſe : la conjuration de Catilina, & les portraits qu'on y trouve, ſont à mon ſens autant de chef d'œuvres. Les Commentaires de Ceſar, de la guerre des Gaules & de la guerre civile, vous feront auſſi beaucoup de plaiſir. Vous avez déja lû, Madame, les Lettres de Ciceron à ſon ami *Atticus*; liſez-les encore une fois, Madame, par rapport à l'Hiſtoire; elles vous apprendront les cauſes cachées de pluſieurs évenemens très-curieux : vous y trouverez des détails que l'on ne trouve point par-tout ailleurs : ce grand Homme découvre ſans façon à ſon ami, les ſentimens qu'il

avoit de la guerre civile, & fait le portrait des perſonnes conſiderables, qui y avoient le plus de part, & découvre les ſecrets reſſorts, qui les faiſoient agir par rapport à leurs interêts particuliers, ſans ſe ſoucier des malheurs, qu'ils alloient attirer ſur la Republique par la guerre inteſtine, dont elle devoit être déchirée. Après avoir lû *Florus*, qui conduit ſon Hiſtoire juſqu'au commencement d'Auguſte, vous lirez dans Suetone la vie des douze premiers Ceſars. De tous les Hiſtoriens Romains, celui qui m'a le plus touché, c'eſt *Velleïus Paterculus*; il eſt inimitable à bien peindre les hommes: ſon livre n'eſt pas une Hiſtoire ſuivie, quoi qu'on y trouve un abregé de l'Hiſtoire depuis les premiers tems du monde, juſqu'à la ſeixiéme année de Tibere; mais il faut l'avoüer, que les lambeaux de cette Hiſtoire ſi l'on peut parler de la ſorte, ſont préferables à un Ouvrage de longue haleine. Il n'eſt pas beſoin, Madame, de vous recommander les Annales de *Tacite*; il y a longtems que vous connoiſſez, & que vous cheriſſez cet Hiſtorien. *Dion* a commencé ſon Hiſtoire aux derniers tems de la Republique, & la conduit pendant plus de deux ſiecles. L'Hiſtoire d'*Herodien* rentre en partie dans celle de Dion; il décrit les cauſes

de la decadence de l'Empire Romain, de la deſtruction de la République, & de l'établiſſement de la Monarchie.

Voilà les Auteurs qui meritent d'être lus avec plus d'attention ; il y a encore pluſieurs autres Hiſtoriens, que vous ne paſſerez pas ſans leur faire l'honneur de les lire. Je vous recommande principalement les Antiquitez Judaïques de *Joſeph*, & la guerre contre les Juifs par Veſpaſien. Vous ne trouverez pas, Madame, le même goût, ni le même agrément dans nos Hiſtoriens, que dans les Grecs & les Romains ; il faut cependant lire l'Hiſtoire de France ; car il ſeroit honteux de ſavoir ce qui s'eſt paſſé à Athenes & à Rome, & ignorer ce qui s'eſt fait de plus grand & de plus conſiderable aux environs de Paris. Vous lirez donc *Mezeray*, malgré l'ennui, & le dégoût que vous cauſera cet Hiſtorien, mais contentez-vous d'en lire l'abregé.

Sur les Remarques Hiſtoriques.

POur ce qui regarde les Remarques Hiſtoriques, que l'on doit faire en liſant les Auteurs, & dont vous me demandez des exemples, Madame, chacun les fait à ſon goût : les uns qui aiment la Chro-

nologie ſe contentent de remarquer les dattes des évenemens, les autres ſont plus touchez de la morale, & de tout ce qui concerne les mœurs : d'autres ne veulent retenir que des faits ſurprenans, des gains de Bataille, des renverſemens d'Empires, des captivitez des Rois qui ſont chaſſez de leurs Etats ; Pour moi, j'aime fort à connoître le génie, le goût, les mœurs des Nations, & à m'inſtruire de leurs loix, de leurs coutumes, de leurs manieres, de leur politique, de leur Religion. Comme il eſt impoſſible de retenir tout ce que l'on lit, il faudra Madame, marquer ſur vôtre recueil, & ſur une eſpece de Journal, les actions principales, que raconte vôtre Auteur, & le temps auquel ces actions ſe ſont paſſées. Puiſque vous voulez abſolument, que je vous cite des exemples, je vous raporterai quelques traits tirez de l'Hiſtoire ancienne & moderne, ſans y garder aucun ordre ni de Chronologie, ni de Geographie, les jettant ſur le papier, à meſure qu'ils ſe preſenteront à ma memoire. Peut-être même que cette confuſion, & ce deſordre rendra ces citations plus agreables. Je vous l'avoüe, Madame, que je ſuis fort touché du flegme & de la fermeté que Philippe ſecond fit paroître, lorſqu'on lui vint

dire, que ſa flotte, qui lui avoit tant coûté de millions, & qu'il nommoit l'*invincible*, avoit peri aux côtes d'Angleterre; ce Prince étoit alors dans ſon Cabinet, où il écrivoit une lettre; il dit avec un grand ſang froid, à celui qui lui apprennoit la deroute de ſa flotte, & ſans marquer aucune émotion : Qu'il ne l'avoit pas envoïé combatre contre les vents; & il continua d'écrire avec ſa premiere tranquilité. Voilà ſans doute un exemple d'une rare moderation; & il faut être bien maître de ſoi & des mouvemens de ſon cœur, pour ne faire paroître aucune impatience dans une avanture ſi extraordinaire. Vous pourrez, Madame, remarquer auſſi bien que moi en liſant l'Hiſtoire Grecque une belle réponſe que fit un jour Agéſilas à quelqu'un de ſes amis, à qui il avoit promis une grace : mais ce grand homme ayant reconnu depuis, que ce qu'on lui demandoit, bleſſoit les loix de l'équité, il repondit à cet ami, qui le preſſoit de lui tenir parole : „ Si „ ce que vous demandez, eſt juſte, je l'ai „ promis; s'il ne l'eſt pas, je ne me ſuis pas „ engagé à vous l'accorder : „ en effet quoi que la parole d'un Prince doive être inviolable, ils ne ſont point obligez de la tenir, quand ce qu'ils ont promis, eſt injuſte, ou déraiſonnable, ou que l'on s'eſt ſervi de

quelque artifice pour les ſurprendre. L'Empereur Auguſte fit paroître un jour combien il étoit humain & facile. Un ſoldat qui l'avoit bien ſervi pendant la guerre contre Marc-Antoine, pria l'Empereur de le défendre contre l'injuſtice de ſes ennemis, qui tâchoient de l'opprimer, & qui lui avoient ſuſcité un procés injuſte. L'Empereur donna l'un de ſes courtiſans au ſoldat, pour le mener chez ſes juges; le ſoldat ne fut pas content de la démarche d'Auguſte, & lui dit avec la liberté d'un ſoldat Romain: „ Seigneur, je „ n'en ai pas uſé de la ſorte à vôtre égard, „ lorſque vous étiez en peril dans la Bataille „ actiaque: j'ai combattu en perſonne pour „ vous; & j'ai eu tout le corps couvert de „ bleſſures. Cette eſpece de reproche, loin de chagriner Auguſte, l'affectionna de plus en plus au ſoldat; il alla lui même au Barreau pour le défendre. Il y a quelque choſe de grand dans le procedé d'Auguſte; & je ſuis sûr, Madame, qu'une telle action ſera de vôtre goût. Vous n'approuverez pas moins une réponſe que fit Caton au grand Pompée, qui lui demandoit ſa fille en mariage; Ce fier „ Republicain lui répondit, qu'il ne lui donneroit jamais des ôtages contre la Republique. Pompée étoit alors ſoupçonné de vouloir opprimer la liberté des Romains; voilà

pourquoi Caton refuſa d'entrer dans ſon alliance, quoiqu'elle lui eût été tres-honorable à lui & à toute ſa famille. Je ne ſai, Madame, ſi les Grecs & les Romains avoient plus de merite, plus de fierté, ou plus de vertu, que nous n'en avons ; mais ils ont laiſſé échapper des paroles, & des actions, qui marquent beaucoup de grandeur d'ame ; par exemple, ce que fit Pericles à un homme, qui l'avoit inſulté en plein Barreau, eſt l'une de ces choſes qui me touchent infiniment. Ce malhonnête homme le pourſuivit juſqu'à ſon logis, en lui diſant toûjours des injures, que Pericles écoutoit ſans y répondre : il fit plus ; car la nuit étant ſurvenuë, il ordonna à l'un de ſes gens de prendre un flambeau, pour reconduire l'autre, & pour l'éclairer juſqu'à ſa maiſon. C'étoit ſe vanger aſſez fierement des bruſqueries & de la malhonnêteté de celui qui l'avoit inſulté, & qui devoit mourir de honte de ſe voir traité par Pericles avec tant de civilité. La grandeur de courage, que fit paroître le Prince *de Condé* Protecteur des Huguenots, dans une occaſion fort chagrinante, eſt digne d'une ame Romaine. Il étoit ſur le point de livrer bataille à l'Armée Roïale, un des principaux Officiers de ſon parti, monté ſur un cheval fougueux, s'approchant du Prince pour lui

rendre compte de quelque commiſſion qu'il lui avoit donné, ce cheval, d'une ruade, lui caſſa la jambe : On voulut faire retirer le „ Prince : „ Non, non, *dit-il ſans s'allar-* „ *mer*, nous n'avons pas beſoin de jambes „ pour combatre ; nous n'avons beſoin que de bras. „ Cette réponſe marque une ame bien heroïque, & une fermeté inébranlable. J'ai preſque envie, aprés ces exemples, de me dedire, Madame, de ce que j'ai avancé, que les Grecs & les Romains avoient plus de grandeur d'ame, que les modernes. Voici un autre exemple d'un heroïſme, qui ne regarde pas la guerre, mais qui ne laiſſe pas d'être d'un grand prix. Un de ces *illuſtres* Modernes, dont je parle, avoit prié à ſouper une perſonne d'une grande diſtinction : on ſe mit à joüer aprés le repas, l'étranger perdoit une ſomme conſiderable ; celui qui donnoit le repas, broüilla ſes cartes, comme s'il eût perdu, quoiqu'il gagnât : l'un de ſes Gentil-hommes lui dit, quand la compagnie ſe fut retirée, qu'il n'avoit pas pris garde à ſon jeu, & qu'il avoit gagné : Je „ le ſavois bien *répondit-il* ; mais je ne vou- „ lois pas lui gagner ſon argent, ni lui faire „ païer ſon ſoupé. Ce grand deſintereſſement marque je ne ſai quoi de noble, & des ſentimens bien élevez. C'eſt de tout temps

que le merite a eſté envié ; les plus grands Hommes & qui avoient rendu à leur patrie les plus importans ſervices, n'en ont pas toujours eſté les mieux traitez. Aprés tant d'actions éclatantes qu'Ariſtide avoit faites pour la gloire de la Grece, on deliberoit dans une aſſemblée publique, de l'exiler ; car le peuple chez le Grecs, & chez les Romains, avois droit de ſuffrage dans les affaires les plus importantes. Ariſtide étoit preſent à cette deliberation ; un homme de l'aſſemblée qui vouloit qu'on le condamnât, mais qui ne ſavoit pas écrire, s'adreſſa à Ariſtide même ſans le connoître, & lui fit ce compliment : *Je vous prie d'écrire le nom d'Ariſtide, afin que je mette mon ſuffrage parmi ceux qui le condamnent.* Vous le connoiſſez donc *reprit Ariſtide*, ou il vous a fait quelque grand outrage ? Nullement, *repliqua le citoïen* ; mais j'entens dire partout, qu'il faut l'exiler, & je me conforme à la voix publique. Ariſtide ſans s'émouvoir, & ſans ſe faire connoître, écivit ſon nom, & le lui donna, pour le mettre parmi les ſuffrages qui le proſcrivoient. Je vous l'avouë, Madame, que ce procedé me touche, & je ne puis m'empêcher d'admirer une ſi grande tranquilité. Je n'admire pas moins ce que fit Alexandre le Grand, à qui

l'on avoit écrit que ſon Medecin vouloit l'empoiſonner dans un breuvage : cette calomnie ne fit point d'impreſſion ſur l'eſprit du Prince, & ne put lui rendre ſuſpecte la fidelité de ſon Medecin. Alexandre donna à ſon Medecin à lire la lettre, qu'on lui avoit écrite contre lui, & il avaloit cependant le breuvage qu'il lui avoit preſenté ; le bon effet qu'il fit, le juſtifia ſur le champ, & calma les alarmes que la lecture d'une lettre ſi offençante & ſi outrageuſe lui avoit cauſées. Le flegme que Monſieur *de Guiſe* fit paroître dans une occaſion ſemblable, égale aſſez celui d'Alexandre. Durant les troubles de Naples où Monſieur de Guiſe commandoit, on reſolut de l'empoiſonner ; l'empoiſonneur fut trouvé ſaiſi du poiſon ; il confeſſa ſon crime, & nomma celui qui l'emploïoit ; le peuple de Naples voulut ſur le champ le mettre en pieces ; mais le Prince, pour calmer la fureur du peuple, ſe rendit au quartier de l'Officier, & lui demanda du pain, du vin, & des confitures ; il mangea & but devant tout le monde, pour convaincre l'aſſemblée par cette franchiſe, que c'étoit à tort qu'on le ſoupçonnoit.

Sur les Actions Heroïques des Dames.

LEs Dames ſont capables, comme les hommes, des ſentimens, & des actions les plus heroïques. *Julius Sabinus*, ayant été pris à la tête des revoltez, qui faiſoient la guerre à l'Empereur Veſpaſien, fut mis en priſon, & condamné à perdre la tête; il ſe ſauva & ſe cacha dans une caverne. Eponine, ſon épouſe, fut avertie par deux affranchis du lieu où il s'étoit retiré; elle s'enferma avec ſon mari dans cette caverne; elle en eut pluſieurs enfans, pendant neuf ans qu'elle y demeura, ils furent enfin découverts, pris, & menez à Rome. Eponine ne pouvoit ſe conſoler du malheur de ſon mari; elle ſe proſterna aux pieds de l'Empereur, avec les enfans qu'elle avoit eus en priſon: Voilà, *lui dit-*
„ *elle*, ô Empereur, ce que j'ai nourri
„ moi-même, afin d'avoir plus de gens,
„ qui puiſſent vous prier d'avoir pitié de
„ nos malheurs. Veſpaſien demeura inexorable, il fit mourir Sabinus & ne fut nullement attendri des larmes, & de la douleur d'Eponine. Les vertus des femmes ſont plus douces, pour l'ordinaire, & moins farouches que celles des hommes; il faut

qu'elles ſe ſentent toûjours un peu de la delicateſſe de leur ſexe. Les Romains ont trop loüé ce que fit *Porcie*, fille de Caton d'Utique, & femme de Brutus ; laquelle ayant appris que ſon mari avoit été défait aux champs Philippiques, avala des charbons ardens pour ſe faire mourir ; il y a dans cela je ne ſai quoi de feroce, qui ne convient pas à une femme. Cette action tient plus de la fureur & du deſeſpoir, que d'un veritable courage. Cependant les Romains ont fait de grands éloges de la generoſité de Porcie ; quelques uns même l'ont miſe au deſſus de ſon pere, qui ſe contenta de ſe poignarder aprés la victoire de Ceſar. Les femmes ne ſont pas toujours aſſez maitreſſes de leurs ſentimens, & elles ſe livrent trop à leurs paſſions. La Comteſſe *Marie*, niece de Philippe Auguſte, aprenant que Baudoüin, ſon époux, avoit conquis l'Empire de Conſtantinople, s'abandonna tellement à la joye que lui cauſa cette nouvelle, & cette avanture fit une telle impreſſion ſur ſon eſprit, & ſur ſon corps qu'elle en mourut ſur le champ. La Cour eſt le lieu où l'on a le plus beſoin d'être maître de ſes reſſentimens, & de ſes paſſions, parce qu'on n'y rend pas toujours juſtice au merite, dans la diſtribution des emplois : il faut diſſimuler, par politique,

les chagrins qu'on peut avoir ; car on ruine ſouvent ſa fortune par un dépit à contre-tems. Un homme d'un merite fort borné, fut préferé pour commander l'armée, à l'un des plus grands Capitaines de la Grece ; il ne parut point touché de cet affront ; il prit parti dans les Troupes, comme ſimple ſoldat, & ſervit ſous ſon competiteur, lequel manquant d'adreſſe, d'experience, & de courage, engagea l'armée mal-à-propos. On étoit ſur le point de perir par l'imprudence du Chef : l'extremité du danger où l'on étoit, fit qu'on eut recours à l'autre, dont on connoiſſoit la valeur & le merite, il ſauva l'armée & le General, ſans témoigner aucun chagrin de l'injuſtice qu'on lui avoit faite. Les femmes ſont naturellement portées à l'épargne, & à l'avarice ; mais c'eſt une grande tâche pour celles qui ſont nées dans un rang élevé. L'Imperatrice, femme de Theophile, n'étant pas contente de poſſeder les richeſſes de l'Empire d'Orient, envoyoit par tout acheter de riches marchandiſes, pour les revendre à Conſtantinople, & pour y gagner. L'Empereur, voyant un jour entrer dans le port de Conſtantinople, un vaiſſeau richement chargé, & ayant appris, qu'il appartenoit à ſa femme, y fit mettre le feu ſur le champ,

pour le bruler avec toutes les marchandiſes qui y étoient. L'Imperatrice en conçut un extreme depit, qui fut encore augmenté par la reprimande, que lui fit ſon époux, lui reprochant, avec un air chagrin, que Dieu „ l'ayant fait Empereur, elle le vouloit faire marchand. Je vous l'ai déja dit, Madame, que chacun, en liſant l'hiſtoire, fait des remarques à ſa façon, & ſelon ſon goût: les Politiques, ceux qui aiment la Morale, les autres qui ſont plus touchez des grands évenemens, groſſiſſent leurs recüeils de ce qui leur fait le plus de plaiſir; vous en uſerez de même, Madame; & ainſi je crois qu'il n'eſt pas neceſſaire, que je vous cite d'autres exemples. Je ne vous fais point d'excuſe ſur la longueur de ma Lettre; le repos de la campagne, où vous êtes maintenant, vous fera trouver aſſez de loiſir pour la lire, quand elle ſeroit encore plus longue. Je me contente donc de vous dire, que je ſerai toute ma vie avec beaucoup de ſoumiſſion & de reſpect, Madame,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur, l'Abbé de BELLEGARDE.

LET-

LETTRES DE PLAISANTERIE.

A Monſieur de ***

NE me faites pas tant de peur de vôtre Monſieur le Capitaine ; je penſe que je pourrai faire ma paix avec lui. Je n'ai qu'à lui dire qu'il ſe ſert mieux d'une épée que d'une plume. Le Sonnet qu'il me montra, eſt plus méchant que celui du Miſantrope de Moliere. Auſſi répondis-je à un de mes Amis comme parle Alceſte : Je dis que je croïois Monſieur le Capitaine *honnête homme, & méchant Poëte.* Mais ne ſuffira-t-il pas pour le ſatisfaire, que je lui nomme pluſieurs Heros qui n'ont jamais fait de vers, & que je publie les belles actions qu'il dit qu'il a faites ? vous jugez bien que c'eſt de lui que je les ai appriſes ; je ne ſai s'il vous les aura racontées de même façon. Vous m'en direz quelque choſe à mon retour. Je ne pourrai pourtant partir que le mois prochain, & même je n'aurois quitté la Campagne, qu'à la fin de l'Automne, ſi vous ne me rappelliez à Paris ; mais dés que vous ordonnez, il n'y a ni belle ſaiſon, ni mauvais tems, qui me puiſſe empêcher de vous obéïr. Je ſuis à vous : mon trés-cher MONSIEUR, de tout mon cœur.

A Monſieur l'Abbé de ....

UN cheval borgne ne vaut pas grand-choſe, mais un cheval aveugle vaut encore moins. Vôtre Coureur a trouvé à propos de manger un des yeux de mon Bidet pour ſon déjeuné ; il eſt à croire que pour ſon dîner (qui le laiſſeroit faire) il ne manqueroit pas de manger l'autre. Liberal comme je vous connois, vous voudriez me le païer : Civil comme je ſuis, je ſerois obligé de vous faire des complimens là-deſſus & de n'en rien prendre. Pour éviter tout cet embarras, j'ai mis vôtre cheval dans la ruë, vous y pouvez donner ordre.

*A Madame de ****

VOus ſavez, Madame, que j'ai un procés, puiſqu'il a plû à Monſieur de *** de me l'intenter mal à propos, mais vous ne ſavez pas toutes les incommoditez où me jette cette affaire. Je croïois que j'en ſerois quitte pour donner de l'argent aux Avocats & aux procureurs ; pour ſolliciter les Juges & les faire ſolliciter ; mais il y a

encore quelque chose de bien fâcheux, c'est que les Plaideurs ne sont point capables d'écrire agreablement. J'en enrage, car je voudrois bien faire une jolie réponse à la charmante Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Il est vrai que, quand je n'aurois pas de procés, je ne pourrois pas faire quelque chose qui fût digne de vous; ainsi, MADAME, je n'attendrai pas qu'un Arrest favorable ait dissipé les nuages de mon esprit, il vaut mieux que je ne differe pas tant à vous rendre graces, & à vous témoigner avec quelle reconnoissance je suis, &c.

Lettre d'une Femme à son Mari, en forme de réponse à celle qu'il lui avoit écrite.

JE suis ravie de ce qu'on vous fait tant d'accueil, pourvû qu'il ne vous retienne pas où vous êtes. Pour ma santé qui vous incommode, je n'en suis pas trop fachée. Il vaut mieux que ce soit à cause que vous la buvez trop souvent, qu'à cause que vous vous ennuïez de la voir trop durer. Quand vous ne perdrez la raison pour moi, que de cette façon-là; je ne vous appellerai jamais déraisonnable. Vous l'êtes un peu, ce

me ſemble, quand vous ajoûtez foi à l'empoiſonnement du Jaloux de nôtre quartier: Sa femme n'eſt pas aſſez hardie pour cela; ce crime eſt delà les Monts, & ſi elle l'avoit fait on ne pourroit pas dire qu'elle eſt bien de ſon Païs. Je vous remercie de la bonté que vous avez de vouloir prendre la poſte pour me voir plûtôt; à ſix jours prés, ce n'eſt pas la peine de vous fatiguer. Je finirois bien ma Lettre à vôtre imitation, en vous appellant le plus aimable des maris; pour l'autre loüange que vous me donnez de la plus fidelle de toutes les femmes, j'ai peur que je ne puiſſe pas vous la rendre. La grande chere & la liberté du voyage pourroient bien donner un tour de reins à vôtre fidelité.

Deſcription de la belle Caſcade de Tivoli: Lettre de Mr. Géneſt à Madame de Tiange.

C'Eſt vous, Madame, qui avez donné à l'Italie ce qu'on y voit maintenant de plus beau. Dans ces cheres & parfaites Images qu'elle a de vous, elle a pour ainſi dire le bonheur de vous poſſeder vous-même. Ne ſeroit-il pas juſte qu'elle eſſayât de vous offrir quelque choſe qui pût vous plaire,

& qu'entre les diverſes beautez qui lui ſont propres, & qui la rendent recommandable, elle choiſit les plus dignes d'arrêter vos yeux & vôtre eſprit?

Peut-être que Tivoli auroit cet avantage, ſi quelqu'un en pouvoit faire une deſcription fidelle & achevée. Pour moi, Madame, je n'oſerois me promettre de vous le bien repreſenter.

Tivoli eſt une petite Ville ſituée ſur une Montagne, à une demi journée de Rome, & fort eſtimée par l'abondance & pour la beauté de ſes eaux. Elle étoit fameuſe dans l'antiquité ſous le nom de Tibur. On tient que c'eſt une Colonie Grecque fondée par un des Compagnons d'Evandre long-tems avant la guérre de Troye. Horace parle de Tibur en pluſieurs endroits de ſes Odes, & le préfere à tout ce qu'il y a de lieux charmans dans le Monde. Mecenas, ſi connu par la delicateſſe de l'eſprit, & par l'amour des plus doux & des plus nobles plaiſirs, y venoit paſſer les momens qu'il pouvoit dérober aux ſoins de la faveur & du miniſtere. Lucullus, qui le premier parmi les Romains porta ſi loin la ſomptuoſité & les delices, avoit là ſes Jardins renommez. L'Empereur Adrien y fit des bâtimens immenſes, qui repreſentoient les plus belles parties de la

Ville d'Athenes d'une maniere ſi ſuperbe, que leurs ſeules ruïnes donnent encore aujourd'hui de l'étonnement; & Tivoli enfin dans toute la ſuite des tems, a conſervé la même reputation & la même gloire.

Le fleuve appellé autrefois Anio, & maintenant Aniene, y forme cette Caſcade dont on parle tant. Aprés avoir coulé parmi les Bois & la verdure, il ſe précipite tout d'un coup, & tombe de fort haut ſur des Rochers, où il ſe briſe avec un bruit effroyable, tout bouïllonnant & tout blanchiſſant d'écume; il demeure quelque tems comme enſeveli au fond des abîmes; de là il ſe répand dans la Plaine, & prenant le nom de Teveronne, ſe va jetter dans le Tibre.

Prés de la Caſcade ſe découvrent les reſtes d'un vieux Temple de figure ronde, dont l'Architecture eſt très-belle, & de ce grand goût des Anciens. Quelques-uns croyent que ce Temple étoit conſacré à Hercule; mais ſelon la plus commune opinion, c'étoit celui de la Sibylle Tiburtine, autrement Albunée. Les Peuples lui dédierent d'abord une Fontaine & une Grote voiſine, où elle avoit habité, & leur avoit rendu ſes Réponſes prophetiques. Ils y dreſſerent enfin des Autels, & l'adorerent, aprés

qu'on eut trouvé dans le Fleuve ſa Statuë tenant un Livre à la main.

La Vigne (c'eſt ainſi qu'en Italie on appelle les Maiſons de plaiſance) la Vigne, dis-je, la plus conſiderable qui ſe trouve à preſent à Tivoli, eſt celle d'Eſt bâtie il y a plus d'un Siecle par Hypolite d'Eſt Cardinal de Ferrare. Elle appartient au Duc de Modene depuis la mort du Cardinal ſon grand Oncle. On a applani la cime de la Montagne pour y conſtruire un Palais. Les Jardins ſont compoſez de diverſes Terraſſes coupées ſur le penchant d'un Côteau aſſez rude, mais ménagé de ſorte, qu'on deſcend agreablement d'une Terraſſe à l'autre, par des Allées en pente douce, à l'ombre des Paliſſades fort épaiſſes & fort élevées, qui cachent toutes lès inégalitez du terrain.

Les varietez y ſont infinies. Il y a des Berceaux, des Boſquets, des Prairies, des Labyrinthes, & ſur tout un tres-grand nombre de Fontaines & de Grotes ornées d'Architecture & de Statuës, de Rocaille & de Moſaïque.

Les Eaux qui en de ſemblables Lieux ſont la plus belle partie, & comme l'ame de toutes les autres beautez, ſont là telles qu'on les peut ſouhaiter. On les tire à diſcretion

de ce Fleuve, que la Nature a placé exprés au haut d'une Montagne pour l'embelissement de Tivoli, & il n'a point fallu d'autre artifice que de couper le Rocher pour leur ouvrir un passage dans ces Jardins. Ainsi la Riviere qui ne cesse jamais de couler, communique si l'on veut son cours perpetuel à ces Fontaines, & elles semblent des sources inépuisables toûjours claires, toûjours vives, favorisées de la pente du Côteau qui leur donne une force & une activité merveilleuse.

Celle qui surprend & qui frape davantage, est la Girandole. C'est un grand Bassin rempli de Dragons, qui jettent quantité d'eau avec une impetuosité étrange, & un bruit extraordinaire. On jureroit si on ne les voyoit pas, qu'au lieu de lancer de l'eau, ils vomissent des flâmes, & que c'est un feu d'artifice qui jouë.

L'Onde s'éleve aux Cieux grondant comme un
Tonnerre,
Et semble toute en feu leur declarer la guerre.
A ce bruit éclatant qui penetre les airs,
Dans les flots élancez l'œil cherche les éclairs;
Des Spectateurs surpris les ames abusées
Pensent voir allumer ces liquides Fusées;
Et que ces traits brillans, qu'on entend petiller,
Vont brûler ces Jardins au lieu de les moüiller.

La grande Allée merite qu'on s'y arrête. Sa longueur est de toute la largeur des Jardins. Elle est bordée d'un côté par une

Paliſſade de lauriers entremêlez de grands Cyprés de diſtance en diſtance. De l'autre côté elle a une Terraſſe ornée d'Architecture & des Bas-reliefs, avec des figures d'Animaux & de Vaſes, qui ſont autant de Fontaines, & font comme une ſeule Caſcade d'une infinité de Jets & de Caſcades qui regnent ainſi tout au long de cette Allée.

A l'une des extremitez eſt comme une eſpece de Ville, qu'on appelle Rome antique, fort ingénieuſement imaginée. Elle repreſente en partie les plus fameux Edifices, & les plus beaux Ouvrages qui ont paré autrefois la Capitale du monde. La Statuë de Rome y préſide, aſſiſe en habit de Déeſſe guerriere.

De cette Terraſſe on découvre toute la campagne de Rome, & l'on apperçoit cette ſuperbe Ville ſur les mêmes Montagnes d'où elle a commandé à tout l'Univers.

A l'autre bout de l'Allée on trouve une Fontaine, que je ſuis particulierement obligé de décrire. Son Architecture eſt en demy rond, ſoûtenuë par des Arcades & des Piédeſtaux, avec des Niches remplies de figures de Nayades. Au deſſus du demy-rond s'élevent des Rochers parfaitement bien imitez, où s'ouvrent pluſieurs Grotes. Dans celle du milieu eſt la Statuë de la

Sibylle Tiburtine, dont cette Fontaine prend le nom. Dans les Grotes de côtez ſont deux Fleuves appuyez ſur leurs Urnes, qui verſent de l'eau en abondance. Divers petits Ruiſſeaux coulent tout à l'entour, & deſcendent du Rocher en murmurant. Toutes ces eaux raſſemblées, compoſent enſuite une grande Nape, qui tombant de haut, ſe répand en rond plus claire & plus unie que le plus beau Criſtal, & ſe vient briſer dans un grand Baſſin reſſemblant à un Lac legerement émeu du Zephire. Le Baſſin, l'Architecture, les Rochers, ſont couverts & entourez de beaux arbres, & ſur tout de Platanes d'une hauteur prodigieuſe, qui en défendent l'entrée aux rayons du Soleil, de ſorte qu'on peut joüir à toute heure de cette delicieuſe Fontaine, eſtimée la plus belle de toute l'Italie.

Deſcription d'une Entrée de Trajan dans Rome. Pline ſecond adreſſe la parole à Trajan à peu près de cette ſorte.

QUe le jour de vôtre Entrée dans Rome fut un jour heureux pour elle! qu'il lui fut agréable! Vous y entrâtes à pied, vous en fûtes plus admiré, vous en

fûtes regardé avec plus de joie. Vos Prédeceſſeurs ne ſe contentoient pas d'y paroître ſur un char attelé de huit chevaux blancs ; mais par un excez d'orgueil ils étoient portez ſur les épaules des hommes. Pour vous, Seigneur, ce n'eſt que par le ſeul avantage de vôtre taille que vous avez voulu vous montrer plus Elevé que les autres.

L'âge, l'infirmité, le ſexe n'empêcherent perſonne d'aller voir un ſpectacle ſi nouveau. Vous fûtes connu des enfans, remarqué des jeunes gens, admiré des vieillards, & les malades même coururent au devant de vous, étant perſuadez que vôtre ſeule preſence les gueriroit. Quelques-uns diſoient tout haut qu'ils ne ſe ſoucioient plus de vivre après vous avoir vû. D'autres, au contraire aſſuroient qu'il falloit vivre plus que jamais, puiſque l'on étoit heureux. Les femmes ſentirent une joie parfaite d'avoir donné des Sujets au meilleur Empereur qui fut jamais, & des Soldats au plus grand Capitaine de l'Univers.

L'on voyoit les toits des maiſons chargez de monde, rien n'étoit vuide, non pas même les lieux où l'on ne pouvoit ſe placer qu'un pied ſuſpendu & que dans une aſſiette mal aſſurée. Les ruës étoient ſi pleines que l'on ne vous avoit laiſſé qu'un chemin fort

étroit. On n'entendoit que des acclamations. Tous les Romains pouſſoient des cris d'allegreſſe d'une même force, parce que vous n'étiez revenu que pour leur commune felicité. Cette joie croiſſoit à meſure que vous vous avanciez dans la Ville, & l'on peut dire même qu'elle augmentoit viſiblement preſqu'à tous les pas que vous faiſiez.

On étoit ravi de voir que vous embraſſiez les Senateurs, que vous appelliez les Chevaliers par leurs noms ſans qu'on vous les dit, & que vous ſouffriez que le Peuple s'approchât de vous en foule. Vos Licteurs n'intimidoient perſonne par leurs menaces. Vous marchiez ſans gardes, environné de Senateurs ou de Chevaliers, ſelon que les uns ou les autres étoient les plus forts pour fendre la preſſe. Quand vous montâtes au Capitole chaque endroit du Temple avoit un Autel, chaque Autel avoit ſa victime, & les Citoïens ne demanderent aux Dieux que la conſervation de vôtre Perſonne, ſçachant bien que c'étoit faire pour eux-mêmes & pour leurs enfans les vœux qu'ils faiſoient en vôtre faveur. Vous allâtes en-ſuite à vôtre Palais avec autant de modeſtie que ſi vous fuſſiez allé dans une maiſon particuliere, & tous ceux qui vous avoient accompagné étant retournez chez

eux continuërent à ſe rejouïr en des lieux où rien ne les obligeoit à diſſimuler leurs ſentimens ; de ſorte que cette joie domeſtique & libre fit voir combien étoit ſincere celle qu'ils avoient témoignée devant tout le monde.

Une Entrée ſi magnifique pouvoit donner de l'orgueil à tout autre qu'à vous, mais elle n'a ſervi qu'à vous rendre plus digne de nôtre admiration, & qu'à nous faire connoître que vous étiez en effet ce que les autres Empereurs promettoient d'être. Vous êtes le ſeul dont le tems augmente la reputation & le merite, & vous avez uni deux choſes qui ont toûjours paru incompatibles, la puiſſance d'un Empereur qui regne depuis long-tems, & la modeſtie d'un Empereur qui commence à regner. Vous n'avez pas obligé les Citoïens à ſe proſterner à vos pieds, ni à vous baiſer les mains. L'Empereur n'étoit ni moins civil ni moins modeſte que l'avoit été Trajan, & la fortune qui a fait mille changemens autour de vous, n'en a point fait en vous-même, &c.

Harangue, Mr. le Duc de S. aignan, à Madame la Dauphine, en qualité de Chancelier de l'Academie Françoiſe.

MADAME,

Il reſtoit encore pour comble des graces que le Ciel a faites à la France, celle qu'elle en reçoit aujourd'hui. Après les Triomphes de LOUIS LE GRAND: Après avoir vû arriver par ſa valeur des merveilles ſi ſurprenantes, qu'elles ſont à peine croïables, il falloit encore voir arriver une autre merveille en vôtre Perſonne. J'abuſerois de de vos bontez, MADAME, par un trop long diſcours en venant au détail des grandes Actions de nôtre invincible Monarque, & à celui des perfections dont vôtre illuſtre Naiſſance eſt accompagnée. Ce n'étoit pas aſſez pour devenir la Belle-Fille de leurs Majeſtés, & l'Epouſe de MONSEIGNEUR, d'avoir beaucoup de Vertus, il falloit les poſſeder toutes en un ſouverain degré, & avoir, comme Vous MADAME, beaucoup d'eſprit, de charmes & de ſageſſe. Il étoit même aſſez juſte que l'on ſe vit ſi fort

occupé au diſcernement de tant de rares qualitez enſemble, que cet agréable embarras fût capable d'interdire les plus Eloquens. Que ne fera-t-il point en moi, MADAME, qui, outre l'admiration & le reſpect qui me devroient ôter la parole, me vois choiſi pour un honneur auquel raiſonnablement je ne devois jamais m'attendre? Moi qui ai toûjours plus aſpiré à cuëillir les Lauriers de Mars, que ceux d'Apollon, & que ma profeſſion devroit avoir inſtruit à monter plûtôt à l'aſſaut, qu'au Parnaſſe. Mais MADAME, ce genereux Sang, dont vous êtes ſortie, me fait eſperer, que, malgré la douceur ſi naturelle à vôtre ſexe, vous tiendrez quelque choſe de la noble fierté des braves Ayeux qui vous ont donné l'Etre. Ainſi j'oſe me flatter que Vous écouterez, avec quelque indulgence, le peu de politeſſe du diſcours d'un Soldat, à qui ſon Auguſte Protecteur a permis d'eſſaïer ſa plume lorſque ce glorieux Vainqueur, par la Paix qu'il a donnée à l'Europe, lui a ôté l'eſperance de le pouvoir ſervir de ſon épée. C'eſt ici, MADAME, que je croi devoir terminer un diſcours qui peut avoir laſſé la favorable attention d'une grande Princeſſe qui attendoit apparamment du celebre Corps,

dont je ne ſuis qu'une des moindres parties, quelque choſe de plus achevé, & plus digne de la belle reputation que ce Corps s'eſt ſi juſtement acquiſe. Il vous aſſure par moi, MADAME, qu'il fera toûjours des vœux pour la proſperité de la haute & ſublime alliance qui vient de s'accomplir, & pour une felicité qui faſſe dire à toute la terre, que quand on a l'honneur de Vous regarder on voit toûjours la Fortune & la Vertu dans une parfaite intelligence. Elle n'eſt pas moindre entre nôtre inclination & nôtre devoir qui nous engagent à vous aſſurer, MADAME, que nous ne perdrons jamais les favorables occaſions de vous donner des marques de nôtre profond reſpect, & de nôtre parfaite obéïſſance.

FIN.

TRADUCTION DES FABLES DE FAERNE.

Par Monsieur PERRAULT, de l'Academie Françoise.

A MONSIEUR MONSIEUR L'ABBE' DE DANGEAU

MONSIEUR,

Puisque je vous dois la traduction de ces Fables, il est juste que je me donne l'honneur de vous les presenter. Le Livre de Gabriel Faërne qui en est l'Auteur m'estant tombé entre les mains il y a quelque-temps, l'élegance & la simplicité de son style me plurent si fort, que je ne pus m'empescher d'en traduire cinq ou six Fables, pour voir si l'on pouvoit leur donner en

noſtre Langue la même grace qu'elles ont en Latin. Je connus que la choſe n'étoit pas poſſible; parce que la brieveté & la clarté, qui chez les Grecs & les Romains faiſoient toute la beauté d'une narration ne ſuffiſent pas pour charmer les François d'aujourd'hui, qui non contens du neceſſaire, veulent trouver encore dans ces ſortes d'Ouvrages, de la vivacité & quelquefois de la plaiſanterie qui les ſurprennent. Je laiſſay donc là ma traduction: Dans ce même temps vous eûtes la bonté, MONSIEUR, de me mener dans une agreable Maiſon où vous allez vous délaſſer quelquefois? & où ſous un repos apparent vous vous appliquez à un travail le plus honnête & le plus utile qu'un homme ſe ſoit peut-être jamais propoſé; qui eſt d'éclairer les eſprits, de la lumiere de toutes les ſciences, & de les former à la pratique de toutes les vertus. Je vis là une troupe de jeunes Gentils-hommes des plus illuſtres Maiſons de France: Monſieur vôtre Frere rempliſſant & au delà les Obligations que luy impoſe la dignité de grand Maître de l'Ordre de S. Lazare, les y a raſſemblez pour les élever, ſous vos yeux & leur donner une éducation, que la fortune ne permet pas qu'ils puiſſent recevoir de leurs Parens. Je vis les uns occupez à étudier les principes de la Langue Latine, les autres à repaſſer dans leur memoire les inſtructions du Catechiſme; quelques-

uns liſoient l'Hiſtoire ſainte, quelques autres traçoient des Fortifications ou des figures de Mathematiques, l'inſtruction ſe faiſoit de tous les côtez, & ſe faiſoit avec une joie égale de la part des Maîtres & des Diſciples. Quand je vins à conſiderer ſur quelle terre alloient tomber les lumieres & les ſemences de vertu que vous eſtes capable de répandre ſur eux, j'eus peine à concevoir combien ſeroient beaux les fruits qu'on devoit en attendre. Si de jeunes Enfans tirez du commun du Peuple & dans un pays barbare, mais inſtruits en quelque ſorte avec le même ſoin, font toute la force & toute la ſplendeur du plus puiſſant Empire de l'Orient; que ne peut-on pas eſperer de petits Fils de Mareſchaux de France, d'Amiraux, de Chevaliers de la Toiſon d'or, de Ducs & Pairs, de Grands Maîtres de la Maiſon du Roy, de Conneſtables, qui ont apporté au monde un cœur tout plein de nobles ſentimens, & qui n'attendent que le nombre des années pour ſe livrer au ſervice de leur Prince & de leur Patrie. Lors qu'apres leur avoir apris diverſes Langues, & les avoir inſtruits de ce qu'il y a de plus curieux & de plus utile dans les Mathematiques, vous les mettrez à l'eſtude de nôtre Hiſtoire & que là, ils rencontreront à chaque page leurs Ayeux tout couverts de la gloire de leurs grandes actions? Quel feu n'allumeront point dans leur

ame de ſi beaux exemples pour peu qu'ils ſongent qu'il ne tiendra qu'à eux, d'aller encore audelà avec vôtre ſecours : particulierement ſous un Monarque tel que le nôtre, le Protecteur & le modelle de toutes les vertus. Au milieu de ces mouvemens de ſurpriſe & d'admiration, je vous avouë, MONSIEUR, *que je ne pus m'empeſcher de vous envier un ſi grand bonheur ou du moins de ſouhaiter ardemment d'avoir quelque part dans une ſi louable & ſi noble entrepriſe. Il me vint alors en l'eſprit, que ſi j'achevois la Traduction des Fables que j'avois commencée, il pourroit arriver qu'elles entreroient dans le nombre des choſes qui doivent ſervir à leur inſtruction, & que la moralité de ces Fables pourroit contribuer à former en eux cet eſprit de prudence dont vous les animez, & dont vous temperez les boüillons de courage qu'ils tiennent de leur naiſſance. C'a été* MONSIEUR, *cette ſeule & unique veuë qui m'a déterminé à faire cet Ouurage, & à prendre la liberté de vous l'offrir : Il pourroit s'y meſler quelque petit intereſt de vous aſſeurer de mon extreme veneration, & de la paſſion avec laquelle je ſuis,*

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur

PERRAULT.

AVERTISSEMENT.

LE Pape Pie IV. perſuadé que la lecture des Fables d'Eſope étoit d'une tres-grande utilité pour former les mœurs des jeunes enfans, ordonna à Gabriel Faërne qu'il connoiſſoit pour un excellent Poëte, & pour un homme qui avoit le goût de la belle & élegante Latinité, de mettre ces Fables en vers Latins, afin que les enfans appriſſent en même-temps & dans un même Livre, la pureté des mœurs & la pureté du langage. Aprés ſa mort ſon Ouvrage fut dedié au Cardinal Charles Borromée : Ces circonſtances doivent donner une bonne opinion de la maniere dont Faërne a traitté ces Fables & ôter tout ſoupçon qu'elle contiennent rien qui bleſſe la pudeur : ce qu'on ne peut pas dire de tous les Livres de cette nature. La beauté du ſtile dont Faërne a écrit ces Fables l'a fait nommer le ſecond Phedre, quoi qu'il n'en ait jamais veu les Ouvrages, qui ne ſont venus à nôtre connoiſſance que plus de trente ans après ſa mort ; car ce fut Monſieur Pithou qui l'ayant trouvé manuſcrit dans la pouſſiere d'une ancienne Bibliotheque, le donna au Public au commencement de ce ſiecle. Monſieur de Thou qui fait dans ſon Hiſtoire une mention fort honorable de nôtre Auteur,

pretend que Phedre ne lui a pas eſté inconnu, & même il le blame de l'avoir ſupprimé pour cacher les larcins qu'il lui a faits; mais ce qu'il avance n'a aucun fondement & ne peut lui avoir été ſuggeré, que par la forte perſuaſion où ſont tous les Amateurs outrez de l'Antiquité qu'un Auteur moderne ne peut pas faire rien d'excellent, s'il n'a un Auteur ancien pour modelle. Des cent Fables que Faërne a miſes en vers latins, il n'y en a que cinq que Phedre ait traitées, & de ces cinq il n'y en a qu'une ou deux où la maniere de les traitter ſoit un peu ſemblable, ce qui n'eſt arrivé que par l'impoſſibilité qu'il y a que deux hommes qui travaillent ſur un même ſujet ne ſe rencontrent pas quelque fois dans les mêmes penſées ou dans les mêmes expreſſions.

Quoi que ma traduction ſoit fort exacte, hors en quelques endroits ou j'ai cru pouvoir m'en diſpenſer, & qu'elle ait la brieveté & la clarté ſi recommandables dans une narration je n'ai garde de l'oſer comparer, ni même leur Original, aux Fables de M. de la Fontaine: les nôtre reſſemblent à un habit d'une bonne étoffe, bien taillée & bien conſuë, mais ſimple & toute unie; les ſiennes ont quelque choſe de plus, & il y ajoûté une riche & fine broderie qui en releve le prix infiniment.

TRADUCTION DES FABLES DE FAERNE

Par Monsieur PERRAULT, de l'Academie Françoise.

Cent Fables Choisies dans les Anciens Autheurs.

PREMIER LIVRE.

PREMIERE FABLE.

Le Pere & ses Enfans.

UN Pere moribond, ayant prés de son lit
Assemblé ses Enfans, leur dit;
Je dois aujourd'hui vous apprendre
Que dans ma vigne un tresor est caché;
Ainsi dans le tombeau dés qu'on m'aura couché,
Allez le foüiller & le prendre.
Mais où? dit l'un d'entr'eux; le bon-homme se tût,
Et peu de temps après mourut.
De son enterrement à peine fut finie
L'Ennuïeuse ceremonie,
Qu'ils courent promptement avec bêches, hoyaux,
Foüiller la vigne toute entiere,
Et mettre avec grand soin chaque motte en poussiere,
Sans pourtant rencontrer ni bagues ni joyaux;
Mais la vigne ainsi retournée

Leur produiſit une pleine vinée.
Ceſſons deſormais de rêver,
De ces Enfans s'écria le plus ſage,
Voila les biens que nous devions trouver
En foüillant bien nôtre heritage;
" Et voila qui nous montre encor
" Que le travail eſt un treſor.

II. *L'Aſne, le Singe & la Taupe.*

UN Aſne s'affligeoit de n'avoir point de cornes,
Un Singe, d'une queüe envioit l'ornement;
Et tous les deux triſtes & mornes
Se complaignoient amérement.
Une Taupe ſuivint qui leur dit ces paroles?
Oſez-vous reprocher aux Dieux
De vous avoir privez d'avantages frivoles,
Pendant que vous voyez qu'il me manque des yeux.
" Si nous regardions bien les diſgraces des autres,
" Nous nous plaindrions moins des nôtres.

III. *Le Lion enragé & la Chevre.*

UNe Chevre en voyant un Lion plein de rage
Dans les Champs, dans les bois, faire un affreux ravage;
O pauvres animaux, dit-elle, où vous cacher!
Puiſqu'au plus beau de ſon humeur paiſible
Il eſt encore ſi terrible
Qu'on n'oſeroit en approcher.
" Rien n'eſt plus dangereux que la fiere alliance
" Du Courroux & de la Puiſſance.

IV. *Le Foulon & le Charbonier.*

UN Charbonier rencontrant un Foulon:
Lui dit, logeons dans la même maiſon.
Comment? reprit le Foulon ſon compere,
Pourrions-nous habiter dans le même manoir!
Ce que j'aurois blanchi tu me le rendrois noir,

Ce ſeroit toûjours à refaire ?
Soïons amis ſans trop nous voir.
" Jamais ne pourront vivre enſemble
" Ceux dont les mœurs n'ont rien qui ſe reſſemble.

V. *Les deux Chiens.*

UN Chien pendant la pluye enfoncé dans ſa loge
Se tenoit clos ; ſon voiſin l'interroge :
D'où vient que tu te tiens ainſi barricadé ?
Cette pluye eſt ſi douce & ſi rafraichiſſante ;
Je fus un jour, dit-il, tellement échaudé,
Que de l'eau froide aujourd'hui m'épouvante.
" Par les méchans qui s'eſt vû maltraité,
" Parmi les bons craint pour ſa ſeureté.

VI. *Le Renard & les Raiſin.*

UN Renard affamé voyant ſur une treille
De gros raiſins beaux à merveille ;
Pour en avoir s'élançoit vivement,
Et d'une adreſſe ſans pareille,
Mais toûjours inutilement :
Laiſſons, dit-il, cette pourſuite vaine,
Ce n'eſt que du verjus qui n'en vaut pas la peine.
" Bien ſouvent au Renard on reſſemble en ce point,
" Quand on n'y peut atteindre, on dit qu'on n'en veut point.

VIII. *Les Limaçons.*

LE Fils d'un Laboureur, ſur une braiſe ardente,
faiſoit griller des limaçons ;
Leur chair limoneuſe & gluante
Siffloit en rotiſſant, & formoit divers ſons.
Sots Animaux, dit-il, il eſt bien ridicule
De vous oüir chanter quand vôtre maiſon brûle :
" Jamais nous ne ſommes contens
" De ce qui vient à contre-temps.

VIII. *La Corneille & l'Hirondelle.*

UNe Corneille un jour, avec une Hirondelle,
Eut diſpute pour la beauté;
Il fut dit des raiſons d'un & d'autre côté,
Qui les mettoient en parallele.
La Corneille ajoûta pour finir la querelle:
Vôtre regne en ces lieux eſt court & limité;
Mais moy que rien ne chaſſe, & que rien ne rapelle,
J'y regne & l'hyver & l'été.
" Toute choſe fixe & durable
" A ce qui dure moins eſt toûjours préférable.

IX. *Le Renard & le Maſque.*

CHez un Comedien, un vieux Renard entré
Regardoit curieux ſon comique équipage:
Un maſque il y trouva, fait ſur un beau viſage
Fort aimable & fort à ſon gré.
Il le prend, il le met. L'apparence en eſt belle,
Dit-il, mais par malheur, il n'a point de cervelle.
" Une beauté n'a que de vains appas,
" Quand l'eſprit ne l'anime pas.

X. *La poule & l'Hirondelle.*

UN jour une jeune Hirondelle
Vit une Poule s'occupant
A couver les œufs d'un ſerpent;
Ah, malheureuſe, lui dit-elle,
Ces enfans que tu veux nourir,
Dans trois jours te feront mourir,
" Elever un homme perfide,
" C'eſt élever ſon homicide.

XI *La mouche.*

UNe Mouche tomba dans une ample marmite,
Où s'étant bien rempli & de viande & de jus,
Il faut finir, dit-elle, en mouche de merite,

Et ne point ſe repandre en regrets ſuperflus.
J'ai bû, j'ai mangé comme trente,
Je meurs ſatisfaite & contente.
" Lorſqu'un malheur ne ſe peut éviter,
" De bonne grace il le faut ſupporter.

XII *Le Courbeau & le Serpent.*

UN Corbeau dans les airs vit de loin ſur la Terre,
Un gros ſerpent qui dormoit au ſoleil;
Il fond deſſus d'un effort ſans pareil:
Le perce de ſon bec & des ongles le ſerre;
Le Serpent ſe roulant, ſifflant, ſe deffendant,
Lui donne un mortel coup de dent.
Où je croyois helas! voir ma faim aſſouvie;
Faut-il, dit le Corbeau, que je perde la vie.
" De tout ſuccez l'homme incertain
" Trouve ſouvent ſa perte dans ſon gain.

XIII *La Femme noyée & ſon Mari.*

UN Laboureur, le long des bords
D'une impetueuſe riviere;
De ſa femme noyée alloit cherchant le corps,
Et s'y prenoit d'une étrange maniere.
Au lieu d'aller en bas, il remontoit en haut.
Vous ne cherchez pas comme il faut,
Lui dirent ſes voiſins; les flots l'ont entraînée;
Du fleuve elle a ſuivi le cours.
Nullement, leur dit-il, cette vieille obſtinée
A fait, & fait encor toute choſe à rebours.
" Femme contrariante, envieuſe & colere,
" Ne quitte point ſon caractere.

XIV. *L'Aſne portant une Idole.*

UN Aſne qui d'un Dieu portoit l'auguſte Image,
Prenoit pour lui tous les honneurs.
Tout l'encens & toutes les fleurs
Qu'on prodiguoit ſur ſon paſſage.

Alors à grands coups de bâton
On lui rabaiſſa le courage.
Apprens, bourique lui dit-on,
Qu'au Dieu, non pas à toi, ſe rend tout cet hommage.
" Souvent un Magiſtrat ſe trouve en ce cas-là,
" Et doit tous ſes honneurs à la Charge qu'il a.

XV. *L'Eſperance.*

DAns un tonneau, Jupiter avoit mis
Tous les biens qu'en ce monde il donne à ſes Amis:
Il en fit le depoſitaire
Un mortel, qui trop curieux,
L'ayant ouvert pour ſonder le myſtere,
Vit tous ces biens s'envoler dans les Cieux.
L'aimable & trompeuſe Eſperance
Par l'ordre de la Providence
Demeura ſeule au fond. "Ainſi quoi qu'ici bas
" Souvent de tous les biens nous regrettions l'abſence,
L'eſpoir ſeul ne nous quitte pas.

XVI. *Le Lion & le Renard.*

UN jour, un vieux Renard moins brave que trompeur,
Ayant vû du Lion la morgue menaçante,
Ses yeux flambans, ſa gueule rugiſſante,
Peu s'en fallut qu'il n'en mourut de peur;
Son ame au ſecond jour en fut encore émeuë,
Mais beaucoup moins qu'à la premiere vûë.
A la troiſieme fois, le compere Renard
Ne trembla plus & fit le goguenard.
" Avec le temps chacun devient habile,
" Et l'Uſage rend tout facile.

XVII. *Le Loup & la Gruë,*

UN Loup ayant d'un os la gorge embaraſſée,
De la Gruë auſſi-tôt le ſecours implora;
Elle convint de prix, & de zele empreſſée,
Dans ſon gozier ſa tête elle fourra,
Et fit ſi bien que l'os elle en tira:
Puis ſur la recompenſe, entr'eux déja reglée,
Elle fit tomber l'entretien.
Ah folle, dit le Loup, ne comptes-tu pour rien
De ne t'avoir pas étranglée.
„ L'homme ſanguinaire & brutal,
„ Croit avoir fait du bien s'il n'a point fait du mal.

XVIII. *Jupiter & le Limaçon.*

JUpiter autrefois ayant promis aux bêtes
D'éxaucer pleinement leurs premiéres requêtes;
Le ſage & foible Limaçon
Demanda que ſon corps fût joint à ſa maiſon:
Mais pourquoi ſe charger de ce poids incommode?
En quatre mots il en dit la raiſon,
Je pourrai me choiſir des voiſins à ma mode.
„ C'eſt un triſte & fâcheux deſtin
„ Que d'avoir un méchant voiſin.

XIX. *L'Aſnon & le Loup.*

UN Aſne alloit mourir, & le bruit en couroit;
Le Loup prenant alors une mine hypocrite,
Partit pour lui rendre viſite,
Aſſeurant qu'il le guériroit.
L'Aſnon qui l'entrevit, lui refuſa la porte;
Le Loup ſans s'émouvoir lui parla de la ſorte,
On ne peut dire en verité,
Combien pour lui de prieres j'ai faites;
Et bien comment va ſa ſanté?
Mieux, répondit l'Aſnon, que tu ne le ſouhaites.
„ Ne comptons jamais ſur les vœux
„ D'un Ennemi perfide & dangereux.

XX. *Le Loup & le Renard.*

UN Renard tombé dans un puits,
Des Paſſans, par ſes triſtes cris
Implotoit la miſericorde;
Un Loup lui demanda, s'aſſeyant ſur les bords,
Comment es-tu tombé? T'es-tu froiſſé le corps?
Ah jettez-moi, dit-il, promtement une corde,
Et je vous dirai tout quand je ſerai dehors.
„ Pour tirer un Ami d'une preſſante affaire,
„ Point ne plaît, & peu ſert le ſecours qu'on differe.

Fin du premier Livre.

FABLES CHOISIES.

SECOND LIVRE.

PREMIERE FABLE.

La Pie & les Oiſeaux.

UNe Pie ayant aperçû
Au travers des Rameaux d'un gros arbre touffu,
Un Coucou qui dormoit à l'ombre
Sous ce reduit tranquille & ſombre,
Crut que c'étoit un Epervier;
Craintive elle ſe mit auſſi-tôt à crier,
Et s'enfuïant à tire d'aîle
Fit rire les oiſeaux qui perchoient auprés d'elle;
Mille brocards lui furent dits:
Mais quand ſon cœur ſe fut un peu remis,
Sagement elle ſçût leur dire,
J'aime mieux vous faire ainſi rire,
Que de faire pleurer mes vrais & bons amis.
„ Faire pleurer eſt beaucoup pire
„ Que de donner ſujet de rire.

II. *L'Agneau & le Loup.*

UN jeune Agneau, du haut d'une maiſon,
Voyant un Loup qui paſſoit dans la plaine,
Verſa ſur lui tout le poiſon
Que pût lui ſuggerer ſa haine.
Le Loup en ſouriant d'un ſouris traître & noir,
Lui répondit ſans s'émouvoir,
Ce n'eſt pas toi qui m'oſes faire injure,
Mais bien cette retraite ſeure,
D'où ſans peril tu me peux voir.
„ Des tems, des lieux, bien ſouvent l'avantage,
„ Des plus Petits éleve le courage.

III. *Le Corbeau & ſa mere.*

UN Corbeau dans ſon nid triſtement alité,
Et malade à l'extremité,
Supplioit tendrement ſa mere,
D'offrir des vœux au Ciel pour calmer ſa colere,
Et pour en obtenir ſa premiere ſanté;
Comment penſes-tu, lui dit-elle,
Eſtre écouté des Immortels,
Puiſqu'il n'en eſt pas un dont ta griffe cruelle
N'ait de mille larcins profané les Autels.
„ Peu ſont reçus les vœux & les victimes
„ D'un ſcelerat noirci de crimes.

IV. *La Mouche & les Chevaux de courſe.*

QUatre Chevaux ſur un Char attelez,
Attendoient pour ſortir, qu'on ouvrit la barriere,
Lorſque le plus petit des inſectes aîlez,
Une mouche ſuperbe & fiere,
Se mit ſur le timon d'une grave maniere:
On donne le ſignal; les courſiers vigoureux
Elevent ſous leurs pas un tourbillon poudreux
Qui du brillant ſoleil dérobe la lumiere,
Ciel, dit la Mouche alors, que je fais de pouſſiere!

„ Non moins ridicule eſt celui
„ Qui tire vanité de la gloire d'autrui.

V. *L'Anguille & le Serpent.*

D'Où vient, dit l'Anguille au Serpent,
Que pour me prendre on met tout en uſage;
Filets, ligne, hameçons, & que nul cependant
N'uſe pour vous avoir de tout cet équipage!
Nôtre façon d'aller ſe reſſemble ſi fort,
Qu'on nous prend ſouvent l'un pour l'autre:
D'où peut donc venir que mon ſort
Eſt en cela ſi different du vôtre?
C'eſt que je porte une maligne dent,
Dont l'atteinte pleine de rage
Feroit repentir l'imprudent
Qui m'auroit voulu faire outrage.

VI. *L'Aſne & le Loup.*

UN Aſne prit un clou de ruë,
Qui le rendit eſtropié,
Le Loup grand mangeur de chair cruë.
S'offrit de lui guerir le pied:
Alors en Medecin habile
Il regarde la playe, & d'un dent ſubtile,
Tire le cloud ſans lui faire de mal,
Puis demande ſa recompenſe:
Alors d'un coup de pied, le ſournois animal
Lui fait ſauter les dents, lorſque moins il y penſe;
C'eſt bien fait, dit le Loup, je ne puis le nier;
C'eſt en uſer en bête raiſonnable:
J'ai voulu faire ici le Medecin capable,
Et je ne ſuis qu'un Cuiſinier.
„ Que chacun faſſe ſon meſtier.

VII. *Le Païſan & le Cavalier.*

UN Païſan portoit ſur ſon épaule
Un Lievre ayant les pied paſſez dans une gaule;
Il le portoit vendre au marché.

Un

Un Cavalier allant la même voye,
Conſidera le Lievre, & comme étant touché
D'une ſi belle & bonne proye,
Le prit, le ſoûpeſa, puis demandant combien?
Piqua des deux. Le Ruſtre jugeant bien
Qu'il n'en devoit plus rien attendre,
Cria, je vous le donne & donne de bon cœur,
Souvenez-vous de vôtre ſerviteur.
„ Souvent on donne ainſi ce qu'on ne ſauroit vendre.

VIII. *L'Aſne & le Sanglier.*

UN Aſne ſe mocquoit d'un Sanglier affreux
Qui domtant ſa bile heroïque,
Et plein d'un mépris genereux,
Regarda fierement l'inſolente Bourique.
Pourſuis, dit-il, pourſuis ton inſulte brutal,
Mais ne preſume pas, folle & lâche pecore,
Que jamais je me deshonore
Juſqu'à verſer le ſang d'un ſi vil animal.
„ Il eſt ſouvent telle victoire,
„ Qui loin de l'augmenter, amoindrit nôtre gloire.

IX. *L'Enfant & le Scorpion.*

UN jeune Enfant prenant des ſauterelles,
Couroit ſur celles-ci, couroit ſur celles-là,
Un Scorpion au milieu d'elles,
Le voyant s'approcher, d'un fier venin s'enfla,
Et dreſſant comme un trait ſa queuë empoiſonnée,
Arrête, lui dit-il, hola,
Ou d'une prompte mort ta vie eſt terminée,
„ Un état eſt ſur ſon penchant,
„ Lorſque l'on y confond le bon & le méchant.

X. *L'Aſne & le Renard.*

SOus la peau d'un Lion, l'Aſne s'étant caché,
A tous les Animaux fit une peur horrible,
Le Renard même en fut effarouché,

Et redouta long-tems ſa figure terrible,
Mais l'ayant oüi braire, il s'approcha de lui:
Je ſerois mort, dit-il, d'horreur & d'épouvante,
Sans ta voix qui m'apprend ta bonté patiente,
Et quel Lion en toi nous voyons aujourd'hui.
„ Du ſuperbe Ignorant, dés qu'il rompt le ſilence,
On voit l'orgueil & l'ignorance.

XI. *Le Chien & le morceau de chair.*

UN Chien traverſant un Ruiſſeau,
Dans ſa gueule en nageant emportoit de la viande;
Comme elle ſe miroit dans l'eau,
Il crut en voir un bien plus gros morceau
Et d'une chair plus belle & plus friande:
Lâchant donc ce qu'il emportoit,
Il lance ſa machoire avide
Sur ce que l'eau repreſentoit,
Et ſa dent ne porta qu'à vuide.
Juſte Ciel, dit-il, à quel point
Manqué-je aujourd'hui de cervelle!
Pour une choſe qui n'eſt point,
Je quitte une choſe réelle.
„ Qui laiſſe l'aſſeuré pour prendre l'incertain,
„ N'a pas le jugement bien ſain.

XII. *Le Mulet.*

UN Mulet trop nourri de foin, d'orge, & d'aveine,
Oublia qu'il étoit Mulet,
Et plein d'une arrogance vaine,
Se vantoit qu'aux Chevaux de la plus longue haleine,
Il pourroit prêter le collet,
Ma mere, diſoit-il, genereuſe Cavalle,
D'un Prince, d'un Heros vit ſon dos honoré,
Et blanchiſſant d'écume un riche frein doré,

En viteſſe, en vigueur n'eut jamais ſon égāle.
Ainſi parloit ce fat, lorſqu'inopinement
Le cas vint où de courre il étoit neceſſaire:
Il galopa ſi lourdement,
Qu'indigne fils d'une Jument,
Il reconnut enfin qu'un Aſne étoit ſon pere.
„ Le bonheur continn nous rend audacieux,
„ Le malheur nous ouvre les yeux.

XIII. *Le Renard qui change de ſouhaits.*

UN Renard ſe gliſſant dans la cour d'un Fermier,
Où de jeune volaille une nombreuſe bande
Sé promenoit ſur le fumier,
Prioit les Dieux qu'un peu plus grande
Fût l'ouverture où ſon corps ſe froiſſoit
A meſure qu'il y paſſoit;
Mais lorſqu'avec bien de la joye
Il fut dehors tenant ſa proye,
Et qu'il vit par l'endroit qu'il avoit traverſé,
Une grande & maudite Lice
Qui jappoit aprés lui, le poil tout heriſſé;
O Dieux, s'écria-t-il, faites qu'il rapetiſſe
Ce grand trou par où j'ai paſſé.
" Selon le tems & la rencontre,
" On veut également & le pour & le contre.

XIV. *L'Aſtrologue.*

UN Aſtrologue allant la nuit,
Les yeux levez au Ciel, qu'atentif il regarde,
Tomba dans un puits par mégarde,
Et fit en tombant un grand bruit:
Hommes & Dieux au ſecours il appelle;
Un voiſin, homme de cervelle,
Y courut & lui dit: bien fort vous vous tromprez
D'avoir voulu des Cieux penetrer la ſcience
Vous qui n'avez pas connoiſſance

Des choſes qui ſont à vos pieds.

" Tel veut du monde entier connoître le ſyſteme,
" Qui ne ſe connoît pas lui-même.

XV. *La Fourmi & la Cigale.*

DEs prudentes Fourmis la Famille frugale
Expoſoit au ſoleil ſes grains pour les ſecher,
Lorſqu'une famelique & mourante Cigale
Les ſupplia de ſe laiſſer toucher
A ſa miſere ſans égale.
Une vieille Fourmi, qu'elle ſcandaliſoit,
L'interrogea de ce qu'elle faiſoit
Pendant la ſaiſon des javelles.
Elle dit, je chantois, & le bruit de mes ailes
Charmoit des moiſſonneurs le travail & l'ennui;
Vous chantiez, répondit la vieille ménagere,
Et bien dancez donc aujourd'hui,
Que la faim vous rend ſi legere.
" Tout homme, s'il n'eſt hebeté,
" Doit ſonger à l'hyver quand il eſt en été.

XVI. *Mercure.*

UN jour le Maître du Tonnerre
Envoya Mercure ſur Terre
Avec ordre de departir
A tous les Artiſans le talent de mentir.
Il fit auſſi-tôt un breuvage
Qui conferoit cet avantage.
Chacun en prit, il en reſta beaucoup,
Mais le Tailleur acheva tout d'un coup.
Et par lui ſeul la couppe fut tarie.
Ce jus de tous les jus lui ſembla le meilleur.
Et de là vient, qu'en fait de menterie,
Nul Artiſan n'approche du Tailleur.

XVII. *Le Vieillard & la Mort.*

UN Vieillard Bucheron laſſé de ſon travail;
Et de porter une charge ſi lourde,
Mit à bas ſa groſſe falourde,

Sa ſerpe, ſa cognée & tout ſon attîrail;
Puis conjura la Mort de venir à ſon aide;
Elle vint auſſi-tôt. Il la trouva ſi laide,
Que de crainte & d'horreur il étoit tout en eau.
Que me veux-tu? lui dit le ſpectre épouventable.
Que vous m'aidiez, reprit ce miſerable,
A me remettre mon fardeau.
" Tel, de la Mort rit & plaiſante,
" Qui tremble, qui fremit dés qu'elle ſe preſente.

XVIII. *Le Pân & la Choüette.*

LEs Oiſeaux aſſemblez pour ſe choiſir un Roi.
Regardoient qui d'entr'eux en étoit le plus digne,
Le Pân par un orgueil inſigne
Crut meriter de leur donner la loi.
De ſa taille ſuperbe & de ſon beau plumage
Il fit un ſi bel étalage,
Que tout le Peuple des oiſeaux
Depuis le fier Faucon juſqu'aux moindres Moineaux,
Alloit lui donner ſon ſuffrage:
O bel oiſeau, dit la Choüette alors,
Si l'Aigle avec ſon bec & ſa cruelle ſerre
Vient à nous declarer la guerre,
Avec quoi pretens-tu repouſſer ſes efforts?
" Quand il s'agit de la Toute-puiſſance,
" L'eſprit doit ſur le corps avoir la preference.

XIX. *Le jour de Féte & le jour Ouvrier.*

AUtrefois le jour Ouvrier,
Miſerable gagne-denier,
S'étant mis follement en tête,
De quereller le jour de Fête,
Lui fit d'un air audacieux,
Mille reproches odieux.
Vous vivez, lui dit-il, ſans emploi, ſans rien faire,
Et toujours dans la bonne chere,

Prodiguant follement & même avec fureur,
Le fruit de mon triſte labeur.
Quoi donc, pouvez-vous méconnoître
L'Auteur unique de vôtre être ?
(Lui répondit d'un ton plus radouci ;
Le noble Jour qu'il querelloit ainſi)
De me nourrir ce vous eſt choſe honnête,
Et vous auriez tort d'oublier,
Qu'il ne ſeroit au monde aucun jour Ouvrier,
S'il n'étoit point de jour de Fête. *
" Les grands Seigneurs quoi qu'ils ne faſſent rien,
" Des Peuples toutefois ſont l'unique ſoûtien.

* *Cela eſt fondé ſur ce que* Dies Profeſtus *qui ſignifie un jour Ouvrier, vient de* Dies Feſtus, *qui ſignifie un jour de Fête.*

XX. *Les Aſnes & Jupiter.*

LEs pareſſeux Baudets, gent ſournoiſe & mauſſade,
Un jour vers Jupiter vinrent en ambaſſade,
Le prier qu'ils fuſſent exemts
De porter deſormais des fardeaux ſi peſans.
Le Souverain des Dieux voulant leur faire entendre
Qu'ils ne s'y devoient pas attendre,
Leur dit en ſe mocquant, qu'ils auroient du repos;
Lorſqu'ils piſſeroient tant & de telle maniere,
Qu'ils formeroient une riviere.
Les Baudets furent aſſez ſots
Pour croire ſerieux ce ſolâtre propos.
Et de là vient que toute bête Aſine,
Qui toujours du travail cherche à ſe diſpenſer,
Des que de ſon ſemblable elle aperçoit l'urine,
Se met auſſi-tôt à piſſer.

Fin du ſecond Livre.

FABLES CHOISIES,

TROISIE'ME LIVRE.

PREMIERE FABLE.

Un Maître & ſes chiens.

UN bon Bourgeois ſe voyant retenu
Par un vilain temps continu,
Dans une de ſes metairies,
Mangea d'abord de ſes Troupeaux
Les chevres, les moutons, les brebis, les agneaux,
Et véçut de ſes Bergeries;
Le temps continuant, les bêtes de labour
Fournirent de viande à leur tour;
Les chiens épouvantez de ce qu'ils voyoient faire.
Fuyons, dirent-ils promptement;
Puiſqu'on n'épargne pas le beſtail neceſſaire,
Nous n'éviterons pas un pareil traitement.
" Pour ſes amis quand un cœur n'eſt pas tendre,
" L'étranger n'en doit rien attendre.

II. *Le Cerf & ſon Fân.*

LE Fân d'un Cerf dit un jour à ſon pere,
Vôtre taille eſt deux fois plus haute & plus legere
Que celle d'aucun chien; vôtre front eſt armé
D'un bois perçant & redoutable,
D'où vient que vôtre cœur eſt toûjours alarmé:
Ce que tu dis eſt veritable,
Mon fils, reprit le Cerf, & le Ciel favorable
M'a fait preſent de tous ces biens;
Mais dés que j'aperçois des chiens,
Ou que de leur abboy mon oreille eſt frappée;

Par cet effroyable debut
D'une ſi vive peur mon ame eſt occupée,
Qu'en mes pieds ſeulement je cherche mon ſalut.
" Les Poltrons n'ont jamais, pour calmer leurs alarmes,
" Ni d'aſſez bons remparts, ni d'aſſez bonnes armes.

III. *Les deux Grenoüilles.*

A Travers de longs champs arides
Que brûloit l'ardeur de l'Eté,
Deux Grenoüilles alloient cherchant des lieux humides,
Pour y loger en ſeureté.
Un puits plein d'eau luiſante & claire
Se rencontra dans leur chemin;
Voila, dit l'une, nôtre affaire;
Jettons-nous dedans, ma commere.
L'autre d'un ſens un peu plus fin,
Répondit, n'allons pas ſi vîte,
De peur de nous en repentir;
Car ſi l'eau tariſſoit dans cet aimable gîte,
Comment pourrions-nous en ſortir?
" Une entrepriſe eſt mal conçeuë,
" Quand on n'en voit pas bien l'iſſuë.

IV. *L'Avare.*

SOus terre, & dans un lieu que perſonne n'habite,
Un Avare avoit mis ſon argent & ſon or,
Et tous les jours il leur rendoit viſite;
Un voiſin qui le vit, enleva le treſor.
L'Avare de retour & trouvant le lieu vuide,
De douleur s'arracha la barbe & les cheveux,
Et de cent coups de poing ſe rendit tout livide,
Lamentant à longs cris ſon deſtin malheureux.
Allez, dit un Paſſant, dans cette même terre,
Où l'on a pris votre treſor,
Enfoüir une groſſe pierre,
Et croiez qu'elle eſt toute d'or.

La pierre vous ſera d'un auſſi grand uſage
Que l'argent dont le vol vous affligé à tel point.
" L'Avare malheureux n'uſe pas davantage
" Des biens qu'il a, que de ceux qu'il n'a point.

V. *Le Sanglier & le Renard.*

UN Sanglier aiguiſoit contre un tronc,
De ſes dents la pointe cruelle;
Un Renard qui paſſoit lui dit, & pourquoi donc
Vous fatiguer ainſi n'ayant point de querelle?
Je ne croi pas, dit-il, qu'il ſoit hors de propos
De faire ce travail lorſque j'ai du repos;
Au milieu du peril, au milieu des alarmes,
Je prendrois mal mon temps pour aiguiſer mes armes.
" De loin contre le ſort qui prepare ſon cœur
" Le domte, ou le ſupporte avec plus de vigueur.

VI. *Les deux Aſnes.*

DEux Aſnes cheminant, l'un d'éponges chargé,
L'autre de ſel, ſur leur paſſage
Rencontrerent un mareſcage,
Où celui-ci tombant fut preſque ſubmergé,
Mais au beſoin prenant courage,
Et le ſel ſe fondant, il fut fort ſoulagé.
D'en faire autant l'autre eut envie,
Mais les éponges prenant l'eau,
Si peſant devint le fardeau,
Qu'au fond du lac l'Aſne perdit la vie.
" D'un même avis & d'un même conſeil,
" L'évenement n'eſt pas toûjours pareil.

VII. *Le Fanfaron.*

UN homme grand vanteur, mille exploits racontoit
Faits par lui dans un grand voyage;
Sur tout, lorſqu'à Rhode il étoit,
D'avoir ſauté juſqu'au premier étage,
Que pour en faire autant pluſieurs ayant tâché,

Aucun à beaucoup près n'en avoit aproché,
Qu'il avoit de témoins une troupe infinie,
Tous gens d'honneur, tous gens de qualité.
Il eſt, lui dit alors un de la compagnie,
Pour éclaircir la verité,
Un moyen bien plus ſeur & beaucoup plus commode,
Car d'oüir des témoins il ſeroit ennuyeux,
Imaginez-vous d'être à Rhode,
Et faites-nous ici ce ſaut prodigieux.
" Le diſcours eſt peu neceſſaire,
" Quand il ne s'agit que de faire.

VIII. *Le Devin.*

UN diſeur de bonne avanture,
Au milieu d'un grand carrefour,
Diſoit à tous venans comme une choſe ſeure,
Ce qui devoit leur arriver un jour.
Un homme en cette conjoncture,
Vint l'avertir tout éſoufflé,
Que chez lui des voleurs s'étant fait ouverture,
Avoient tout pris & tout raflé.
O Ciel! s'écria le Prophete,
Percé d'une vive douleur,
Qui pouvoit deviner un ſi triſte malheur?
Et courut voir comment la choſe s'étoit faite.
Un Goguenard en ce moment,
Se mit à rire & lui dit plaiſamment;
Brave Devin, dont le ſavoir ſuprême
Nous prédit l'avenir ſans jamais heſiter;
Vous deviez vous dire à vous-même
Ce fâcheux accident afin de l'éviter.
" Qui ne voit goutte en ſon affaire,
" Dans celles d'autrui ne voit guere.

IX. *L'Aſne, le Corbeau & le Loup.*

UN Aſne écorché juſqu'aux os,
Paiſſoit le long d'une prairie;

Un Corbeau carnacier ſe percha ſur ſon dos,
Et ſans lui donner du repos,
Le bequetoit avec furie.
L'Aſne de braire en tordant le muſeau,
Et de faire horrible grimace,
De rüer, de changer de place,
Sans ſe pouvoir délivrer du Corbeau.
Un Muletier témoin de l'avanture,
Rioit de tout ſon cœur & même outre meſure;
Un Loup dans la forêt caché,
Diſoit, helas! que je ſuis miſerable,
Si-tôt que je parois, on me court, on m'accable,
Et celui-ci qui ſe tient attaché
Sur ce pauvre Aſne qu'il déchire,
On le voit, on le ſouffre & l'on n'en fait que rire.

X. *Le Renard & la Ronce.*

SUr une haute haye un vieux Renard perché,
A pas lents & craintifs eſſayoit d'en deſcendre;
Vilainement il auroit trebuché,
Si dans l'inſtant & déja tout panché,
Aux branches d'une Ronce il n'avoit ſû ſe prendre.
La Ronce qu'il ſaiſit vivement l'écorcha;
Lui, plus vivement s'en fâcha,
Et levant ſa patte ſanglante,
C'eſt bien être, dit-il en lui montrant les dents,
Une maudite & malheureuſe plante
De mal-traiter ainſi les gens.
La cruelle & maligne Ronce
Sans s'émouvoir lui fit cette reponſe:
Mais vous vieil & prudent Renard,
Ce tour n'eſt point du tout des vôtres;
C'eſt trop ſe conduire au hazard;
Doit-on me prendre ainſi, moi qui prens tous les autres?
" De celui dont la pente eſt de nuire toûjours,
" On ne doit point eſperer de ſecours.

XI. *Le Renard & le Singe.*

A Force d'ongles & de dents,
Le fier Lion malgré tous pretendans,
Roi des Brutes ſe fit élire,
Et pour l'honneur de ſon Empire
Voulut que comme mutilez,
Tous Animaux ſans queuë en fuſſent exilez.
Un Renard des plus fins plie auſſi-tôt bagage;
Un Singe preparé pour le même voyage,
Lui dit; & pourquoi fuyez-vous?
Nul n'a de queuë un ſi bel équipage,
Vraiment c'eſt ſe mocquer de nous.
Nullement, reprit-il, qui peut, je vous demande,
M'aſſeurer que le Roi qui n'aime que le ſang,
Quoique j'aye une queuë & ſi belle & ſi grande,
N'inſcrira pas mon nom ſur la triſte legende
De ceux qui n'en ont point & même au premier rang?
" Sous un Tyran cruel, gueres n'eſt préferable
" Le ſort de l'innocent & celui du coupable.

XII. *Deux jeunes hommes & un Cuiſinier.*

DEux frippons reſtez ſeuls avec un Cuiſinier.
Qui travailloit de ſon métier,
Lui prirent un morceau de viande;
De ce larcin l'un étoit le voleur,
Et l'autre étoit le receleur.
Le Cuiſinier inquiet leur demande,
Qu'eſt devenu ce gros jarret de veau
Qui tout-à-l'heure étoit ſur cette table?
Je veux perir, dit l'un, & perir miſerable,
Si j'ai dérobé le morceau.
L'autre dit en jurant d'une facon plus forte.
Je conſens, ſi je l'ai, que le diable m'emporte.
Le Cuiſinier leur dit; vous pouvez me dupper
En jurant de cette maniere;
Mais pour Dieu, qui de tout a connoiſſance entiere,
Vous ne ſauriez pas le tromper.

XIII. *Le Loup & la femme.*

UN Loup que la faim maîtriſoit,
Entendit un enfant qui ſous une chaumiere,
Crioit d'une horrible maniere,
Et ſa mere qui lui diſoit;
Si vous ne vous taiſez, je m'en-vais tout-à-l'heure
Querir le Loup pour vous manger;
Le Loup attiré par ce leüre,
Attendoit qu'on ouvrît, mais tout vint à changer;
Car il entendit cette Mere,
Qui tout à coup, ceſſant d'être en colere,
Dit à ſon fils, d'un ton flateur & doux,
Qu'il eſt beau mon enfant, que mon fils eſt aimable,
Si le Loup vient il n'aura que des coups,
Nous le tuerons le miſerable.
Quelles gens! dit le Loup, s'en allant triſtement,
Ils parlent d'une ſorte & font tout autrement.

XIV. *Les Rats & le Chat.*

UNe troupe de Rats qu'un gros Chat deſoloit,
Au haut d'une maiſon ſages ſe retirerent,
Et là ſi bien ſe retrancherent,
Que le Chat plus ne le troubloit;
Mais comme à mal penſer le Chat toûjours s'amuſe,
Il s'aviſa d'une maligne ruſe;
Contre le mur il ſe pendit
Par les pieds de derriere au bout d'une cheville,
Et comme un mort il s'étendit.
Je voi bien ton corps qui pendille,
Dit un ſage Rat qui le vit;
Mais ſi fortement je t'abhorre
Et je crains tant d'être pris au collet,
Que quand tu ſerois un ſoufflet,
Je ne m'y fierois pas encore.
" Sagement fait qui craint d'être trompé;
" Mais ſouvent quoi qu'on craigne, on ſe trouve attrappé.

XV. *Le Corbeau & le Renard.*

SUr le haut d'un Chêne, un Corbeau
Tenoit dans ſon bec un fromage;
Quel eſt ce merveilleux Oiſeau
Que je voi là ſur ce branchage?
Dit un Renard; qu'il eſt grand, qu'il eſt beau!
Rien n'approche de ſon plumage;
Aux moindres rayons du ſoleil,
Il prend mille couleurs d'un éclat ſans pareil.
Aimable Oiſeau je vous ſaluë;
Si vous charmez l'oüye auſſi-bien que la veuë,
Je vous tiens le plus beau des habitans de l'air,
Sans même en excepter l'oiſeau de Jupiter.
L'Oiſeau pipé fit ſon ramage,
Et laiſſa tomber ſon fromage.
Corbeau, dit auſſi-tôt le Renard qui le prit,
Vous avez tout hors de l'eſprit.
" Loüer en face eſt une lâche ruſe,
" Et pour s'y laiſſer prendre, il faut être bien buſe.

XVI. *La Fourmi.*

L'Agiſſante Fourmi fut un homme autrefois
Attaché ſans ceſſe à l'ouvrage,
Allant même la nuit dans les Prés, dans les Bois,
Et dans les Bleds de tout ſon voiſinage,
Pillant, volant ſans meſure & ſans choix.
Jupiter eut horreur d'un pareil brigandage,
Et pour l'honneur du genre humain,
En un inſecte vil le transforma ſoudain,
Sans rien changer aux mœurs qui ſont toûjours les mêmes;
Car encore la Fourmi, durant tous les Eſtez,
Avec des ſoins & des peines extrêmes,
Vole, emporte & ravit les grains de tous côtez.
" Changer d'état eſt choſe aſſez vulgaire,
" Mais de changer de mœurs, cela ne ſe voit guere.

XVII. *La Choüette.*

UN Berger ayant pris une jeune Choüette
Son pied d'un fil il enlaça
Et pour joüet à ſon fils la laiſſa,
La pauvre Bête étoit bien inquiete;
Et déplorant ſon triſte ſort,
Avec l'Enfant s'ennuyoit fort.
Laſſe donc de vivre captive,
Adroitement elle s'eſquive,
Et s'alla percher loin de là
Sur un arbre, où le fil qu'elle traine aprés elle.
Dans un fourchu ſi bien s'entortilla,
Que plus elle battit de l'aile,
Plus le maudit fil s'embroüilla.
Voyant donc que la mort étoit inévitable;
Helas que je ſuis miſerable,
Diſoit-elle en ſe débattant;
Pour n'avoir pû me voir doucement aſſervie
Sous un maître qui m'aimoit tant,
Avec la liberté je perds encor la vie.
" Pour fuïr un leger mal, une foible douleur,
„ Souvent l'on tombe en un affreux malheur.

XVIII. *L'Oiſeleur & l'Aloüette.*

PRés d'un Chêne où s'étoit poſée
Une Aloüette peu ruſée,
Un Oiſeleur tendoit ſes rets,
Sur le blond chaume des guerets,
Que faites-vous là, lui dit-elle,
Je bâtis une ville avec ſa citadelle,
Lui répondit le perfide Oiſeleur;
Enſuite il ſe cacha dans d'épaiſſes brouſſailles:
L'Aloüette qui crut ce diſcours enjoleur,
Deſcendit pour voir les murailles
De la ville qu'on bâtiſſoit,
Sans ſonger qu'en des lacqs elle s'embaraſſoit.

Le traître Oiſeleur plein de joye,
Revint pour enlever ſa proye;
L'Aloüette connut, mais il n'étoit plus tems.
Quelle étoit une malhabile,
Et lui dit, ſi jamais tu bâtis cette ville
Tu n'auras guere d'habitans.
" Quand un Prince eſt rempli d'orgueil & d'avarice
" Il faut que ſon Etat periſſe.

XIX. *Le Cigne & l'Oye.*

UN Cigne avec une Oye auſſi blanche que lui
Dans une cour paſſoient leur vie;
Celui-ci pour charmer l'ennui
Par ſon aimable melodie;
Et celui-là bien gros, bien gras
Pour fournir un ample repas;
Le ſoir le Cuiſinier ſuivant l'ordre du maître,
Qui de l'Oye à ſouper deſiroit ſe repaître,
Prit le Cygne au lieu d'elle & l'alloit par malheur
(Trompé qu'il eſt par la couleur)
Immoler ſans ceremonie;
Lorſque pour deplorer ſon ſort
Il pouſſa de ſa gorge une telle harmonie
Que reconnu pour Cygne il évita la mort.
" De grands perils quelquefois on ſe tire
Par la force de ſon bien dire.

XX. *Les deux Grenoüilles.*

DEux Grenoüilles vivoient en bonne intellgence,
L'une dans une orniere où de l'eau s'arrêtoit,
L'autre dans un Eſtang ou l'eau claire flottoit,
L'Eſté contraire à cette humide engeance
Brulant les Prez & les guerets
Celle-ci dit à ſa commere:
Le hâle va ſecher vôtre vilain marais
Venez chez-moi, là l'on ſe deſaltere
D'une belle eau qu'on y boit à longs traits:

Com-

Commere, excuſez-moi, dit l'autre,
Ma demeure vaut bien la vôtre,
J'en ſuis contente, & je m'y plais,
Autant, & plus que dans une riviere.
Un chariot, deux jours aprés
En paſſant l'écraſa dans ſa boueuſe orniere.
" Qui differe à ſe convertir,
" Voit ſouvent que la mort previent ſon repentir.

Fin du troiſiéme Livre.

FABLES CHOISIES.

QUATRIE'ME LIVRE.

PREMIERE FABLE.

La Femme & le Medecin.

AUtrefois une Femme aveugle de chaſſie
Convint avec un Medecin
Grandement ſujet au larcin,
Pour la guerir de cette maladie,
Ce Medecin chaque fois qu'il ſortoit
Après avoir appliqué ſa tutie
Toûjours quelque meuble emportoit;
Tant il en prit que plus il n'en reſtoit.
Dés qu'un peu mieux qu'à l'ordinaire
La malade & ſes yeux vinrent à ſe porter,
Glorieux d'avoir ſçu ſagement la traiter
Il lui demanda ſon ſalaire:
Elle lui dit, je voi moins que jamais;
Car je voyois aiſément & ſans peine
De meubles, de bijoux ma maiſon toute pleine;
Je n'y voi plus rien deſormais.
" Par de nouveaux mauvais offices
" Souvent on perd le prix de ſes premiers ſervices.

II. *Le Bouvier.*

UN Bouvier menant ſon troupeau
Au travers d'une forêt ſombre,
Et de ſes animaux voulant ſçavoir le nombre
Trouva qu'il y manquoit un Veau.
O Jupiter, dit-il, pren pitié de ma peine,
Si tu me faits trouver le voleur qui l'emmene
Je te conſacre un Chevreau.
Dans le plus creux de la vallée
Il n'eut pas fait cinquante pas
Qu'il vit un grand Lion ſous la ſombre feüillée,
Qui du Veau faiſoit ſon repas.
Le Bouvier crut alors aller ceſſer de vivre
Et s'écria. Roi des Dieux immortels,
J'offre un Bœuf tout entier à tes ſacrez Autels
Si d'un ſi grand peril ta bonté me delivre.
" Souvent on cherche avec chaleur
" Ce qu'on ne peut trouver que par un grand malheur.

III. *La Biche & la Vigne.*

UNe Biche étant pourſuivie
Par de jeunes Chaſſeurs fort vifs & fort ardens,
Trouve une Vigne & pour ſauver ſa vie,
S'y jette & ſe cache dedans.
Les Veneurs abuſez pouſſent plus loin leur chaſſe;
La Biche qui croit bonnement
Eſtre en lieu deſormais où rien ne la menace,
Se mit à manger goulument
La fraiſche & naiſſante verdure
Qui lui ſervoit de couverture;
Cela ne ſe fit point ſans quelque mouvement
Que les Chaſſeurs virent dans le moment;
S'étant donc auſſi-tôt doutez de l'avanture
Ils vont droit à la Biche & decochant leurs traits,
Lui font une large bleſſure
Dont elle mourut tôt aprés.

En mourant elle dit. Que mon deſtin eſt rude
D'être moi-même ainſi cauſe de mon trepas,
Mais je l'ai merité par mon ingratitude;
Car en verité n'eſt-ce pas
Un traitement bien lache & bien indigne
De manger une pauvre Vigne
Qui vous reçoit entre ſes bras,
" Jamais le Ciel ne manque à punir les ingrats.

IV. *Les Rats.*

UN jour s'aſſemblerent les Rats
Pour prendre meurement des meſures certaines,
Contre le Chat & ſes courſes ſoudaines
Qui deſoloient tous leurs Etats;
Un d'eux, Rat de bonne cervelle,
Sans s'étendre en diſcours ne leur dit que ce mot,
Il faut au cou du Chat attacher un grelot,
Qui nous avertira de gagner la venelle.
L'avis fut applaudi de tous;
Mais un vieux Rat à barbe blanche
Leur dit de tout mon cœur je panche
A l'avis du grelot, je trouve ainſi que vous
Qu'on ne ſçauroit jamais en prendre
Un plus ſenſé: mais qui de nous
Au cou du Chat oſera l'aller pendre?
" Le principal n'eſt pas de projecter
" Mais de ſçavoir executer.

V. *Mercure & un Sculpteur.*

UN jour Mercure, qui vouloit
Sçavoir en quelle eſtime il étoit ſur la Terre
Entra chez un Sculpteur où du Dieu du Tonnerre
L'auguſte image s'étaloit;
Il demanda, combien elle valoit;
Si peu la fit le Statuaire
Que le Fils en ſecret ſe moqua de ſon Pere.

Enſuite il vit Junon qui belle & ſans deffaut
Fut eſtimée un peu plus haut.
Ayant enfin regardé ſon Image
Il crut que le Sculpteur la feroit davantage,
Parce qu'il eſt un Dieu qui rend pecunieux,
Parce que les beaux Arts ſçavamment il exerce.
Qu'il eſt le Meſſager des Dieux
Et qu'il preſide à tout commerce.
Ayant donc demandé quel en étoit le prix,
Prenez, dit le Sculpteur, l'une & l'autre Figure
Et par deſſus vous aurez le Mercure.
" Souvent, pour qui s'eſtime on n'a que du mépris.

VI. *Le Satyre & l'Homme.*

AUtrefois l'Homme & le Satyre
Vivoient en parfaite union:
Un incident que je vas dire,
Mit entre eux la diviſion.
Pendant un froid cuiſant qui glaçoit toute choſe,
Le Satyre s'apercevant
Que dans ſes mains l'Homme ſoufloit ſouvent,
Voulut en apprendre la cauſe;
C'eſt, dit l'homme, qu'ainſi je m'échauffe les doigts.
Enſuite, car enſemble ils mangeoient quelquefois,
On leur ſervit d'un jus d'une chaleur extrême;
L'Homme en prit & ſouffla deſſus;
Pourquoi, dit le Satyre encor ſouffler de même,
C'eſt, dit l'homme, qu'ainſi je rafraichis ce jus.
Le Satyre irrité, lui dit, eſt-celà comme
On doit agir quand on va droit,
Adieu, je ne veux point d'un homme
Qui ſouffle également & le chaud & le froid.
" Il faut, en fait d'amis éviter la rencontre
" De tout homme qui dit & le pour & le contre.

VII. *Le Cheval & l'Aſne.*

D'Un même Maître & l'Aſne & le Cheval,
Tous deux chargez faiſoient voyage,
L'Aſne accablé ſous le faix du bagage,
Alloit priant l'autre animal
D'en vouloir prendre une partie;
Le Cheval ne l'écouta pas,
Et l'Aſne au bout de quatre pas
Sous le fardeau laiſſa la vie.
Le fier Cheval ſe vit alors
Malgré ſon arrogance extrême
Contraint de porter ſur ſon corps
Le faix de l'Aſne & ſa peau même.
Ciel! cria-t-il, quel eſt mon ſort?
Pour avoir refuſé par une humeur trop fiere
D'aider mon compagnon qui vient de tomber mort,
Seul je porte aujourd'huy la charge toute entiere.
" Si l'homme accommodé n'aide le malheureux
" Ils s'en trouveront mal tous deux.

VIII. *Le Trompeur & Apollon.*

UN homme fin, qui ſe croyoit tel,
Dans ſa main tenant une Grive,
D'Apollon Delphien alla devant l'Autel
Lui faire cette tentative.
La Grive que j'ai dans ma main
Eſt-elle morte; eſt-elle vive?
Avec ce profane deſſein,
Si vive il l'a diſoit, de l'étouffer ſoudain;
Si morte, de laiſſer envoler la captive.
Apolon répondit ſans le moindre embaras;
Elle eſt morte, elle eſt vive ainſi que tu voudras.
" N'eſt-ce pas une erreur extrême
" De croire follement pouvoir tromper Dieu même.

IX. *La Corneille & le Chien.*

A Minerve autrefois la pieuſe Corneille
Ayant ſacrifié, pria dés le matin
Un Levrier d'être de ſon feſtin,
Ce Levrier lui dit, je vous conſeille
De vous tenir en paix ſans plus vous amuſer
A faire deſormais ny vœu, ny ſacrifice;
La Déeſſe vous hait & c'eſt vous abuſer
Que de croire par là vous la rendre propice;
Elle eſt cauſe, on le ſçait, que l'on n'a plus de foy
Pour vos admirables augures,
Jugez du reſte. Je le voy
Et diſſimule ces injures,
Dit la Corneille en gemiſſant,
Mais je ne perds point l'eſperance
De la flechir en la preſſant,
Et j'attens tout de ſa clemence.
Je ſçauray tant la ſupplier
Et de ſi bon cœur la prier
Qu'elle agréera mes ſacrifices.
" Point n'eſt de cœur qu'on ne faſſe plier
" A force de bienfaits, de dons & de ſervices.

X. *Le Renard.*

AUtrefois un pauvre Renard
Attrappé dans un traquenard
Y laiſſa, pour ſortir, toute ſa queuë entiere;
De ſon miſerable deſtin
Il conçut ſi noir chagrin
Qu'à regret du Soleil il voyoit la lumiere.
Un jour dans le conſeil des Renards aſſemblez
Aprés pluſieurs debats reglez,
Que nous portons, dit-il, une queuë incommode,
Certes nous devrions en abolir la mode,
C'eſt un inutile fardeau
Qui ne fait qu'amaſſer des puces, de l'ordure,

Qui ſe crotte en ſortant de l'eau
Et qui n'eſt d'aucune parure,
Un Renard ſon voiſin qui lui cedoit le pas
L'ayant regardé par derriere
Lui dit d'une douce maniere,
Cela vous conviendroit, mais ne nous convient pas.
" Tel qui pour le Public, ſi l'on l'en croit, ſe tuë
N'a que ſon interét en veuë.

XI. *Le Renard, l'Aſne & le Lion.*

L'Aſne autrefois ſe joignit au Renard
Pour chaſſer en commun, le Lion par hazard
Les rencontra dans une lande;
Des deux Chaſſeurs la peur fut grande:
Mais le Renard toûjours trompeur
En ſcelerat, & traître politique,
Dit au Lion, épargnez-moy Seigneur,
Et je vous livreray cette ſotte Bourique.
Enſuite en de perfides rets
Qu'il avoit vû qu'on tendoit tout auprés
Il fit tomber la pauvre beſte,
Puis au Lion courut en faire feſte.
Le Lion qui ſçut remarquer
Que l'Aſne ainſi captif ne pouvoit lui manquer
Vous trouſſa le Renard en mâle;
Et pour punir encor ſa faute deloyale
Sous les yeux du Baudet ſe mit à le croquer.
" Le traitre fort ſouvent voit punir ſon offenſe,
" Par celui qui devoit lui donner recompenſe.

XII. *Les deux Marmites, l'une d'airain & l'autre d'argile.*

DEux Marmites, un jour, de diverſe matiere,
Car l'une étoit d'argile & l'autre étoit d'airain,
Voguoient au gré d'une riviere;
Celle-cy peſante & groſſiere
Craignant d'aller à fond rejoindre le terrain

Fit à l'autre cette priere,
Ma ſœur au nom des Dieux n'allez pas ſi grand train,
Si nous marchions de compagnie
Et l'une & l'autre bien unie
Nous reſiſterions mieux au perfide Element
Qu'en cheminant ſeparément,
Ma ſœur, lui dit la Marmite d'argile,
Vôtre priere eſt inutile,
Je n'aime point à m'aprocher de vous
Et j'aprehende trop vos coups;
Vous êtes dure & je ſuis tendre,
Dés le moment que vous me toucherez,
Quelle autre choſe en dois-je attendre,
Sinon que vous me briſerez.
" Des grands Seigneurs le voiſinage
" N'apporte aux Petits que dommage.

XIII. *Le Pourceau & le Chien.*

ENtre un Chien d'une part & de l'autre un Pourceau
Se mût une noiſe terrible;
Injures, maudiſſons ſortoient de leur muſeau
Avec une fureur horrible.
Enfin le Porc outré dit au Chien imprudent
Je te perceray de ma dent,
J'en jure par Venus à qui tout eſt poſſible;
Si tu me dis encor deux mots.
Voila Venus miſe bien à propos,
Reprit le Chien, Elle qui te deteſte
Et qui te hait plus que la peſte,
On ſçait que de ta chair on n'oſeroit manger
Quand on veut entrer dans ſon temple;
Te faut-il de ſa haine une preuve plus ample:
Par là, dit le Pourceau, tu dois plûtôt juger
Combien m'aime cette Déeſſe,
Et quelle eſt pour moi ſa tendreſſe

Puis qu'elle ne pourroit ſouffrir
Quiconque m'auroit fait mourir.
„ Un homme adroit, un homme ſage
„ Tourne tout à ſon avantage.

XIV. *Le Bouvier & Hercule.*

UN Chariot dans une graſſe argile
Malgre ſix bœufs demeuroit immobile
Et de ce Chariot un Bouvier conducteur
Avec de longs ſoûpirs lamentoit ſa miſere;
Et ſe tenant là ſans rien faire,
D'Hercule imploroit la faveur.
Alors ſur une claire nuë
Hercule s'offrit à ſa veuë
Et lui tint ce ſage diſcours,
Courage enfant, que ton cœur s'évertuë,
Toi-même ici prête-toi du ſecours,
Pique tes bœufs, pouſſe à la rouë,
Mets toi, s'il le faut, dans la bouë,
Agis & ne ceſſe un moment
De te donner du mouvement;
Fais pour domter tout obſtacle contraire
Sans jamais dire c'eſt aſſez,
Ce qu'humainement on peut faire;
Et tes vœux ſeront exaucez.
„ Veiller, prevoir, agir avec conſtance,
„ Sur nous, du Ciel attire l'aſſiſtance.

XV. *Le Lion & le Renard.*

UN Lion caſſé de vieilleſſe
Ne pouvant chaſſer deſormais,
Ny par-là ſe pourvoir de bons & friands mets,
Comme il faiſoit en ſa verte jeuneſſe,
Crut que par ruſe & par adreſſe
Il en auroit plus que jamais.
Il feint d'être malade & couché dans ſon Antre
Pouſſe un plaintif gemiſſement,

Les Bêtes le vont voir & dés que chacune entre
Il l'agriffe, il la croque & la met dans ſon ventre ;
Nulle ne ſort de ſon appartement.
Le Renard pour en être quitte
Voulut auſſi lui rendre une viſite
Et s'aprocha tout doucement.
Le Lion l'entendit du fond de ſa Taniere
Et lui cria d'une douce maniere
Entrez, entrez vous me ferez honneur.
Le Renard répondit excuſez-moi, Seigneur,
Les pas des Animaux marquez ſur la pouſſiere
Vont tous de concert en avant
Et pas un ſeul ne retourne en arriere,
Salut & je m'en fuis plus vite que le vent.
„ Sur un ſigne leger ſouvent un homme ſage
„ Se tire d'un mauvais paſſage.

XVI. *Le Singe & le Renard.*

DAns le Conſeil des Animaux
Le Singe ayant fait mille ſaults
D'une ſoupleſſe ſans égale
Fut honoré de la Pourpre Royale.
Un Renard envieux qui ſous de grands ormeaux
Avoit vû tendre des paneaux,
Lui dit, non loin d'ici ſous une ſombre ormoye
Eſt un amas d'argent & d'or,
Et comme au Prince appartient tout treſor
Je viens vous dire avec bien de la joye
De l'aller prendre & d'être diligent;
Le Singe trop facile à croire,
Courut pour ſe ſaiſir de l'or & de l'argent
Et ſottement tomba dans l'attrapoire.
Là, penetré d'une vive douleur,
Il maudit le Renard & ſon triſte malheur.
Le Renard avec impru-lence
Lui dit, grand Roi, qui fais de ſi beaux ſaults,

Eſt-ce avec cet eſprit, avec cette prudence
Que tu voulois regner ſur tous les Animaux ?
„ Les grands emplois ſelon qu'on s'en acquitte
„ Font voir le degre du merite.

XVII. *Jupiter & Minerve.*

ENtre les beaux Arbres qu'ils virent
Les Dieux à leur gré s'en choiſirent,
Et ſe declarerent pour eux ;
Jupiter prit le Cheſne & la fille de l'onde :
Venus prit le Mirthe amoureux,
Neptune, dont les bras environnent le Monde
Choiſit le Pin, Apollon le Laurier,
Hercule prit le Peuplier.
Minerve s'étonna que des Arbres ſteriles
Euſſent des Dieux l'heureux choix merité
Qui ſur de beaux Arbres fertiles
Avec plus de raiſon ſe ſeroit arrêté ;
Voudrois-tu que l'honneur ſe vendît ſur la Terre,
Lui dit le Maître du Tonnerre.
Chacun comme il l'entend, dit-elle, ſe conduit ;
Moi j'aime l'Olivier à cauſe de ſon fruit.
Que merveilleuſe eſt ta ſageſſe
Qui donne à toute choſe & ſon prix & ſon rang !
Dit Jupiter, & que dans cette adreſſe
Avec plaiſir je reconnois mon ſang !
" De ce qui n'eſt pas profitable
" La gloire n'eſt point veritable.

XVIII. *Le Renard & le Heriſſon.*

UN Renard ayant traverſé
Le long trajet d'une eau profonde & vive
Se trouva fort embaraſſé
Dans le limon de l'autre rive
Où juſqu'au ventre il s'étoit enfoncé.
Un maudit eſcadron de Mouches
Par de frequentes eſcarmouches
Le deſoloient juſqu'à faire pitié ;

Un Heriſſon vint par bonne amitié
Lui faire offre de ſervice.
Vous tirer du bourbier, dit il, où vous tenez
Je ne voy pas que je le puiſſe,
Mais pour ces Mouches-cy qui vous piquent le nez
Je vous les chaſſeray ſi vous me l'ordonnez;
Non non, dit le Renard, elles ſont empifrées,
Leur appetit eſt foible & languiſſant;
D'autres viendroient qui maigres, alterées
Me ſucceroient le reſte de mon ſang.
" Changer la forme d'un Empire
" C'eſt d'un état facheux retomber dans un pire.

XIX. *Le Maitre & le Chien.*

UN Homme avoit un Chien; il luy donnoit lui-même
En ſe joüant tous les jours à manger
Et de le bien nourrir prenoit un ſoin extréme.
Mais s'il falloit le corriger
A ſon Valet triſte & ſevere
Il donnoit ordre de le faire:
Et ce Valet plus rude qu'il ne faut
Vous l'étrilloit en Chien courtaut.
Le Chien s'enfuit, & laiſſa-là ſon maître,
Qui l'ayant un jour rencontré
Lui témoigna qu'il en étoit outré,
Ne ſçachant pas pourquoi ſe pouvoit être,
Puiſque jamais il ne l'avoit battu.
Jamais battu! cela ſe peut-il dire?
Reprit le Chien, après l'affreux martyre
Que j'ai ſouffert, me voila tout moulu.
Ma peau cruellement feſſée
En mille endroits comme un crible eſt percée;
Je vous les dois tous ces coups & c'eſt vous
Qui me les avez donnez tous.
" De qui fait & de qui commande
" La faute eſt également grande.

XX. *L'Aſne changeant de Maître.*

L'Aſne d'un Jardinier ſe plaignant chaque jour
D'avoir trop de fatigue & trop peu de quoi paître,
Pria le Souverain de la celeſte Cour
De lui donner un autre Maître.
Jupiter conſentit qu'il ſervît un Potier,
Il n'en eut pas plus de quartier,
Car ſans ceſſe il portoit argile, tuile & brique;
Il fit à Jupiter encore une ſupplique
Pour avoir un autre Seigneur.
Jupiter ordonna qu'il eût un Courroyeur.
Ce fut bien pis. Chargé de peaux peſantes
Sales, vilaines & puantes
De ſes freres, de ſes parens,
Il crévoit ſous le faix. Ah! ſe mit-il à braire,
Que le ſort m'eſt dur & contraire;
Mes Maîtres d'autrefois n'étoient point ſi tyrans;
Ce maudit Courroyeur que Jupiter confonde,
Et qui me va mettre au tombeau,
Quand je ne ſerai plus au monde,
Ira ſe mettre encore à tourmenter ma peau.
" A faire ſon profit ce n'eſt pas ſe connaître
" Que de changer ſouvent de Maître.

Fin du quatriéme Livre.

FABLES CHOISIES.

CINQUIE'ME LIVRE.

PREMIERE FABLE.

Le Chat & le Cocq.

LE Chat tenant un Cocq & voulant le manger,
Mais le manger avec juſtice,
Comme le puniſſant ou d'un crime ou d'un vice

Que l'interêt public l'obligeoit de venger ;
Malheureux, lui dit-il, lors que l'homme ſommeille
Au point du jour tranquillement ;
Pourquoy dans ce même moment
Faut-il que ton chant le reveille ?
Si j'oſe, dit le Cocq, ainſi le reveiller
Par le bruit que fait mon ramage,
C'eſt que je l'avertis d'aller à ſon ouvrage ;
Fort bien, reprit le Chat, mais quand ſur ton pallier
Tu prens pour femme & ta ſœur & ta fille
Ta mere même & que dans ta famille
Sans ceſſe tu commets mille inceſtes affreux,
Comment appelle-tu ce commerce honteux ?
Je ne le faits, lui dit, la pauvre volatille,
Qu'afin de lui donner un plus grand nombre d'œufs.
Tu ſçais fort bien, dit le Chat, te défendre,
On ne peut pas mieux raiſonner,
Mais, las que je ſuis de t'entendre,
Je n'ay pas reſolu de ne point déjeuner.
" Quand le cœur une fois ſe reſout à mal faire,
" Rien ne ſçauroit plus l'en diſtraire.

II. *Le Plongeon, le Buiſſon & la Chauve-ſouris.*

LE Plongeon, le Buiſſon & la Chauve-ſouris
Voulant par le negoce avancer leur fortune,
Commirent aux flots de Neptune
Cent marchandiſes de haut prix,
Le Plongeon des bijoux, le Buiſſon des habits
D'étoffe riche & precieuſe,
Et la Chauve-ſouris ſagement apporta
Pour le trafic une ſomme nombreuſe
D'or & d'argent qu'elle emprunta.
Ils commençoient encor leur utile voyage
Lors qu'un affreux & promt orage
Si vîte à fond fit couler leur Vaiſſeau,
Qu'à peine les Marchands gagnant le bord de l'eau
Se ſauverent-ils du naufrage.

Depuis ce jour d'un regard arrêté
Le Plongeon inquiet va le long du rivage
Examiner, ſi de tout ſon bagage
La Mer n'aura rien rejetté.
Le Buiſſon, dés qu'on s'en approche
Tous les vêtemens il acroche
Pour voir s'ils ne ſont point le prix de ſes deniers:
Et la Chauve-ſouris quand la nuit eſt venuë
Se déguiſe en Oiſeau pour n'être pas connuë
Par quelqu'un de ſes Créanciers.

„ Quoi que ſur ſoi l'on veille avec beaucoup d'étude,
„ On ſe corrige peu d'une vieille habitude.

III. *Le Lion, l'Aſne & le Renard.*

LE Lion, l'Aſne & le Renard
Chaſſoient un jour tous trois de compagnie,
Et quand la chaſſe fut finie,
L'Aſne eut ordre de faire à chacun d'eux ſa part;
Il le fit ſans ſupercherie;
Le Lion cependant autrement en jugea,
L'accuſa de friponnerie,
Et tombant ſur lui de furie
L'étendit mort & le mangea.
Enſuite détournant ſa vûë,
Faits, dit-il au Renard, faits nos parts promptement
Et qu'à les faire ſagement
Ton habileté s'évertuë.
Le Renard en tremblant fit le partage, & mit
D'un côté preſque tout & preſque rien de l'autre,
Puis s'approchant du Lion, il lui dit
De ces deux tas, Seigneur, le plus gros eſt le vôtre
Et ce m'eſt trop encor d'avoir le plus petit:
Le Lion voyant ce partage
Lui dit, frere Renard, qui t'a rendu ſi ſage;
Et le Renard répondit ſans façon,
C'eſt l'Aſne mort qui m'a fait ma leçon.

„ Quand le voiſin ſouffre quelque dommage
„ On doit en devenir plus ſage.

IV. *La Chauve-ſouris & la Belette.*

UNe Chauve-ſouris étant tombée à terre
Une Belette qui la prit
Alloit ſuivant ſon appetit
Lui faire une cruelle guerre.
Elle demandoit humblement
Qu'il lui plût lui donner la vie;
La Belette dit, nullement,
Vous êtes des Oiſeaux la plus grande ennemie;
Moi, dit-elle, & pourquoi? je n'ai rien de l'Oiſeau;
Je ſuis une Souris, regardez mes mamelles,
Je ſuis ſans bec, je n'ai point d'ailes,
Quel mal pourrois-je faire au plus petit Moineau?
La Belette ainſi convaincuë
La laiſſa s'en aller comme elle étoit venuë.
A quelques jours de là ſon malheureux deſtin
Voulut qu'elle fût le butin
D'une Belette encore plus cruelle
Qui lui dit, vous n'ignorez pas
Que vous allez paſſer le pas;
Nous ſommes en guerre éternelle
Avec les Rats & les Souris
Et nôtre politique eſt telle
Qu'on eſt mangé dés qu'on eſt pris,
Je le veux bien, répondit-elle,
Mais ſongez-vous que je ſuis un Oiſeau?
Alors elle batit de l'aile
Et s'envolant elle ſauva ſa peau.
» Pour ſortir des perils où le hazard nous porte
» Il faut avoir plus d'une porte.

V. *L'Aſne & le Cheval.*

L'Aſne eſtimoit le Cheval bienheureux
De manger tout ſon ſaoul de l'orge & de l'aveine
Et de ſe panader ſous des harnois pompeux
Exempt de travail & de peine;

Pen-

Pendant que lui Baudet mourant de mallefaim
Ne mangeoit, tout au plus, que quelque bout de natte
Et ſous le fardeau qui le matte
Rouloit ſon malheureux deſtin.
Mais une guerre alors vivement allumée
Ayant forcé ſon Maître à monter à Cheval,
Il vit ce ſuperbe Animal
De cent coups d'éperon la peau toute entamée,
Aller aux ennemis, eſſuyer leur courroux,
Et n'en ſortir que tout percé de coups.
L'Aſne ayant vû ce que c'eſt qu'une Armée
Et du Cheval quel fut le traittement;
Tout compenſé, changea de ſentiment.
" Qui du riche & du grand voit le peril extrême,
" Aime le bien modique, & la pauvreté même.

V I. *Momus.*

NEptune, Jupiter & la ſage Pallas
Eurent jadis de grands debats
A qui, pour embellir la terre,
Lui feroit le don le plus beau;
Celui qui lance le Tonnerre
De l'Homme fit preſent, Neptune du Taureau,
Pallas de la Maiſon. Momus dont la Satyre
N'épargna jamais rien, Juge fut appellé.
Aucun don ne paſſa ſans être contrôllé,
Et ſans que ſon chagrin n'y trouvât à redire.
Le fier Taureau lui ſembla n'avoir pas
Les cornes ſur le front heureuſement placées
Et que ſur l'eſtomac intrepide aux combats,
Plus ſagement on les auroit dreſſées;
A l'égard de l'Homme il reprit
Que ſon corps cachât ſon eſprit,
Et dit qu'il y falloit au moins une fenêtre
Par où, tout ce qu'il penſe auroit pu ſe connoître.
Pour la Maiſon, il auroit ſouhaitté

Que voiturable à volonté
Sur des rouleaux elle eût été bâtie,
Afin que de voisins étant mal assortie,
On eût pû la rouler ailleurs
Et sans se déloger en trouver de meilleurs.
" Il n'est point de si belle chose
" Qu'aisément dessus on ne glose.

VII. *Le Chien & le Loup.*

SUr un Chien qui dormoit au devant d'une étable
Un vieux Loup se jettant, alloit le devorer,
Le Chien faisant un cry soûmis & pitoyable
Ne cessoit de le conjurer
De n'être pas inexorable,
Disant qu'il étoit maigre & dur horriblement,
Que des nopces chez-lui bien-tôt alloient se faire
Où la joye & la bonne chere
Le remettroient asseurement.
Et que si quelques jours il vouloit bien attendre
Il le retrouveroit & plus gras & plus tendre.
Le Loup ne le contredit point
Et lui laissa reprendre un meilleur embonpoint.
Ensuite vers le Chien le Loup fit un voyage,
Il le trouve dormant sur le plus haut étage;
Il l'éveille & lui dit qu'il descendist en bas,
Qu'il venoit voir s'il étoit assez gras
Et le sommer de sa parole.
Pauvre Loup, dit le Chien, que ta visite est folle!
Prens garde une autre fois qu'on ne te trompe pas;
Dans le moment faits ton negoce
Et sous l'espoir d'un plus friand repas
N'attens plus qu'on ait fait la nopce.
" De grands perils qu'on a courus
" On tire ce profit qu'on n'y retombe plus.

VIII. *Le Chien, le Coq & le Renard.*

LE Chien avec un Coq entreprit un voyage;
D'abord dans un même arbre ils passerent la nuit

Le Cocq monta ſur le plus haut branchage,
Le Chien dans le tronc creux établit ſon réduit.
Dés le matin le Coq fit ſon ramage
Auſſi-tôt un Renard de bonne-heure éveillé
Vint à lui, le pria de vouloir bien deſcendre,
Diſant que de ſon chant ſurpris, émerveillé,
Plus longuement il ne pouvoit attendre,
Qu'il vouloit embraſſer l'aimable Muſicien
Qui venoit de chanter & de chanter ſi bien.
Le Coq qui reconnut ſa loüange traitreſſe,
Lui dit avec la même adreſſe,
Je n'ai pas de plus grand deſir
Que de vous donner du plaiſir,
Mais ſi vous voulez que je ſorte,
Il faut éveiller le Portier,
Afin qu'il nous ouvre la Porte,
Oſerois-je vous en prier ?
Le Chien au premier coup ſortit de ſa demeure,
Le malheureux Renard penſa mourir de peur;
Il fuit, le Chien le prit & l'étrangla ſur l'heure.
" C'eſt le vrai droit du jeu de tromper le trompeur.

IX. *La Canne & l'Olivier.*

LA Canne & l'Olivier jadis ſe querellerent
Sur le point de la fermeté;
Et s'échauffant d'un & d'autre côté
Tres-indignement ſe traitterent.
Quoi donc folle, à ce que je voi,
Tu t'oſes comparer à moi ?
Dit l'Olivier, moi dont le tronc robuſte
De racines environné
Dans terre eſt ſi bien cramponné ?
Toi qui n'eſt pas même un arbuſte
Et dont le corps foible & mouvant
Eſt le joüet du moindre vent,
Alors ſurvint un furieux orage;
L'orgueilleux Olivier ſans craindre ſon ravage

Tient ferme & ſe roidit contre les Aquilons,
Mais leur impetueuſe rage
L'abbat & par éclats l'étend ſur les ſablons.
Pour la Canne elle s'humilie,
Se courbe, s'abaiſſe, & ſe plie
Au gré des bruyans tourbillons;
Et quand leur fouge fut paſſée
Sans avoir rien ſouffert de leur plus rude effort,
Sage elle ſe moqua de l'audace inſenſée
De l'Olivier & de ſon ſort.
„ Il faut toûjours le ceder au plus fort.

X. *Les Grives.*

UNe grande trouppe de Grives
De la Savoye ayant paſſé les Monts,
Alla deſcendre en de fertiles fonds
Sur quelques vandanges hâtives
Dont la maturité devançoit les ſaiſons,
Quelques-unes s'en retournerent
Mais en petite quantité,
Aprés avoir bien profité,
Des bons raiſins dont elles ſe creverent.
Les Grives du Païs voyant leur embonpoint,
Leur gayeté, leur beau plumage,
Dans le fond de leur cœur ne ſe conſoloient point
De n'avoir pas fait le voyage.
Une qui revenoit leur dit, mes cheres ſœurs,
Ne nous enviez point de pareilles douceurs,
De mille qui ſont deſcenduës
Quatre ne ſont pas revenuës;
Les unes ont peri dans de traitres filets
Les autres par le plomb, les autres par les traits,
Des milliers ont été venduës;
Pour nous que dans ces lieux le Ciel ramene en paix,
Si vous ſçaviez nos ſoins, nos craintes, nos diſgraces,
Vous ne ſouhaiteriez jamais

A tel prix de devenir graſſes.
„ La Cour fait peu d'hommes heureux
„ Quand même elle exauce leurs vœux.

XI. *Les deux Chiens & le Cuiſinier.*

UN homme voulant regaler
Un autre homme de conſequence,
Lui fit faire un feſtin dont la magnificence
Mal-aiſément ſe pourroit égaler,
Le Chien de la maiſon voiſine
Que le Chien du logis bonnement conduiſoit,
S'introduiſit dans la cuiſine
Pour s'informer de ce qu'on y faiſoit.
Voyant tant de bons mets, tant de ſauſſes liantes
Et tant de Viandes ſucculantes,
O Ciel, dit-il, que de nouveaux plaiſirs,
Que d'aimables douceurs, que de ſolide joye
Dans peu vont remplir mes deſirs!
Déja dans ſon idée il en faiſoit ſa proye;
Lorſque le Cuiſinier le trouvant ſous ſes pas
Le prit par les pieds de derriere
Et d'une cruelle maniere
Le jetta bruſquement de la feneſtre en bas;
Il pouſſa cent cris effroyables
Aigus, plaintifs & pitoyables;
Et comme à petits pas triſte il s'en retournoit,
Un Chien lui demanda, ne ſçachant pas l'affaire,
Si dans cette Maiſon, d'où ſans doute il venoit
Joyeuſement on feſtinoit,
Et s'il avoit fait bonne chere.
Si bonne, lui dit-il, qu'enfin je n'en puis plus,
Et ſi ſoû jamais je ne fus;
Je ne puis pas même te dire
Par où j'en ſors, ni comment je m'en tire.
„ A qui du bien d'autrui veut te gratifier
„ Tu ne dois pas trop te fier.

XII. *Le Singe & le Dauphin*

C'A de tout tems été l'uſage
Quand on s'embarque ſur les flots
D'avoir de jeunes Chiens, des Singes, des Magots
Pour adoucir le chagrin du voyage.
Un homme autrefois navigant
Le long de l'Attique rivage
Avoit un gros Magot, il ſurvint un orage
Qui le Vaiſſeau ſans ceſſe fatigant
Enfin lui fit faire naufrage.
Un Dauphin genereux promptement accourut;
La figure du Singe à l'abord le deçut,
Et le croyant un homme veritable
Sur ſon dos large il le reçut.
Eſtes-vous, lui dit-il, natif de cette Ville
Où croiſſent tant de beaux eſprits
D'Athenes la ſçavante? Oüy, dit-il, & je ſuis
D'une illuſtre & noble famille
Qui pour l'eſprit, y remporte le prix;
Souvent, dit le Dauphin, vous voyez le * Piréc?
Le Singe répondit, d'une voix aſſeurée
(Croyant qu'on lui parloit d'un homme du païs)
C'eſt le meilleur de mes amis.
Le Dauphin relevant la crête
Et tres-juſtement irrité
De cette folle vanité,
Dit en le ſubmergeant, peſte ſoit de la bête.
„Si mal le Menteur ſe conduit
„Que par ſon diſcours ſeul ſouvent il ſe détruit.

XIII. *Le Païſan & Jupiter.*

ENtre les mains d'un Païſan
Jupiter autrefois remit un heritage
Et lui dit que des fruits ils feroient le partage
Entre eux deux à la fin de l'an.

* *Port d'Athenes.*

Avec ce pact encor que le Maître du monde
Feroit neiger, pleuvoir, venter, geler, tonner
Et luire du Soleil la lumiere feconde
Ainſi qu'au Païſan il plairoit d'ordonner.
Il ſe mit donc à remüer la terre
A la herſer, à la ſemer
Et ſur tout à la bien fumer;
Tout crut, tout profita, car le Dieu du Tonnerre
Donnoit le temps que l'homme demandoit:
Mais quand la Moiſſon vint cet homme mal-habile
Au lieu des grains qu'il attendoit
Ne recueillit qu'une paille ſterile;
Jupiter en ſourit & ce triſte malheur
Affligea peu le Roi du monde,
Qui Maître ſouverain de la Terre & de l'Onde,
Et des biens & des maux juſte diſpenſateur
Voulut montrer combien la Providence
L'emporte ſur nôtre prudence.
Tu vois, dit-il, au Laboureur
Ce qu'il t'en prend d'avoir reglé l'année
Et fait du temps la deſtinée;
Laiſſe-moi donc en ordonner
Et ne prens ſoin que de la Terre;
Contente-toy de la bien façonner,
Et de faire aux Mulots une cruelle guerre,
Et moi j'aurai le ſoin, de neiger, de pleuvoir,
Et de donner le temps tel qu'il le faut avoir.
La choſe ainſi ſagement digerée
Du Païſan fut agréée.
Si grande fut de l'an d'aprés
La fertilité des guerets
Que les greniers qui de grains ſe remplirent
Pour les contenir tous à grand peine ſuffirent.
Depuis, l'homme ignorant & ſuperficiel
N'a plus voulu regler le Ciel.

XIV. *Le Voleur & ſa Mere.*

UN malheureux Voleur qu'on menoit au ſupplice
Rencontra ſa Mere en chemin
Qui de ſon pauvre fils déploroit le deſtin ;
Il fit, en la voyant, ſupplier la Juſtice
D'avoir la bonté de ſouffrir
Qu'il pût lui dire un mot avant que de mourir.
Comme elle s'avança triſte, deſeſperée
Et les yeux de larmes baignez,
Le malheureux, d'une dent acerée
Cruellement lui tronçonna le nez
Et la rendit toute défigurée.
Le Peuple auſſi-tôt à crier
Maudit, infame meurtrier,
Quelle eſt la fureur qui te guide ?
Quel ſupplice nouveau peut jamais expier
Un ſi cruel, & ſi noir parricide ?
Eſcoutez, leur dit-il, mes chers Concitoyens
C'eſt cette Mere & ſi bonne & ſi tendre
Qui ma chargé de ces liens,
Et qui faute de me reprendre,
Ainſi qu'elle en avoit le droit & les moyens,
Eſt cauſe qu'aujourd'hui l'on me va mener pendre.
Lors que j'étois encor enfant,
D'un de mes Compagnons je dérobai le Livre,
J'allai le lui porter, elle en me careſſant
Le receut, & ſembla m'inviter à pourſuivre ;
Depuis dans le larcin j'ai pris le train de vivre
Et j'en ay tant commis qu'ils m'ont enfin mené
A l'infame ſupplice où je ſuis condamné ;
J'aurois ſçû l'éviter cette affreuſe miſere
Si juſte, ſage, & bonne mere
Elle eût dés les commencemens
Donné de rudes châtimens
A la faute la plus legere.
„ Trop de bonté dans les Parens
„ Cauſe la perte des enfans.

XV. *Le Bucheron & Mercure.*

DAns un large & profond ruiſſeau
Un Bucheron laiſſa choir ſa coignée
Et s'aſſeyant le long du bord de l'eau
Pleuroit ſa triſte deſtinée.
Mercure le plaignit & ſe plonga ſoudain,
Puis ſortit du milieu de l'Onde
Tenant une Coignée en main
La plus riche qui fut au monde :
Elle étoit d'or, il dit au Bucheron
Eſt-ce là ta Coignée ? il répondit que non.
Mercure de la même ſorte
Se plonge encore & diligent
Revient avec une d'argent,
Lui diſant, eſt-ce là la tienne que j'apporte ?
Non dit le Bucheron. Mercure derechef
Ayant plongé dans l'Onde & ſon corps & ſon chef
En rapporta ſur la prochaine rive
Une de fer ayant manche de bois ;
Alors le Bucheron d'une allegreſſe vive
Cria la voila cette fois,
Et tout plein de reconnoiſſance
Remercia le Dieu de ſa prompte aſſiſtance.
Mercure que toucha dans un homme indigent
Cette probité ſans égalle,
Prit du plaiſir à lui faire un regale
De l'outil d'or & de l'outil d'argent.
Le Bucheron de retour au Village
En fit l'hiſtoire aux autres Bucherons.
Un d'entre eux mais des plus larrons
Qui fût dans tout le voiſinage
S'alla planter ſur le même ruiſſeau
Et faiſant de pleureur le même perſonnage,
Dit au Dieu qui parut ſur le même rivage
Que ſa Coignée étoit tombée en l'eau.
Mercure ſe plongea d'une viteſſe extrême
Et rappora plus vîte encor

Une Coignée étincelante d'or
Et lui dit l'eſt-ce là ? Seigneur, c'eſt elle-même,
Dit le coquin de Bucheron.
Mercure le laiſſa ſans lui faire aucun don,
Et celle qu'il avoit perduë
Ne lui fut pas même renduë.
„ Le Ciel eſt favorable aux vœux des gens de bien,
„ Aux méchans il n'accorde rien.

XVI. *Le Lion, le Loup & le Renard.*

UN Lion dans un bois ſouffrant de cruels maux
Giſoit environné de tous les Animaux ;
Le Renard ſeul manquoit à l'aſſemblée
Du mal du Prince inquiete & troublée.
Le Loup qui de mal faire eut toûjours le talent,
De ſon abſence alors ſe prévalant,
Dit au Lion ; quelle affaire importante
Peut empêcher le Renard d'être icy ?
C'eſt de ſon Prince avoir peu de ſouci ;
Mais quoi ! telle eſt ſon humeur arrogante
Que même il ſe fait un honneur
Du mépris dont il uſe envers vôtre grandeur.
Le Renard à ces mots qui ne pouvoient lui plaire
Et qu'aiſément il déchifra
Dans la ſalle Royale entra.
Le Lion brulant de colere
Fit un affreux rugiſſement,
Et le Renard bien humblement
Pour être oüy preſenta ſa Requeſte,
Le Lion en baiſſant la tête
Le lui permit dans le moment.
Grand Roi, dit le Renard, dont le ſuprême empire
Sur tous les Animaux s'étend,
Sans vanité j'oſerois bien vous dire
Que pour vôtre ſanté j'ai moi ſeul fait autant,
Et plus que n'en ont fait enſemble
Tous ceux qu'en cette Cour le bien public aſſemble ;

J'ai cent Medecins conſultez,
Mille païs j'ai viſitez,
Sans oublier les lieux où ſe font des miracles,
J'ai paſſé par tous les Oracles,
Et un mot j'ai tout éprouvé
Pour avoir le remede, auſſi l'ai-je trouvé.
De le ſçavoir chacun brule d'envie
Et veut qu'à l'inſtant il le die.
Il ne faut rien, dit-il, en pourſuivant,
Que mettre, d'un tel mal la perſonne affligée
Dans la peau d'un Loup tout vivant
Et ſur l'heure elle en eſt tout-à-fait ſoulagée.
Fort bien, dit le Lion, rien n'eſt plus à chercher;
Voila le Loup qu'on me l'aille écorcher.
Du puiſſant Roi l'ordre terrible
Dans le moment s'executa.
Le Loup parut en un état horrible
Et le Renard en plaiſanta;
Comment oſes-tu bien paroître
Ainſi tout nu, dit-il, ſans honte & ſans pudeur,
De Cuiſinier tu veux peut-être
Te faire enfin Gladiateur;
" Que ſoit ainſi traitté tout calomniateur
" Qui ne ſe ſert de ſa puiſſance
" Que pour opprimer l'innocence.

XVII. *Les Arbres & le Prunier ſauvage.*

LEs Arbres autrefois prierent l'Olivier
D'être leur Roi; le paiſible fruitier
Leur dit, voulez vous que je quitte
Cette douceur qui fait tout mon merite
Et dont je reçois tant d'honneur,
Pour prendre les peines que donne
Le triſte poids d'une Couronne;
Allez ailleurs faire de tels preſens.
Ils s'en vont au Figuier, dont la tige feconde
Par deux fois produit tous les ans

Les plus excellens fruits du monde.
Me croyez-vous, dit-il, ſi fou, ſi malheureux
Que je veuille regner, & que jamais je change
Mes doux fruits avec ce mélange
De travaux & de ſoins fâcheux
Que les Sceptres toûjours amenent avec eux;
Non ſans doute, & d'ailleurs je ne m'en ſens pas
digne.
Refuſez de la ſorte ils vont trouver la Vigne
Qui leur montrant ſous ſes rameaux
Ses belles grappes colorées
Les unes d'or, les autres empourprées,
Leur dit, remarquez-vous combien mes fruits ſont
beaux,
Conſiderez-vous bien encore
Combien leur jus delicieux
Eſt du Couchant juſqu'à l'Aurore
Aimé des hommes & des Dieux?
Et vous voulez que j'abandonne
Tous ces biens que le Ciel me donne
Pour vous conduire, & pour m'embaraſſer
D'une grandeur vaine & frivole
Dont je me puis fort bien paſſer?
Non non je ne ſuis pas ſi folle.
Les Arbres fatiguez, & qui ne vouloient plus
Eſſuyer de pareils refus,
Vont trouver le Prunier ſauvage,
L'éliſent pour leur Prince & lui rendent hummage.
Lui ſe gonflant d'un orgueil faſtueux
Leur dit en s'élevant ſur eux,
Si je ſuis vôtre Roi venez ſous mon ombrage;
Quoi vous ne venez pas? que le feu de ma rage
Vous brule tous & vous ravage
Depuis le plus grand Cedre & le plus orgueilleux
Juſqu'au moindre arbriſſeau du plus petit bocage.
" Ceux-là ſeuls pour regner ont de la paſſion
" Que poſſede une folle & vaine ambition.

XVIII. *Le Renard & l'Aigle.*

D'Un Aigle & d'un Renard la parfaite amitié
Les fit loger en même voiſinage,
L'Aigle d'un grand Ormeau prit le plus haut étage.
Et dans ſon tronc tout vuide par le pié
Le Renard fit ſon hermitage.
Tous deux, ils eurent des Petits;
Un jour que le Renard au loin faiſoit ſa queſte
L'Aigle affamée & carnaciere bête,
Du malheureux Renard viſita le taudis,
Prit ſes enfans, & fut pleine de joye
A ſes Aiglons les expoſer en proye.
Le pauvre Renard de retour
Connut ſa perte & le perfide tour
Que l'Aigle avoit oſé lui faire;
Il ſeroit mal aiſé d'exprimer la colere
Qu'alluma dans ſon cœur le maternel amour.
Mais l'Aigle volant à merveille
Et lui ne pouvant s'élever,
Mal aiſément pouvoit-il arriver
Que ſon juſte courroux lui rendît la pareille.
Ce qu'il peut il le fait; d'une importune voix
Il l'a harcelle, il l'injurie
Et chaque jour plus de vingt fois
Lui reproche ſa perfidie.
Enfin il eut ſon tour. De pauvres Villageois
Firent un Sacrifice à l'ombrage d'un bois;
Elle vint ſur l'Autel inſolente & gourmande
Enlever un morceau de viande,
A ce morceau tenoit un charbon allumé
Dont en moins d'un moment ſon nid fut enflamé.
Elle s'enfuit ſous le prochain feuillage
Et là crevant de douleur & de rage
Elle voyoit bruler & tomber ſes petits
Sans plume & preſque tous rôtis;

Pendant que le Renard dont ils étoient la proye,
En goûtoit une double joye.
" Un Traitre a ſçeû nous outrager?
" Si tout manque, le Ciel ſçaura nous en venger.

XIX. *L'Aloüette.*

LA gentille Aloüette eſt un petit Oiſeau
Qui porte au ſommet de ſa tête
Une houppe en forme de crête,
Et qui dans les guerets, au temps du renouveau
De ſes Petits fait le berceau;
Diſpoſant ſi bien ſa famille
Qu'ils ne commencent à voler
Aſſez pour ailleurs s'en aller,
Que lorſque la moiſſon demande la faucille.
Une fois par hazard, dans des Segles hâtifs
Ayant établi ſa demeure,
Elle vit la moiſon n'attendre plus que l'heure,
Et ſes petits n'être pas aſſez vifs
Pour s'envoler ſur un autre heritage;
En ſortant donc pour aller au fourage
Dans les beaux Fromens d'alentour,
Elle eut bien ſoin de leur preſcrire
D'écouter tout & de tout lui redire:
Le Maître vint de ſon champ faire un tour
Avec ſon fils. Cette piece de Segle
Eſt meure, lui dit-il, & ne s'amende pas,
Le Grain en tombe, & dans la regle
Elle devroit déja toute entiere être bas.
Va donc chez nos Amis ſi-tôt que de l'Aurore
La premiere lueur commencera d'éclore,
Les ſupplier de nous prêter la main
Pour moiſſonner cette piece demain.
Dés auſſi-tôt que l'Aloüette mere
Eut rejoint dans ſon nid ſes Petits effrayez,
Craintifs & tous enſemble ils lui dirent l'affaire,
Ne vous allarmez point, leur dit-elle, & croyez

Que perſonne demain n'entamera l'ouvrage
Ny n'entrera dans l'heritage,
S'il eſt vrai qu'il s'en ſoit remis
Au ſervice de ſes Amis.
Eſtant donc au matin dans les champs retournée,
Le Maître vint pour voir ſi de bonne façon
On ſe prenoit à faire ſa moiſſon,
Mais il n'y vit perſonne & deja la journée
Beaucoup vers le Midi s'étoit acheminée,
Nous n'avons pour amis que de francs pareſſeux,
Dit-il, & c'eſt à tort que nous comptons ſur eux.
Va trouver nos Parens, va t'en leur faire entendre
Que dés demain ſans plus attendre
Ils viennent moiſſonner cette piece de Blé.
Le Nid, de ce diſcours cruellement troublé
En avertit la bonne Mere
Qui ne s'en effarouchant guere
Leur dit, ne craignez rien & demeurez en paix;
L'Aurore a peine éclaira les guerets
Que le Maître arrivant & ne voyant perſonne
Qui pour lui dans ſon champ moiſſonne,
Dit à ſon fils, n'attendons plus après
Ni nos amis, ni ceux que de plus près
Le ſang unit à nos familles,
Chacun d'eux ne ſonge qu'à ſoi;
Icy demain apporte deux faucilles
L'une pour toi, l'autre pour moi;
S'attendre au bras d'autrui c'eſt une erreur extrême;
Nous ferons la choſe nous même.
Lors que de ſes enfans l'Aloüette eût appris
Le vigoureux deſſein que le Maître avoit pris,
Il faut, dit-elle, que je ſorte;
Cette fois-ci c'eſt tout de bon;
Demain ſe fera la moiſſon;
Puis qu'il s'y prend de cette ſorte.
" De ce qui par toi-même à fin peut être mis
" Ne t'en remets à tes Amis.

XX. *Un Pere, un Fils & un Aſne.*

UN Pere avec ſon Fils dans un âge encor tendre
Menoient leur Aſne à vuide au marché pour le vendre;
Un Païſan qui proche du chemin
Labouroit un morceau de terre
Se mit à leur faire la guerre,
Et s'armant d'un rire malin,
On les prendroit, dit-il, pour deux francs Pedagogues
Qui graves, ſuffiſans & rogues
Suivent leur Ecolier qui marche devant eux;
Plus leur ſeroit avantageux
N'en déplaiſe à leur politique,
De ſe ſervir de leur Bourique
Qui ſieroit bien à tous les deux.
Le Pere fut touché de cette remontrance
Et ſon Fils n'étant pas de forte corpulence
Il le fit auſſi-tôt monter ſur le Baudet.
Un Paſſant y trouva grandement à redire
Et loin de n'en faire que rire
S'offença de voir un Cadet
Se quarer ſur cette monture
Pendant qu'un bon Vieillard le ſuivoit de ſon pié;
Il en eut ſi grande pitié
Et pouſſa ſi loin ſon murmure
Que le Pere auſſi-tôt fit deſcendre ſon Fils
Et prit pour lui la bête aſine.
A peine eut-il atteint la Bourgade voiſine
Que tous les habitans près de leur porte aſſis,
Comme c'eſt l'ordinaire en un beau jour de Fête,
Trouverent fort mauvais qu'il fût ſur une bête,
(Car il étoit encor robuſte & bien diſpos)
Pendant que ſon Fils jeune & tendre
Avoit beſoin plus que lui, de repos;
Le Vieillard fatigué d'entendre

Repeter

Repeter les mêmes propos
Par tous les habitans qui s'amaſſoient en troupe
Dit à ſon Fils de lui ſauter en crouppe.
Tous crierent alors, attendris de pitié
De voir un Animal prêt d'être eſtropié.
Le Vieilard ne ſçachant que faire
Pour contenter tout le vulgaire,
Abatit le Baudet, joignit ſes quatre pieds
Et les ayant tous enſemble liez.
Paſſa par deſſous une gaule
Que ſon garçon & lui mirent ſur leur épaule
Et porterent ainſi ce riſible Animal
Comme un Chandelier de Chryſtal.
Un ſpectacle ſi fou, ſi rare,
Si ridicule & ſi bizare
Fit rire les moins emportez
Juſqu'à s'en tenir les côtez;
Il réjoüit toute la Ville entiere,
Et le Vieillard outré de cet affront
Jetta l'Aſne dans la riviere
De deſſus le milieu du Pont.
„ De plaire à tous quiconque ambitionne
„ Beaucoup ſe peine & ne plait à perſonne.

FIN.

LETTRE
SUR LA BAGATELLE.

ENnuyé de ne jamais mettre
Que redites dans une Lettre
Je viens de creuſer mon cerveau
Pour te ſervir enfin de quelque fruit nouveau.
Car après tout, cher Ami, faut-il toûjours écrire compliment ſur compliment,

te gronder ſans ceſſe de ne recevoir jamais aſſez ſouvent de tes nouvelles, paroître inquiet d'une ſanté que je crois parfaitement bonne, paſſer de cette inquietude mal digerée à l'offre de ſervices que tu ſçais t'être entierement acquis, & par une heureuſe caſcade tomber au *très-humble ſerviteur*, ou *ſerviteur très-humble*. Belle concluſion! Faut-il enſuite digne imitateur de certaines gens me glorifier à demi-bas ſi je n'ai pas de grands talens d'avoir du moins celui de bien écrire? Non, mon Cher,

Quand je devrois chez-toi paſſer pour ridicule,
Quand tu m'ordonnerois de ſuivre le grand train,
(C'eſt en dire beaucoup) tu le ferois en vain.
Certain invincible ſcrupule
M'empêcheroit de t'obéïr,
Et tu ne devrois pas (je penſe) m'en haïr.

Ne t'en déplaiſe, je vais dans la ſuite m'émanciper dans mes Lettres. Tu y trouveras toûjours quelques morceaux de Diſſertation, petits traits d'Hiſtoire; enfin quelque choſe qui forme entre nous un commerce moitié Litteraire, moitié Badin, où regnent chacun à leur tour l'utile & l'agréable; je prendrai un ſujet pour chaque Lettre, j'en choiſis déja un pour celle-ci, & ce ſujet (le devineras tu) eſt *la Bagatelle*. Voyons, examinons un peu ce que c'eſt: la Bagatelle, dira quelqu'un, eſt le contraire

du ſerieux .... Et la vertu celui du vice, ajouterai-je. C'eſt bien dit, mais ne peut-on rien dire de mieux. Si nous ſoutenions que c'eſt ce qui n'eſt jamais utile .... Cela eſt faux, repliquera-t-on, la Bagatelle fait faire fortune, fait vivre mille gens.

Dequoi vivent les foux chez tous nos grands Seigneurs
Dites moy, dequoy ſe repaiſſent
Les Mouches de la table, ou les Ecornifleurs?
Dequoy ſe nourriſſent, s'engraiſſent
Nouvelliſtes, Muſiciens,
Poëtes, & Comediens,
Et mille autres encor? dequoy? de Bagatelle,
Sans doute, & la remarque eſt tres-ſpirituelle.

Convenez donc du moins qu'une bagatelle eſt tout ce qui fait rire ou de lui même ou de pitié. Point du tout (me répond ce Pilier critique du Parterre) Je vais aux pieces .... ce ſont de veritables bagatelles, & cependant elles ne me font rire d'aucune de ces deux manieres. Je ne ſçai donc plus ce que c'eſt que la Bagatelle.

Eſt-ce ce petit Gentil-homme
Qui fier de ſa nobleſſe, entêté de ſon nom,
M'en parle à tout propos ſans ſujet, ſans raiſon;
Eſt-ce cette beſte de ſomme
Qui lit avec emphaſe un galimatias
Que toute la premiere elle ne comprend pas?
Eſt-ce ce moderne Dorante
Qui ne parle jamais ſans qu'il feigne ou qu'il mente,
Que le ſtupide Afron, même Afron ne croit plus.

Qui ſi je le confonds, n'en eſt pas plus confus ?
Eſt-ce ce Manteau court, dont les galanteries
Font tant de bruit aux Tuilleries ?
Eſt-ce .... mais je t'en dirois tant
Que de ce long diſcours tu ſerois mécontent.
Eſt-ce (il faut decider, la queſtion eſt belle)
Qu'appellez-vous la Bagatelle ?
Les Falbalas, Pretintailles, Rubans,
L'attirail feminin, les ſuperbes toilettes,
Les ajuſtemens des Coquettes,
Les mouches, dont on voit ſe parer les galans ;
L'équipage d'un petit Maiſtre,
Les modes d'aujourd'huy, celles qui pour paroiſtre
Eſperent avoir leur tour ;
Ce Courtiſan inconnu dans Verſailles
Qui s'eſt vanté d'avoir au premier jour
Un habit à la pretintaille ;
Tous les Diſeurs de rien qui vaille,
En un mot les Jeux & l'Amour.

Vous m'avouerez que ſi j'étois de ces illuſttes Eleves de Bacchus je coudrois ici une jolie chanſon à ſa louange, en diſant que tout eſt bagatelle, & qu'il n'eſt rien de ſolide que le vin. Mais à propos, ne puis-je pas mettre dans ma cathegorie de Bagateſles,

Ces faiſeurs de chanſons pour l'enfant de Silene
Qui n'ont jamais bu que de l'eau ;
Eraſte dans ſes Vers épris pour une Helene
Qui n'a jamais connu l'Amour ny ſon flambeau ;
Ce Cavalier qui ſe renomme
Des faveurs que toujours lui refuſa Cloris.
Faites mieux, me dira Damis,
Otez-en ces Meſſieurs, & n'y mettez que l'homme.

J'entens, Damis, tu veux que je ſuive tes pas,
Que j'aille m'ériger en Rimeur ſatirique:
Mais aprés Deſpreaux ma tremblante critique
En plein jour ne s'expoſe pas.

Je demeurerai pourtant d'accord que la Batelle eſt un des grands reſſorts qui fait jouer la machine du monde, que l'homme ce chef d'œuvre de la nature, ne fait preſque rien où elle n'ait part, qu'elle a ſouvent entré dans le deſſein des actions les plus heroïques, & qu'elle n'a cauſé que trop de funeſtes effets. C'eſt elle qui a une fois mis la France & l'Angleterre à deux doigts de leur perte; qui ne ſçait la querelle que les fils des deux Rois prirent enſemble au jeu, qui n'en a pas appris les terribles ſuites? Qu'elle fit perir de braves gens! Le Sage nous a dit que tout eſt vanité; en conſiderant tout ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans le monde, on peut s'écrier de même, *tout eſt Bagatelle.* Tu ne t'attendois pas à trouver ici de la Morale ſi ſerieuſe. Je te jure ma foi que je ne ſongeois pas non plus à la mettre; mais il en eſt du diſcours comme d'un tendre engagement, ſouvent il va plus loin qu'on ne penſe.

On ne ſçait pas lorſqu'il commence,
Par quel endroit il peut finir.

C'eſt aſſez s'entretenir de Bagatelle, Adieu, ſonge que Bagatelle à part je t'aimerai toûjours.

FIN

TABLE
DES FABLES.

PREMIER LIVRE.

I. *LE Pere & ſes Enfans*, 407
II. *L'Aſne, le Singe & la Taupe*. 408
III. *Le Lion enragé & la Chevre*, ibid.
IV. *Le Foulon & le Charbonnier*, ibid.
V. *Les deux Chiens*, 409
VI. *Le Renard & les Raiſins*, ibid.
VII. *Les Limaçons*, ibid.
VIII. *La Corneille & l'Hirondelle*, 410
IX. *Le Renard & le Maſque*, ibid.
X. *La Poule & l'Hirondelle*, ibid.
XI. *La Mouche*, ibid.
XII. *Le Corbeau & le Serpent*, 411
XIII. *La Femme noyée & ſon Mari*, ibid.
XIV. *L'Aſne portant une Idole*, ibid.
XV. *L'Eſperance*, 412
XVI. *Le Lion & le Renard*, ibid.
XVII. *Le Loup & la Gruë*, 414
XVIII. *Jupiter & le Limaçon*, ibid.
XIX. *L'Aſne & le Loup* ibid.
XX. *Le Renard & le Loup*, 414

SECOND LIVRE.

I. *LA Pie & les Oiſeaux*, 414
II. *L'Agneau & le Loup*, 415
III. *Le Corbeau & ſa mere*, ibid.
IV. *La Mouche & les Chevaux de courſe*, ibid.
V. *L'Anguille & le Serpent*, 416
VI. *L'Aſne & le Loup*, ibid.
VII. *Le Païſan & le Cavalier*, ibid.
VIII. *L'Aſne & le Sanglier*, 417
IX. *L'Enfant & le Scorpion*, ibid.
X. *L'Aſne & le Renard*, ibid.
XI. *Le Chien & le morceau de chair*, 418
XII. *Le Mulet*, ibid.
XIII. *Le Renard changeant de ſouhaits*, 419
XIV. *L'Aſtrologue*, ibid.
XV. *La Fourmi & la*

Cigale, 420
XVI. *Mercure*, ibid.
XVII. *Le Vieillard & la Mort*, ibid.
XVIII. *Le Pan & la Choüette*, 421
XIX. *Le Jour de Fête & le Jour Ouvrier*, ibid.
XX. *Les Aſnes & Jupiter*, 422

TROISIE'ME LIVRE.

I. LE *Maître & ſes Chiens*, 423
II. *Le Cerf & le Fan*, ibid.
III. *Les deux Grenoüilles* 424
IV. *L'Avare*, ibid.
V. *Le Sanglier & le Renard*, 425
VI. *Les deux Aſnes*, ibid.
VII. *Le Fanfaron*, ibid.
VIII. *Le Devin*, 426
IX. *L'Aſne, le Corbeau & le Loup*, ibid.
X. *Le Renard & la Ronce*, 427
XI. *Le Renard & le Singe*, 428
XII. *Deux jeunes garçons & un Cuiſinier*, ibid.
XIII. *Le Loup & la Femme*, 429
XIV. *Les Rats & le Chats* ibid.
XV. *Le Corbeau & le Renard*, 430
XVI. *La Fourmi*, ibid.
XVII. *La Choüette*, 431
XVIII. *L'Oiſeleur & l'Aloüette*, ibid.
XIX *Le Cygne & l'Oye* 432
XX. *Les deux Grenoüilles* ibid.

QUATRIE'ME LIVRE

I. LA *Femme & le Medecin*, 433
II. *Le Bouvier*, 434
III. *La Biche & la Vigne*, ibid.
IV. *Les Rats*, 435
V. *Mercure & le Sculpteur*, ibid.
VI. *Le Satyre & l'Homme*, 436
VII. *Le Cheval & l'Aſne*, 437
VIII. *Le Trompeur & Apollon*, ibid.
IX. *La Corneille & le Chien*, 438
X. *Le Renard*, ibid.
XI. *Le Renard, l'Aſne & le Lion*, 439
XII. *Les deux Marmites, l'une d'airain, l'autre de terre*, ibid.
XIII. *Le Cochon & le Chien*, 440
XIV *Le Bouvier & Hercule*, 441
XV. *Le Lion & le Renard*, ibid.

10403613

TABLE DES FABLES

XVI. *Le Singe & le Renard*, 442
XVII. *Jupiter & Minerve*, 443
XVIII. *Le Renard & le Heriſſon*, ibid.
XIX. *Le Maître & le Chien*, 444
XX. *L'Aſne changeant de Maître.* 445

CINQUIE'ME LIVRE.

I. LE *Chat & le Coq*, 445
II. *Le Plongeon, le Buiſſon & la Chauve-ſouris*, 446
III. *Le Lion, l'Aſne & le Renard*, 447
IV. *La Chauve-ſouris & la Belette*, 448
V. *L'Aſne & le Cheval*, ibid.
VI. *Momus*, 449
VII. *Le Chien & le Loup*, 450
VIII. *Le Chien, le Coq & le Renard*, ibid.
IX. *La Canne & l'Olivier*; 451
X. *Les Grives.* 452
XI. *Les deux Chiens & le Cuiſinier*, 453
XII. *Le Singe & le Dauphin*, 454
XIII. *Le Paiſan & Jupiter*, ibid.
XIV. *Le Vautour & ſa Mere*, 456
XV. *Le Buchron & Mercure*, 457
XVI. *Le Lion, le Loup & le Renard*, 458
XVII. *Les Arbres & le Prunier ſauvage*, 459
XVIII. *Le Renard & l'Aigle*, 461
XIX. *L'Aloüette*, 462
XX. *Le Pere, ſon Fils & un Aſne.* 464

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege de Sa Majeſté, &c. Il eſt permis à JEAN BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi, & de l'Academie Françoiſe, d'imprimer pendant VINGT ANNE'ES, *Les diſcours qui ſont prononcez, & les Pieces de Poëſie lûës dans l'Academie en differentes occaſions* : avec défenſes à tous autres de les Imprimer, ſur les peines portées à l'Original dudit Privilege.

Achevé d'Imprimer pour la troiſiéme fois le 25. *de Mai* 1709. Signé, P. AUBOUYN, Sindic.

10403613

10403613

10403613



10403813